





RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur-Régent de
la Faculté de Médecine de Paris.*

..... Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. i. v. 63. 64.

JUILLET 1756.

TOME V.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur - Libraire,
Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL: 773-936-5000

FAX: 773-936-5001

WWW.CHICAGO.EDU

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR

DU JOURNAL

NOUS avons reçu plusieurs Lettres de Province, par lesquelles il semble qu'on nous reproche d'avoir inséré dans ce Journal des réflexions systématiques ou contraires aux principes les plus reçus en Médecine. On doit faire attention que tout ce qui est d'opinion, est susceptible de plusieurs faces, & que l'on peut embrasser un parti différent des autres, selon le degré de ses connoissances & selon le plus ou le moins de justesse d'esprit dont on est capable. Au reste, nous déclarons que nous suspendons notre jugement, & que, sans approuver ni désapprouver personne, nous nous ferons toujours un vrai plaisir de faire valoir, autant que nous le pourrons, les productions des Auteurs qui veulent bien nous consacrer le fruit de leurs veilles.

2^o Les différentes matieres que l'on a traitées dans les Observations que nous avons reçues, sont très-curieuses

& très-utiles ; mais on nous permettra d'observer qu'il y a encore plusieurs objets importants dans la Médecine qui méritent d'être éclaircis , & qui semblent entièrement négligés. Prenons pour exemple la colique de Poitou , qui est une maladie endémique dans ce pays-là & fort rare dans ce pays-ci. Si les Médecins de Poitiers vouloient faire des observations sur cette maladie , en bien détailler les symptômes essentiels , en distinguer les accidentels , tâcher d'en découvrir les causes prochaines & éloignées , les remèdes les mieux appropriés , & de donner un prospectus curatif fondé sur l'expérience , assurément ils rendroient un service important à leur patrie , aux Médecins & à tous les hommes. Il en est de même du *chorea sancti Viti*, qui est assez commun en Picardie. Les Médecins pourroient déterminer par de bonnes observations si cette maladie est véritablement une affection convulsive , & si elle n'a pas son siége dans les premières voies , comme l'ont prétendu quelques Auteurs célèbres. Il est inutile de tracer ici aux Chirurgiens &

AVERTISSEMENT.

aux Apothicaires le chemin qu'ils ont à suivre dans les découvertes qu'ils peuvent faire , & dans les choses qui restent à perfectionner dans la Chirurgie & la Pharmacie ; vouloir les fixer , c'est borner leurs talens & retarder les progrès de nos connoissances.

3^o Les maladies épidémiques que l'on nous a adressées , peuvent bien servir de modeles à ceux qui auront occasion par la suite de faire de pareilles Observations ; mais ces sortes d'ouvrages deviendroient plus instructifs , si l'on y joignoit une connoissance exacte du caractère particulier de l'épidémie , de la cause prochaine de la maladie par l'ouverture des cadavres , de la température de l'air qui a précédé , qui accompagne & qui suit l'épidémie , & sur-tout un récit fidele des bons & mauvais succès que l'on a éprouvés.

4^o Toutes les Lettres que l'on nous a fait l'honneur de nous écrire , qui contiennent des Observations & qui ne sont pas signées , ne paroîtront pas en public. A l'égard des Dissertations , elles s'annoncent d'elles-mêmes , & elles sont dans une circonstance plus favorable.

6 AVERTISSEMENT.

Cette précaution nous paroît essentielle dans une matiere aussi délicate que l'est la vie des hommes. Nous travaillons en cela autant pour la sûreté du Public , que nous respectons , que pour notre propre satisfaction.

5^o Nous invitons toutes les personnes qui s'intéressent à cet Ouvrage , à nous aider de leurs conseils pour le tirer de son berceau. Nous avons fait tous nos efforts pour l'élever & lui donner de nouvelles forces ; s'il commence à marcher d'un pas plus sûr , il en est redevable au zele des Savans qui nous ont éclairés de leurs lumieres & à celui des Auteurs célèbres qui ont bien voulu nous communiquer leurs Observations : nous leur rendons cet honneur qui leur est légitimement dû , nous ne cherchons pas même à le partager. C'est assez pour nous d'avoir été les dépositaires de leurs richesses , & d'avoir sçu les employer au profit de l'humanité.





RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

*Suite des Expériences sur l'irritabilité & la
sensibilité des parties, par M. le Baron
DE HALLER, Docteur en Médecine,
Président de la Société Royale des Scien-
ces de Gottingue, &c.*

SUR LE SENTIMENT DES MEMBRANES.

SUR LA PLEVRE.



J'AI découvert le 28 Mars 1752
la plevre d'un chat, en coupant
successivement le grand pectoral,
le petit & les muscles intercos-
taux. Cela n'est pas aisé dans un animal qui
vit, qui souffre & qui s'agite; & cette opé-

A jv

ration ne réussit pas toujours. J'irritai la plevre , & l'animal n'y parut pas sensible ; mais je ne voudrois pas me fonder sur cette expérience. Je découvris , le 29 Mars , la plevre d'un chien , je l'irritai avec le scalpel , je la brûlai avec de l'huile de vitriol , sans que l'animal donnât aucune marque de sensibilité. Le 30 , je raclai la plevre d'un chevreau , sans que l'animal s'en ressentît. Je fis , le 10 Avril , de nouvelles tentatives sur un autre chevreau , qui réussirent à merveille. Cet animal est beaucoup plus facile à contenir que ne le sont les chats , les chiens & tous les animaux carnassiers. Je mis à découvert une bonne partie de la plevre , & je l'irritai , sans que l'animal parût souffrir ; mais quand j'approchai de la peau une éponge trempée , il cria & s'agita fortement.

SUR LE PÉRITOINE.

Je découvris , le 7 Avril , le péritoine dans un chien & le nettoyai , du côté qu'il est recouvert , par les muscles droits ; je l'irritai avec le scalpel & le beurre d'antimoine , sans que l'animal donnât des marques de douleur. J'ai réitéré ces expériences sur des chiens , des chevreaux , & l'événement en a été exactement le même.

SUR LA SENSIBILITÉ DES VISCERES.

J'ai irrité , déchiqueté , brûlé les poumons ,

le foie, les reins & plusieurs glandes, & jamais l'animal n'y a paru sensible. Je cherchai, le 24 Décembre 1750, dans un chien le plexus des nerfs qui accompagnent l'artere cœliaque & la veine-porte, je les irritai, l'animal parut avoir senti de la douleur ; mais il n'en résulta aucun mouvement dans le foie, ni dans l'estomac. Il étoit naturel que des nerfs eussent du sentiment, eux qui en sont l'organe ; mais ils ne peuvent produire de mouvement que dans les muscles. Je découpai, le 10 Janvier 1751, le foie, les reins, la rate de plusieurs souris & d'un chat, & ces animaux n'ont pas paru sensibles à ces blessures. On ne doit donc pas être étonné de ce que l'on ne sent pas de douleur dans les ulcères du poumon, du foie ou des reins. J'ai vu le poumon, j'ai vu le rein percé à coups d'épée supputer abondamment, sans que les blessés se plaignissent d'aucune douleur, & les uns & les autres guérissent aisément par l'abstinence toute simple.

SUR LE SENTIMENT DES NERFS.

J'irritai, le 2 Septembre 1750, dans un chat le nerf qui descend avec les muscles fléchisseurs du tibia ; l'animal poussa des cris affreux, & la douleur le rendit furieux. J'ai souvent fait cette expérience dans ces animaux dont la vie est fort dure, & toujours avec le même succès. Le 6 Avril 1751, je liai le nerf brachial d'un chien, qui ré-

pond au médian de l'homme, & qui est assez facile à découvrir ; je me servis dans toutes les ligatures d'une aiguille de laiton courbe , fort pesante & obtuse , pour percer les tuniques cellulaires sans blesser les vaisseaux ni les nerfs. L'animal, pendant que je serrois le fil , donna les marques de la plus vive douleur. Sous la ligature tout devint insensible , le tronc même du nerf irrité ne caufoit plus de peine à l'animal , dans le tems que d'autres nerfs que je n'avois pas liés & que j'irritois, produisoient de violentes convulsions dans leurs muscles. Le nerf de la huitieme paire se trouve à côté & derriere la carotide dans le lapin : le 30 Octobre 1752, je le liai, & pendant que je serrois le fil, cet animal, qui ne se plaint jamais, & dont je n'avois pas encore entendu la voix dans mes nombreuses expériences sur la respiration, cria d'une maniere à émouvoir la pitié d'un homme dont la connoissance du vrai ne seroit pas le seul motif qui animeroit ses travaux ; il survint de grands accidens , des efforts continuels pour vomir , une respiration difficile , & une parfaite pourriture de tout ce qui étoit dans l'estomac. L'animal périt la nuit qui suivit l'opération , & je lui trouvai des matieres vertes , mais entièrement pourries dans le ventricule. La prompte mort de ce lapin étoit bien sûrement la suite de la ligature ; car la blessure elle-même

n'avoit entamé que la peau , avec une perte de sang fort peu considérable. Le 14 Novembre, je compris dans la ligature tout le paquet des nerfs du bras d'un chat, & non le médian déjà séparé, comme dans les expériences précédentes. L'animal poussa des hurlemens affreux pendant l'opération; il perdit le mouvement de la jambe , & périt le cinquième jour. Le fil de la ligature en avoit coupé le nerf, & il y avoit une forte suppuration aux environs , dont l'odeur étoit presque insupportable. Je liai , le 31 Décembre, dans un chien le nerf de la huitième paire; d'un côté l'animal perdit la moitié de sa voix: je le liai de l'autre , & il devint muet , comme dans les expériences de Galien , faites à la vérité sur le nerf récurrent. J'ai répété une infinité de fois ces expériences sur des chiens avec le même résultat.

J'ai fait l'expérience suivante sur un grand nombre de grenouilles. On en prend une dont on arrache le cœur ; les nerfs n'en conservent pas moins de sentiment , & les muscles entrent en convulsion , quand on en irrite le nerf.

Ces expériences n'ont rien de nouveau , ni de contraire aux principes reçus. Elles concourent à faire voir qu'en liant un nerf, on empêche la sensation des parties , dont il fournit les rameaux nerveux , d'être portée à l'ame & de s'y représenter , & que par

conséquent l'ame ne sent pas dans la partie. Elles prouvent encore que cette même ligature intercepte la cause qui naît de la volonté, & qui va par les nerfs aux muscles ; il ne leur reste plus que leur contraction naturelle. Peut-être n'est-il pas si commun de reconnoître les suites funestes des ligatures des nerfs. Sur dix expériences, il n'y en a qu'une seule, dans laquelle l'animal a échappé aux suites funestes de la ligature, si communes dans les amputations, dans lesquelles il est de la méthode de passer des aiguilles par les chairs pour lier l'artere avec les nerfs qui l'accompagnent. Cette opération faite sur une partie aussi sensible que l'est le nerf ne m'a jamais plu, & j'en ai partagé encore mieux le plaisir de la nouvelle découverte de l'agarric substitué à la ligature des troncs artériels. J'aurois pu joindre les expériences de la huitieme paire à celles que je vais rapporter ; elles démontrent que la respiration, la digestion & la voix dépendent en grande partie de ce nerf.

SUR LA FORCE MOUVANTE QUE LES NERFS FOURNISSENT AUX MUSCLES.

J'ai irrité avec le scalpel différents nerfs dans des grenouilles, des souris, des rats, des corbeaux, des chiens & des chats, & j'ai observé constamment que les muscles

dans lesquels ils alloient se répandre , entroient en convulsions. Je découvris , le 2 Décembre 1751 , le nerf médian dans un chien ; je glissai sous ce nerf une regle bien divisée & d'une échelle dont les degrés étoient assez petits : j'irritai le nerf , les muscles se sont contractés. Je regardai fort attentivement le nerf pour distinguer s'il feroit quelque mouvement , & si par conséquent il passeroit d'un degré de la regle à l'autre , ce qui devoit arriver infailliblement , pour peu qu'il eût fait d'oscillations : rien n'arriva , il n'y eut jamais de mouvement que celui qui suit mécaniquement de l'attouchement du scalpel , dont on se sert pour irriter le nerf. Après cette expérience , je touchai le nerf avec de l'esprit de nitre fumant ; il n'en résulta aucun mouvement dans le nerf , qui fut détruit par ce poison.

Cette expérience & une infinité d'autres paroissent suffisantes pour prouver , 1^o que la cause des mouvemens violens des muscles y vient par les nerfs , puisque l'irritation d'un nerf quelconque produit dans le muscle auquel il aboutit des mouvemens convulsifs. 2^o Cette cause du mouvement volontaire paroît effectivement dépendre du sentiment , & l'opium supprime cette faculté des nerfs par laquelle ils excitent du mouvement dans les muscles. M. Oeder , expérience 176 , a fort bien remarqué que l'irri-

tation du nerf ne produit jamais de mouvement que dans le muscle dans lequel il se distribue ; c'est du moins ce que toutes mes expériences m'ont appris , quelle que puisse être la démonstration contraire que l'on tire des mouvemens sympathiques dans les maladies. 3° Pour exciter du mouvement dans les muscles par l'irritation des nerfs , il n'est pas nécessaire que ce nerf ait conservé sa continuité avec le cerveau , ni avec la moëlle de l'épine ; car l'irritation d'un nerf entièrement séparé de la moëlle épinière ou du cerveau produit les mêmes contractions dans le muscle que celle d'un nerf dont la continuité avec ses parties est conservée. 4° Le nerf qui produit la force contractive d'un muscle , ne se meut pas lui-même , & n'a aucune oscillation visible ou proportionnée aux mouvemens qu'il produit. Cette expérience est de conséquence pour la Physiologie ; elle détruit tout ce qu'on a dit sur le tremblement des nerfs analogue à celui des cordes élastiques , & sur l'élatere des nerfs. 5° Il suit encore de la même expérience que la fibre nerveuse elle-même ne sçauroit produire de mouvement sans l'assistance des fibres musculaires. Il faut donc retrancher de la Physiologie ce que d'habiles gens , & moi d'après eux , ont écrit sur les lacs nerveux qui environnent les arteres , les veines , & les vaisseaux exhalans & absorbans. L'action

du nerf n'est pas de se mouvoir pour faire mouvoir le muscle , comme une force mécanique qui en met une autre en mouvement ; elle consiste à faire parvenir aux muscles , d'une maniere secrette & inaccessible aux sens , cette force qui les met en contraction , soit que cette force soit un fluide quelconque , soit que nous n'en ayons pas d'idée encore. On pourroit objecter que ce tremblement de la substance nerveuse peut être invisible. Mais alors il ne faut pas le comparer à celui des cordes élastiques dont on voit & on compte les vibrations , & il ne paroît pas qu'on puisse attendre d'une oscillation invisible qu'elle ait la force de serrer l'artere souclaviere , ou l'aorte même , assez puissamment pour y changer le mouvement du sang.

SUR LE NERF PHRÉNÉTIQUE EN PARTICULIER.

Je l'ai irrité dans plusieurs animaux , le diaphragme s'est contracté ; j'ai attendu une fois que le diaphragme cessât de jouer , & que l'animal fût bien affoibli : j'irritai alors le nerf phrénétique , & le mouvement revint à ce muscle. J'irritai , le 30 Novembre 1750 , le nerf phrénétique d'un chien , & le diaphragme se contracta ; je le comprimai & je l'irritai au-dessus de l'endroit comprimé , le diaphragme n'agit pas moins ; je l'irritai sous la

compression, & le muscle agit derechef. Je ne l'irritai point, & le diaphragme fut tranquille. Je le ferrai entre le pouce & l'index, & je fis glisser les doigts en haut, le diaphragme n'agit point; je les fis descendre, & le diaphragme ne s'en ébranla pas davantage. Je coupai, le 6 Avril 1751, le nerf diaphragmatique d'un chien, je l'irritai après qu'il eut perdu sa continuité avec ses racines; le diaphragme ne s'en ressentit pas moins vivement, & se secoua avec la même vigueur qu'il l'auroit fait, si le nerf n'avoit rien souffert.

Ces expériences confirment ce que j'ai dit un peu plus haut, qu'on comprime, qu'on lie, qu'on coupe le nerf d'un muscle, & qu'on intercepte tout le commerce qu'il avoit avec le cerveau, qu'on irrite ce nerf, pourvu qu'il soit encore frais & humide, ces irritations produiront dans le muscle auquel ce nerf aboutit les mêmes mouvemens qu'elles auroient produit, si sa continuité avec le cerveau étoit entière. Ce théorème ayant été prouvé pour les nerfs qui obéissent à la volonté, l'est ici pour les nerfs vitaux. 2^o On a prétendu avoir fait sur le nerf phrénétique des expériences dont on a abusé pour tirer des preuves en faveur des esprits animaux. Il est absolument contraire à l'expérience qu'un nerf serré entre les doigts produise du mouvement, lorsqu'on fait re-

monter ses doigts ; il est même faux qu'il y produise une plus grande disposition au mouvement qu'y excite l'irritation.

PHÉNOMENES SUR LA FORCE CONTRACTIVE QUI EST ESSENTIELLE AUX MUSCLES.

J'ai vu dans un chien le crémastere & le muscle droit du bas-ventre palpiter , & leurs chairs approcher alternativement du milieu des muscles & s'en éloigner pour s'étendre : ces mouvemens se faisoient long-tems après la mort apparente ou la parfaite insensibilité de l'animal ; les muscles ne pâlissoient pas pendant la contraction. J'ai observé dans un autre chien la maniere dont les chairs d'un muscle s'acquittent de leurs fonctions. Elles deviennent plus courtes de la moitié , mais sans perdre de leur rougeur ; les fibres s'approchent du milieu , & peu à-peu dans le relâchement du muscle elles s'en éloignent. Il me parut que ses fibres se ride-
rent , & formerent des ondes transversales. Le tendon ne fait qu'obéir au mouvement des chairs , sans se contracter lui-même. Un seul paquet de fibres peut agir à part , dans le tems que le reste du muscle se repose. J'ai vu tout cela long-tems & exactement. J'ai observé un chevreau qui paroissoit mort , quand j'irritai les chairs des muscles

gastrocnémiens , ils entrèrent en action , & l'extrémité des fibres s'approcha du milieu. J'ai remarqué que dans un chat plusieurs muscles & le diaphragme ont conservé longtemps après la mort leur force contractive & leurs palpitations. J'ai découvert un des gros muscles de la cuisse de deux grenouilles , j'ai irrité son nerf , je l'ai fait entrer en action ; pendant que ses chairs se contractoient , je considérois , armé d'une bonne loupe , le muscle , & je fixois mon attention sur les vaisseaux qui marchent entre le paquet des fibres. Je les vis également remplis de sang , & dans la contraction du muscle & dans son état de relâchement , & je ne trouvai pas qu'ils perdissent la moindre chose de leur couleur rouge. Je repris la chienne à laquelle j'avois lié le nerf médian ; elle avoit perdu le mouvement volontaire & le sentiment de cette jambe ; la peau , les muscles & le tronc du nerf lié étoient insensibles sous la ligature. Mais quand j'irritai ces muscles privés de sentiment & qui n'avoient plus de mouvement volontaire , ils ne laisserent pas que de se contracter. Ce mouvement des muscles ne dépendoit donc pas du sentiment. J'avois lié le nerf sciatique à un chien ; la peau & les muscles de cette jambe étant insensibles , je découvris ceux-ci , & je les irritai. Ils se retirèrent évidemment , & palpiterent sans l'af-

sistance des nerfs. J'avois lié le nerf sciatique d'un chien ; les muscles inférieurs à la ligature ayant perdu le sentiment , je les irritai , & leurs chairs palpiterent & tremblèrent.

Ces expériences prouvent , 1^o que la nature irritable des parties du corps humain est différente de la sensibilité : celle-ci périt , quand on a lié ou détruit le nerf , ou coupé une extrémité ; mais l'irritabilité reste à ces parties devenues insensibles. 2^o Il y a trois forces contractives dans les muscles : la première & la plus foible dure même après la mort & plusieurs jours après , tant que la fibre a conservé sa structure. Quand on coupe alors un muscle , ses fibres se retirent vers les parties solides auxquelles il est attaché & vers le milieu de la chair , elles laissent entr'elles une distance ; c'est une force naturelle de la fibre animale qui ne dépend ni du sentiment ni de l'irritabilité , & qui n'a rien de commun avec la vie. La seconde force des muscles , c'est l'irritabilité ; elle leur est naturelle & dure autant que la vie , & même après la fin de la vie , jusqu'à ce que les muscles soient refroidis dans les animaux à sang chaud. C'est elle seule qui anime les muscles dans les animaux qui n'ont point de nerfs. On la voit agir d'elle-même dans les muscles découverts , & on la rappelle en les irritant. Elle produit un tiraillement al-

ternatif des fibres qui s'approchent vers le milieu du muscle , & qui retournent à leur place. Cette irritabilité produit le mouvement sans l'aide des nerfs ; elle subsiste dans le cœur , les intestins , les glandes séparées du corps. Elle demeure attachée aux muscles dont on a coupé les nerfs , ou dont on les a rendus par une forte ligature incapables d'agir ; elle persiste dans les parties dont le sentiment est entièrement supprimé. La troisième force des muscles est celle qui part des nerfs ; elle est excitée quelquefois par une douleur ou une cause quelconque qui irrite les nerfs , & plus naturellement par la volonté de l'ame. Elle est beaucoup plus forte que les deux autres ; du reste elle produit à-peu-près le même effet , c'est de faire retirer les chairs vers le milieu du muscle.

3° Ces expériences soutenues par d'autres nombreuses encore prouvent absolument que le muscle ne change point de couleur quand il agit , & que le sang n'en sort point pendant la contraction. 4° La diminution & la longueur du muscle qui se contracte, est beaucoup plus grande qu'on ne l'a trouvée par l'hypothèse des vessies formées par la dilatation des fibres. Je l'ai vue dans le diaphragme , & sur-tout dans les muscles intercostaux dont les termes sont fixes , réduire ces muscles à moins d'une moitié de leur longueur. Des expériences analogues m'ont fait

voir la même chose dans les muscles des levres , le sphincter de l'anüs , l'estomac & les intestins. 6° Quelques expériences établissent la constance & l'irritabilité du diaphragme , qui paroît supérieure à celle des autres muscles. Je souhaiterois pourtant que cette expérience fût vérifiée plus souvent.

SUR LE MOUVEMENT DE L'IRIS.

Cet anneau membraneux est doué d'une espece d'irritabilité toute particuliere. Il se ferme par un stimulus qui n'a aucun effet sur le reste du corps humain par la lumiere toute simple , & il se relâche par l'ombre & par les ténèbres. C'est la prunelle , pour parler plus juste , qui se rétrécit au jour , & l'iris est alors dans un état de dilatation ; elle gagne toute la largeur que la prunelle perd. A l'ombre , c'est la prunelle qui se dilate , & l'iris qui se rétrécit. Cela est fort visible dans l'homme vivant , & encore plus dans le chat & les animaux. L'iris se dilate jusqu'à ne laisser qu'une fente au lieu de prunelle. J'ai observé quelques phénomènes de cette membrane , & je vais les rapporter.

Pour connoître si cet anneau est musculéux , le 24 Novembre 1750 , je perçai la cornée d'un chat avec une aiguille à coudre. Il ne me parut pas que l'animal sentît l'effort qu'il fallut faire pour percer l'épaisseur

de la cornée. J'irritai ensuite l'iris ; je ne vis pas que la prunelle en devint plus étroite , & il ne parut aucun mouvement dans l'iris. Le 24 Février 1751 , je pris un lapin blanc pour faire ces expériences. Les animaux de cette couleur ont la prunelle rouge pendant leur vie , à-peu-près comme on dit que l'ont les nègres-blancs : peut-être les nègres-blancs doivent-ils , de même que les lapins , cette rougeur au manque de mucosité noire dont l'œil des lapins blancs est entièrement privé. On y voit fort à son aise les vaisseaux rouges de la choroïde , qui donnent à la prunelle cette couleur rose-pâle. Quand l'animal est mort , la choroïde pâlit , & la rougeur de la prunelle disparoît en même tems. Dans le lapin blanc la prunelle devint d'une largeur énorme , dans le moment même que l'animal alloit mourir ; elle me parut plutôt un peu plus étroite , quand l'animal fut tout-à-fait mort. Pendant qu'il vivoit , l'iris étoit extrêmement sensible aux moindres changemens de la lumière ; elle se rétrécissoit à mesure que la lumière diminuoit , & elle devenoit plus large avec les plus petites augmentations de la clarté. L'iris a des vaisseaux rouges concentriques à la prunelle. La cornée contribue évidemment à grossir les objets : placée sur des caractères , elle en augmentoit le volume. Le cristallin faisoit la même chose , plus puissamment encore ;

il étoit fort gros , fort convexe , & rendoit l'iris convexe avec lui. On voyoit à travers la prunelle les troncs rouges de la rétine. Le 3 Juin , je pris un chat : l'iris étant bien large dans une chambre bien éclairée , je l'irritai avec une aiguille passée à travers la cornée ; il ne résulta aucun mouvement de cette irritabilité , & la prunelle ne s'en rétrécit point. Le 1^{er} Septembre je choisis une grenouille : cet animal a deux manieres de défendre ses yeux. Il a une membrane qui le fait cligner très-fort , & il a avec cela des muscles qui renversent l'œil dans le fond de l'orbite , où l'iris & le crySTALLIN vont se cacher : cette iris est dorée , comme on sçait , & elle est insensible ; ni l'irritation mécanique ni la lumière ne sçauroient la faire entrer en contraction. Le 7 Février 1753 nous noyâmes un chat, dans l'intention de tenter des moyens pour le rappeler à la vie. Pendant qu'on le tenoit assujetti sous l'eau, je vis, comme autrefois M. Mery , trois troncs rouges des arteres de la rétine & un cercle vert-brun (c'étoit la place de la lame criblée) & le tapis luisant de la choroïde. Il faut faire cette expérience sous l'eau ; car on n'apperçoit plus les arteres de la rétine , dès qu'on en retire la bête.

Je conclus de ces expériences , que la cause des mouvemens de l'iris ne réside pas dans son tissu. S'il y avoit des fibres musculaires

dont le sentiment exquis occasionneroit le rétrécissement de la prunelle , elles seroient irritables par des causes bien plus fortes que les rayons de la lumière ; cependant d'autres expériences que j'ai faites , font voir que la cause du mouvement de l'iris est dans le sentiment , puisque l'opium qui détruit le sentiment , détruit aussi la mobilité de l'iris. Il faut que le sentiment réside dans la rétine ; car l'iris devient immobile , quand une cause quelconque rétrécit , comprime ou détruit le nerf optique dont la moëlle continuée par les troncs de la lame cribleuse forme la rétine. Enfin le mouvement par lequel la prunelle se dilate , continue dans le moment de la mort & après la mort même ; dans la plus grande partie de mes expériences je m'en suis convaincu. Pour la cause qui dilate l'iris & qui rétrécit la prunelle , elle ne subsiste que pendant la vie , & aussi longtemps que la rétine est en bon état : le mécanisme de l'un & de l'autre mouvement me paroît bien difficile à découvrir.

Au Journal prochain nous continuerons les mêmes Expériences.

LETTRE

L E T T R E

A l'Auteur du Journal sur l'effet de l'alkali volatil dans un mal de gorge gangréneux , guéri par M. MAJAULT , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris , ancien Médecin des Armées du Roi , & un des Médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris.

M O N S I E U R ,

Je croirois manquer à ce que je dois par état au Public , si je ne faisois part à mes confreres d'un remede que j'ai employé avec succès dans le traitement du mal de gorge gangréneux ; mal qui , par les ravages qu'il a faits à Paris depuis quelques années , a effrayé avec raison. Je n'entre pas dans le détail des symptômes de cette maladie , plusieurs célèbres Médecins les ont très-bien décrits , & quelques-uns de mes confreres les ont aussi détaillés dans des Dissertations faites à ce sujet qui ont été rendues publiques. Mon objet n'est donc que de rendre compte des moyens que j'ai employés pour arrêter les progrès & détruire même la gangrene d'une partie sur laquelle l'application des remedes avoit paru impossible , & sans

Tome V.

B

laquelle cependant cette maladie doit être regardée comme incurable. J'exposerai la méthode dont je me suis servi avec d'autant plus de confiance , qu'elle a mérité l'attention & l'approbation de douze de mes confreres assemblés à la Faculté pour le *prima mensis* (a) d'Août 1752.

Une demoiselle âgée de vingt-un ans fut attaquée d'un mal de gorge très-violent , le 19 Juillet 1752. Pendant l'espace de quatre jours il ne parut que des symptômes peu différens de ceux qui accompagnent ordinairement l'inflammation vive des glandes amygdales. Pendant ce tems on fit cinq fortes saignées du pied à la malade ; on ne lui donna pour boisson que du petit-lait clarifié , & la diete fut très-sévère : on observoit plusieurs fois par jour s'il ne paroïssoit aucun signe de l'espece de mal de gorge dont il est question. La nuit du quatre au cinq , à onze heures du soir , on ne trouva rien de différent des jours précédens : huit heures après , la partie malade , c'est-à-dire , l'amygdale gauche , qui avoit semblé devoir suppu-
rer , le voile du palais , la luette qui jusques-là n'avoient pas paru violemment enflammés , non-seulement furent couverts de taches gangréneuses , mais déjà rongés par la gangrene ;

(a) La Faculté de Médecine de Paris toujours occupée du bien public , s'assemble tous les premiers du mois pour délibérer sur les choses qui intéressent la vie ou la santé des citoyens.

des petites pustules pleines d'une *ichor* lymphatique jaunâtre, dont le pharinx étoit chargé, annonçoient que cette partie commençoit à éprouver le même sort ; une petite toux sèche & très-fréquente , la difficulté de former des sons ne laissoit pas à douter que le larinx & la trachée-artère n'eussent contracté le vice du voisinage ; enfin une puanteur insupportable assuroit une corruption encore plus considérable que celle que l'œil pouvoit appercevoir. N'ayant alors pour objet que la maladie locale, & me rappelant ce que j'avois pratiqué autrefois dans les Hôpitaux du Roi avec tant de succès pour procurer l'exfoliation des parties gangrénées, je crus qu'il étoit possible de tirer partie du remède employé dans ce cas, qui ne tient sa vertu que de l'alkali volatil : puisque ce médicament, me disois-je, n'agit que sur la partie volatile, il faut charger l'air de ce volatil qui pourra par conséquent être porté par ce véhicule dans les parties, où tout autre fluide que celui de l'air ne sçauroit être admis ; l'inflammation qui cesse, dès qu'une partie tombe en gangrene, sera renouvelée, & la gangrene du larinx & de la trachée-artère qui tue infailliblement les malades attaqués d'esquinancie gangréneuse, sera circonscrite & pourra s'exfolier. Pour remplir ces vues, je fis mettre dans six onces d'eau commune deux onces d'esprit de vin chargé

de beaucoup d'alkali volatil (a) & une once & demie de miel rosat ; ce mélange qu'une bouche saine pouvoit à peine supporter à cause de son piquant , parut presque insipide à la malade : j'ordonnai qu'elle s'en lavât la gorge sans se gargariser , & qu'elle le rendît dans une assiette, après l'avoir gardé le plus long-tems qu'elle pourroit ; mais convaincu que le remede ne toucheroit que le voile du palais & la partie de la luette qui est du côté de la bouche , & que la surface de la glande amygdale & les autres parties malades ne pourroient tirer aucun avantage de cette espee de fomentation ; pour ne pas perdre de vue ce que je m'étois d'abord proposé , j'ordonnai que la malade se tiendrait la bouche ouverte sur l'assiette qui contenoit le mélange dont elle s'étoit servi , duquel il s'élevoit une grande quantité d'alkali-volatil , afin que toutes les parties malades fussent touchées par ce remede dont l'air étoit chargé. Au bout de six heures, j'apperçus déjà que non-seulement la gangrene avoit cessé de faire des progrès , mais qu'elle étoit circonscrite ; trente heures après l'exfoliation commença , & fut achevée en quarante-huit heures ;

(a) L'alkali volatil étant le même par-tout , il est indifférent qu'il soit tiré du regne végétal ou animal. Celui que j'ai employé venoit du raifort sauvage ; si je ne l'avois pas trouvé assez puissant, je me ferois servi du volatil de sel ammoniac mêlé avec de l'esprit-de-vin.

l'air que la malade respira pendant trente-six heures , fut presque toujours chargé d'alkali volatil , sans cependant qu'il le fût assez pour mettre le poumon dans un état de spasme : l'indication alors étoit changée , il fallut aussi changer le remède. Je fis mettre une once & demie de miel rosat & d'esprit de vin dans six onces ou environ d'eau commune , pour faire une espèce de défensif dont la malade usa pendant deux jours , comme elle avoit fait du mélange chargé d'alkali , & j'eus la satisfaction de la voir guérie le neuvième jour de sa maladie. Je ne parlerai point des remèdes accessoires faits pendant la maladie & convalescence. Cette maladie qui , à la gangrene près , n'a rien de différent des inflammations vives , n'exige aussi que les remèdes dont on fait ordinairement usage dans ces sortes de cas ; remèdes connus de tous les Médecins , qui les varient selon les indications.

L'alkali volatil , soit à raison de l'analogie qu'il a avec les principes qui entrent dans la composition du regne animal , soit à raison de la divisibilité de ses parties & de son piquant , pénétre le corps gangrené , renouvelle l'inflammation de la partie voisine de la gangrene , & procure une supuration légère , ou peut-être un suintement lymphatique , qui sépare la partie morte d'avec la vivante : ce remède ne conviendrait donc

point dans le cas où il n'y auroit point de gangrene, parce qu'il seroit propre à augmenter l'inflammation, puisqu'il la procureroit même à une partie qui n'auroit pas la moindre disposition à être enflammée : l'effet des cantharides & celui du cataplasme de moutarde en est une preuve.

Il sembleroit qu'il seroit à propos de placer ici quelques réflexions sur les avantages qu'on pourroit tirer de la méthode de charger l'air de principes convenables aux différentes maladies auxquelles le larynx, la trachée-artère & le poulmon sont exposés ; mais cette matière étant trop étendue, je me réserve à la traiter lorsque quelques expériences auront confirmé des conjectures que je regarde comme aussi bien combinées que celles qui m'ont conduit dans le traitement de la maladie qui fait le sujet de cette Lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.



O B S E R V A T I O N

*Sur un vomissement hystérique , par M.
POMME le fils , Docteur en Médecine à
Arles.*

Dans le courant du mois de Fevrier de cette année 1756 , je fus appelé pour voir une fille âgée de trente-cinq ans , d'un tempérament robuste & sanguin , & qui dès l'âge de puberté n'avoit jamais été bien réglée : elle étoit travaillée d'un vomissement hystérique si violent , qu'elle rejettoit tout liquide avec des efforts si terribles , qu'ils amenoient le sang avec eux. Le premier remede auquel on eut recours , ce fut , selon la coutume ordinaire , à une potion antihystérique , composée d'eau de mélisse & d'armoïse , de quelques gouttes de teinture de castor , & de celle de laudanum liquide de Sydenham. Cette boisson fut la seule , il est vrai , dont l'estomac ne se révoltât point ; on en réitéra les doses dans l'attente de calmer le vomissement ; mais on fut fort surpris de ce que dans peu la malade ajouta aux efforts du vomissement la difficulté d'avalier. Le spasme de l'estomac s'empara de l'œsophage , & il ne fut plus possible d'avalier , ni même de présenter une seule goutte d'eau , sans qu'elle fût

B. jv

livrée à de pareils efforts. L'érétisme des fibres de tout canal intestinal me paroissant être la véritable cause de ces sortes d'affections, j'ordonnai le bain comme le seul spécifique : je voulus même exiger que la malade y fût plongée jusqu'à entière guérison. Mais comme le préjugé n'est pas facile à détruire, à peine pus-je obtenir dix heures de bain par jour. L'eau du bain fut pour lors son unique remède, celle qui pénétra par les pores cutanés servit à entretenir le sang dans sa fluidité naturelle, puisque les urines coulerent. Ce fut au septieme jour que le relâchement succéda au spasme. Un évanouissement subit me l'annonça. Dans cet instant la fille avala pour la première fois. Sa boisson fut une tisane de riz, au défaut de celle de poulet, dont je lui fis boire considérablement ; & ce fut par ce double secours qu'elle fut entièrement rétablie.

N'est-il pas naturel de conclure, après une expérience de cette espece, que l'eau est le seul antidote des affections hystrériques ? Et n'est-il pas encore plus naturel d'affirmer que les antihystrériques sont plus nuisibles que salutaires ? Outre les raisons de probabilité que la théorie nous présente, celles que cette expérience nous offre deviennent sans réplique. La potion antihystrérique que l'ont fit prendre à la malade, loin de calmer son vomissement, ne produisit-elle pas

l'effet que l'on devoit attendre de sa volatilité? Loin de relâcher les fibres de l'estomac, comme l'indication l'auroit exigé, ne les tendit-elle pas davantage, & ne les crispa-t-elle pas au point que le spasme s'empara de tout le canal intestinal depuis le rectum jusqu'à l'œsophage, d'où s'ensuivit la difficulté d'avaller?

L E T T R E

A. M. Delius, Professeur en Médecine en l'Université d'Erlang, de l'Académie des Curieux de la Nature & de celle de Montpellier; au sujet de l'empire de l'ame sur le corps; par M. DE SAUVAGES, Professeur Royal en Médecine à Montpellier, de l'Académie des Sciences, &c.

M O N S I E U R,

Voici la Démonstration prétendue que M. Fred. Schreiber apporte contre les Animistes, pour prouver que l'ame n'agit point sur le corps.

» Définition. Si l'être A fait effort pour
 » produire un changement dans l'être B, &
 » B un pareil sur A, l'être B est dit générale-
 » ment résister à l'être A. « Observez que
 B. v

M. Schreiber parle de l'être en général, & ce qu'il dit n'est cependant vrai que de l'action d'un corps sur un autre, & non de l'action d'un esprit sur un corps, ou réciproquement.

» *Lemme.* Les êtres doués de force mouvante se résistent réciproquement. Appelons ces êtres A, B, C, D, &c. il s'agit de la notion de force mouvante, que l'être A est dans un continuel effort pour produire un nouveau mouvement, c'est-à-dire, pour occuper le lieu de l'un des autres B, C, D, &c. que cet effort soit égal de part & d'autre, ou inégal, ces êtres se résistent l'un à l'autre, dans le premier cas, avec égalité, ce qui fait l'équilibre; dans le second cas avec inégalité, d'où s'ensuit le mouvement. Donc les êtres doués de force mouvante se résistent réciproquement.

Observez encore que l'Auteur voulant parler des êtres en général, pour pouvoir comprendre les esprits dans sa conclusion, ne parle réellement que des corps; car qui pourroit lui attribuer l'opinion que l'ame occupe le lieu d'un corps, comme il arrive aux êtres dont il parle.

» *Proposition.* Un être simple ne peut avoir de force mouvante.

» Mettons qu'un être simple puisse avoir une force mouvante, ainsi il résistera aux autres êtres qui en auront aussi, par le

» lemme précédent : & comme il n'y a au-
 » cune raison pour qu'il résiste en un sens plu-
 » tôt qu'en un autre, cet être simple résiste-
 » ra également en deux sens opposés. Mais
 » un être simple ne peut avoir qu'une seule
 » force (par l'Ontologie) ni faire plus
 » d'un effort, encore moins en faire d'op-
 » posés : donc autant que le principe de
 » contradiction est certain, autant l'est-il
 » qu'un être simple ne peut avoir de force
 » mouvante. c. q. f. d.

» *Coroll. 1.* Toute force mouvante est
 » donc une force composée : d'où il s'ensuit
 » qu'il n'y a qu'un être composé qui puisse
 » l'avoir. «

Tout ce raisonnement suppose que les êtres en général ne peuvent agir les uns sur les autres sans se résister, ce qui n'est vrai que des corps ; car il n'y a que les corps qui agissant les uns sur les autres, cherchent à se déplacer réciproquement ; mais il est absurde de dire qu'un corps déplace un être simple qui n'occupe aucune place ; ainsi ce raisonnement porte sur une absurdité.

Le Corollaire n'est pas moins erroné. Car Dieu est un être simple (Théol. I. 83.) mais Dieu est l'être vivant (Théol. III.) actif (105) tout-puissant, & qui a imprimé aux globes immenses qui roulent autour du Soleil, la force mouvante qu'ils ont ; autant donc qu'il est absurde de penser que Dieu

n'a point de force mouvante, autant il l'est d'affurer qu'un être simple n'en peut avoir.

De ce qu'il plaît à M. Schreiber de prétendre que toute force mouvante dépend de l'assemblage de plusieurs forces actives dont sont doués les êtres simples, ce que je crois vrai pour les corps, il ne s'ensuit pas que nul être simple n'ait de force mouvante.

» Coroll. 2. Il s'ensuit aussi que l'ame humaine ne peut avoir de force mouvante. «

Cette conséquence est aussi peu démontrée que la première, & se réfute de la même façon. L'argument d'Alfonse Borelli est plus clair que celui-là, & me paroît plus concluant.

» Que le principe & la cause effective du
» mouvement des êtres animés soit l'ame,
» c'est ce que personne ne peut ignorer, puisqu'
» que c'est par l'ame qu'ils vivent, & que
» durant la vie le mouvement persévère en
» eux; & après la mort, c'est-à-dire, l'ame
» cessant d'opérer en eux, la machine animale
» devient tout-à-fait immobile & sans
» action. « Borell. pag. 1.

On appelle *force mouvante* la cause d'un mouvement dans un corps, ou la raison suffisante de l'existence de ce mouvement : or l'action de l'ame est la seule chose qui nous fait marcher, parler, & la seule chose qui manque dans les cadavres, lesquels ne peuvent faire aucun de ces mouvemens; c'est

donc elle qui contient la raison suffisante de ces mouvemens.

» *Scholie.* Donc l'influx physique ne peut
 » avoir lieu : & les Scholastiques se sont
 » trompés en attribuant inconfidérément une
 » force mouvante à l'ame. Que personne ne
 » s'expose donc plus à l'avenir à se faire
 » moquer de lui , en citant les forces de
 » l'ame pour expliquer les phénomènes du
 » corps.

M. Schreiber ne croit pas à l'influx physique d'Aristote , ni au système des causes occasionnelles de Descartes ; il tient pour l'harmonie préétablie : pour moi je ne tiens à aucune de ces hypothèses , & j'aime mieux avouer que je ne conçois pas plus comment l'ame agit sur le corps , que comment Dieu agit sur l'univers & l'a mis en mouvement ; mais de ce qu'on ne conçoit pas comment une chose se fait , s'ensuit-il qu'elle ne se fasse pas ?

Si on attribue aux Anciens d'avoir pensé que l'ame agit sur nous comme un corps sur un autre en faisant effort pour occuper sa place , & qu'ensuite on en prenne occasion de s'en moquer , on doit commencer par rire de ses propres rêves : enfin M. Schreiber conseille charitablement à ses adversaires de ne plus s'exposer à la risée des Machinistes , en citant l'ame comme le principe ou la cause d'aucune action de l'homme ; mais

ne fait-il pas comme Métrodore , qui soutenoit avec tant de vivacité & tant de fortes gesticulations l'impossibilité du mouvement , qu'il se disloqua le bras ; alors il pria son adversaire de lui remettre le bras en place ; à quoi il fut répondu qu'il faudroit pour cela que le mouvement ou le changement de lieu fût possible ; ce qui , suivant lui-même , n'étoit pas.

Voilà , Monsieur , à quoi se réduit la Démonstration par laquelle M. Schreiber a débuté dans ses Elémens Physico-Mathématiques de la Médecine. Je ne puis lui refuser la gloire d'avoir dans le reste de son Ouvrage enchaîné ses raisonnemens avec beaucoup de justesse & de force. Il est pourtant étonnant qu'il ait pu s'imaginer que quand il écrivoit de si belles choses , son ame n'avoit aucune part à l'action de son corps , & qu'il fallût que sa machine seule fût montée dès sa naissance de façon à écrire avec tant d'ordre un si prodigieux nombre de mots , conformément à sa volonté & à sa pensée , sans que le principe qui pensoit & qui vouloit , y eût aucune part. Cela me paroît tout aussi surprenant , que la pensée qu'on prête à un savant Prélat d'Irlande , qui est qu'il ne mange & ne boit qu'en idée , & que son corps ni ceux qui l'environnent n'ont aucune réalité. L'un attribue tout au corps , l'autre tout à l'ame : je pense qu'il est plus sûr de philosopher simplement comme nos Peres ,

& de regarder l'âme comme le principe de la vie & des mouvemens , dont le corps & ses différentes parties sont les organes: telle étoit la façon de penser de Riviere, Sennert, Fernel , & de tout ce qu'il y a eu de grands Médecins jusqu'à ce siècle , si on excepte ceux des payens qui étoient matérialistes, & qui croyant que Dieu & l'âme étoient des corps , attribuoient par-là tout aux corps.

OBSERVATION

*Sur un hoquet périodique , par M. HAZON ,
Docteur-Régent de la Faculté de Médecine
de Paris.*

Une Demoiselle âgée de trente ans , d'un assez mauvaistemperament , fut surprise par une fâcheuse nouvelle dans un tems critique ; tout se supprima , & l'accident qui suivit cette suppression fut la fièvre , une oppression de poitrine & un hoquet très-violent. Ce hoquet duroit trente-six heures , il cessoit vingt-quatre ; il reprenoit trente-six heures , & gardoit régulièrement ce période. Il faut remarquer que dans le tems des regles , la malade étoit sujette à une évacuation de sérosités assez abondantes qui remontoient de l'estomac & sortoient par la bouche ; elle se trouva aussi supprimée en même tems.

Cette évacuation aussi critique & régulière fut celle qui m'occupa le moins : je pensois qu'elle venoit d'un défaut de l'estomac & des digestions , ordinairement moins bonnes dans le tems critique , & sur-tout dans une fille d'un assez mauvais tempérament , & je ne pensois nullement qu'elle influât pour cause dans l'accident de ce hoquet ; c'étoit cependant la principale. Je fis faire plusieurs saignées du pied assez copieuses , pour tâcher de suppléer ou de rappeler les regles dont la suppression paroissoit la principale cause & même l'unique. J'employai les toniques , les acidules , les calmans de différentes especes , & même les gouttes minérales anodynes d'Hoffmann , le tout sans succès ; le hoquet reprenoit toujours de la même force , & cela pendant ses trente-six heures. Enfin je fis cependant quelque attention sur cette évacuation aussi critique de sérosités qui paroissoit régulièrement tous les mois en même tems que les ordinaires : je prescrivis des purgatifs hydraguogues gradués & choisis. Dès le premier purgatif , le hoquet diminua considérablement : en répétant le purgatif , la malade guérit en peu de tems ; mais la convalescence fut longue. La malade avoit été épuisée par le hoquet , l'insomnie , les souffrances & la diete.

Il n'y a guere de maladie plus fatigante pour le malade & le Médecin que ces ho-

quets rebelles , dont on ne peut souvent connoître la vraie cause. Qui eût pensé dans cette occasion qu'une évacuation de sérosités supprimées eût produit un hoquet si opiniâtre , & que des purgatifs hydraguogues assez forts eussent dû guérir un hoquet , maladie convulsive de l'estomac & du diaphragme ?

L E T T R E

*A l' Auteur du Journal sur une catalepsie , par
M. P E F F A U I T D E L A T O U R , Doc-
teur en Médecine de la Faculté de Mont-
pellier , à Beaufort en Anjou.*

M O N S I E U R ,

Plus l'on considère votre Journal , plus l'on en sent l'utilité ; une entreprise de cette nature ne pouvoit être mise que trop tard au jour : je ferois trop heureux si , en m'y joignant par mes foibles réflexions , je pouvois atteindre au but que je me suis proposé , en m'instruisant dans une science que j'ai embrassée par inclination , & que je désire cultiver avec fruit.

Je vais dans ce dessein vous faire part du détail de la maladie qui suit.

Une fille de treize ans perdit tout-à-coup l'usage des sens & de la parole en présence.

de sa mere qui m'envoya chercher sur le champ. Malgré toute ma diligence & la proximité du lieu , je trouvai la malade revenue en connoissance , mais fort interdite , ayant le visage enflammé , la vue égarée , le pouls plein , & se plaignant d'un engourdissement général. J'ordonnai aussi-tôt deux saignées du bras à trois heures de distance , un lavement émollient dans l'intervalle , après quoi je prescrivis la saignée du pied pour le soir ; le lendemain deux verres de casse émétisée produisirent tout l'effet qu'on pouvoit en attendre. Le régime nécessaire en pareil cas fut observé , de sorte que cette jeune personne fut quatre jours sans s'appercevoir de rien , & se regardoit comme entièrement guérie ; mais au bout de ce tems un nouvel accès survint qui la saisit lorsqu'elle étoit debout , au même instant qu'elle étoit occupée à vouloir prendre un sac suspendu au mur , dont l'élévation la mettoit dans la nécessité d'étendre le bras droit & de lever le pied gauche , en sorte qu'elle demeura dans cette attitude sans connoissance , sans parole , sans sentiment , sans mouvement , & dans un parfait équilibre. Un fait aussi singulier se passant en plein jour , ne fut assurément pas sans témoins , dont je fus du nombre , ayant été mandé à l'instant.

Le vulgaire , qui ne connoît que le préjugé pour regle de ses décisions , jugea que c'é-

toit un fort. Je persuadai , autant qu'il me fut possible , à tous les assistans que cette maladie , quoiqu'extraordinaire , ne passoit pas les forces de la nature ; ce que je confirmai , au moyen d'une bouteille à moitié remplie d'un sel volatil urineux que je fis sentir à la malade , & qui fit cesser le charme prétendu dans le moment. Je travaillai de nouveau à détruire le principe du mal : pour cet effet j'ordonnai l'application des sangsues , les lavemens de différente espece , l'émétique , les céphaliques , les antihystériques , les bains , les vésicatoires , les frictions , tant le long des vertebres que sur la tête. Malgré tous ces remedes , qui pendant l'espace de deux mois furent appliqués suivant l'ordre de leur indication , la malade éprouva plus de soixante accès plus ou moins longs & violens , quelquefois jusqu'à trois par jour ; la respiration étoit des plus laborieuses & semblable à celle des agonisans , avec cette différence que le visage étoit des plus naturels & teint des plus belles couleurs. La roideur des membres , la difficulté qu'on avoit à les fléchir , les différentes attitudes auxquelles ils se prêtoient , quoiqu'avec beaucoup de résistance , & qu'ils gardoient constamment jusqu'à la fin du paroxisme , ne laissoient aucune équivoque & caractérisoient parfaitement la catalepsie.

Les remedes qui , au jugement de la ma-

lade eurent le plus de succès , furent les émé-
tiques suivis de juleps céphaliques & anti-
hyflériques , qui furent répétés à différentes
fois , jusqu'à ce que la malade rebutée de re-
medes , & voyant que les accidens s'éloi-
gnoient de plus en plus , reprit sa maniere
de vivre ordinaire ; pendant l'espace de deux
ans elle eut quelques accès assez légers de
distance à autre , qui furent enfin totalement
terminés par l'éruption des règles ; de sorte
que s'étant mariée depuis , elle a eu des en-
fans , & jouit actuellement d'une parfaite san-
té. Elle peut avoir aujourd'hui vingt six ans ;
elle se nommoit Gourdin de son nom de fille ;
son pere est tisserant , & son mari est bou-
langer.

Cela prouve que les menstrues, qui com-
munément commencent chez les femmes
depuis l'âge de treize à quinze ans ou envi-
ron , pour finir à celui de cinquante plus ou
moins , leur sont très-salutaires ; & que com-
me il arrive assez souvent que le besoin d'é-
vacuer précède en elles la disposition des
vaisseaux qui y sont destinés , cela donne lieu
non-seulement aux maladies les plus com-
munes , mais encore à celles qui sont les plus
extraordinaires & les plus bisarres , par la
trop grande abondance du sang & les diffé-
rens effets qui en peuvent résulter , à moins
que la nature ne trouve les moyens d'y sup-
pléer par d'autres voies , ainsi qu'il arrive à

certaines qui sont sujettes à des hémorragies périodiques, soit par le nez, soit par les hémorroïdes, quelquefois à des hémoptysies, ou autres évacuations qui leur tiennent lieu de menstrues; dérangement dont elles sont tôt ou tard les victimes, parce que chaque partie de nous-mêmes ayant une fonction déterminée, ne peut être remplacée par quelqu'autre que ce soit que pour peu de tems, de sorte que si l'ordre ne se rétablit, la santé ne peut être qu'imparfaite & la vie abrégée.

De tous ceux qui ont parlé de cette maladie, les plus anciens, tels que Galien, Petrus Forestus, Thomas Burnet, Cardan, Fernel & autres, l'attribuent à une intempérie froide & congélante, théorie qui approche beaucoup des qualités occultes d'Aristote; ainsi quand je fais attention que la catalepsie captive les membres dans la même situation où ils se trouvent lors du paroxysme, qu'ils retiennent celle dans laquelle les assistans jugent à propos de les mettre, avec perte des sens extérieurs, & le plus souvent avec abolition des sens intérieurs, excepté du pouls & de la respiration; lorsque je considère, dis-je, la singularité de ces faits, qui ne se manifestent précisément que sur les parties dont le mouvement paroïssoit auparavant soumis à la volonté, je ne puis me rendre au raisonnement de ces Auteurs, quel-

que fameux & respectables qu'ils soient à tous autres égards ; l'ouverture des cadavres que cite Boerhaave , dans lesquels il a découvert à l'occasion de cette maladie , l'engorgement des arteres & des veines du cerveau , prouve que la trop grande abondance du sang & du suc nerveux en est la vraie cause , puisque par elle l'on en peut expliquer les principaux symptômes. En effet la sécrétion du suc nerveux qui doit se faire en raison de la quantité du sang , sera trop abondante , si celui-ci excède dans sa quantité ; en sorte qu'il s'en fera un amas assez considérable pour surcharger les nerfs dans toute leur étendue , & les réduire à un état de pléthore qui les prive de toute action ; circonstance bien différente de la paralysie , qui suppose la privation de ce suc dans la partie paralytique , & de la convulsion qui suppose l'irrégularité dans son mouvement & dans sa distribution , au lieu que dans le cas dont il est question il n'y aura ni paralysie ni convulsion , tout restera dans cet équilibre , ce spasme universel , cette perte de connoissance , cette insensibilité , cette indifférence à toute attitude , enfin dans cet état qui caractérise la catalepsie ; & comme ce suc nerveux perd de sa fluidité en raison de la diminution de son mouvement , & que son mouvement diminue en raison de sa trop grande quantité , les parties de ce même suc se toucheront donc par de plus grandes sur-

faces , & acquéreront par ce contact aussi serré, une qualité visqueuse & ténace qu'elles communiqueront aux parties qu'elles pénétrant intimement , & qui s'en trouvent pour ainsi dire imbibées , & qui , à l'instar de la cire & de toute autre substance gommeuse , retiendront ces mêmes parties dans toutes les modifications dont elles seront susceptibles , jusqu'à ce que le sang , dont le mouvement subsiste toujours dans cette circonstance , ait perdu par les autres voies une partie de sa surabondance , & ait procuré , au moyen de cette décharge , la facilité aux nerfs d'en user ainsi à l'égard du suc dont ils sont surchargés , ce qui s'opere par le mouvement des artères qui les touchent ; pour lors le paroxysme cesse par la dissipation du superflu de cette humeur , en sorte que celle qui reste dans une quantité proportionnée , recouvre sa première fluidité , & les nerfs leur souplesse ; tout enfin rentre dans l'ordre , jusqu'à ce que par une nouvelle sécrétion trop abondante (la cause étant toujours la même) un nouvel accès reparaisse , ce qui prouve que le fluide nerveux peche par le trop comme par le trop peu.

Voilà , Monsieur , le précis des réflexions dont j'avois dessein de vous faire part à l'occasion de cette maladie.

J'ai l'honneur d'être , &c.

CONSEQUENCES relatives à la pratique , déduites de la structure des os pariétaux ; par M. BERTIN , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris , de l'Académie Royale des Sciences , &c.

Les os pariétaux sont presque nus , ils ne sont recouverts dans la plus grande partie de leur étendue que par l'aponévrose des muscles frontaux , par la peau & le péricrâne ; ainsi les coups que l'on reçoit & les chutes que l'on fait sur ces os peuvent plus facilement les fracturer que l'os frontal , que l'occipital , que le temporal.

En effet, l'os frontal est recouvert du muscle sourcilier , du muscle frontal ; dans l'écartement de ses deux tables est pratiquée une grande cavité , sous laquelle paroît la table interne du crâne ; la paroi antérieure de chaque sinus frontal est un rempart pour la paroi intérieure. D'ailleurs les éminences sourcilières forment une espèce de bourelet osseux qui fortifie l'os frontal ; l'os occipital est terminé par une tubérosité très-forte & très-épaisse ; il est matelassé intérieurement par les muscles trapeze , splenius , complexus , grands droits , petits droits postérieurs ,
par

par les grands obliques , les petits obliques , & par les petits complexus.

Sa partie supérieure est recouverte des muscles occipitaux ; d'ailleurs , elle est très-forte ; la tubérosité la met à l'abri du choc dans les chutes que nous faisons en arrière.

Les apophyses mastoïdes , les oreilles , les muscles sterno-mastoïdiens , les muscles temporaux suppléent à la foiblesse de la portion écaillée de l'os temporal ; mais rien ne met à l'abri des coups & des chutes les os pariétaux ; ils se présentent presque nus à la surface des corps qui fondent sur eux ou sur lesquels nous tombons. Ces os sont plus minces , plus foibles que les autres os ; ils présentent une grande surface dont les plaies qui attaquent les parties de la tête qui répondent aux pariétaux , doivent faire redoubler l'attention du Médecin & du Chirurgien , en réfléchissant sur la figure du corps qui a fait la plaie , sur la violence avec laquelle il a agi , sur la hauteur de la chute , si c'est une chute qui a produit la plaie , sur l'âge du malade , sur la nature des symptômes de la maladie : le jugement que l'on portera sur la plaie précédera en quelque sorte l'incision des tégumens , c'est-à-dire que , sans qu'il soit presque besoin d'ouvrir la plaie ou de la dilater , l'on sera en état de prononcer s'il y a fracture.

Une circonstance rend encore les plaies des pariétaux dangereuses, c'est que les principales ramifications des artères & des veines de la dure-mère rampent dans cette partie de la dure-mère qui tapisse la table interne des os pariétaux ; ces artères, par l'ébranlement externe qu'elles éprouvent à l'instant du coup, se cassent ; & il se fait un épanchement mortel, à moins que l'on ne donne issue aux fluides épanchés.

M. Hunauld a observé des fractures de l'os pariétal mortelles par des chutes que trois à quatre enfans différens s'étoient faites en tombant simplement de leur hauteur ; ce qu'il y a de singulier dans les faits que M. Hunauld rapportoit dans ses Cours particuliers, c'est que ces enfans après leur chute n'avoient presque pas été malades ; c'est que dans les uns, plusieurs semaines s'étoient écoulées sans qu'il parût de grands accidens ; c'est qu'il n'y avoit qu'une simple tumeur ou inflammation à l'endroit de la plaie, & que les autres avoient survécu à leur chute pendant plusieurs mois, sans cesser de sortir & de se procurer les plaisirs ordinaires à l'enfance ; mais ces enfans, les uns plutôt, les autres plus tard, furent attaqués tout-à-coup de tous les accidens qui accompagnent ordinairement les épanchemens sur le cerveau & les fractures du crâne.

Les parens eurent recours à M. Hunauld, qui, à l'aspect des symptômes effrayans dont ces enfans furent attaqués, soupçonna quelque fracture ou au moins une commotion au cerveau, produite par une chute & par quelque coup à la tête; les parens interrogés, répondirent qu'il étoit vrai que leurs enfans étoient tombés; mais que leurs chutes leur avoient paru de si peu de conséquence, qu'ils n'avoient pas cru devoir l'avertir.

J'ai dit ci-dessus qu'il étoit resté une tumeur constante à l'endroit de la chute, il n'en fallut pas davantage pour engager ce célèbre Médecin à toucher avec soin le lieu de la tumeur; il sentit à travers son épaisseur un bruit & une espece de craquement; c'en fut bien assez pour conclure qu'il y avoit fracture.

La maladie fut connue alors, mais il étoit trop tard; le mal étoit sans remède, le séjour des liqueurs épanchées en avoit altéré la qualité, elles s'étoient corrompues & avoient dérangé l'économie du cerveau: l'on fit une incision sur le pariétal sur lequel étoit la tumeur; il sortit une quantité considérable de matiere, dont le cerveau même étoit le foyer; l'on découvroit l'os pariétal; le péricrâne étoit séparé de la surface de l'os, ainsi qu'il arrive dans le dernier degré de la putréfaction ou du sphacele; l'os pariétal étoit fracturé dans toute son étendue, par une

fente longitudinale. De telles observations devroient engager ceux qui sont préposés à l'éducation des enfans , à ne les laisser jamais sans avoir la tête environnée d'un bourelet circulaire.

Quoique j'aie dit que les os temporaux , l'os frontal & l'occipital se fracturent moins fréquemment que les pariétaux ; quoique j'en aie fait connoître les raisons , il n'en faut pas conclure que ces os ne se fracturent jamais , soit par les coups , soit par les chutes ; j'ai voulu seulement prouver que dans les plaies des contusions de la tête qui ont leur siege sur l'os pariétal , l'os est souvent fracturé , & que cela arrive quelquefois aux enfans , sans que de telles fractures soient immédiatement suivies des signes qui caractérisent les fractures du crâne ; mais comment , dira-t-on , les os pariétaux peuvent-ils par une simple chute se fracturer dans leur longueur ? Comment , en admettant des fractures aussi grandes , concevoir qu'un enfant puisse vivre des mois entiers sans éprouver aucun des accidens qui accompagnent ordinairement les fractures du crâne ? Mais premièrement , l'os pariétal , ainsi que je l'ai dit ci-dessus , est , si l'on excepte la portion écailleuse de l'os des tempes , le plus mince & le plus foible des os du crâne ; il est le plus exposé aux coups & aux chutes , il est de tous les os du crâne celui qui se casse le plus aisément dans la ten-

dre enfance ; on le casse aisément avec la main ; en le pliant il éclate dans toute sa longueur , il n'est recouvert d'aucune partie molle ; il ne cède pas au choc des corps , parce que étant large , & par conséquent les futures qui l'unissent aux autres os étant éloignées , les fêlures s'y prolongent dans sa longueur ; l'on ne doit donc pas être surpris que les enfans qui tombent de côté sur des corps souvent très-durs , se fracturent quelquefois l'os pariétal sur lequel ils tombent très-fréquemment.

Je reviens à la seconde demande : il s'agit de savoir pourquoi l'os pariétal étant fracturé en long dans les enfans dont je viens de parler , les accidens ordinaires aux fractures n'ont pas éclaté dès les premiers jours. L'on en concevra facilement la raison , en faisant attention aux réflexions suivantes. La cause la plus ordinaire des accidens funestes qui accompagnent les fractures du crâne , est la compression que le sang extravasé excite dans le cerveau : or dans les fractures où les os pariétaux sont fendus depuis un de leurs bords jusqu'au bord opposé , il est manifeste que le sang extravasé ne sauroit faire une forte compression sur le cerveau des enfans. Car les bords des os pariétaux , dans la tendre enfance , étant à peine unis avec les os voisins , peuvent être rejettés en dehors par le

mouvement du cerveau ; les deux bords de la fracture peuvent , par la même force avec laquelle le cerveau s'élève , être un peu écartés l'un de l'autre , & laisser une libre sortie à la matiere épanchée.

De ces deux raisons qui sont liées l'une à l'autre , & qui sont fondées sur la foiblesse des sutures dans la tendre enfance , l'on peut donc conclure qu'il arrive quelquefois de très-longues fractures aux os du crâne , sans que le cerveau soit comprimé , & par conséquent sans que les accidens , qui ont pour cause prochaine & immédiate la compression du cerveau , doivent éclater dans les premiers tems qui suivent la fracture.

Mais ces maladies sont d'autant plus terribles , que sous des dehors trompeurs , elles portent un coup mortel. En effet le sang extravasé jusqu'à une certaine quantité , ne peut être repris par les ouvertures absorbantes des vaisseaux ; il s'accumule , ses principes se décomposent , il se pourrit. Il communique sourdement aux parties voisines le poison dont il est infecté ; ces parties sont la dure-mere & le cerveau , c'est-à-dire , les parties les plus importantes à la vie : alors tout-à-coup le malade , comme s'il étoit frappé de la foudre , tombe dans des accidens funestes , tels que la fièvre , les mouvemens convulsifs , le délire , accidens plutôt produits par l'âcreté d'une matiere

âcre & irritante, que par la compression. Mais bientôt par l'effet de la fièvre les vaisseaux du voisinage se gonflent, s'enflamment; il se forme un dépôt dans toutes les parties sur lesquelles la matière âcre & la première épanchée ne cesse point d'agir. Ce dépôt presse le cerveau, il se forme même en partie dans sa substance; & alors l'assoupissement succède à la fièvre, & est en peu de tems suivi de la mort du malade.

La structure, la direction, les unions de l'os pariétal nous font encore comprendre la raison d'un phénomène intéressant dans la pratique: il arrive quelquefois que par un coup violent, reçu à la partie supérieure des os pariétaux, la fracture n'arrive pas à l'endroit du coup, mais à la partie inférieure du pariétal; il arrive même quelquefois qu'un tel coup semble respecter le pariétal, pendant qu'il fracture la partie écailleuse de l'os occipital.

L'Ostéologie nous apprend que la partie écailleuse de l'os temporal est tout à la fois un arc-boutant qui appuie la partie inférieure de l'os pariétal, & une base sur laquelle le bord inférieur du pariétal est appuyé. Le coup porté sur le bord supérieur du pariétal, tend à enfoncer cet os; mais ce bord est plus fort que le bord inférieur; sa figure, en forme de voûte, lui donne une

force nouvelle ; la violence du coup s'amol-
lit en partie dans la suture sagitale ; tous les
points de la voûte osseuse partagent une par-
tie de la violence du coup. Le bord infé-
rieur étant plus foible , plus droit , sera poussé
de haut en bas avec une violence extrême ;
étant plus foible & plus mince que le bord
supérieur , il pourra éclater , quoique ce soit
sur le bord supérieur que le coup aura été
porté.

Il se pourra même que la portion écai-
leuse se fracture , quoique le pariétal reçoive
un coup porté sur la suture sagitale ; parce
que toute force qui tend à abaisser l'os pa-
riétal , tend en même tems à jeter en dehors
la portion écailleuse de l'os temporal , qui
est , ainsi que je l'ai avancé , un arc-boutant
qui supplée à la foiblesse du bord inférieur
de l'os pariétal.



L E T T R E

*A l'Auteur du Journal, par M. DUPUIS,
Chirurgien-Major de l'Hôpital à Pontor-
son en Basse-Normandie, sur une plaie à
la poitrine faite à la chasse par un coup de
fusil.*

MONSIEUR,

Si nous voyons tous les jours notre santé succomber aux plus légères atteintes, & la mort nous enlever en un tems & à un âge où nous croyons ne devoir pas la redouter; ne voyons-nous pas aussi très-souvent des prodiges s'opérer en notre faveur dans les plus critiques accidens & les maladies les plus aiguës? Je ne veux, pour vous en convaincre, que vous exposer succinctement les effets tragiques d'un coup de fusil chargé à poudre & à plomb, qu'un jeune homme âgé de vingt-deux ans reçut dans la poitrine le Mardi 19 Décembre 1754, de la cure duquel j'ai été chargé. Voici le détail; je me flatte que le Public, & vous, Monsieur, le recevront favorablement comme une preuve de mon zèle & de mon attachement pour mon état, & pour les malades qui m'honorent de leur confiance.

C v

Le jeune homme dont il est question a toujours aimé la chasse ; il partit le jour ci-dessus à l'issue de dîner , avec un Officier qui voulut l'accompagner : celui-ci tua un oiseau , qui tomba dans un buisson fort épais ; le jeune homme , pour éviter à son ami la peine de l'en retirer , prit son fusil par le canon , & avec la crosse essaya de rapprocher l'oiseau. Le coup part , & le jeune homme tombe à l'instant. L'Officier s'approche , le voit baigné de son sang , prend un mouchoir & l'applique sur la plaie : le blessé soutient le mouchoir de la main , & après avoir donné un moment au saisissement d'un pareil accident , il se leve & se détermine à entreprendre de revenir à pied. L'Officier lui prête le bras , ils font quelques pas , le blessé tombe en foiblesse , son ami le secourt le mieux qu'il peut , & le ramene ainsi à pied assez loin , à un endroit où ils trouverent un cheval , sur lequel le malade monta seul ; il en descendit de même en arrivant à sa maison , qui n'étoit pas éloignée. Je fus appelé ; je trouvai le malade à demi-mort , je le fis promptement déshabiller ; j'enlevai doucement les mouchoirs & les ligatures qu'on lui avoit appliqués. Je n'apperçus qu'une plaie très-superficielle , ronde & large comme un liard , noire sur les bords , sans hémorragie , & située à quatre travers de doigt de l'aréole latéralement & du côté droit. Je portai le

doigt indice sur la plaie, plutôt qu'une sonde, dans la crainte de causer quelque irritation & d'ouvrir quelques vaisseaux cautérisés par le feu : je crus d'abord que ce n'étoit qu'une simple excoriation. Une observation très-intéressante me frappa dans ce moment : j'examinai scrupuleusement les hardes que le blessé venoit de quitter : je trouvai un seul trou à la chemise , à la veste & à une espece de gilet qu'il portoit : après cet examen je ne pus douter que les différentes charges du fusil , & quelques lambeaux de ses hardes , ne se fussent glissés sous les tégumens , ou n'eussent entré dans la poitrine. Je visitai de nouveau la plaie, qui ne me présenta rien de ce que je cherchois. Je demandai au malade dans quelle situation il étoit lorsqu'il avoit reçu le coup , il ne put me répondre ; mais la foiblesse & l'oppression étoient si grandes , que je n'eus que le tems d'appliquer promptement de la charpie & des compresses , le tout soutenu du bandage du corps & du scapulaire : on le coucha aussi-tôt ; mais à peine fut-il au lit , qu'il se plaignit qu'aucune situation ne lui étoit commode ; il s'agitoit tellement que le bandage qui lâcha un peu, permit au sang de sortir abondamment , parce que dans cette situation la plaie interne se trouvoit parallele à l'externe. Je m'en aperçus , je disposai tout pour le panser de nouveau. Je levai le premier appareil , & je

portai encore le doigt dans la plaie , que je coulai alors aisément de bas en haut , ce qui me fit connoître que le coup avoit porté horizontalement , & s'étoit glissé sous les muscles grands dorsal & dentelé : je pris un ciseau courbe que je conduisis à la faveur de mon doigt , & je dilatai la plaie en suivant le trajet du coup d'environ quatre à cinq pouces de long , sur trois de large ; je passai ensuite le doigt tout le long de la plaie , & je sentis fracture à la dernière des vraies côtes dans sa partie moyenne : cette seconde découverte me fit craindre que la plaie ne fût pénétrante. Pour m'en assurer je pris un stylet , au bout duquel étoit un bouton ; je le portai sur la côte , & je tombai dans la poitrine qui , remplie de sang & d'air , bouillonnait au moindre mouvement que je faisois dans sa capacité ; ce qu'il y eut de singulier , c'est que le stylet ne put entrer dans la poitrine qu'entre l'espace des deux bouts de la côte cassée. Il sembloit que tout le coup ne s'étoit porté que sur le corps de la côte : en effet tout le plomb que je trouvai aux environs de la plaie étoit écrasé & allongé : je connus alors toute la grandeur de la maladie ; je tentai tous les moyens de donner issue au sang nécessairement épanché par la rupture des vaisseaux , & principalement de l'artere intercostale. Il en sortit beaucoup ; la difficulté étoit d'ôter les corps étrangers ;

c'étoit pour cela que je voulois faire une contre-ouverture, ainsi que pour vuider la poitrine du sang qui l'inondoit, & qui pesoit beaucoup sur le diaphragme; mais le malade étoit si foible que je n'osai pas tenter cette opération; d'ailleurs l'ouverture étoit assez basse: je me contentai donc d'appliquer sur la côte découverte & fracturée un petit plumasseau trempé dans l'esprit-de-vin, & le reste comme au premier pansément, excepté que je trempai les compresses dans une décoction émolliente mêlée d'un peu d'huile rosat. En moins d'une heure je saignai deux fois le blessé, parce que la respiration étoit fort gênée. Toute la nuit il fut en délire & en convulsion; accidens qui pouvoient être produits par quelques esquilles, qui piquoient la plevre. Le lendemain je lui tirai encore vingt-quatre onces de sang en deux fois. Sur le soir je levai l'appareil; je trouvai la plaie en assez bon état; je la pansai comme la veille, si ce n'est que je chargeai les plumasseaux d'un peu de digestif, pour favoriser la chute de l'escarre. J'observois à tous les pansemens de mettre le malade en une situation favorable à l'écoulement du sang: j'avois soin aussi de tenir la poitrine ouverte par le moyen d'un petit ruban usé, que j'y introduisois après l'avoir trempé dans une liqueur spiritueuse: pendant dix jours je ne pansai pas autrement. Quoique la boisson fût très-humectante, & que

ses bouillons ne fussent qu'une eau de poulet, néanmoins pour modérer l'érétisme & éteindre le feu de la fièvre qui le dévorait, je lui donnai quelques lavemens émolliens, qui firent très-bien, & j'ajoutai à sa boisson quelques grains de nitre purifié. Par ce moyen je procurai la liberté de ventre & la sécrétion des urines. Un grand calme, & une douce & légère moiteur succédèrent bientôt. Mais je fus bien surpris, à un des pansemens, de voir le pus sortir à grands flots de la poitrine. Je ne doutai plus que ce ne fût l'effet des corps étrangers, qui étoit tout ce que je craignois : c'étoit là le cas de faire l'application de cet axiôme connu de tout le monde, *sublatâ causâ tollitur effectus*, & conséquemment de faciliter la sortie des corps étrangers. Cependant je différâi quelque tems, pour me consulter sur les voies que j'emploierois. Tout bien examiné, je jugeai à propos d'attendre, dans l'espérance que la nature expulseroit les corps étrangers à la faveur des matieres purulentes. Je ne fus pas trompé dans mon attente; j'eus la satisfaction de voir peu après sortir avec le pus beaucoup de bourre.

Dans ces circonstances j'avois plusieurs vues à remplir; il falloit faciliter la sortie des matieres étrangères, prévenir l'acrimonie du pus, déterger les ulcères & panser beaucoup plus fréquemment. On en sent la nécessité.

J'employai une décoction d'aristoloche, que j'éguifai d'un peu d'eau vulnéraire ; j'en ferringuois dans la poitrine à rous les pansements. Telle a été ma méthode pendant plus de trois mois , lorsque tout-à-coup les matieres , qui entraînoient toujours avec elles des corps étrangers , s'interceptèrent.

Cette interruption me faisoit craindre que quelque fungus ne formât une espece de valvule , & que le pus par son séjour ne fût tomber en fonte toute la substance du poumon. Je me servis de teinture de myrrhe & d'aloës , pour avancer plus promptement l'exfoliation des bouts de la côte fracturée : en effet je tirai bientôt après une esquille considérable , qui faisoit partie de la scissure qu'on remarque au rebord inférieur & interne des côtes ; aussi-tôt il sortit une si grande quantité de pus si âcre & si fétide , que le malade , ceux qui étoient témoins & moi , n'en pouvoient soutenir l'odeur qu'avec peine. Je pansai le malade comme de coutume , en observant seulement d'introduire à chaque pansement dans la plaie , pour la dilater, un peu d'éponge préparée , attachée à un fil , crainte qu'elle ne tombât dans la poitrine.

Comme depuis plus de trois semaines il ne sortoit plus aucune matiere , j'essayai de cicatrifer la plaie. J'en vins à bout aisément ; je jugeai même à propos de donner au malade une médecine très-douce. J'eus lieu d'en être content.

Mais tandis que chacun le félicitoit sur son bonheur & sur sa convalescence , & que je le regardois moi-même comme guéri , j'appris avec étonnement qu'il crachoit le sang tout pur. Je lui fis une petite saignée ; je lui conseillai l'eau de riz ; il en fit usage huit ou dix jours , & s'en trouva bien. Quelque tems après il me fit appeller pour me dire que le pus le suffoquoit , qu'il le rendoit à pleine bouche. J'examinai ses crachats ; je les trouvai d'une très-mauvaise qualité. Cet accident m'inquiéta d'autant plus que je ne pouvois pas douter que ce ne fût une vomique, c'est-à-dire , un abcès qui s'étoit formé dans la substance du poulmon , qui avoit rongé son kiste , & qui s'étoit ouvert une voie par les bronches. Je redoublai mes soins ; je ne négligeai rien pour lui faciliter l'expectoration & modérer la toux violente qui le fatiguoit. Mais cet abcès n'étoit pas le seul ; il y en avoit , je crois , trois ou quatre ; un entr'autres qui pensa l'étouffer. Il s'annonça par des convulsions qui durèrent plus d'une heure ; le malade étoit sans connoissance , le poulx concentré : je vins promptement à son secours , & aussi-tôt je pris ce qui se trouva sous ma main (c'étoit une fourchette.) Je lui ouvris la bouche avec peine ; je l'agitai ; je le mis sur le ventre , il rendit beaucoup de pus. Je lui présentai des eaux de senteur , qui le réveillèrent un peu ; je lui fis avaler de la ti-

sane chaude , les convulsions se calmerent. Plus je le trouvois en danger , plus je crus devoir redoubler mes soins. Je lui fis une petite saignée deux heures après. Je lui fis boire abondamment de sa tisane toute la nuit , & j'eus l'agrément de le voir bien revenu de cet accident. Le lendemain je craignis que la violence des convulsions n'eût causé quelque effet sur la plaie nouvellement cicatrisée ; elle se trouva réellement ouverte : je continuai de la panser comme auparavant.

Telle étoit la position du malade , lorsque de nouveaux accidens me mirent dans la nécessité de changer le traitement. Ils se déclarerent par des vomissemens , une fièvre aiguë & des inquiétudes continuelles. J'en ignorois la cause ; je croyois que , comme il prenoit depuis long-tems soir & matin le lait coupé avec une infusion de lierre terrestre & de mille-feuille , cette boisson auroit pu s'aigrir sur son estomac , en conséquence je lui en interdis l'usage. Mais je fus bientôt au fait , lorsque je vis le visage du malade se couvrir de pustules , & que le lendemain je m'apperçus que le corps en étoit infecté : pour lors il ne me fut pas possible de méconnoître la petite-vérole. Dès que j'ai été assuré de l'état de mon malade & de sa maladie , j'ai employé les remèdes ordinaires , en observant de le panser avec beaucoup plus de précaution , ce que

j'ai toujours fait. Tandis que la petite-vérole faisoit son éruption de la façon la plus favorable, la plaie cessa insensiblement de suppurer. Je me ferois volontiers porté à la cicatrifer ; mais je crus devoir la tenir encore ouverte pendant quelque tems, pour voir si l'expectoration, qui étoit très-libre, se soutiendrait. J'appréhendois d'ailleurs de retomber dans l'inconvénient que j'avois essuyé, & que sa plaie ne se rouvrit une seconde fois. Après avoir attendu un mois & plus, je l'ai fermée, & j'ai eu la satisfaction de voir le malade revenir peu à peu en pleine santé. Il en jouit à présent ; & si je ne craignois de laisser entrevoir ici quelque soupçon d'amour-propre, je vous avouerois que l'agrément que j'ai de le voir, est pour moi beaucoup au-dessus de toutes les récompenses que je pourrois espérer. Au reste je n'ai jamais su rougir des bienfaits que j'ai reçus. Il y a dans cette ville des Médecins dont les lumieres m'ont beaucoup servi ; je les ai consultés ; & si je ne les nomme point, c'est que la réputation dont ils jouissent les met au-dessus de la gloire qu'ils pourroient partager avec moi pour le succès de cette cure. J'aurai toujours lieu d'être infiniment flatté, lorsqu'ils voudront bien m'honorer de leurs conseils ; & s'ils se reconnoissent ici, je serai charmé qu'ils y trouvent l'expression de mes vrais sentimens pour eux.

Recevez , je vous prie , Monsieur , ce foible essai de ma part ; je n'y connois d'autre mérite que le bonheur dont mes soins ont été suivis. J'aurai lieu de m'applaudir , si vous le trouvez digne de figurer dans votre Journal avec les Observations des Maîtres de l'Art.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LETTRE

A l'Auteur du Journal , par M. LEAUTAUD , Chirurgien à Arles , ci-devant Chirurgien en Chef de l'Hôpital-général du S. Esprit de la même ville , sur une pierre trouvée sous la langue d'un homme.

MONSIEUR ,

Vous nous recommandez , par le Journal de 1756 que vous venez de mettre au jour , de vous faire part des observations & des découvertes extraordinaires qui regardent notre profession ; c'est sans contredit le moyen le plus sûr pour bien cultiver la Chirurgie , & pour la porter au plus haut degré de perfection. Dans le dessein donc de satisfaire

à votre invitation , je vous envoie le récit d'une cure extraordinaire que j'ai faite , & qui a eu tout le succès possible. Voici le fait.

Le 6 Novembre 1754 je fus appelé à Tarascon pour voir un jeune homme âgé de trente-sept ans , qui souffroit des douleurs très-vives , une salivation des plus abondantes , avec une fièvre continue & ardente , ce qui ne permettoit de donner que des instans : le tout procédoit d'une dureté sous la langue. Je saignai en conséquence le malade trois à quatre fois dans l'espace de cinq jours , mais inutilement. Delà je conclus qu'un corps étranger occasionnoit tous ces dérangemens. Me défiant cependant de mes lumieres , je fis appeller le Médecin de la maison , homme de mérite ; & après nos réflexions , je fus autorisé à faire sur la partie une incision de la longueur du corps étranger que je soupçonnois : ce que j'exécutai avec le bistouri ; & ayant ensuite enfoncé mes deux doigts , je tirai une pierre de la grosseur d'un œuf de pigeon. Cette pierre étoit grisâtre en dehors , & blanche comme du lait en dedans ; je la pulvérisai avec la main. A peine l'opération fut-elle faite , il étoit alors environ huit heures du soir , que le malade entièrement soulagé entra dans un profond sommeil jusqu'au lendemain matin ,

& fut guéri radicalement par les gargarismes ordinaires.

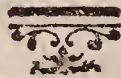
J'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATION

*Sur une pierre engendrée dans le palais ,
par M. K R U G E R , Docteur en
Médecine à Hambourg.*

Un paysan eut au palais une tumeur inflammatoire considérable , qui dans cet état empêchoit la déglutition. Comme alors cet homme faisoit un exercice violent , la tumeur alors en maturité s'ouvrit d'elle-même , & il sortit de la bouche avec le pus une pierre assez grosse de couleur cendrée , légère & assez compacte. L'eau contient la matiere des pierres ; & comme nous buvons continuellement de l'eau , on comprend facilement qu'il doit s'engendrer des pierres dans le corps. Mais comme l'eau des végétaux n'y forme jamais de pierres , il est clair qu'il doit y avoir encore une autre cause ; c'est le violent mouvement des liqueurs : car nous observons journellement que les poissons qui ne vivent que dans l'eau , n'ont jamais de pierres ; mais que les ani-

maux terrestres qui sont plus exposés à la chaleur , dont les humeurs sont très-agitées , en engendrent aussi fréquemment. On voit que ce mouvement peut être la cause de la pierre , quand on considère que les fibres des animaux , qui sont composées de mollécules terrestres peu adhérentes , étant mues fortement & d'habitude , sont dérangées dans leur économie , & dans cet état fournissent suffisamment de matière à la pierre. Le fluide qui contient cette matière , doit se mouvoir très-peu , s'il n'est dans une entière inaction , ce qui se passe journellement dans la vessie pouvant fort bien arriver dans tous les endroits où les humeurs stagnantes se changent en pus ; car le pus ne se forme que de la résolution du sang & des fibres de l'animal , l'un & l'autre fournissant la matière de la pierre , en sorte que pour sa formation il a suffi que les particules purement aqueuses se séparassent de cette matière ou par la voie de la transpiration , ou en entrant dans le sang.



NOUVELLES OBSERVATIONS

SUR L'EAU DE LUCE.

Par M. C O S T E L le jeune , Etudiant
en Chymie.

Le procédé de M. de Machy est vrai ; mais l'indissolubilité qu'il prétend du savon commun dans l'esprit alkali volatil est absolument contraire à l'expérience. Le savon m'a toujours servi à faire l'eau de Luce. La blancheur une fois donnée , n'a jamais été altérée par le tems ni par le repos. Ce qu'ont dit Boerhaave & un de ses plus grands sectateurs , est donc exact. Si l'union du savon à l'esprit alkali volatil n'a pas eu de succès entre les mains de M. de Machy , c'est qu'il est un point d'énergie nécessaire pour la combinaison. Je l'exhorte à faire un esprit alkali volatil des plus vigoureux , & il croira bientôt à la dissolution. Voici mon procédé.

Je fais un savon ordinaire succiné ; je le dissous , à la faveur de la chaleur , dans le double d'esprit-de-vin tartarisé , & j'en mêle sur le champ quelques gouttes dans un esprit alkali volatil des plus pénétrants , dont le vase qui le contient est mis dans l'eau froide.

Je ne vois qu'un inconvénient dans ce manuel , c'est que peu de personnes peuvent y avoir recours , parce que , comme je l'ai fait remarquer , mon procédé, ou plutôt celui de Boerhaave , quoique simple , demande un esprit alkali volatil des plus forts ; mais les Artistes aussi m'en sçauront gré , en ce que jaloux du tems pour l'employer à l'utile , & toujours attentifs à donner à leurs remedes plus d'efficacité , & par-là procurer à la société des biens réels , trouveront de quoi satisfaire leur zèle & leur curiosité.

Nota. Le procédé que M. Costel a coutume de suivre pour faire l'eau de Luce ne nous paroît pas assez détaillé ; cependant comme nous ne voulons pas priver le Public de tout ce qui peut augmenter ses connoissances , ou du moins les perfectionner , nous avons cru devoir placer cette piece dans ce Journal immédiatement après celle de M. de Machy , afin que les Artistes puissent en faire le parallèle , & porter leur jugement après en avoir fait la comparaison , & nous faire savoir laquelle des deux méthodes de faire l'eau de Luce est celle que l'on doit préférer.



ROUGEOLLES

ROUGEOLLES anormales épidémiques ,
 observées à Florence en 1749 & 1750 ,
 par le Docteur *TARGIONI TOZETTI*,
 Médecin aggrégé au Collège de Florence ,
 Professeur Royal de Botanique , de la
 Société Botanique de Florence , & de
 l'Académie Impériale des Curieux de la
 Nature , &c.

Il y eut en 1749 & en 1750 des rougeoles épidémiques dans la ville de Florence & dans les campagnes voisines ; on observa aussi en même-tems des petites-véroles & des fièvres pourprées. Cette constitution épidémique continua jusqu'en 1751 , & me donna occasion de remarquer des maladies fort irrégulières , & sur-tout des rougeoles dont il est important de parler.

Il est bon d'observer d'abord qu'il y eut plusieurs personnes qui furent attaquées de ces sortes de rougeoles plus d'une fois , & qu'elles se caractérisèrent bien toutes les fois qu'ils l'eurent.

J'observai d'abord sept sujets différens qui furent pris d'une rougeole accompagnée d'une éruption abondante & des symptômes ordinaires ; mais dans le même jour ils sentoient quelques légères douleurs spasmodiques à la région épigastrique , qui étoient

bientôt suivies d'une diarrhée bilieuse & abondante : elle duroit deux jours , & cessoit au bout de ce tems, sans être ni précédée, ni accompagnée, ni suivie d'aucuns fâcheux symptômes. Quand la diarrhée se déclaroit , la rougeole disparoissoit , ainsi que la fièvre & que la toux, qui étoit très-incommode : après la diarrhée succédoit une foiblesse & un abattement considérables dont se plaignoient les malades. La première personne qui fit le sujet de mes observations, étoit une Dame d'environ trente ans, qui avoit eu la rougeole dans son bas âge ; cette seconde fois-ci elle ressentit auparavant pendant plusieurs jours une toux convulsive très à charge , mais sans fièvre ; j'avois déjà formé le dessein de faire saigner la malade du pied , pour appaiser la violence de la toux & de la fièvre ; car les délayans & les adoucissans n'avoient produit aucun bon effet : mais je fus fort surpris le soir lorsque je remarquai que cette Dame étoit toute couverte de rougeole ; l'éruption se soutint jusqu'à ce que la diarrhée parût ; celle-ci fit disparoître sur le champ la rougeole, ce qui me fit une très-grande peur, croyant qu'il se feroit quelque métastase fâcheuse. Je repris bientôt courage , quand je vis que la malade étoit entièrement délivrée de toutes incommodités , & qu'elle étoit hors de danger. Cette observation me rendit plus assuré, quand je vis la même chose arri-

ver à deux jeunes Seigneurs qui eurent aussi la rougeole , ainsi qu'à quatre autres personnes qui furent attaquées de la même maladie.

Par ces observations j'eus occasion de réfléchir sur la bonté de la théorie de Van-Swieten , qui dit que la matiere morbifique qui cause les éruptions dans les maladies aiguës dépend des premieres voies , & qu'elle se réunit au ventricule ou dans les parties voisines ; dans les rougeoles que j'ai décrites , il est vraisemblable qu'il y en avoit ainsi une partie qui avoit été portée dans l'estomac , & que le reste étoit dans les parties qui avoisinent le cœur , & que c'étoit pour cette raison que la maladie se terminoit par une diarrhée & par une éruption , parce que la matiere morbifique qui étoit à l'estomac , sortoit par les intestins , & l'autre qui étoit dans les routes de la circulation , prenoit son issue par la peau. Il nous reste à présent à examiner si dans ces sortes de maladies on doit éviter l'usage des adoucissans , comme le vulgaire le prétend. Voici ce que j'ai observé.

J'ai vu trois sujets différens dont la maladie a commencé comme une espece de fièvre catharrale , avec une tumeur inflammatoire à la gorge , une toux violente , ce qui dura jusqu'au septieme jour ; il n'y avoit eu jusques-là aucune apparence de rougeole. Je traitai cette maladie comme une maladie in-

flammatoire, & le septieme jour il se fit une éruption très-abondante qui dura quatre jours, pendant lesquels la toux & la fièvre se calmerent, de façon que les malades se rétablirent bien vite.

Une Dame de mes voisines, dans la crainte de gagner la rougeole qui étoit répandue dans toutes les maisons aux environs, alla à sa campagne. La nuit d'après elle sentit de la fièvre accompagnée de frissons. Le lendemain elle eut un autre accès pendant le jour, à une heure correspondante à celle de la nuit. Ces accès continuèrent vingt-quatre jours, pendant lesquels elle eut quarante-huit accès. La fièvre, loin de diminuer, alloit toujours en augmentant, sur tout pendant la nuit, où les frissons étoient plus considérables. La malade ressentoit aussi une toux sèche & convulsive, & une difficulté de respirer. Quelques-uns de ses accès étoient assez courts & assez légers; aussi la plus grande partie se suivoient de si près, qu'ils formoient presque une espece de fièvre continue. Comme il n'y avoit aucune marque de rougeole je fis faire deux saignées, & je fis donner les délayans & les adoucissans, & j'ordonnai ensuite quelques prises de quinquina. Mais tous les remedes furent inutiles, ainsi que les régles de la malade, qui ne produisirent aucun soulagement. La nuit du 15, il survint, à une heure après minuit, une fié-

vre très-forte avec de très-grands frissons , des mouvemens convulsifs , un délire , une toux continuelle & suffocante , & je crus sur le champ que c'étoit une péripneumonie bien décidée. A peine étoit-il jour que je pensois à faire saigner la malade ; j'apperçus sur tout son corps une infinité de boutons dont elle étoit couverte , & je commençai à bien augurer de l'ancienne maladie par la présence de celle-ci. En effet à mesure que la rougeole qui fut très-grave , pouffoit au dehors , on voyoit les symptômes diminuer , & au bout de quatre jours la rougeole eut une fin heureuse ; il ne restoit plus à la malade que de la foiblesse.

Voici encore une observation d'une rougeole aussi irrégulière que les précédentes. Une Religieuse âgée de vingt-quatre ans , d'une complexion assez forte , eut un saisissement subit , occasionné par la chute que fit une Religieuse de ses amies. Malgré une saignée qu'on lui fit sur le champ , elle fut prise , deux heures après , d'une fièvre lente , & perdit l'appétit & les forces ; mais comme le sang qu'on lui avoit tiré paroissoit exténué & de très-mauvaise couleur , on lui fit donner un peu de vin. Immédiatement après , soit que le vin eût produit cet effet , soit qu'il y eût quelque autre cause cachée , la malade , après avoir pris de la nourriture , sentit des douleurs vives dans le bas-ventre , & la fièvre aug-

menta ; on ordonna pour lors une saignée du pied à-peu-près quinze jours après la première. Le sang qu'on tira à la malade étoit un peu meilleur. La fièvre cessa , mais les douleurs subsisterent pendant un mois ; au bout duquel on vit la peau se couvrir de boutons , & sur-tout les épaules ; cette éruption rentroit & sortoit alternativement. La malade recouvra après cela entièrement la santé. Au mois de Février de l'année suivante , elle sentit une toux convulsive qui augmentoit tous les jours ; & sur la fin du mois il survint quelques accès de fièvre , avec des douleurs de tête , & des difficultés de respirer. Cette Religieuse prenoit du petit lait & de l'eau froide sans aucun soulagement. La fièvre augmenta encore , ainsi que la toux , qui devint si violente , qu'il sortit du nez de la malade une grande quantité de sang. Le Médecin la fit saigner du pied , & on lui tira du sang assez mauvais , comme l'année précédente ; mais on ne lui donnoit aucun soulagement , & tous les symptômes devenoient plus graves de jour en jour. Enfin deux jours après on vit les épaules de la malade toutes couvertes de boutons de la même nature qu'auparavant ; mais comme ces éruptions étoient fréquentes , le Médecin commençoit à croire que ce n'étoit pas la rougeole. Les Religieuses disoient le contraire , car elles affuroient que

la malade avoit déjà eu deux fois cette maladie avant d'être Religieuse, & qu'il y en avoit alors dans le même Couvent plusieurs autres qui l'avoient eu deux ou trois fois. Cependant la maladie se caractérisa à merveille, & la plus grande partie des boutons de la rougeole étoit au visage. La couleur de la peau étoit rouge, & violette dans plusieurs endroits. La fièvre étoit très-forte, la toux augmentoit tous les jours avec une douleur de poitrine insupportable. Deux autres jours s'écoulèrent & tous les symptômes subsistoient; on appella un autre Médecin, qui fit tirer du bras sept onces d'un sang inflammatoire. Le surlendemain les taches de la peau changèrent de couleur, les urines commencèrent à couler en abondance, la fièvre étoit toujours très-forte, les autres symptômes subsistoient dans leur violence, & de tems en tems il se faisoit de nouvelles éruptions; quelques jours après la malade se trouva délivrée de tous ces accidens; mais l'appétit ni les forces ne revenoient pas, & elle tomboit toujours en foiblesse après avoir mangé. La douleur de poitrine fut très-opiniâtre, & dura jusqu'au jour où la malade fut saisie d'une attaque violente de vapeurs convulsives, qui dura onze heures. Elle fut tourmentée de tems en tems de plusieurs accès semblables, avec une douleur très-vive à l'œsophage: chaque fois qu'elle mangeoit, ce qui la con-

traignoit à rester pendant plusieurs jours sans
 prendre de nourriture. On employa inutile-
 ment pendant tout ce tems-là le petit lait, le
 lait d'anesse, les bains, les eaux ferrées.
 Voyant le peu d'efficacité des remèdes, je
 proposai pour lors une décoction de false-
 pareille : après l'usage de cette boisson son
 mal cessa, & elle commença à avaler avec
 plus de facilité ; ses douleurs & ses convul-
 sions se calmerent également : l'été suivant
 cependant elles reparurent avec une nou-
 velle éruption. Il faut observer qu'avant les
 paroxismes convulsifs, la malade avoit tou-
 jours le visage couvert de boutons. C'est ce
 qui me fit soupçonner qu'il y avoit une acri-
 monie marquée dans la lymphe, qui ne cé-
 deroit qu'aux sudorifiques. Je ne me trompai
 pas dans mon pronostic ; car cette Reli-
 gieuse en recut tout le soulagement qu'on
 pouvoit en attendre ; & pour terminer la
 cure, je lui ai fait prendre des eaux de ce
 pays appropriées à son état & à son tempé-
 rament.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U S T 1756.

T O M E V.



A P A R I S,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891



RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

*Suite des Expériences sur l'irritabilité & la
sensibilité des parties , par M. le Baron
DE HALLER , Docteur en Médecine ,
Président de la Société Royale des Scien-
ces de Gottingue , &c.*

SUR L'IRRITABILITÉ DES VAISSEaux
DU CORPS ANIMAL

J'AI touché la surface extérieure de l'aorte
de plusieurs chiens , d'un chevreau , de
plusieurs chats , de quelques grenouilles , de
deux anguilles ; je n'ai jamais observé de
contraction dans l'artère. J'ai pris un micro-
scope , & je n'ai rien vu de nouveau. Je me
suis servi de nitre fumant , ce puissant acide

D jv

a changé le sang en boue dans les arteres ; mais il n'a produit aucun mouvement dans l'artere. Je fis, le 14 Septembre 1750, une incision à une des arteres d'une grenouille, qui en ouvrit à-peu-près la moitié : dans une fente aussi fine la moindre contraction de l'artere devoit se rendre sensible en la dilatant ; le muscle dans un cadavre même éloigne les lèvres de ses blessures l'une de l'autre : rien n'arriva, la fente demeura fine & capillaire, & le même événement revint dans d'autres exemples. J'ai fait pendant le cours de l'Été 1754 plus de cent expériences sur des grenouilles ; jamais je n'ai vu de contraction dans les membranes des arteres ; jamais les veines qui traversoient la largeur des troncs artériels, n'en ont été comprimées, & jamais une artere presque à vuide, & qui ne contenoit plus qu'un petit nombre de globules, n'en a été rétrécie.

Ces expériences m'ont convaincu par leur nombre & par leur uniformité, 1^o que les arteres des animaux à sang froid sont absolument sans force contractive ; 2^o pour les animaux à sang chaud, elles doivent avoir assez de force contractive pour rétablir une artere dilatée par la force du cœur dans le diametre qu'elle avoit auparavant. Ces animaux ont d'ailleurs des fibres musculaires dans leurs arteres : j'y reconnois par conséquent de l'irritabilité ; mais je ne tire pas

une conviction des expériences dans lesquelles les acides chymiques les plus puissans ont produit quelque contraction dans les arteres. Ces poisons en produisent bien, comme je dirai en son lieu, sur les nerfs qui par les expériences déjà rapportées sont absolument destitués de toute irritabilité. L'irritation mécanique faite avec l'acier aiguisé produit une contraction sur tout véritable muscle, & sur les membranes musculaires des intestins & de l'estomac, au lieu qu'elle n'en produit pas sur les arteres. Il faut attribuer apparemment cette exemption à l'épaisseur de la cellulofité qui compose le gros de la substance des arteres, & qui couvre les fibres musculaires.

SUR LES VEINES.

Le 2 Février 1750, je touchai la veine cave d'un chien avec de l'huile de vitriol; elle se resserra évidemment. Je vis arriver la même chose sur un chevreau, sur un chat, sur des grenouilles. J'ai touché extérieurement la veine cave avec de l'esprit de nitre; elle s'est resserrée. J'ai fait la même chose intérieurement; elle s'est resserrée encore. La contraction des veines touchées avec le poison acide est plus forte que celle des arteres, & la raison de cette différence est apparemment dans la substance des veines plus mince & plus recouverte de cellulo-

fité ; mais comme cette contraction réussit également bien dans le cadavre long-tems après la mort , & comme l'irritation mécanique ne produit aucune contraction dans les veines , je ne voudrois pas tirer des conclusions de cette expérience. Dans les animaux à sang froid , il ne paroît aucune contraction dans les veines. Il doit y en avoir dans les animaux à sang froid par-tout où il y a des fibres musculaires ; mais elles sont fort rares dans les veines.

SUR LES VAISSEAUX LACTÉS ET LE CONDUIT THORACHIQUE.

J'ai vu devenir vaisseaux lymphatiques ce qui peu de tems auparavant étoit vaisseau lacté. Ce phénomène est fort commun & fort connu ; mais il démontre efficacement que les vaisseaux peuvent se décharger de leur chyle par leur contraction , & qu'à la place du chyle quelqu'autre cause dont il ne s'agit point ici fait succéder la lymphe. J'ai touché avec de l'huile de vitriol le conduit thorachique d'une souris ; il s'est resserré , & a fait sortir son chyle. Je réitérai le 12 Mai 1751 les mêmes expériences sur des chevreaux ; elles ont réussi très-bien. En faisant abstraction de l'évacuation des vaisseaux lactés que les poisons chymiques ont produite , on voit par les phénomènes qui par-

tent de la nature seule que ces vaisseaux font d'une force contractive assez puissante pour se défaire du chyle qu'ils contiennent. Les arteres & les veines qui contiennent du sang, n'ont pas le même pouvoir.

SUR LA FORCE CONTRACTIVE DE LA VÉSICULE DU FIEL.

J'ai fait beaucoup d'expériences sur des chiens, des chats, des hériffons, des chevres, des anguilles & des lapins, dont j'ai touché la vésicule avec les poisons chimiques : dans les unes elle a paru se contracter ; les autres n'ont donné aucune preuve d'irritabilité. J'ai touché la vésicule d'un chien, je l'ai irritée avec une aiguille & le scalpel : elle ne s'est point resserrée ; mais elle s'est contractée, quand je me suis servi de l'huile de vitriol. Le beurre d'antimoine n'y a rien fait.

Ces expériences, quoiqu'assez discordantes, se réunissent pourtant pour démontrer que la force contractive de la vésicule du fiel n'est ni forte ni vive, & qu'elle agit plus foiblement & plus lentement que dans la vessie urinaire. J'ai vu à la vérité des vésicules remplies de deux ou de trois grosses pierres former autant de cellules que de pierres, & se rétrécir considérablement dans leur intervalle. On pourroit attribuer cette

contraction à une force musculaire de la vésicule, étant évident que le diaphragme n'y a point de part. Mais ces resserremens entre les places où se dilate un réservoir, se font certainement dans le regne végétal, sans que des fibres musculaires y puissent avoir part. Dans les Raiforts, les Acacia, par exemple, l'intervalle des graines se resserre si fort, qu'il n'y reste presque plus de cavité, pendant que les graines se gonflent & se font des cellules.

SUR LA FORCE CONTRACTIVE DE LA VESSIE.

La vessie étant fort remplie d'urine, elle se contracte d'elle-même par la force de ses fibres musculaires. Le 26 Février 1746, je perçai celle d'un chien avec une aiguille, & elle fit sortir l'urine avec un jet, sans cesser de la pousser au-dehors, jusqu'à ce qu'elle se trouva réduite à la grandeur d'une noix; sa contraction se fait lentement, mais sans discontinuer & sans alternative de relâchement, jusqu'à ce qu'elle soit au plus petit diamètre dont elle soit capable. Je fis le 27 Avril la même épreuve sur un chat, & l'urine coula par le canal naturel jusqu'à la dernière goutte. Les muscles du bas-ventre n'avoient aucune part à cette évacuation, puisqu'ils étoient ouverts & détruits. J'ai réitéré

ces expériences sur des chiens , des chats , des lapins , un hérisson , une chèvre , des rats , & elles ont également bien réussi. Le 18 Octobre je touchai la vessie d'un lapin avec de l'huile de vitriole ; elle se resserra. J'ai cru devoir mettre en opposition le peu de contraction que l'huile de vitriol a produite dans la vessie avec la vive constriction qu'opere l'irritation mécanique de ce stimulus même de l'urine. Cette contradiction achève d'ôter le crédit aux expériences que l'on fait avec ces acides violens : on voit qu'ils produisent de la contraction dans des membranes qui n'en ont pas de naturelle , & qu'ils n'en produisent pas dans la vessie , dans laquelle cette force se manifeste naturellement avec tant de vivacité. Il m'a paru au reste que la vessie se contracte plus vivement quand elle est remplie , que sa contraction se fait d'une manière continue , sans admettre aucune alternative de relâchement. C'est ainsi qu'un homme qui ne respire pas , peut faire sortir l'urine avec un jet continu , sans se servir du diaphragme.

SUR L'URETERE.

J'ai vu l'uretere d'un chien se contracter , quand je le touchois avec de l'huile de vitriol. Il m'a paru par les différentes expériences que j'ai faites sur divers animaux ,

que la force contractive de ce canal est extrêmement foible , ou plutôt qu'on ne fau-
roit y démontrer cette force. L'Anatomie
n'y découvre point de fibres musculaires ;
& il semble par les phénomènes de ceux
qui sont atteints de la gravelle , qu'il faut
de violentes convulsions des muscles du bas-
ventre pour y faire avancer la pierre.

SUR LA FORCE CONTRACTIVE DE L'UTÉRUS.

Le mouvement des cornes de la matrice
d'une chienne pleine me parut le 3 Janvier
1751 être extrêmement évident ; il n'a pas
besoin d'irritation pour paroître , & il est
semblable & égal au mouvement péristalti-
que des intestins. J'ai vérifié ce fait sur des
chiennes pleines , des chates , des lapines.
Le 25 Septembre , le mouvement de la ma-
trice d'une lapine pleine fut très-considéra-
ble , quoiqu'elle fût détachée du corps &
de ses cornes. Il paroît démontré que la ma-
trice se contracte aussi fortement que les in-
testins , à l'occasion de quelque irritation que
ce soit , & que cette force peut faire avan-
cer la cause irritante du pavillon à la ma-
trice ; car les intestins faisant cet effet , les
cornes de la matrice ayant un mouvement
péristaltique tout aussi vigoureux , doivent y
réussir également. Un fruit avalé est porté

de l'estomac au rectum ; & un œuf qui passe par le pavillon , doit être poussé par la trompe jusqu'à l'utérus.

Au Journal prochain nous continuerons les mêmes Expériences.

OBSERVATION singulière de pratique , faite par M. MAJULT , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris , &c.

L'usage & la routine , & l'étalage pompeux de toutes sortes de remèdes , ne forment pas l'Art de guérir ; il ne réside que dans la juste application d'un secours souvent simple , mais placé avec intelligence. C'est du jugement & de la sagacité de l'Observateur que l'on doit tout attendre , quand on a tout tenté sans succès ; & l'on voit tous les jours échouer la pratique la plus consommée où l'esprit seul triomphe. M. Majault vient de nous en donner une preuve éclatante dans le traitement qu'il eut occasion de faire dernièrement d'un malade qui étoit à l'Hôtel-Dieu. Nous saisissons avec empressement cette occasion de lui rendre la justice qui lui est due à cet égard , & de lui témoigner publiquement l'opinion

favorable que nous avons de ses talens. Voici le fait.

Un jeune Médecin qui suit M. Majault à la visite des malades de l'Hôtel-Dieu de Paris, nous a rapporté que le 13 Juin de cette année il y arriva un garçon Tailleur âgé d'environ vingt-sept à vingt-huit ans, attaqué d'un mal de gorge violent depuis dix mois, qui avoit fait de tels ravages pendant l'espace de six à sept mois, que le malade étoit tombé dans le marasme, ayant perdu totalement la voix, & ne pouvant avaler aucun liquide, sans que la déglutition fût suivie d'une toux violente & même convulsive. Ceux qui avoient amené le malade à l'Hôtel-Dieu, dirent qu'il y avoit plusieurs mois qu'il étoit dans cet état. M. Majault le fit boire devant lui; mais ayant observé que la moitié du liquide tout au moins avoit passé dans la trachée-artère, lorsque la toux, que cet essai procura, fut terminée. Il ordonna au malade de porter la tête, le plus qu'il pourroit, sur l'épaule droite, & de boire dans cette attitude. Le malade obéit, & avala presque un demi-verre de tisane; il n'y eut que quelques gouttes qui passèrent dans la trachée-artère. Il fit donner un second verre de tisane au malade, & lui ordonna de faire le même essai, en portant la tête sur l'épaule gauche, & en lui recommandant sur-tout d'avalier dans cette attitude jusqu'à

la dernière goutte ; le malade but le second verre , sans qu'il passât rien dans la trachée-artère. Cet événement étonna fort , non-seulement ceux qui avoient amené le malade , mais les jeunes Médecins qui accompagnoient M. Majault. Ces derniers lui demandèrent quelle étoit la raison qui lui avoit suggéré ce moyen de faire boire , aussi prompt que singulier. Il leur répondit que sans examiner quelle pouvoit avoir été la cause primitive de ce mal de gorge , il étoit démontré que la glotte ou l'épiglotte , ou peut-être l'une & l'autre avoient été rongées , & que l'ouverture de la glotte mal couverte par l'épiglotte , dans l'instant de la déglutition , permettoit au liquide l'entrée dans la trachée-artère , & qu'en avalant , le visage tourné du côté de l'épaule , soit à droite , soit à gauche , les muscles qui servent à la déglutition , se trouvent dans un état de contraction qui doit diminuer l'ouverture de la glotte ; & que faire boire un malade attaqué de pareille maladie dans cette attitude , étoit le seul moyen de lui procurer la faculté d'avaler des liquides ; moyen sans lequel il ne seroit pas possible de donner le moindre soulagement au malade. Il ajouta qu'ayant observé que le malade avaloit plus facilement , la tête tournée vers l'épaule gauche , que vers l'épaule droite , il conjecturoit que la partie gauche de la glotte ou de

l'épiglotte étoit plus rongée que la partie droite.

Le malade mourut environ 60 heures après son arrivée à l'Hôtel Dieu. M. Majault en fit faire l'ouverture ; les jeunes Médecins qui avoient vu boire cet homme, y assisterent. On trouva la glotte & l'épiglotte rongées du côté gauche, l'ouverture de la glotte allongée vers le pharynx du double de sa longueur ordinaire, & les ulcères qui avoient occasionné ces ravages consolidés.

On doit présumer que si ce malade n'eût pas été dans cet état de marasme qui lui a donné la mort, il eût pu l'éviter, ayant trouvé le moyen d'avaler des liquides.

Cette manière ingénieuse de faire boire les malades qui sont dans ce cas, pourra avoir son application, lorsque la gangrene, le vice vénérien, le vice scorbutique auront occasionné le délabrement de la glotte ou de l'épiglotte. Ces sortes de malades, qui périssent ordinairement étouffés par le liquide qui entre dans la trachée-artère, trouveront une ressource sûre dans une manœuvre aussi simple que bien imaginée.

Nota. On a lu dans notre dernier Journal une Observation de M. Majault sur le mal de gorge gangréneux que nous avons jugé à propos d'y insérer, quoiqu'elle ait été déjà imprimée dans le Mercure de France 1752 :

nous nous y sommes déterminés d'autant plus volontiers , que nous croyons que plusieurs Médecins ne lisent pas le Mercure , & que cette Observation , qui est cependant importante à connoître , auroit bien pu être ignorée. Il s'y est glissé une faute d'impression : elle est page 27 , ligne 19. On lit , *n'agit que sur la partie volatile* ; il faut lire , *n'agit que par sa petite volatile*

OBSERVATION

Sur l'expulsion d'un fœtus mort & corrompu dans le sein de sa mere à la suite d'une fièvre putride maligne, par M. DUPUY DE LA PORCHERIE, Docteur en Médecine de Montpellier, Aggrégé au Collège Royal des Médecins de la Rochelle.

Catherine Didier , femme de François Thevenin, de cette ville , âgée de trente-six ans , d'un tempérament bilieux & grosse de cinq mois , se plaignit le 13 de Juillet 1751 d'une grande douleur à la tête , aux reins , & principalement dans tout l'intérieur & l'extérieur de la gorge , avec inflammation de la luette & des amygdales , ce qui l'empêchoit d'avaler même sa salive ; les parties postérieures de la gorge , & sur-tout le voile du palais , étoient parsemés de pe-

tits chancres ou ulcères malins, blancs & ronds, & de divers diamètres ; la langue étoit extrêmement chargée, & la bouche exhaloit une odeur très-fétide. La fièvre & les accidens redoubloient tous les soirs, & molestoient la malade sans relâche. Le poulx étoit plein & dur, la peau sèche & aride ; les mouvemens de son enfant se faisoient vivement sentir.

Dans cet état l'on saigna la malade deux fois du bras ; tous les accidens, au lieu de diminuer, augmentèrent considérablement, & furent bientôt suivis de vives tranchées dans les régions des lombes & de l'hypogastre, sur-tout d'une hémorragie utérine qui dura plusieurs jours, malgré les saignées & les nitreux qui furent mis en usage & mariés avec les astringens, jusqu'à ce qu'enfin une langueur & un abattement général, un poulx petit & inégal, de fréquentes défaillances déterminassent à m'appeller.

Le 24 de Juillet la malade étoit dans cet état, sans qu'elle se plaignît d'aucune douleur dans aucune partie du corps, ses sens étoient comme assoupis ; elle ressentoit cependant de tems à autre de fréquentes foiblesses, toujours précédées de vapeurs qui se portoient au visage, lui voiloient les yeux, & lui causoient des sifflemens dans les oreilles ; ces foiblesses se terminoient ordinairement par des sueurs froides. Je lui trouvai
le

le pouls petit & inégal , le ventre applati , le visage pâle & défait , les tempes abattues , les yeux languissans & creusés , la langue chargée & visqueuse , sur-tout à sa base , & la bouche exhaloit une odeur-cadavéreuse. La malade n'avoit que peu ou point uriné , & son ventre n'avoit fait aucune fonction depuis qu'elle gardoit le lit. Elle m'assura ne plus sentir son enfant.

Après avoir pesé mûrement toute l'horreur d'une semblable situation , je crus m'apercevoir que tous les solides du corps , & principalement la matrice , étoient dans une *atonie* si marquée par les épuisemens qu'elle avoit souffert , que je jugeai dès-lors qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de rappeler le *vis vitæ* de ces parties , ranimer , s'il étoit possible , la matrice & ses agens auxiliaires , au point d'expulser de sa capacité le corps étranger qu'elle contenoit , avec ses attaches & ses enveloppes.

Pour y disposer la malade , je me contentai de lui ordonner un lavement émollient & carminatif : ce remède en apparence ne produisit que très-peu d'effet ; ce qui me détermina à lui en prescrire un autre mieux indiqué , composé avec la décoction de la racine d'aristoloche longue , les feuilles d'armoïse & de matricaire , les fleurs de camomille , l'anis vert & le lenitif fin. Ce lavement entraîna une quantité prodigieuse

de matieres dures de toutes couleurs, & qui empestoient. Cette opération fut suivie & soutenue d'un julep à prendre à deux fois dans l'intervalle de trois heures; il étoit composé avec les eaux distillées des plantes emménagogues, la teinture de castoreum, l'élixir de propriété, l'esprit volatil aromatique huileux, & le syrop d'armoise. L'effet de ces remedes répondit à mon attente; la malade en éprouva dans la nuit de fortes tranchées, qui furent suivies d'une perte abondante. La malade avoit uriné un peu, & rendu beaucoup de vents; ce qui l'avoit très-fort soulagée.

A ma visite du matin, je trouvai le poulx dur & un peu plus élevé, & par conséquent moins inégal: je dis par conséquent, parce que je n'avois attribué l'inégalité du poulx qu'à la grande foiblesse de la malade. Le visage me parut moins pâle, & les yeux moins languissans. La perte continuoit, & la malade éprouvoit d'un moment à l'autre des tranchées assez vives; ce qui me fit insister sur les remedes déjà prescrits, & je lui conseillai en outre un cataplasme emménagogue, précédé d'un liniment de même vertu, pour être appliqués chauds sur les régions des lombes & de l'hypogastre. Peu de tems après l'application de ces topiques, les tranchées & la perte augmentèrent prodigieusement, & expulsèrent un fœtus cor-

rompu. Je l'examinai, il étoit seul, le placenta n'étoit pas encore sorti ; les tranchées cependant continuoient, ainsi que la perte. Je fis réitérer l'application du liniment & du cataplasme, qui pendant la nuit travaillèrent beaucoup la malade, mais la délivrèrent entièrement.

Je vis le lendemain un placenta plus corrompu encore que n'étoit le fœtus ; il avoit répandu dans la chambre une odeur cadavéreuse si pénétrante, qu'on eut assez de peine à la dissiper avec les parfums ordinaires. La malade, quoique fatiguée, paroissoit jouir d'une grande tranquillité : son pouls, qui le jour précédent avoit paru dur & élevé, étoit devenu souple & mollet ; une douce moiteur s'étoit emparée de tout son corps, & la malade commença à dormir pour la première fois. Je la purgeai quinze jours après avec les minoratifs, & le régime restaurant dont je lui conseillai de faire usage, acheva de la remettre entièrement. Sa convalescence a été cependant de près de six mois, au bout desquels elle est devenue grosse d'un enfant qui se porte bien & est très-bien constitué, & depuis elle a encore été nourrice d'un autre.

S'il n'est pas nouveau, du moins il paroîtra surprenant, que la femme qui fait le sujet de cette Observation, ait pu résister à la corruption insigne que renfermoit sa ma-

trice, sans que cette partie ni les autres aient souffert la moindre altération.

Nota. Cette Observation n'est pas la seule qui prouve combien la matrice est à l'abri de la pourriture dans ces especes de cas. C'est un des viscères les plus forts de la femme, & un de ceux dont elle peut le plus aisément supporter la perte. Cette vérité est suffisamment prouvée par le succès réitéré de l'opération césarienne, par l'amputation, l'extirpation, le déchirement de la matrice, connues de Rhafis, Ambroise Paré, Mercurialis, Duret, Schenkus, Bonet, Fernel, & une infinité d'autres; on sçait de plus que la matrice peut suppurer, tomber en gangrene, & même se rompre, sans causer la mort. Dans le premier cas, voyez Albucasis, Oussetus, Donati, l'histoire de l'Académie des Sciences; dans le second Henri à Moinichen, Gatinar, Sever, Schenkus; dans le troisieme, Scalpartus, Vander-Wiel, Hildanus, Bonet, Lamotte, Mauriceau, Grégoire.

O B S E R V A T I O N

Sur une ouverture à l'ombilic, qui donnoit passage au chyle & à des vers contenus dans les intestins grêles; par M. MARTEAU, Médecin de l'Hôpital d'Aumale.
Hippocrate a prétendu que les solutions

de continuité dans les intestins grêles ne pouvoient se cicatriser. L'Observation suivante prouve le contraire, comme plusieurs Observations Chirurgicales l'ont déjà établi démonstrativement.

Madeleine Delattre, du village de Beaucamp-le-Vieux en Picardie, âgée de sept ans, me fut amenée au mois de Juin 1753. Elle avoit un ascite très-manifeste; elle le portoit depuis l'âge de deux ans, à ce que m'assura son père nourricier: elle guérit en trois mois. Au printems suivant l'hydropisie se régénéra, & se dissipa de nouveau par les mêmes remèdes que j'avois mis en usage la première fois; mais il resta une tumeur dure & phlegmoneuse à l'ombilic. Par l'application des cataplasmes émolliens, la tumeur mûrit & creva; il sortit avec le pus trois lombrics de la nature des strongles, & ensuite des matieres chyleuses. Cette ouverture a continué pendant six mois à verser du pus, du chyle, & même à donner passage à des portions indigérées de nourritures, telles que des filamens de haricots verts qu'on a tirés plus d'une fois aux pansemens. Il sortoit de tems en tems quelques strongles; l'enfant ne s'en amusoit pas moins aux jeux de son âge. Enfin après six mois la plaie se disposant à la cicatrice, n'a plus fourni pendant dix-huit mois qu'une sérosité ichoreuse. Dans le cours de ces dix-huit mois, il est

encore sorti un ver par la plaie , mais plus de matieres chyleuses : ce ver étoit le quatorzieme rendu par cette voie. L'enfant se porte bien depuis.

L E T T R E

*A l'Auteur du Journal, sur l'héméralopie,
par M. FOURNIER, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Montpellier.*

M O N S I E U R ,

J'ai vu, avec bien de la reconnoissance de votre attention, que vous aviez eu la bonté de faire insérer dans votre Recueil Périodique une de mes Observations sur l'héméralopie. Cette Piece n'avoit pas d'abord été destinée à voir le jour, avec la tournure qu'elle a dans le précis qui en a été imprimé ; je ne l'avois ainsi formée que pour pouvoir la présenter à deux personnes distinguées par leur naissance & leurs emplois, qui me l'avoient demandée. J'espere dans quelques momens de loisir de lui donner une autre étendue ; la trame en a été préparée dans le tems & les circonstances de l'Observation. C'est dans cette trame que j'ai touché à ce que peuvent avoir dit les Auteurs anciens & les modernes de cette maladie ;

l'on y voit sensiblement que les Anciens l'ont mal décrite, pour ne pas dire méconnue, & qu'ils ont plus mal encore désigné les remèdes qui peuvent lui convenir. Entre les Modernes, je n'ai pu découvrir que Maître Jean & Boerhaave qui en aient parlé : le premier ne fait que glisser sur la matière ; le second, qui ne l'a traitée que d'après une Observation qu'on trouve dans les Mémoires de l'Académie de Londres, en décrit les accidens d'une manière toute contradictoire à ce que j'en ai vu, & ce qu'en ont vu avec moi beaucoup de Docteurs & d'Étudiens en Médecine qui me suivent régulièrement à mes visites de l'Hôtel-Dieu. M. Boerhaave prétend que dans l'héméralopie la pupille est fort rétrécie, tandis qu'elle m'a paru sur plus de soixante-dix héméralopes très-sensiblement dilatée. Cette dilatation étoit encore bien plus marquée & plus considérable dans le cas tout récent d'un aveuglement ou parfaite cécité qui a été emportée soudainement, & comme par miracle, par les mêmes secours que j'avois mis en usage auprès des héméralopes que j'avois ci-devant traités. En voici le détail.

Une paysane, de l'âge de vingt-deux à vingt-trois ans, & de Bias, village auprès d'Agde, s'endormit à la campagne, il y a environ neuf à dix mois, accablée de travail & de lassitude. Ce sommeil gagné par

la fatigue fut profond , & de trois heures , au bout desquelles elle s'éveilla ; l'instant de ce réveil fut celui d'une affliction qui la pénétra d'autant plus vivement , qu'elle s'y étoit moins attendue : elle ne vit plus ni la lumière , ni aucun objet. Elle crut d'abord que son réveil étoit encore imparfait , & qu'il falloit lui imputer les profondes ténèbres dont elle étoit environnée ; mais cette douce illusion s'évanouit presque aussi-tôt qu'elle en avoit été flattée. Sa vue ne revenant point , elle se livra tout-à-coup & sans mesure aux horreurs de cette perte ; elle versa tant de larmes & jeta des cris si perçans , que les paysans les moins éloignés accoururent pour en sçavoir le sujet & pour la secourir. Elle les consterna , en leur annonçant son malheur , qui ne manqua pas d'exciter leur pitié , & qui les engagea à la consoler & à la rassurer sur les suites de ce fâcheux événement , par l'espérance qu'ils lui donnerent qu'il ne dureroit pas long-tems. Sa famille qui l'avoit appris , arriva dans ce moment avec le Chirurgien qui la saigna , & qui la purgea le lendemain. Ces premières ressources ne produisant aucun bon effet , ce Chirurgien se tourna du côté des collyres ; il en employa des secs & des liquides , mais si inutilement , qu'on prit le parti de mener cette fille dans la ville la plus voisine , pour la faire voir à quelqu'un qui pût trouver un

remède à son mal. On ne fut pas plus heureux dans cet endroit; tout ce qu'on y tenta pour ramener la vue, n'aboutit qu'à faire prononcer que les obstacles qu'il falloit vaincre pour y parvenir, étoient insurmontables, & qu'elle étoit perdue pour toujours. Cette décision étoit trop affligeante pour ne pas laisser des doutes à ces bonnes gens: il leur en resta encore assez pour les déterminer à aller à d'autres sources, à conduire successivement cette fille dans plusieurs villes peu éloignées, où l'on joignit aux premiers secours qui avoient été employés d'autres moyens qu'on crut plus capables de produire un meilleur effet, comme l'usage des bouillons apéritifs, altérans, fondans, avec l'attention de lui faire recevoir sur les yeux, le soir & le matin, la fumée qui s'élevoit des tranches d'un foie de mouton qu'on plaçoit sur le feu, & de lui prescrire le bizarre régime de ne se nourrir que de cette viande (a); mais tout cela ne produisant rien,

(a) Cette méthode de faire manger du foie de mouton, ou du foie d'autres animaux, avec celle d'en diriger la fumée sur les yeux, quand on en a mis des tranches sur le feu, est empruntée des Anciens, & mise en usage par bien des gens, sur-tout dans les armées, où l'on nous a assuré qu'elle avoit souvent lieu; mais bien loin de pouvoir être favorable à ces sortes de maladies, elle nous y paroît ou inutile, ou préjudiciable. Inutile, en ce que cette fumée ne peut immédiatement agir que sur les parties extérieures de l'œil, qui fort souvent ne sont point affectées. Préjudiciable, parce que cette fumée, qui ne sauroit par son action dégager les parties postérieures en déterminant

on la conduisit dans d'autres villes, où l'on n'oublia jamais les collyres, sans que la malade reçût le moindre soulagement. Enfin on se détermina à la faire venir dans notre Hôtel-Dieu, sous les auspices d'un de MM. les Administrateurs, qui me la recommanda fortement. Je l'examinai avec beaucoup d'attention, je trouvai, en faisant cet examen, la pupille sans mouvement, & si dilatée, que je craignis qu'elle n'eût une goutte sereine. Les espérances que je conçus & que je donnai en conséquence, furent bien légères & bien peu consolantes; cependant pour ne pas laisser cette pauvre fille livrée à son sort, sans rien tenter pour l'en tirer, je lui ordonnai une saignée au bras, & deux heures après l'émetique, avec des vésicatoires au derrière des deux oreilles. C'étoit à quatre heures de l'après midi, à ma visite du soir; le lendemain à ma visite du matin, je trouvai que ces remèdes avoient très-bien réussi: cette fille me dit qu'elle comptoit voir un peu de clarté; mais que ce sentiment plus grande abondance d'humeurs à se jeter sur les antérieures, peut au contraire par-là augmenter les embarras des premières; sans compter d'ailleurs que nous regardons le foie comme une substance lourde, grossière, qui ne fournit dans la digestion que des suc pesans, mal préparés, capables d'engluier le sang & toutes les humeurs qui s'en séparent, celles par conséquent des yeux, que l'épaississement rendra moins propres à rouler dans les vaisseaux, plus disposés donc à s'arrêter, à former de nouveaux obstacles, ou à soutenir ceux qui sont déjà formés.

timent étoit si louche, & si peu de chose, qu'elle craignoit de se tromper. A la visite du soir, son langage fut bien mieux décidé : elle me répondit qu'elle ne pouvoit pas distinguer les objets, mais qu'elle étoit très-assurée de voir la clarté ; les vésicatoires furent constamment soutenus, & donnerent abondamment. Le lendemain matin elle n'attendit pas que je fusse parvenu jusqu'à son lit, à peine entrois-je dans la salle des femmes, qu'elle vint vers moi, en m'annonçant qu'elle y voyoit parfaitement, & qu'elle n'avoit jamais mieux vu de sa vie ; elle distingua exactement les objets qui se trouverent auprès d'elle, & ne démêla pas moins bien tous ceux qu'on lui présenta à une grande distance. Ce récit paroît si fabuleux de prime-abord, que si à mon témoignage sur un événement tout récent je n'étois à même de joindre celui de plus de soixante témoins oculaires, presque tous Médecins, ou destinés à l'être, je n'aurois jamais osé l'hasarder.

Mais avec cet avantage de le constater, j'ai cru, Monsieur, que je pouvois vous l'adresser, & vous prier de le faire insérer dans votre Recueil Périodique, en vous assurant qu'on ne sçauroit rien ajouter à la plus parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

F O U R N I E R.

E vj

O B S E R V A T I O N

*Sur un vice de conformation singulier, par
M. GOUPIL fils, Docteur en Médecine
à Argentan.*

Un enfant de douze à treize ans a directement sur le milieu du pubis une tumeur ovale, de la grosseur d'un œuf de poule, dont la peau est tendue, rouge, & comme enflammée, mais sans un sentiment très-vif. Au côté gauche de cette tumeur est une fente oblique, longue d'environ quatre lignes. C'est par cette ouverture que l'enfant urine, mais d'une manière assez singulière: l'urine en tombe goutte à goutte, comme d'un alambic.

Sous la tumeur est une ouverture transverse; il en sort de l'air avec bruit, & quelquefois une vapeur de mauvaise odeur.

Immédiatement sous cette ouverture se trouve une seconde tumeur: cette tumeur paroît être une verge, dont le gland est aplati & découvert.

A côté de cette verge, qui est imperforée, est un bourlet demi-circulaire, ou à peu-près, qui semble être le prépuce tiré de dessus le gland, & roulé sur lui-même: plus bas en-

core , il y a un scrotum dans lequel il n'y a point encore de testicules.

L'anus est plus en devant qu'il ne devroit être , & si étroit , que l'enfant ne peut aller à la garde-robe sans ressentir de vives douleurs ; encore faut-il qu'il soit debout ou couché , & non assis.

Comment l'urine peut-elle sortir par le nombril ? L'ouraqué que l'on dit n'être point creux , le seroit-il dans le sujet dont il s'agit ? Le fait n'est pas unique. Graaf , Diemerbroek , du Laurent , Fernel , &c. disent avoir vu des personnes uriner par le nombril. L'ouverture transverse , par où sort une vapeur de mauvaise odeur , communiqueroit-elle avec les intestins ? Mais il n'y passe jamais d'excrémens. Les testicules jusqu'à présent insensibles , descendront-ils dans le scrotum ? Par où s'évacuera la semence , la verge étant imperforée ? Le tems seul peut en instruire. Je vous informerai , Monsieur , des changemens qui pourront arriver. Si l'enfant meurt , j'en demanderai l'ouverture. L'intérieur nous fournira peut-être quelque chose d'aussi curieux , que l'extérieur est singulier.



DISERTATION

Sur les avantages que l'on pourroit tirer aujourd'hui de la méthode de Celse pour faire l'opération de la taille ; par M. HEISTER, premier Médecin du Duc de Brunswick & de Lunébourg, Professeur de Chirurgie & de Botanique dans l'Académie d'Helmstadt, de l'Académie Royale des Sciences & de la Société Royale de Londres, de Berlin, &c.

On sçait que les Médecins & les Chirurgiens ont inventé différentes méthodes de faire l'opération de la taille ; on n'ignore pas non plus que la plus ancienne de toutes est celle de Celse, & qu'il y a une infinité de personnes à qui elle a été très-profitable : il est constant néanmoins que l'on la néglige beaucoup depuis quelque tems, & que c'est sans avoir considéré les avantages que l'on en peut retirer. Plusieurs Chirurgiens célèbres, tant en France qu'en Angleterre, ont au contraire adopté & ont perfectionné la méthode détaillée du Frere Jacques, que l'on a appelée successivement méthode de M. Rau, de M. Cheselden, & que l'on connoît aujourd'hui sous le nom de taille latérale. J'ai publié en 1745 une dissertation sur la bonté de l'opé-

ration de Celse, & j'ai fait voir qu'elle étoit dans bien des cas préférable à la taille latérale. En voici le précis.

Je fais voir d'abord que ce n'est pas Celse qui a inventé cette façon d'opérer, quoique Toletus ait voulu l'insinuer dans ses Ouvrages, & quoiqu'il prétende que c'est pour cela qu'on l'appelle méthode de Celse; mais elle n'a conservé ce nom, que parce que Celse est le premier Auteur qui en ait donné la description. Quoi qu'il en soit, il est certain que depuis le regne de Tibere, sous lequel Celse vivoit, jusqu'au seizieme siecle, on a fait cette opération avec un seul instrument, ou tout au plus avec deux. Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que Romanis, Médecin Italien, inventa une autre maniere de tailler. Il s'est contenté de l'exercer, & n'en a donné aucune description. Marianus, son disciple, nous l'a décrite, & on l'appelloit la méthode de tailler de Marianus; mais comme celle-ci exigeoit un nombre considérable d'instrumens, on lui a donné le nom de grand appareil, comme la méthode de Celse s'appelle le petit appareil. On a depuis imaginé beaucoup d'autres façons d'opérer, dont je ne ferai aucune mention pour être plus concis.

J'y détaille ensuite la maniere d'opérer que Celse a décrite. Le malade est préparé comme il convient: on le place sur la table destinée à cet usage, on le tourne du côté de la

lumiere , & on le fait tenir par des hommes forts & vigoureux , de peur qu'il ne se remue pendant l'opération. L'opérateur pour lors trempe les doigts de sa main gauche dans de l'huile, & en introduit dans l'anüs un ou deux , selon l'âge du malade , & tâche de saisir de cette façon la pierre qui doit poser sur l'intestin rectum , & de la détourner du côté gauche du périnée , de façon que la peau soit élevée , & que l'opérateur puisse en assurance y faire l'opération. Alors le Chirurgien prend un scalpel de sa main droite , qu'il place sur l'endroit de la tumeur, du côté gauche du périnée & vers la tubérosité de l'os ischion ; il fait une ouverture de trois ou quatre doigts de largeur , selon la grandeur des sujets , & enfonce son instrument obliquement , coupe toutes les parties qui se rencontrent , jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la vessie , qu'il ouvre aussi , de façon que la pierre puisse se voir & se toucher : il faut sur-tout qu'il ait l'attention de ne point couper l'intestin rectum. L'incision faite , il se sert des doigts qu'il a introduits dans l'anüs , & tâche de faire sortir la pierre ; si elle est trop grosse , il a recours au crochet , & il traite la plaie comme à l'ordinaire : si le volume de la pierre est si gros , qu'elle ne puisse pas sortir par l'ouverture que l'on a faite , on doit faire une autre incision transversale , dans laquelle on coupe la partie

latérale & inférieure de la vessie, en ménageant toujours l'intestin, & de cette façon on vient à bout de réussir dans cette opération.

Troisièmement, j'examine quelles sont les parties que l'on coupe dans la méthode de Celse; d'abord la peau, la graisse, & la partie inférieure & latérale gauche de la vessie où se trouve la pierre: telles sont les parties que le Chirurgien sacrifie, en glissant entre le muscle érecteur de la verge & l'accélérateur de l'urine. J'ai fait observer aussi que c'étoit à tort que depuis Hippocrate on avoit regardé les plaies faites à la vessie comme des plaies mortelles, puisque depuis plus de deux mille ans que l'on pratique cette opération, il y a eu beaucoup de personnes qui ont été guéries par cette méthode.

J'ai traité ensuite des signes auxquels on reconnoît la présence de la pierre dans la vessie avant d'entreprendre l'opération, de peur que le Chirurgien ne soit trompé par des signes équivoques, & qu'il ne fasse une opération qui pourroit devenir mortelle. J'ai rapporté l'observation d'un jeune homme, âgé de dix-neuf ans, qui avoit une pierre dans la vessie, que j'avois fondé, qui trois mois après fut parfaitement bien guéri par l'opération du petit appareil que je lui fis.

J'ai réfuté après cela les objections que

l'on a coutume de faire contre cette ancienne méthode ; & comme Celse lui-même paroît s'être trompé, en assurant qu'il falloit, pour voir le succès de sa méthode, choisir le tems, le lieu & les sujets, j'ai éprouvé par la raison & par l'autorité d'Æginete, d'Albucasis, de Brunus, & de quelques autres anciens Médecins, que l'on pouvoit faire cette opération sur des jeunes gens, sur des vieillards, & qu'il y avoit très-peu de circonstances où l'on dût les excepter de cette regle.

J'ai fait différens raisonnemens & rapporté plusieurs observations pour détruire les autres objections ; j'ai fait voir que la taille latérale qui avoit été si fort en vogue dans ce siècle en Hollande, en Angleterre & en France, ne devoit la plupart de ses avantages qu'à ce qu'elle tient de la méthode de Celse. M. Rau, ce célèbre Lithotomiste (a), & mon Maître en cette partie, m'a souvent avoué, quand je lui demandois pourquoi sa méthode réussissoit si bien, que ce n'étoit que sur Celse qu'il s'étoit formé, & que c'étoit des Ecrits de ce grand Médecin qu'il avoit appris la maniere de faire son opération, & le lieu où il falloit couper la vessie.

Dans ma dissertation je me suis attaché

(a) Après le suffrage de ce grand homme, on ne sauroit trop engager les jeunes Chirurgiens à lire Celse. M. Ninnin, Médecin, vient d'en donner une traduction très-estimable, & qui est la seule qui existe.

à prouver que la taille de Celse l'emportoit sur l'appareil latéral & sur la méthode de Marianus , parce qu'on employoit un trop grand nombre d'instrumens , & que par conséquent cela ne servoit qu'à rendre l'opération plus longue & plus critique.

J'ai prouvé ensuite combien la méthode de Celse étoit préférable aux autres , d'abord en faisant observer que l'on en a fait usage pendant plus de deux mille ans , & que l'on en a retiré des succès plus grands & plus multipliés que par toute autre méthode. 2^o Parce qu'elle est très-simple , très-facile & très-heureuse , & qu'on peut l'employer dans bien des occasions où l'on n'a pas sous la main tous les instrumens nécessaires pour l'appareil latéral. 3^o Parce qu'elle devient essentiellement nécessaire dans les cas où l'on ne peut pas introduire la sonde dans la vessie , soit par la crainte du malade , soit par les douleurs & l'inflammation qu'il ressent dans ces parties-là , ou soit par quelque autre raison : or si on est obligé d'avouer qu'il faut la faire dans ces sortes de cas , & qu'elle réussit , pourquoi ne pas la tenter dans toutes les autres occasions ? Ne pourroit-on pas en espérer un bon succès ? 4^o Comme avec la tenette , la sonde & les autres instrumens nécessaires dans le grand appareil , on court grand risque d'offenser quelques parties , & qu'on ne voit pas bien où l'on conduit ces

fortes d'instrumens , on doit préférer la méthode de Celse, qui n'a point tous ces inconvéniens. 5° L'incision est beaucoup plus facile à faire par cette méthode , que par les autres , où il faut suivre la direction de la sonde , parce que la pierre présente plus de surface que la sonde , & expose moins le Chirurgien à manquer son opération. 6° Le grand désavantage des autres méthodes , c'est de ne point présenter la pierre à découvert , comme dans celle-ci , où aussi-tôt que l'incision est faite , on apperçoit la pierre , & d'où il est très-aisé de la tirer , sans risquer d'endommager aucune partie ; on peut même de cette manière débarrasser plus facilement la vessie des petites pierres qui s'y trouvent. 7° Cette méthode a tous les avantages des autres , & n'en a pas les désavantages. 8° Ce sont les mêmes parties que l'on coupe dans la taille latérale , que dans la méthode de Celse : ainsi il n'y a pas plus de danger à courir de ce côté que de l'autre ; on peut dire même que le chemin que l'on prend pour arriver à la vessie est moins obscur.

J'ai joint plusieurs corollaires assez intéressans à la fin de ma Dissertation , pour prouver la bonté de la méthode de Celse , qui contribuent à dissiper tous les doutes sur cette matière , & dans lesquels j'ai relevé plusieurs erreurs faites par des Auteurs qui ont écrit sur la taille. 1° J'ai fait voir que

l'on supposoit faussement que l'on avoit rejeté la méthode de Celse, aussi-tôt que l'on a été instruit de celle de Marianus. 2° J'ai prouvé que dans bien des cas on ne pouvoit pas mettre en usage la taille latérale, ni celle de Marianus, & que c'étoit précisément ces circonstances sans lesquelles on avoit recours au petit appareil. 3° Que dans le petit appareil on ne coupoit que la vessie, dans les autres qu'on sacrifioit l'uretre & la prostate. 4° J'ai réfuté ceux qui se sont imaginé que l'on ne devoit tailler à la maniere de Celse, que quand la pierre étoit dans l'uretre. 5° J'ai fait observer que plusieurs Auteurs avoient tort de conseiller de faire rentrer la pierre dans la vessie, quand elle se trouvoit engagée dans l'uretre, puisqu'elle se tiroit plus aisément dans cet endroit. 6° J'ai démontré que la sonde n'étoit pas nécessaire dans cette opération, comme on le prétend ordinairement. 7° La taille latérale ne differe de celle que je propose, que par les instrumens; ceux qui ne sont pas persuadés de cette vérité, ont une fausse idée de la maniere de tailler par cette méthode. 8° On croit à tort que le petit appareil est plus dangereux que le sont les autres méthodes. 9° Ce n'est pas sans raison que Marianus a taxé d'ignorance ceux qui prétendent que l'on doit se servir du grand appareil dans les enfans & les jeunes gens. 10° Dans

le petit appareil, on peut tirer autant de pierres qu'il s'en présente; dans les autres, cela est très-difficile à exécuter. 11° Il est honteux pour la Chirurgie qu'une méthode aussi utile & aussi simple soit si fort négligée. 12° J'ai tâché de prouver que Durantes Scacchus, célèbre Lithotomiste d'Italie, étoit le premier qui ait fait mention du crochet dont on se sert dans le petit appareil: cette invention a beaucoup servi à perfectionner cette méthode, quand il faut faire l'extraction d'une pierre considérable. 13° On ne doit pas plus craindre la fistule au périnée par cette méthode, que par les autres. 14° L'usage du crochet est moins dangereux dans le petit appareil, & on le manie avec plus de facilité. 15° On peut douter dans les autres façons de tailler qu'on ait ouvert la vessie; au lieu que dans celle-ci on voit sur le champ, quand elle est ouverte. 16° Marianus & Fienus sont de tous ceux qui ont écrit sur la taille, ceux qui ont parlé le plus favorablement du petit appareil. 17° Enfin j'ai détaillé comment la méthode de Celse avoit été perfectionnée par Æginette, Albucasis, Brunus, Scacchus & Fienus, jusqu'à moi qui me suis livré tout entier à cette méthode, & je puis dire avec succès, puisque le grand nombre de ceux que j'ai taillés s'en sont bien trouvés.

OBSERVATION

*Sur une fracture compliquée de la jambe ,
par M. HENRY , Maître en Chirurgie
à Auxerre.*

Le 9 Septembre de l'année 1754 , le nommé Jean Cerqueville , de la paroisse de Venoy , tomba du haut d'un arbre fruitier de la hauteur de neuf à dix pieds.

J'y fus mandé , & je trouvai la jambe droite fracturée à sa partie moyenne , de façon que le tibia & le péroné avoient percé jusqu'au dehors de la peau , & avoient fait deux plaies assez considérables. Ayant préparé un appareil convenable , je procédai à la réduction des os. Après les extensions & contre extensions faites , je m'apperçus d'un vuide que laissoit le tibia à sa partie antérieure , quoiqu'il fût dans l'état naturel par sa partie postérieure. Le sang pour lors m'ayant empêché d'en découvrir la cause , je me contentai de mettre la jambe dans une situation droite , d'arrêter l'hémorragie , & de la panser avec le bandage à dix-huit chefs ; je saignai ensuite le malade. Le surlendemain je levai l'appareil ; je trouvai pour lors la cause du vuide que j'avois remarqué. Il s'étoit séparé une esquille du tibia , qui avoit quatre à cinq li-

gnes de largeur sur trois d'épaisseur , pénétrant jusqu'à la moëlle , provenant de la partie supérieure de la fracture ; en sorte que la partie postérieure étoit entière. La suppuration s'établit parfaitement bien dès le troisième jour , sans que le malade se plaignît de grandes douleurs , ni de fièvre ; & les deux plaies , au bout de huit jours , n'en formèrent plus qu'une seule , qui avoit quatre à cinq travers de doigt de circonférence. Je pansai cette plaie pendant cinquante jours ; les chairs étoient belles & bien solides , la plaie très-rétrécie : je voulus pour lors voir si les os étoient réunis , en faisant faire avec mes mains quelques légers mouvemens de la jambe ; mais je m'apperçus qu'il n'y avoit rien de fait , que la partie postérieure du tibia & du péroné , ne s'étoit point reprise , & je crus que cela ne venoit que des différens mouvemens qu'on étoit obligé de faire lors du pansement. C'étoit-là le cas d'employer la machine de M. la Faye ; mais le défaut d'ouvriers pour la faire , m'en fit imaginer une assez singulière. Je pris une forme de teinturier , dans laquelle je creusai une gouttière pour loger aisément le tendon d'Achille , & une échancrure assez considérable pour placer le talon ; latéralement j'attachai des cartons qui formoient une boîte avec des bouts de rubans qui venoient se nouer sur la partie antérieure du tibia ; la

plante

plante du pied étoit soutenue par une semelle, & vis-à-vis la plaie qui étoit interne, je pratiquai une fenêtre au carton pour la panser commodément & sans rien défaire, en sorte que continuant pendant trois semaines, le malade de lui-même leva sa jambe, lorsque je voulus changer de compresse, & ôter en conséquence la machine, ce qui m'assura que tout étoit en bon état. Je remis ensuite la machine avec les compresses, & au bout de quelques jours je remarquai un fungus à l'endroit où s'étoit fait la déperdition d'une portion du tibia remarquée ci-dessus. Je voulus consommer ce fungus par les remèdes ordinaires. Je fus surpris, lorsqu'il fut affaîssi, d'appercevoir une pointe d'esquille; ayant tenté de l'avoir avec mes pinces, il me fut impossible de la tirer, attendu qu'elle tenoit trop. Huit jours se passerent sans tentative, au bout duquel tems je l'amenai du côté de la partie interne du tibia & inférieure de la fracture avec assez de peine; elle portoit dix-huit lignes de longueur, suivant la rectitude des fibres, sur dix de large & sur six à sept d'épaisseur: sa figure étant triangulaire, on y remarqua toute la face interne du tibia dans toute sa longueur. Ainsi il n'étoit point surprenant que l'os ne pût se reprendre avec le bandage à dix-huit chefs, à cause des différens changemens & de quelques légers mouvemens. La plaie s'est cicatrisée, & le malade

a parfaitement bien guéri. Il marche sans canne ni bâton. Le tems du traitement a été de quatre mois & demi ; mais il auroit été guéri cinquante jours plutôt, si cette machine y avoit été appliquée sur le champ.

EXTRAIT DU DISCOURS

Prononcé au Jardin du Roi le 10 Juin 1756, à l'ouverture du Cours des Plantes, Par M. DE JUSSIEU, Secrétaire du Roi, Médecin de la Faculté de Paris, Professeur Royal de Botanique, de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, de celle de Berlin, &c.

SI l'étude des Sciences ne nous doit intéresser qu'autant qu'elles nous sont utiles, la Botanique n'aura jamais pour nous de vrais attraites qu'à proportion des avantages considérables qu'elle peut nous procurer. Tant de gens l'ont vantée si souvent avant nous par cet endroit, que je crois qu'il seroit à présent inutile de s'attacher à prouver une vérité dont on est encore plus persuadé par une suite d'expériences, que par tout ce qu'on pourroit en dire.

En effet, s'agit-il de conserver la santé & de l'entretenir par les voies les plus pro-

pres & les meilleures, c'est par le moyen des plantes alimenteuses les plus convenables? Faut-il réparer cette santé, lorsqu'elle est altérée, ce qui fait le principal objet de la Médecine? ne préférera-t-on pas toujours à tout autre remède un nombre considérable de plantes qu'on sçait y être spécifiques? Enfin si l'on travaille à la perfection des Arts, n'est-ce pas l'emploi de plusieurs de ces plantes & de différens arbres que la Teinture, la Menuiserie, la Charpenterie, la Peinture & tant d'autres Arts tirent la plus grande partie de leur mérite.

C'est donc du choix de ces plantes que dépend principalement le succès qu'en attendent ceux qui les mettent en usage; & ce choix suppose tellement la nécessité de les connoître, que, sans cette connoissance, on ne peut guere éviter de se tromper.

Dans l'obligation où je suis par mon état de vous donner cette connoissance, je ne puis me dispenser de vous avouer aujourd'hui qu'elle doit être appuyée de la Physique, & qu'il y a une partie de cette Physique qui a pour objet le regne végétal, celui auquel sur-tout nous nous intéressons; mais je suis obligé, en vous faisant connoître les liaisons étroites qu'a cette partie de la Philosophie avec la Botanique, de vous instruire en même tems des bornes qu'il faut qu'y mette celui qui veut tirer de la connois-

sance des plantes toute l'utilité qu'elles peuvent procurer.

Nous entendons par Physique des plantes les causes par lesquelles elles se produisent, les parties extérieures & intérieures qui les composent, & les principes dans lesquels presque toutes les plantes se résolvent.

Trois faces différentes, sous chacune desquelles les plantes peuvent être considérées, & dont l'examen étant plus ou moins important au motif d'utilité qui est presque le seul que nous ayons en vue, demande que je vous fasse remarquer jusqu'à quel point on peut s'y attacher.

La première de ces faces, qui concerne les causes de la production des plantes, dont la principale est leur culture, n'a point de circonstances qui ne doivent intéresser infiniment la Botanique. C'est la partie par laquelle le sçavant Théophraste, le premier de nos Anciens en ce genre, s'est rendu très-recommandable; en quoi l'ont suivi Aristote, Dioscoride, Pline, Ruellius & tous ceux qui ont le mieux écrit après lui sur ce sujet.

En effet combien seroit imparfaite la connoissance qu'on voudroit avoir des plantes les plus utiles, si l'on ignoroit leur qualité & celle de leur substance, si l'on ignoroit précisément les saisons dans lesquelles elles paroissent ordinairement, & les lieux où il faut les chercher, & si l'on n'étoit instruit

du tems de leur durée , & de la possibilité de les cultiver dans un pays qui leur est étranger.

Un détail de ces notions & de pareilles circonstances fait connoître que c'est précisément où se réduisent toutes les observations sur la culture des plantes dont on a besoin, lorsqu'on veut s'en assurer la connoissance : car pour ce qui est de la maniere & du tems de les semer , de les planter , de les arroser & de les tailler pour en faciliter & en bonifier la végétation , ce sont des faits qui ne pouvant appartenir qu'à une agriculture particuliere & industrieuse , sont & deviennent en quelque façon étrangers au but de la connoissance que l'on doit se proposer ; en sorte que toutes les observations physiques qui concernent la multiplication des plantes , à quoi s'attache sur-tout l'agriculture , font voir que l'art & l'adresse des hommes ont plus de part que la nature aux effets que l'on admire de la greffe & de la bouture inventées pour multiplier & se procurer des nouveautés de fleurs & de fruits qui font l'ornement de nos jardins , & les délices de nos tables : nouveautés qui étant bien connues, démontrent par-là que certains individus de plantes s'éloignent beaucoup du caractère ordinaire de l'espece à laquelle ces variétés doivent se rapporter.

La seconde face de la Physique des plan-

res est celle qui regarde l'extérieur & l'intérieur de toutes les parties qui les composent : car à examiner tous les végétaux , suivant les regles de la bonne Physique , ils sont tous en général composés d'organes propres à leur accroissement & à leur génération , & chacun de ces organes est formé de plusieurs parties de différente substance & différemment combinées ; & c'est de la diversité de ces parties , surtout des extérieures , que dépend cette multiplicité d'objets qui produit ce nombre considérable de genres , d'especes & de variétés.

Des racines , des tiges , des branches , des feuilles , des stipules , des spathes , des glands , des fleurs , des fruits & des semences sont celles de ces parties extérieures qui frappent d'abord notre vue d'une manière tout-à-fait sensible.

Des fibres , des vésicules , des conduits aériens qu'on nomme trachées , une sorte de moëlle , une liqueur nourricière qu'on appelle sève , & une substance pulpeuse qu'on connoît sous le nom de parenchyme , sont les parties intérieures qu'on ne peut apercevoir sans un examen particulier qui devient véritablement anatomique.

Quoiqu'il semble que la parfaite connoissance des plantes dépende également de l'examen des unes & des autres de ces par-

ries, si néanmoins par l'inspection de tant d'objets bien considérés, & par des règles assurées, tirées de la figure constante des parties extérieures les plus apparentes, on peut donner des idées claires de ces productions qui par leur nombre prodigieux feroient capables de jeter de la confusion dans l'esprit, & si l'on vient en même tems à bout de les faire distinguer les unes des autres sans charger la mémoire, ce qui constitue la méthode, ne doit-on pas conclure que cet examen extérieur doit seul suffire? Or cette méthode ne s'est perfectionnée que par des observations exactes des parties extérieures, dans le nombre desquelles les plus essentielles sont les fleurs & les fruits qui servent à la reproduction de la plante & de son espece, & qu'après ces premières, celles qui servent à l'accroissement, telles que les racines, les tiges, les branches & les feuilles, sont remarquables par des figures constantes qu'elles ont; c'est par conséquent des observations de ces deux sortes de parties & de leur situation respective que doivent se tirer ces caractères constans & nécessaires pour établir des classes, former des genres, & en distinguer les especes. Par conséquent, sans s'étendre davantage sur la nécessité des observations exactes de ces deux sortes de parties extérieures, il faut convenir que, quelque mérite qu'ait l'examen phyque des parties les plus

intérieures des plantes pour les faire connoître autant qu'il est possible , il doit être regardé comme inutile , à moins de vouloir s'engager dans des recherches , qui , par l'incertitude du fruit qu'on en pourroit tirer , feroient perdre celui que l'on trouve sûrement dans l'examen des deux parties extérieures.

Il est vrai qu'on a employé ces recherches anatomiques des parties intérieures des plantes à bâtir dans le cabinet plusieurs systèmes sur la maniere dont les plantes se nourrissent & se multiplient ; deux objets qui intéressent infiniment leur Physique. Mais dans combien d'erreurs & de contradictions ne se sont pas jettés ceux qui ont entrepris ces sortes d'explications , par la torture qu'ils se sont donnée pour suivre pas à pas , comme ils le prétendent , la nature dans l'observation de cet intérieur ? C'est un mystère qui paroît devoir être long-tems caché ; & bien loin que les expériences & les observations au microscope des Physiciens les plus modernes aient pu le dévoiler , il semble au contraire qu'ils n'ont fait qu'augmenter les doutes sur la maniere dont ces deux sortes de fonctions s'exécutent dans les deux regnes animal & végétal ; quand il arriveroit même qu'à force de travail & d'exactes observations on parviendroit à quelque chose de clair & de positif , on confirmeroit seulement une proposition qui sera toujours vraie , que ces deux

fonctions de croître & de se multiplier, quoique semblables dans les plantes & dans les animaux, ne s'y font pas certainement de la même maniere; & d'ailleurs ces découvertes seroient tout-à-fait stériles pour la connoissance & le discernement des plantes.

La troisieme face de la Physique des plantes concerne encore leur intérieur, mais considéré d'une autre maniere que dans la précédente face.

Ce sont les principes qu'on tire des plantes, & qui produisent en elles les qualités par lesquelles elles nous deviennent tout-à-fait utiles.

Ces principes, qui ne sont autre chose que des sels fixes ou volatils, un phlegme plus ou moins abondant, une huile plus ou moins atténuée, une substance gélatineuse ou gommeuse, plus ou moins apparente, & une terre plus ou moins grossiere; ces principes différemment combinés pour produire tant d'effets que nous admirons dans les plantes, ne sçauroient se découvrir par la seule inspection de leur extérieur; mais ils se manifestent à nous jusqu'à un certain point par les qualités sensibles de l'odeur & de la saveur, sensations qui font connoître en quoi certaines plantes different entr'elles: discernement quelquefois nécessaire pour rendre plus exacte la connoissance de plusieurs especes du même genre.

A l'égard des vertus qui sont particulières à chaque plante par la combinaison de ces mêmes principes, & dont les effets appartiennent nécessairement à la Physique de leur intérieur, ce n'est qu'à une tradition d'expériences mille fois répétées qu'on doit avoir recours ; & par conséquent ce n'est que par des discours particuliers concernant à fond l'histoire de chacune de ces plantes utiles à la Médecine, qu'on peut déterminer les qualités les plus certaines de ces plantes & la meilleure manière de s'en servir. Enfin si l'on a recours à la Chymie, qui apprend à désunir les principes dont elles sont composées & les effets qu'elles peuvent opérer, comme ce n'est que d'une combinaison de ces principes, tout-à-fait difficiles à déterminer, que dépendent tous ces effets, il est à propos de se tenir en garde contre tous les avantages que ces sortes d'analyses ont fait espérer, & attendre que des éclaircissémens plus considérables & plus favorables conduisent les Médecins à quelque chose de certain touchant le discernement des vertus particulières à chaque plante.

Ces différentes vues de Physique & ces moyens de tirer de la connoissance des plantes toute l'utilité possible, furent les motifs dont Gui de la Brosse, Médecin ordinaire de Louis XIII, se servit pour persuader à ce Monarque l'importance d'établir dans la Capi-

tales du Royaume un Jardin où toutes sortes de plantes seroient cultivées, afin de les rendre utiles à la Médecine. Il voulut en même tems que des Médecins versés dans la Botanique, dans la Chymie & dans l'Anatomie, se donnaissent la peine d'en examiner non-seulement l'extérieur, mais encore tout l'intérieur, afin d'en mieux connoître les vraies qualités, & d'en faire part au Public par des leçons qui serviroient chaque année à instruire ceux qui voudroient s'appliquer à la Médecine; Exercices qu'on a vu s'exécuter très-avantageusement, & qui depuis, & même aujourd'hui, se font avec beaucoup de zèle & d'exactitude par nos illustres Collègues.

M. Fagon, neveu de Gui de la Brosse & Médecin de la Faculté de Paris, soutint avec éclat, sous le regne de Louis XIV, par ses leçons de Botanique & de Chymie, cet Etablissement, qu'il chérissoit d'autant plus qu'il en connoissoit tout le mérite.

Mais devenu premier Médecin & Surintendant de ce Jardin, il rétablit le bon ordre qui avoit été affoibli par des variations & des relâchemens dont il avoit été témoin. Il porta l'œil sur l'administration des fonds destinés à l'entretien du Jardin; il encouragea les Professeurs par son exemple & par des manières dignes de sa place; il les honora même chacun en particulier d'une af-

fection véritablement paternelle ; j'en ai moi-même plusieurs fois ressenti les effets ; aussi bien que M. Tournefort, & MM. Duverney, Geoffroy & Lemery, que j'ai eu l'honneur d'avoir pour Collègues sous ce digne Surintendant.

Louis XV n'a pas moins que les Rois ses prédécesseurs donné des marques du zèle qu'il a pour l'accroissement des Sciences qui s'enseignent ici, en commettant M. Dufay, homme d'Epée & de Lettres, pour réparer dans ce Jardin tout ce qu'avoit négligé mal-à-propos pendant plusieurs années le successeur de M. Fagon. Les deux Professeurs de Botanique furent aussi-tôt consultés pour réparer, le plus promptement qu'on pourroit, tous ces dommages.

Les fonds du Jardin & les libéralités du Roi pour les réparations furent employés dignement & avec utilité.

Le parterre & ses allées dégradés par le défaut de soins, furent rétablis promptement d'une manière convenable & sans beaucoup de dépense.

Les couches destinées à élever les jeunes plantes venues de graines, furent fort étendues, embellies & rendues plus commodés.

Le Jardin aux fleurs, ainsi nommé à cause qu'on y voyoit continuellement les fleurs de plantes qui étoient de trois climats différens,

fut mis en valeur, bien orné, & devint un lieu de réserve pour les plantes les plus difficiles à cultiver & à conserver.

Les serres chaudes que M. Fagon avoit fait construire dans le lieu même où Gui de la Brosse avoit déjà fait un essai à peu-près pareil, menaçant ruine faute de réparations, M. Dufay en fit élever dans le même plan & le même alignement deux nouvelles, plus grandes, plus ornées & plus avantageuses.

L'expérience de leur bonté & de leur utilité excita d'abord une émulation surprenante pour cette nouvelle culture; on les imita presque aussitôt en petit dans plusieurs jardins particuliers, & nous vîmes avec plaisir le nombre des plantes étrangères augmenter prodigieusement, ce qui depuis s'est soutenu & se soutient encore parfaitement.

Le Roi, instruit du succès de ces sortes de serres, en a fait construire de très-belles & de très-grandes à Trianon & à Choisy, où Sa Majesté nous a reçu, mon frere & moi, avec bonté, & nous a paru charmée que plusieurs de ces plantes étrangères qui manquoient à nos exercices, pussent s'élever dans ses serres pour nous être aussitôt communiquées.

Si la volonté de nos Rois pour maintenir ce Jardin, qu'ils ont toujours regardé comme utile à leurs Sujets, est véritablement admirable, le zèle de ceux qui y ont favorisé

nos exercices , n'est pas moins louable , & la reconnoissance exige de vous & de nous que leurs noms soient continuellement dans notre souvenir , dans l'espérance que leur vertu ne perdra rien en vieillissant.

Nota. On a été obligé d'abrégér cet Extrait , & de supprimer beaucoup de détails qui auroient sans doute concouru à donner plus d'intérêt au Discours , & à répandre plus d'agréments & de lumieres sur cet objet. Nous aurions tâché de peindre ici cette fermeté avec laquelle M. de Jussieu s'exprime , si tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre ne connoissoient pas son activité à remplir tous ses devoirs , la droiture de ses sentimens , la pureté de son zele , & sa constance , qui n'a jamais été altérée depuis quarante-sept ans qu'il fait les fonctions de Professeur avec la plus haute distinction.

M É M O I R E

Sur quelques moyens de soulagement dans les petites-véroles les plus fâcheuses , par M. VARNIER , Docteur en Médecine , & de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier.

Quel que soit le sort de l'inoculation de la petite-vérole , qui fait beaucoup plus de

bruit cette année dans les Ouvrages périodiques, qu'elle n'en a jamais fait depuis trente ans qu'on en parle, tant par le mérite éminent de ses protecteurs, que par la haute réputation de ses adversaires, je doute que jamais cette pratique prenne faveur en Province. Le peuple ne se laissera jamais persuader de se livrer à un mal réel, dans la vue d'en prévenir un plus grand, mais incertain & plus éloigné.

La petite-vérole est ici très-bénigne, fait rarement des ravages qui soient bien à craindre; & si nous avons le malheur de voir périr quelqu'un de cette maladie, de le voir mutilé, ou perclus de quelques parties après la guérison, c'est plutôt le mauvais régime & le défaut de secours convenables contre lesquels le peuple est prévenu qu'il en faut accuser, que le mauvais caractère de cette maladie. Quand même le peuple seroit bien persuadé de la bonté de la nouvelle méthode de l'inoculation, les Médecins de Province seroient bien embarrassés de faire ce présent à ceux qui en seroient curieux. La petite-vérole ne se montre que rarement parmi nous, elle est quelquefois cinq à six ans sans paroître; il en est de même de la rougeole & de la plupart des maladies épidémiques: par conséquent nous serions fort en peine de trouver de la matière varioleuse pour servir de levain de communica-

tion. Il seroit nécessaire d'en faire venir des grandes villes, de Paris ou de Londres, où il paroît par différens Ecrits que cette maladie regne toujours : ou bien il faudroit garder du pus ou des croûtes varioleuses dans des bocaux bien fermés, comme on garde de la rhubarbe, de l'émétique, &c. pour s'en servir au besoin ; encore seroit-il incertain si par le laps de tems cette matière, ces croûtes ne perdroient pas leur vertu de communication. J'en ai gardé de plusieurs années au commencement que je faisois la médecine ici ; mais je n'ai trouvé qui que ce soit assez complaisant pour m'en débarrasser, quoique j'aie bien prôné la bonté & la sûreté de cette méthode.

Il est dit dans une Lettre, que rapporte M. Hosty, à l'occasion du voyage qu'il a fait exprès en Angleterre, sa patrie, par un zèle digne de nos éloges, pour s'instruire à fond des bons succès de la petite-vérole artificielle & de la vraie méthode de la communiquer, que c'est principalement dans l'épidémie de cette maladie que le peuple Anglois est plus curieux, plus empressé de se faire inoculer, pour l'obtenir plus douce & d'un meilleur caractère, (le sujet de qui on la prend étant choisi, & celui à qui on la donne bien préparé,) en un mot, pour prévenir les cruels effets de la petite-vérole spontanée. Mais ne peut-il pas arriver que

celui qui souffre l'insertion, renferme déjà dans ses veines le levain de la maladie en question, qui étoit peut-être sur le point de se manifester ? Cela est probable, puisque je suppose le cas d'une épidémie déclarée, comme il est dit dans la Lettre que je cite, & qui est rapportée dans tous les Journaux : ainsi l'addition du levain étranger est une surabondance de mal, une augmentation certaine, même un contraste dangereux, & c'est peut-être la cause inconnue qui a fait périr quelques sujets inoculés. Cette réflexion judicieuse me donne droit de dire aux Médecins Anglois & à tous ceux qui voudront les imiter, en se livrant à l'inoculation, qu'ils ne doivent pas choisir pour cela le tems où cette maladie est populaire, mais plutôt celui où l'on n'en voit que quelques-unes, & je suis persuadé qu'il n'en mourra plus : car il y a lieu de croire que dans une épidémie universelle tous les sujets susceptibles du mal courant sont tous disposés de même intérieurement, & seroient tous tombés malades, ou auroient été attaqués du même mal, quand ils auroient été à cent lieues les uns des autres, & que c'est cette disposition générale au même mal qui donne les apparences de contagion ; que si on craint cette maladie dans le tems qu'elle est courante, tout ce que l'on peut tenter de raisonnable pour l'avoir plus bénigne, c'est de régler son ré-

gime de vivre très-sobrement , de se faire saigner , si on est pléthorique , & purger , si on est cacochyme ; en un mot , de garder en toutes choses un peu de modération , suivant les règles de la diete , & d'attendre patiemment les ordres de la Providence.

Laissons-là cette méthode , qui , je crois , n'aura jamais lieu parmi nous , quelque bonne qu'elle soit en elle-même ; mais essayons de donner quelques moyens peu connus & de peu d'usage pour tirer les malades d'affaire dans certains cas fâcheux de cette maladie : cela sera plus utile que de lutter contre les sectateurs trop zélés de cette propagation artificielle , ou contre ses adversaires indiscrets.

1^o Boerhaave , dans ses admirables aphorismes , dit positivement qu'il est possible de prévenir la petite-vérole , lors même qu'elle est annoncée par le caractère de la fièvre , & tous les symptômes qui ont coutume d'accompagner la première invasion de cette maladie , au moyen d'une diete bien instituée , par les saignées , les antiphlogistiques , & les préparations d'antimoine & de mercure , à cause de leur grande pénétrabilité. M. Théophile Lobb , qui est du même avis , propose l'usage de l'ætiops & des diaphorétiques. L'expérience m'a appris que cela étoit possible , ce qui m'oblige d'être du sentiment de ces deux fameux Auteurs. J'ai vu

plusieurs fois la petite-vérole annoncée par un frisson , par la fièvre lipyrieuse , avec des redoublemens irréguliers , dans l'épidémie même de cette maladie ; tout le monde & moi-même persuadé d'une éruption prochaine , le malade guérit sans aucune efflorescence sur la peau , au grand étonnement de tout le monde , & cela graces à la méthode de Boerhaave , c'est-à-dire , aux saignées , aux boissons nitreuses , aux acidules , aux minoratifs , &c. M. Cantwel , Anglois , D. M. P. autrefois grand protecteur de l' inoculation , & maintenant un de ses adversaires , est aussi de ce sentiment ; mais c'est par le moyen de l'eau de goudron qu'il veut prévenir la petite-vérole : boisson détestable , qui , quelque efficace qu'elle soit pour tous les cas où la vante l'Evêque de Clouine , ne prendra jamais faveur parmi le peuple , à cause de sa saveur abominable. J'en ai fait usage pour moi-même fort long-tems , je la connois très-bien ; l'usage que j'en ai fait me donne le droit d'en parler. Si elle est bonne pour prévenir la petite-vérole & pour toutes les maladies inflammatoires , & autres , c'est qu'elle est acide , par conséquent rafraîchissante , antiplogistique , & par-là convenable où l'inflammation est manifeste & fait le fond du mal. La petite-vérole est un de ces cas les plus marqués ; mais elle y conviendrait encore , d'autant mieux qu'elle est dia-

phorétique & tonique , à cause d'une portion résineuse balsamique qu'elle contient, qui lui donne cette vertu diaphorétique qui répond à l'idée de M. Lobb; l'acide & le résineux lui prêtent une vertu antiseptique qui conviendrait encore dans le cas dont il est question, puisque la corruption y est très à craindre, & fait pour l'ordinaire le terme fatal. Il faut un courage peu commun pour se livrer à une boisson aussi mauvaise : les plus délicats se feroient violence, s'il n'étoit question que d'en prendre un seul coup ; mais la continuation en devient si fastidieuse, que les plus intrépides ne sauroient s'y faire. Il en est de même de l'eau de chaux (a) si vantée pour la pierre, ainsi que la plupart des remèdes de Mademoiselle Stéphens. Quelqu'efficaces que soient ces différens remèdes, ils ne deviendront jamais d'un usage familier, à cause de leur goût fâcheux & rebutant. La nature & la Médecine seroient-elles donc si pauvres, qu'elles ne puissent substituer à cette méchante boisson quelque chose d'aussi efficace & de moins dégoûtant ? Les tisanes nitreuses, les acidules, comme la groseille, le limon, les grenades, même l'acide vitriolique jusqu'à une agréa-

(a) Il va paroître incessamment une traduction de l'excellent Ouvrage sur la vertu de l'eau de chaux, par le Docteur Robert Whytt. On sera à portée de juger de son efficacité dans les maladies de la pierre.

ble acidité, avec le sucre dans l'eau commune, ne rempliroient-ils pas les mêmes indications en flattant le goût des malades? Et si l'on vouloit satisfaire aux vues que présente l'eau de goudron, ou ce que désire M. Lobb, on pourroit donner une ou deux fois par jour quelques gouttes d'un baume choisi en bol, avec un peu de sucre, plutôt que son baume astringent qui est aussi très-difficile à prendre, & l'æriops antimonie pour remplir les vues des uns & des autres. C'est par ces moyens innocens que j'ai vu disparoître plusieurs fois la petite-vérole sans éruption. Cette méthode bien entendue peut donc avoir lieu : si un Médecin est appelé de bonne heure, il peut la prévenir, ou du moins la rendre si bénigne, qu'elle ne donneroît pas lieu de se faire craindre si fort. Comme je suis cette méthode antiphlogistique en toute rigueur, à moins qu'il n'y ait quelque incident particulier qui m'en détourne, c'est sans doute la raison pour laquelle j'ai vu périr si peu de ces malades entre mes mains.

2° Il arrive assez souvent que dans certains sujets les avant-coureurs de la petite-vérole se déclarent, je veux dire la fièvre inflammatoire, premier période, & au quatrième ou cinquième jour on voit paroître quelques pustules qui, par une disposition particulière de la peau, ou bien parce que

tout l'effort se porte sur les viscères , en un mot , par quelque cause que soit , disparaissent en partie ; les cordiaux , le vin même si vanté par le peuple , n'y font rien ; la fièvre s'allume davantage , & rien n'avance au-dehors : état fâcheux qui est des plus à craindre. J'ai dans ce cas singulier fait baigner mes malades dans l'eau tiède à plusieurs reprises , & cela peut se pratiquer sans risque , sur-tout si la fièvre n'est pas bien forte. J'ai obtenu par ce moyen plusieurs bons effets , le relâchement du tissu de la peau , le retour des pustules , l'effort désiré du centre à la circonférence plus aisé , une transpiration plus libre ; en un mot , pour tout dire , tous ceux à qui j'ai appliqué ce remède , sans exception , s'en sont bien trouvés : j'ai eu le bonheur de les voir tous guérir heureusement. Boerhaave prescrit le bain des pieds dans une autre vue ; c'est pour faire une sorte de révulsion , attirer tout l'effort sur les extrémités inférieures , & débarrasser d'autant le visage. J'ai souvent suivi son avis dans les confluentes les plus violentes ; mais je pratique le bain susdit en totalité , c'est-à-dire , dans toutes les parties soumises à la tête , pour obtenir une éruption complète , & sauver mon malade qui est menacé du plus grand danger.

Souvent dans la même idée , dans les confluentes malignes , où les fonctions de la

tête sont perverties , j'ai fait appliquer de larges vésicatoires ordinaires derrière les oreilles , à la nuque du col , aux cuisses , aux jambes ; par-là j'ai obtenu une suppuration des plus abondantes , & j'ai sauvé des malades désespérés. Il y auroit bien des choses à dire là-dessus , *sed intelligenti pauca.*

3^o Autre cas singulier , & qui n'est pas rare dans les discrètes , ainsi que dans les confluentes bénignes ou malignes , le troisieme période absolu , je veux dire la parfaite maturité des pustules , il arrive que la peau est trop dure , trop dense , ou bien les pustules sont trop profondes dans le tissu de la peau : elles ne crevent point pour épancher leur pus , elles se séchent au visage comme ailleurs , & chaque pustule forme une lentille dure qui enfin se détache comme une verrue ; mais avant d'en venir à ce desséchement , la plus grande partie du pus est repompée par les vaisseaux absorbans , & rentrant dans l'intérieur , ce pus va infecter toute la masse du sang dans ses propres vaisseaux , ce qui peut porter un grand préjudice au malade , causer une fièvre secondaire d'un très-mauvais caractère , *pestimi indolis* , dit Boerhaave , & fait périr les malades presque sans ressource. Pour éviter à tous ces funestes effets , & les prévenir jusques dans leur cause originale , je traite les pustules dans leur parfaite maturité , avant qu'elles

commencent à jaunir, & au moment précis où de limpides & diaphanes comme de l'eau, elles ont passé à la couleur laiteuse ou de blanc-sale; je les traite, dis-je, comme autant d'abcès particuliers; je les fais ouvrir, ou je les ouvre moi-même avec les ciseaux. En appuyant les deux lames des ciseaux de côté & d'autre, la pustule s'élève entre deux, & en serrant les deux lames, la partie supérieure est coupée, & laisse tout son fond à jour : on essuie avec un linge doux & mollet, & au bout de quelques heures tout est desséché; on peut même ne couper que celles qui sont parfaitement blanches, & attendre la maturité des autres pour les couper successivement, d'autant plus qu'il est impossible de tout faire à la fois. Ainsi c'est seconder les intentions de la nature, que d'y revenir à plusieurs reprises. Je préviens par cette manœuvre charitable cette fièvre secondaire dont à juste titre on a tant parlé jusqu'ici : je remédie par-là au funeste applatissement des pustules si redoutable; applatissement qui est la marque trop certaine de la rentrée du pus en dedans. La peau qui couvre les pustules est morte; ainsi cette opération n'est pas douloureuse, souvent même elle est insensible, si on a soin de chauffer un peu les lames de l'instrument. Cette portion morte de la peau doit nécessairement tomber : ainsi l'opération ne fait aucun tort à la nature.

nature ; le pus que chacun de ces petits abscesses contient , doit s'évacuer au-déhors , & non se repomper au-dedans , pour troubler l'économie animale ; trouble qui , comme sçait tout le monde , devient souvent funeste. La plupart des sujets tués par cette affreuse maladie , après le dixieme jour jusqu'au dix-huitieme , doivent peut-être leur malheur au défaut de toutes ces précautions , (le vin & le mauvais régime à part.) La susdite opération ne fait donc que prévenir la nature ; le séjour du pus sous la peau , ou l'épiderme trop dur , trop résistant , est la seule cause de la gravure & de la difformité qui suit la plupart des petites-véroles : cette matiere abondante prend par son séjour une qualité septique , corrosive , rongeante , quelquefois même gangréneuse ; delà cette prodigieuse perte de la substance de la peau , & cette difformité subséquente de quelques sujets qui ne sont plus reconnoissables. C'est par-là que la beauté si chérie perd ses droits , & que les plus belles espérances fondées sur un si foible appui s'évanouissent sans retour. L'opération que je propose , & que je pratique heureusement depuis plus de vingt ans , prévient de si grands désordres ; elle écarte la crainte & la mort même. Le visage , cette belle partie de nous-mêmes , ne doit point être épargné ; s'il ne sèche vite , les parties mortes dont vous le dépouillez devant nécessairement tomber ,

comme j'ai déjà dit , vous ne faites que prévenir leur chute , en les enlevant avec le ciseau. Mais comme il arrive pour l'ordinaire que la peau du visage , qui est plus fine qu'ailleurs , se dessèche promptement à cause de sa délicatesse , soit parce que les pustules sont plus menues & plus superficielles , vous êtes pour l'ordinaire prévenus dans votre opération pour cette partie ; il ne vous reste plus que de faire tomber bien vite les croûtes varioleuses , en les frottant souvent avec de l'huile d'amandes douces ou le fain-doux , qui en les détachant ne permet pas au pus de séjourner sous les croûtes , & prévient , par leur chute qu'il occasionne , cette laideur que quelques-uns craignent plus que la mort même. On a tout lieu d'attendre un bon effet de l'huile d'amandes douces & du fain-doux dans ces sortes de circonstances ; c'est un des meilleurs moyens d'empêcher l'air de dessécher trop rapidement une cicatrice trop récente. J'ai vu plusieurs enfans dont toute l'étendue du visage n'étoit qu'une pustule , un masque hideux , effroyable , se déchirer , se mettre tout en sang , & n'être pas plus marqués , que s'ils n'avoient jamais eu la petite-vérole : la raison de cela , c'est qu'au moyen de ce déchirement le pus s'évacuoit , & son séjour sous la peau n'ayant plus lieu , il ne pouvoit pas la ronger.

L'opération du ciseau que je propose , n'est pas déraisonnable , quand même elle n'auroit

pas l'expérience pour elle. J'ai appris d'honnêtes gens dignes de foi que quelques Médecins de réputation l'ont pratiquée sur le visage, seulement pour prévenir la difformité, & qu'elle a parfaitement réussi ; pour moi je prévienne la mort, en l'exerçant sans distinction sur toute la surface du corps.

Quand on ne voudroit pas convenir, contre l'évidence, que la fièvre secondaire, qui n'a pas toujours lieu, ne reconnoîtroit pas pour cause la rentrée du pus dans l'intérieur du corps, d'où s'en doit suivre la fermentation du sang & sa corruption, comme par l'effet d'un levain animal ; je porterois en preuve du contraire l'insertion artificielle de la maladie même, & celle que l'on prend chez un malade par la seule inspiration : du moins l'ouverture des grandes pustules auroit toujours lieu dans la saine pratique ; car les pustules qui sont grandes, sont des abscesses décidés. Vous n'attendrez pas de la nature ce qu'elle ne veut pas vous donner, l'ouverture de la peau pour la sortie de cette quantité de matière. Il faut donc lui donner issue par l'opération ; autrement quand le sujet n'en devroit pas mourir, si le pus rentre dans le courant des gros vaisseaux, il sera bien malade, & donnera bien des soins au Médecin.

D'où viennent à la suite des petites-véroles ces accidens fâcheux de membres estropiés, perclus, même détruits, si ce n'est de ces grands

dépôts qui se jettent sur une partie? Attendra-t-on la guérison d'un grand abcès, comme d'une simple pustule? On se trompe, comme il est aisé de le sentir par ce que j'expose ici: la nature est en défaut, vous serez sa dupe; ouvrez donc tous ces abcès, suivant les principes lumineux de la saine Chirurgie.

Il y a des petites-véroles qui sont si simples, si bénignes; qu'il n'y faut rien faire que de tenir le malade dans une température convenable, à la diète exacte; & celles-là, non plus que celles qui se sechent promptement, ne sont jamais suivies de la fièvre secondaire. Si j'ai rarement vu cette fièvre, c'est que je l'ai toujours prévenue par l'amputation universelle des boutons mûrs, quand j'ai trouvé des gens dociles.

Un mot sur cette petite opération. Si vous ouvrez trop tôt les abcès varioleux, avant leur parfaite maturité, avant qu'ils aient perdu cette diaphanéité, cette couleur d'eau, qu'arrive-t-il? Nul inconvénient fâcheux: une partie du pus, non mûre à la vérité, est évacuée; mais les pustules se sechent à leur sommet, & toute leur circonférence se remplit de pus en s'élargissant, & vous êtes souvent obligé de les couper une seconde fois. Voilà tout le mal qui en résulte, qui n'a nulle conséquence. Si au contraire ces abcès sont au point de maturité que je désigne, lorsqu'on les coupe, ils ne reviennent plus, ils se sechent jusques dans leur

fond, produisent une certaine rugosité de la peau qui s'adoucit par les onctions huileuses ou par la chute très-prompte de ces restes de croûtes, s'ils sont trop mûrs, si la matière est déjà épaissie à ne plus couler : opération inutile; ce qui doit arriver, arrivera infailliblement. Il est donc question de saisir le moment de maturité, ce qui est aisé de faire. J'avois lu autrefois l'usage de cette louable manœuvre dans les Observations sur la petite-vérole de M. Helvetius le fils, D. M. P. premier Médecin de la Reine, qui est le seul qui l'ordonne positivement. En 1736 il me tomba un étranger malade à Vitry, âgé de vingt ans, (M. le Marquis de Bezieux, Officier dans le Régiment de Mortmart:) il fut attaqué de la petite-vérole, & dans un danger évident jusqu'à la pleine éruption; alors tous les symptômes se mitigèrent jusqu'à la parfaite maturité. Nous attendîmes en vain l'ouverture naturelle des pustules: s'il s'en ouvrit quelques-unes, ce fut tout au plus au visage; le reste des boutons gros, rebondis, dans la plus parfaite maturité de cette petite-vérole, discrète à la vérité, mais si nombreuse que les boutons se touchoient presque, ne s'ouvrit point. Après bien des raisonnemens sur la crainte de cette malheureuse fièvre secondaire, je proposai de couper tous les boutons avec les ciseaux. Un autre Officier du Régiment qu'on avoit laissé ici pour servir de Mentor à ce jeune homme

de distinction , n'avoit jamais oui parler de cette opération : enfin ce sage Officier , triste de ne pas voir crever cette petite vérole , si grosse , si parfaitement mûre , & qui commençoit à jaunir , en craignit les suites ; il aimamieux s'en rapporter à moi qu'à la nature , & il fit bien ; j'eus le plaisir de voir réussir l'expérience entièrement. Tous les malades que j'ai sauvé depuis par cette manœuvre , doivent avoir obligation à ces deux Officiers ; car il faut commencer par un. La crainte de la mort m'a permis d'exécuter ici ce que la crainte de la mort ne m'a pas permis d'exécuter ailleurs : heureux qui sçait se gouverner par la raison ! Je coupai donc toutes les pustules , en essuyant à mesure avec un linge mollet , le malade lui-même m'aida complaisamment ; & ce qui fait la perfection de l'expérience & son complément , c'est qu'il me permit de lui en laisser une , grosse comme la moitié d'une balle de trente à la livre à-peu-près , qui subsista sans crever , je crois , jusqu'au dix-septieme ou dix-huitieme jour , auquel jour je la lui coupai. Nous fûmes tous trois bien surpris de trouver tout le tissu de la peau ruiné , même le périoste , & l'os de la seconde phalange du pouce de la main gauche , qui étoit le lieu de la position de cette pustule , à nud & absolument découvert. Il est aisé de concevoir qu'un million de pustules ne crevant pas , auroient nécessairement fourni du pus en quantité dans l'intérieur , qui

infailliblement auroit mis le malade en danger. J'attendis en vain cette fameuse fièvre secondaire qui ne vint pas, & mon malade s'en retourna heureusement en Picardie sa patrie. J'ai traité de même dans une confluente maligne Mademoiselle Bruillard, âgée de plus de quarante ans, à l'Abbaye de S. Jacques, Madame Houdou, épouse de M. le Maître, Lieutenant particulier des Eaux & Forêts, & une infinité d'autres, sans le moindre accident.

Je ne connois que M. Helvetius le fils qui parle de cette opération. La Mettrie, dans la traduction de l'Abrégé de la Médecine pratique d'Allen, édition de 1737, dit d'après Waldschmid : *» Que les pustules de la petite-
» vérole que l'on perce avec une aiguille, sont
» plus long-tems à guérir, sont couvertes de
» croûtes pendant plus long-tems, & laissent
» des cicatrices plus difformes ; c'est donc
» mieux fait de les abandonner à la nature. «* Et d'après un Auteur qu'il ne nomme pas : *» Que lorsque les pustules des enfans sont de-
» venues blanches, ce qui arrive ordinairement
» le neuvième jour, on doit les percer pour en
» faire sortir la matière. «* De là je conclus que cet Auteur & ceux qu'il cite, n'ont jamais exercé cette opération ; je suis peut-être le premier, après M. Helvetius, qui l'ait mise en pratique. Je ne m'en suis pas caché ; je l'ai publiée verbalement & par écrit, & même par l'impression ; je l'ai prônée en un mot tant

que j'ai pu , & cependant je n'ai pas appris que personne m'ait imité : au contraire , j'ai quelquefois trouvé de l'opposition de la part de gens de ma Profession.

4^o Les femmes qui ont le malheur d'être attaquées de la petite-vérole pendant leur grossesse , doivent s'attendre aux fausses-couches , & à voir périr leurs fruits ; du moins je n'en ai jamais vu une seule dans le cas à qui cela ne soit arrivé. La petite-vérole est toujours chez elles confluyente & fâcheuse. Ce ne doit donc pas être à deux onces de manne & deux gros de sel de seignette donnés le vingt-troisième jour de la petite-vérole de Mademoiselle Cambray , du bas village , qui ouvrit la porte à un tas d'ordures infectées , qu'il faut attribuer sa fausse couche , mais à la maladie elle-même dans ce cas où les déjections sont si puantes & si corrompues ; loin de les arrêter en s'occupant simplement du terme de dévoiement , il faut , tant qu'elles sont si noires , si insupportables , en aider la sortie par quelques minoratifs , plutôt que de donner des astringens , des cordiaux , &c. Tous les bons Auteurs recommandent la purgation réitérée bien plutôt même avant l'éruption , & aussitôt que les pustules commencent à se sécher ; ils prescrivent même le tartre stibié , l'hipécacuanha , le séné. Voyez Sydenham , Freind , Morton , les deux Helvetius , Boerhaave , Heister. Je pourrois appuyer ce que je dis de

plusieurs observations , mais je serois trop long , *ceci ne l'est déjà que trop.*

5° J'ai vu plusieurs enfans extrêmement gras-attaqués de petites-véroles absolument confluentes malignes , toute leur graisse se tourna en pus , la gangrene & la pourriture arrivent avant qu'on ait le tems de les soulager ; j'en ai vu à qui , dès le sixieme ou septieme jour , la peau de tout le corps s'en alloit en pourriture , pour peu qu'on les touchât , avec une puanteur abominable. A ceux-ci il faudroit ouvrir chaque pustule , à mesure qu'elle blanchit , & leur laver le corps avec du vin aromatique , l'eau de poulet pour nourriture & les acidules pour boisson , ce qui est le seul moyen pour empêcher le progrès de la putréfaction ; un peu de vin coupé & le quinquina pourroient bien avoir leur place ici.

6° Il arrive souvent des accidens affreux dans le courant d'une petite-vérole discrete ou confluyente , en différens tems , mais dans celui de la suppuration , des accidens , comme dit l'illustre & sçavant Boerhaave , qui se caractérisent suivant la nature des parties qui les souffrent. Ici c'est une oppression terrible qui menace d'une prompte suffocation : on ne peut attribuer cet accident qu'à un engorgement considérable de sang dans le poumon & les parties mobiles de la poitrine , ou à un spasme des parties musculieuses ; la saignée du bras , en vuident ou en relâchant , subvient à cet ac-

cident. Il ne faut pas hésiter un instant, il faut que le courage soit au-dessus du préjugé. J'ai sauvé la vie à quelques malades dans ce cas par ce secours répété, notamment au fils aîné de M. de Roussel, rue du Pont; d'autres fois c'est une diarrhée prodigieuse qui menace de vider toutes les liqueurs du sujet; & de l'épuiser totalement, si la matière des déjections est stercoreuse & puante. Soutenez les forces par le vin d'Alicante, la confecti^on alkermès, &c. mais laissez couler la corruption, elle s'arrêtera, quand la nature sera débarrassée. Si le dévoiement est absolument féreux, sans odeur, il faut l'arrêter par la thériaque, les gouttes de Sydenham, l'extrait thébaïque, ou quelq^{u'}autre parégorique qui, en calmant le spasme des glandes intestinales d'où cet accident fâcheux peut dépendre, l'orgasme ou la fougue des humeurs qui se précipitent tumultueusement sur les viscères du bas-ventre, vous sauverez la vie à votre malade qui ne peut pas tenir long-tems à une évacuation si outrée. Cette dernière méthode m'a réussi plusieurs fois très-heureusement, & même dans d'autres cas que la petite-vérole.

7^o Le pissement de sang dont tous les Auteurs de réputation parlent comme d'un accident fâcheux, & qui l'est en effet très-fort dans la petite-vérole, est un symptôme très-rare. A les entendre, il semble qu'il n'y ait pas un malade qui n'en soit attaqué. Je n'en ai jamais

vu qu'un seul dans une petite-vérole maligne^e qui ne parut presque point, malgré tous les efforts imaginables pour la faire sortir au-dehors: dès le quatrième ou cinquième jour le pissement de sang parut, & continua jusqu'à la fin; le malade avoit été saigné deux fois, d'abord dans l'état inflammatoire, & dès l'instant de l'éruption le pouls étoit devenu mauvais, concentré. Le jeune malade accablé, abattu, & se jettant par-tout par une espèce de délire, s'épuisa de plus en plus, & mourut le neuvième jour, sans qu'on s'aperçût presque d'aucune élévation sur la peau.

D'où peut dépendre ce pissement de sang dans une résolution si prodigieuse des forces du sujet, dans un si grand épuisement? Certainement on n'en accusera pas la violence de la fièvre, car à peine en ce moment étoit-elle sensible: il est vrai que dans la première invasion du mal, dans l'état inflammatoire, elle étoit très-forte, & c'est ce qui déterminait les deux saignées; mais lors du pissement de sang, le pouls étoit mol, peu fréquent & très-petit. J'ai vu un homme accablé de travail & de soins mourir en trois jours d'un pissement de sang, sans fièvre d'abord: on prescrivit une saignée qui anima un peu le pouls; cette petite fièvre survenue par l'effet de la saignée, en attira une seconde qui acheva le malade; le pissement de sang continua jusqu'à la fin, sans autre mal que l'épuisement. Mais quelle

est la cause de cet accident dans la petite-vérole, ou même dans ce cas singulier que je décris ici? On n'en peut pas raisonnablement accuser la violence de la fièvre, il n'y en avoit point ou presque point. Nous voyons tous les jours des malades de tout genre dans des cas inflammatoires les plus terribles, dans des fièvres outrées où ce symptôme ne paroît point; il est très-rare dans la petite-vérole, il l'est aussi dans les autres maladies: je l'attribuerois volontiers, sur-tout dans les deux cas susdits, à la fonte, à la dissolution du sang, je veux dire à sa trop grande ténuité, à la partie séreuse trop abondante, à la partie rouge en trop petite quantité, & aussi au relâchement conséquent de tout le tissu glanduleux & vasculaire, & dans ce cas le sang trop fluide, sans consistance, passe par diapédèse, comme dit Boerhaave, sans rupture de vaisseaux, contre le sentiment d'un grand Praticien, qui prétend qu'il n'y a point d'hémorragie, si les vaisseaux ne sont rompus; & moi je prétends que les vaisseaux étant appuyés par-tout, même dans les poumons, les hémorragies spontanées n'ont presque jamais d'autres causes que la diapédèse ou la transaction du sang au travers du tissu des vaisseaux sans rupture, par l'effet du relâchement des solides ou de la trop grande ténuité du sang, & que le *rixis* de Boerhaave a rarement lieu. C'est pourquoi, dans la supposition d'une si

grande dissolution du sang, la saignée ne soulage point, à moins qu'elle ne soit révulsive, & c'est-là sans doute la raison de la difficulté de la guérison de certaines pertes ou de certaines hémorragies du nez.

Lobb, qui a fait exprès deux gros volumes *in-12* sur la petite-vérole, qui paroît avoir épuisé la matière, admet pour cause immédiate ou prochaine du pissement de sang le passage de ce fluide des dernières artères sanguines dans les vaisseaux urinaires, & pour cause éloignée la violence de la circulation, la rupture des vaisseaux par l'âcreté des fluides, &c. Il ne dit qu'un mot de la dissolution du sang & de la séparation de ses globules aidés les uns des autres pour entrer dans les tuyaux urinaires; & à cette occasion je désigne très-bien dans une note le moyen de connoître si l'hémorragie vient de dissolution ou de la dissolution du sang: c'est, comme je l'ai dit plus haut, lorsque le pouls est petit, intermittent, & le malade naturellement foible, cacochyme, &c. & il convient ingénument que la saignée y seroit pernicieuse. Dans un autre endroit, il prescrit pour remède à ce cruel symptôme l'usage des acidules & le camphre; & moi, si je le vois jamais revenir, je ferai prendre au malade les apozemes de quinquina avec le nitre, parce que le quinquina est aussi sûr contre l'hémorragie que contre la gangrene, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois très-heureusement dans l'un ^{vé} &

l'autre cas. Le sang par l'usage du quinquina prend plus de consistance, outre que le quinquina agit par une vertu calmante & sédative; mais n'auroit-il pas sur le tissu fibreux de nos vaisseaux une vertu tonique fortifiante qui conviendrait très-bien dans le cas de relâchement? Ne produiroit-il pas sur les corps vivans quelque chose d'analogue à ce que l'écorce de chêne produit sur les peaux des bêtes mortes auxquelles elle donne plus de consistance, & qu'elle durcit? Un Médecin de réputation & de mérite m'a assuré avoir guéri plusieurs fièvres intermittentes avec la noix de gale, qui est une production du chêne. Si le chêne guérit la fièvre, pourquoi le quinquina n'agiroit-il pas comme astringent ou tonique qui est la principale qualité du chêne? Je finirai par l'histoire fidelle d'une petite-vérole des plus compliquées, que j'ai vue & terminée heureusement par mes soins.

Une jeune Dame fut attaquée en Été 1748 d'une fièvre très-violente qui commença par un grand frisson, &c. dans le courant d'une petite-vérole-épidémique, très-nombreuse, étant grosse de près de quatre mois: on ne prit point le change dès la première invasion. Nous jugeâmes que cette Dame étoit attaquée de la maladie régnante; elle fut saignée deux fois dans le fort de la fièvre: le quatrième jour l'éruption parut, & en peu de tems les boutons étoient très-multipliés, se touchoient par placards dans plusieurs lieux. Cette petite-vé-

role fut absolument confluent au visage : la nuit du cinq au six il survint une diarrhée féreuse presque sans odeur. Nous convînmes, mon Confrere & moi, de donner un peu de thériaque, qui produisit tout le bien qu'on en pouvoit attendre ; le dévoiement se modéra, & nous fûmes rassurés de ce côté. Le lendemain le délire survint, qui, joint au gonflement prodigieux du visage & des mains, m'obligea de lui baigner les jambes jusqu'aux genoux dans l'eau chaude au moins deux fois par jour, & de lui appliquer les vésicatoires à la nuque derriere les oreilles & aux jambes ; ce qui produisit un bon effet, quoique le délire subsistât toujours un peu.

Pour finir l'histoire de cette petite-vérole des plus fâcheuses, je fis souvent fomentier le visage avec l'eau de guimauve tiède ; & quand les boutons commencerent à se sécher, je les fis oindre avec une plume trempée dans l'huile d'olive, ce qui les fit tomber promptement, de maniere que cette Dame n'en est pas marquée. Elle est aussi belle qu'auparavant cette maladie ; mais les boutons du reste du corps ne crevant que très-difficilement, on me permit de couper au ciseau les plus considérables ; il y en avoit d'aussi larges que la main, qui rendoient par l'incision une grande quantité de matiere. Ils se séchoient presque aussi-tôt qu'ils étoient coupés ; nous nous bornâmes dans cette opération aux bras, aux cuisses & aux jambes, ce qui n'étoit pas suffisant. Aussi la

fièvre secondaire arriva-t-elle, mais elle nous effraya peu; les minoratifs de casse, &c. répétés deux ou trois fois, la dissipèrent. Cependant le peu de pus repompé avoit apparemment altéré les liqueurs; car à quelques jours delà il survint une dysenterie des plus cruelles, douleurs d'entrailles, ténésme ou envies fréquentes d'aller à la garde robe avec effet ou sans effet, déjections sanglantes & glaireuses. J'eus en œuvre les remèdes ordinaires à cette maladie, sur-tout les huileux & les calmans, & cette nouvelle maladie se termina heureusement en l'espace de neuf à dix jours.

A peine cette Dame commençoit-elle à se rétablir, qu'elle nous donna de nouvelles alarmes; les douleurs du bas-ventre, les inquiétudes, des douleurs de tête terribles nous firent craindre une fausse-couche, qui arriva effectivement à deux ou trois jours delà. Elle accoucha d'un enfant mort, & dont la peau se levoit en lambeaux, comme quand on fait macérer long-tems le corps d'un animal dans l'eau tiède. Malgré tous ces accidens, heureusement venus les uns après les autres, cette Dame s'est rétablie parfaitement.



RECUEIL PERIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1756.

TOME V.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TECHNICAL

DEPARTMENT

OF THE

NAVY

WASHINGTON

1917

NAVY

NAVY

NAVY

NAVY

NAVY

NAVY

NAVY

NAVY



RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

*Suite des Expériences sur l'irritabilité & la
sensibilité des parties, par M. le Baron
DE HALLER, Docteur en Médecine,
Président de la Société Royale des Scien-
ces de Gottingue, &c.*

SUR LE MOUVEMENT PÉRISTALTIQUE DE
L'ŒSOPHAGE ET DE L'ESTOMAC.

IL y a eu de tout tems & il y a encore
des Auteurs qui doutent du mouvement
du ventricule. Pour lever ces doutes, j'ai
eu de voir apporter un nombre d'expérien-
ces suffisant pour réduire les plus incrédules
à admettre la contraction d'un muscle creux
qui a reçu des fibres assez visibles de la na-

ture. Il est sûr avec tout cela que l'estomac est presque toujours plus lent dans ses mouvemens que ne le sont les intestins, & qu'il ne se resserre pas avec la même exactitude; mais il n'en a pas moins son mouvement qu'il possède en propriété, & qu'il ne doit pas aux muscles du bas-ventre. M. Chirac auroit pu se rappeler, quand il donna ces muscles pour les Auteurs du vomissement, que ces muscles sont sujets à la volonté, & que le vomissement le feroit de même, s'il dépendoit d'eux. Il est vrai encore que le mouvement du ventricule n'a point paru dans plusieurs de mes expériences; mais celles qui l'affirment ont sans contredit plus de force pour le démontrer, que n'en ont pour le détruire celles dans lesquelles il n'a pas paru. Un mouvement ne peut pas naître dans le corps humain, sans qu'il n'y ait des causes suffisantes dans la structure de la partie, & l'effet ne sçauroit se produire sans la cause, mais la cause d'un mouvement peut fort bien ne pas agir sans cesse: il se peut faire que l'estomac soit vuide, & qu'il manque par conséquent de cause irritante; il se peut encore que l'air froid ait détruit sa contractilité, comme il la détruit dans le cœur même; il se peut encore qu'un affoiblissement extrême de l'animal empêche l'estomac de se resserer. Toutes ces causes ou d'autres encore peuvent suspendre l'action

du ventricule, celle de la vessie & celle des intestins, sans pouvoir servir de preuve contre le mouvement évident qu'on voit à ces parties dans d'autres tems.

SUR LE VENTRICULE.

J'irritai, le 23 Juin 1731, l'estomac d'un lapin avec le scalpel; il se resserra, & poussa l'air dont il étoit rempli vers le pylore. Je le détachai entièrement du duodénum; il ferma si bien cette plaie par sa contraction, qu'il ne sortit rien par le pylore. Je vis le 6 Avril 1742, sur un chien, l'estomac se resserrer alternativement dans la région du pylore & se réduire au plus petit diamètre possible, & puis se relâcher & se gonfler par le moyen de l'air qui reprenoit la place dont la contraction du ventricule venoit de le chasser. Le mouvement péristaltique de l'estomac m'a paru sur des chiens plus évident même que celui des intestins: je l'excitois en irritant la partie supérieure de l'estomac; il descendoit peu-à-peu vers le pylore, & pouffoit devant lui les matieres contenues dans le ventricule; les contractions & les dilatations étoient alternatives, jusqu'à ce que l'estomac fût entièrement vuide, & que tout eût passé par le duodénum. Le 16 Janvier on fit avaler à un chien de l'arsenic, & du sublimé à un autre. Le premier

avoit dans l'estomac un grumeau d'arsenic ; le ventricule se resserra dans cet endroit-là , & se réduisit à une espece d'isthme : phénomène que j'ai vu dans bien des cadavres , & plus fréquemment , si je ne me trompe , dans les femmes. Le chien qui avoit avalé du sublimé , fit voir quelque mouvement péristaltique dans son ventricule, mais sans vivacité. Quand je l'eus séparé de son œsophage , il se contracta , réduisit presque à rien la section , & ne laissa pas passer une goutte par la plaie. J'ai observé ce mouvement incontestablement sur des chiens , des chats , des chevreux , des rats , des lapins , des grenouilles. Comme on pourroit tirer quelque objection de l'accès que j'avois donné à l'air dans les expériences que j'ai rapportées jusqu'ici , & dont on pourroit accuser la force irritante , j'ai cru devoir laisser le péritoine entier. J'ai vu à travers cette membrane l'estomac se gonfler & se dégonfler , & le diaphragme suivre ce mouvement , en s'élevant & descendant alternativement avec l'estomac. Le 2 Septembre je fis avaler à un chat de l'arsenic ; je vis l'estomac agité pendant une heure d'un mouvement lent & doux , après la mort apparente du chat. On fit avaler de l'opium à un chien , il ne parut pas de force contractive dans son estomac.

M. Sproegel avoit fait prendre du sublimé à un chien , qui me procura le premier plaisir

de voir l'action du ventricule pendant le vomissement. Il parut dans cet organe, 1^o un mouvement circulaire de contraction, tel que j'en avois souvent vu, & qui poussa les matières contenues dans l'estomac vers le pylôre; mais il parut aussi, 2^o des secousses subites & violentes dans lesquelles la paroi antérieure de l'estomac approchoit de sa paroi postérieure. Je voulus m'éclaircir aussi sur la sensibilité du ventricule, je l'irritai en différentes manières; mais l'animal ne parut pas souffrir autant que dans les irritations de la peau. Je le touchai ensuite avec le sublimé; il en provint des plis qui parcouroient la longueur du ventricule, & qui faisoient paroître les fibres longitudinales.

Le mouvement péristaltique de l'estomac d'un chien fut fort considérable le 15 Avril 1752, quand je l'examinai, & dura plus long-tems que celui du cœur même.

Je crois avoir démontré par ces expériences qu'il y a véritablement deux mouvemens dans l'estomac, un mouvement de contraction circulaire assez connu, & un mouvement d'applatiffement qui se fait lorsque les deux faces s'approchent l'une de l'autre: voici comme j'en comprends le mécanisme. Je prends pour point fixe des fibres obliques, cette rangée de fibres plus fortes que le reste qu'on appelle *Cravate Suisse*, en France. Les fibres qui descendent de ce paquet, qui se

répandent sur les deux faces, & qui apparemment trouvent dans la grande arcade un autre point fixe que l'on a regardé comme un ligament, forment deux rangées d'arcs dont les bouts sont aux deux arcades, & les convexités au milieu des faces. Leur raccourcissement qui applatit ces arcs, rapproche les deux faces l'une de l'autre. Ces mêmes expériences peuvent servir à détromper les défenseurs de la trituration, qui ont pris dans les oiseaux granivores des idées qu'ils ont voulu appliquer à l'homme. Le chien a l'estomac plus robuste que l'homme; mais le mouvement ne laisse pas que d'y être doux & plus foible que celui des intestins. Il ne faut pas faire de comparaison des forces de l'estomac à celles du diaphragme, ni à celles des muscles qui obéissent à la volonté.

SUR LE MOUVEMENT DE L'ŒSOPHAGE.

Un chatavoit été forcé à avaler du sublimé; son œsophage fut si resserré par l'action de ce poison, qu'il n'y resta plus de cavité. Il paroît que le diaphragme resserre l'œsophage pendant l'inspiration. Le 10 Février 1752 je découvris l'œsophage d'un chien dans la cavité de la poitrine, je l'irritai avec le scalpel; il se contracta parfaitement, & fit avancer la portion d'aliment que la partie contractée

tractée avoit renfermée. L'œsophage d'un autre chien irrité se contracta avec beaucoup de force & bien plus fortement que l'estomac.

Il paroît par ces expériences qu'il y a deux mouvemens dans l'œsophage. Le premier appartient à l'œsophage même : il est péristaltique , & de la même nature que le mouvement de l'estomac & des intestins ; c'est ce mouvement qui fait avancer les alimens & la boisson depuis le pharynx jusqu'à l'estomac. L'autre est étranger ; il est imprimé à l'estomac par le diaphragme qui ferme l'œsophage dans l'inspiration. Cette expérience confirme ce que j'ai enseigné autrefois , que le vomissement ne peut se faire que pendant l'expiration.

Au Journal prochain nous continuerons les mêmes Expériences.



DÉTAIL du traitement de plusieurs personnes qui ont été mordues par un loup enragé; par M. ROSE, Maître en Chirurgie de la ville de Lorris, Aggrégé à la Compagnie des Chirurgiens de Nemours.

Le 29 Mai 1755, il passa dans la Paroisse de Cudot & dans celle de Courtenay, Election de Nemours, Généralité de Paris, un loup enragé, qui se jetta sur beaucoup de bestiaux de toutes especes, blessa les uns & renversa les autres. Il n'épargna pas davantage les personnes qui se trouverent à son passage; six furent malheureusement de ce nombre; il déchira aux uns le visage, & aux autres les bras & les jambes. Trois de ces blessés, réduits à une extrême misere & à un état déplorable par leurs blessures, quitterent leur pays pour chercher dans quelques villes voisines du secours: ils ne se déterminerent néanmoins à ce voyage qu'après avoir vu plusieurs personnes qui tiennent, disent-elles, des spécifiques contre cette fâcheuse maladie; mais l'état affreux où se trouverent ces malheureux leur fit désespérer de réussir. Dans ces circonstances, ils se déterminerent à aller à Sens, pour tâcher d'être placés dans l'Hôpital de cette ville: on les

refusa ; aussi-tôt ils se mirent en route pour revenir dans leur pays. Arrivés à Villeneuve-le-Roy, où ils étoient obligés de passer, ils attirèrent la commifération des honnêtes gens du lieu ; chacun se prêta à fournir tous les secours nécessaires pour leur guérison ; MM. les Officiers leurs firent mettre des lits dans la géole pour s'assurer de ces malades & en être maîtres , s'ils tomboient dans la rage. La Communauté des Chirurgiens s'assembla, & tous de concert se joignirent au zele de MM. les Officiers, & s'engagerent à traiter gratuitement leurs blessures & à leur administrer les remedes convenables. Les choses ainsi concertées , on pansa leurs blessures , on leur donna les alimens convenables, & au bout de huit jours leurs plaies commençoient à promettre une prochaine guérison : on étoit flatté du succès des remedes. Mais de quelle surprise ne fut-on pas frappé , lorsque tout-à-coup un de ces malades tomba dans un accès de rage des plus furieux ? Il vécut environ deux jours , & périt en se déchirant & en ne permettant à personne l'entrée de sa chambre. Un pareil événement effraya beaucoup les deux autres , & l'alarme se communiqua à ceux qui étoient restés dans le pays & qui ufoient simplement de quelques légers topiques pour panser leurs blessures. Les Chirurgiens de Villeneuve-le-Roy tenterent, dit-on, la mé-

thode de M. Default , Docteur en Médecine à Bordeaux : pendant ce traitement leurs plaies guérissent réellement , ensuite ils les renvoyèrent avec une sorte de certitude de leur guérison ; mais dans l'instant qu'ils furent arrivés , la rage les saisit , & même j'ai appris depuis peu que le plus âgé de ces malades en a été attaqué en sortant de cette ville.

La rage faisant de plus grands ravages sur les bestiaux qui avoient été mordus & ceux qui en prenoient soin , l'alarme se répandit parmi les trois malades qui étoient restés à Cudot ; alors ils s'effrayèrent , se désolèrent & se disposerent à quitter leur pays pour chercher ailleurs du secours ; leurs cris parvinrent jusqu'à Nemours , où M. de Château , Ecuyer & Subdélégué , étoit alors. Dans l'instant pénétré des vues charitables de M. l'Intendant de la Généralité de Paris , il donna des ordres à la Maréchaussée de Courtenay , pour exercer une police qui a rendu de grands services à la Province , & m'honora de sa confiance & de son zèle pour aller dans le pays où étoient ces pauvres malheureux , les tirer , s'il étoit possible , de la triste situation où ils étoient , par les remèdes que je leur ferois administrer & par les alimens convenables. Ce fut le 24 Juin que je partis pour me rendre au lieu de ma destination. Je crois être obligé de dire que j'ai entre-

pris ce traitement sur celui de M. Darlue, Médecin à Caillan, inféré dans le Journal de Médecine de Mai 1755.

Ce fut la veuve Surville, âgée d'environ cinquante ans, que je vis la première : cette femme avoit déjà appliqué, comme je l'ai dit ci-dessus, quelques remèdes sur ses blessures. Lorsqu'elle me vit & qu'elle eut appris que je venois chez elle à dessein de la traiter, elle fut extrêmement flattée ; je remarquai dans son air une satisfaction au-dessus de toute expression. Je conférai environ deux heures avec elle sur son état ; elle commença par me dire qu'elle étoit si vivement agitée, qu'elle croyoit que la rage alloit à chaque instant la prendre : je lui fis entendre que ces agitations, ces inquiétudes, ces songes nocturnes & cette tristesse qui l'oppressoient, n'étoient que des suites de l'effroi qu'elle avoit ressenti par la mort de ses voisins & par la morsure du loup. Je l'engageai à se confier à mes soins, & voici ce que j'observai en lui faisant quelques questions sur son état.

1^o Pendant que je lui parlois & qu'elle me répondoit, malgré l'attention qu'elle apportoit à ce que je lui disois, elle s'endormoit, ou plutôt elle tomboit dans un morne silence, ayant les yeux baissés, à moitié fermés, avec quelques mouvemens convulsifs

dans les joues & dans les paupieres, du côté que l'animal l'avoit mordue.

2° Je remarquai une grande cicatrice encore toute violette, dure & très-douloureuse, occupant tout le poignet gauche, & couverte d'une croûte assez épaisse. En conséquence des déchiremens que le loup avoit fait avec ses dents, cette cicatrice étoit entourée d'un cercle rouge-brun & fort gonflé.

3° Le bras dont la main avoit été mordue, étoit de tems en tems enlevé & écarté du corps de cette femme par des mouvemens convulsifs, qui étoient eux-mêmes précédés d'élancemens de tems en tems : ces mouvemens étoient insensibles ; quelquefois ils étoient si précipités, qu'elle ne pouvoit retenir son bras, qui s'écartoit de plus de trois ou quatre pouces de son corps.

4° La malade ne pouvoit rester un instant tranquille sur sa chaise ; elle étoit forcée de s'asseoir, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & même elle se levoit, puis s'asséyoit : tous ces mouvemens se passoient si bien contre son gré, qu'elle s'en faisoit à elle-même des reproches.

5° Elle se plaignoit d'être dégoûtée, de ne pouvoir manger, & que lorsque cela arrivoit, c'étoit par caprice, ne pouvant jamais finir un repas, ainsi qu'elle avoit coutume de le faire auparavant.

6°. Que toutes les nuits elle étoit agitée, qu'elle ne pouvoit dormir fans être traversée par des rêves affreux & qui avoient toujours rapport à l'animal qui l'avoit mordue; ces agitations alloient même jusqu'à la faire sortir de son lit.

7°. Qu'elle avoit des maux de cœur & des envies de vomir qui lui rendoient tous les alimens insupportables.

Après l'examen de tous ces accidens, j'estimai que le mal étoit pressant, & que la rage menaçoit cette pauvre malheureuse d'un accès prochain. Je débutai par une saignée très-copieuse; quelques heures après je lui fis prendre l'émétique en lavage qui lui fit évacuer beaucoup de matieres de toutes couleurs, sur-tout vertes & d'un brun foncé. Le lendemain je lui donnai une potion purgative composée de casse, manne & de sel végétal; le soir je lui fis des frictions d'onguent mercuriel sur le poignet & sur toute l'étendue de la main qui avoit été mordue: le surlendemain je répétai les mêmes frictions, & je les étendis jusqu'à la partie supérieure de l'avant-bras. Le troisième jour elles furent poussées jusques sur la partie supérieure de l'humérus. Ces frictions furent faites d'un gros d'onguent mercuriel chaque jour. Je quittai la malade, qui n'avoit encore rien de particulier, & la confiai aux soins de M. le

Blond, Maître Chirurgien de S. Martin d'Ordon, après être convenus entre nous des précautions nécessaires pour la suite de ce traitement.

La nommée Blondeau, âgée de quatorze ans, fut la seconde malade que je vis : cette jeune personne avoit été mordue à la partie inférieure & antérieure du bras droit. Le loup lui avoit emporté la piece ; sa plaie avoit environ l'étendue d'un écu de 3 liv. Je la trouvai sans aucun symptôme de rage ; néanmoins fort inquiète de la mort de sa mere & des animaux de sa maison : je n'hésitai pas un instant à lui administrer des remèdes. Aussi-tôt je la saignai ; je lui fis prendre, ainsi qu'à la première, l'émétique en lavage. Le lendemain elle fut purgée. Nous pansâmes la plaie avec un plumasseau couvert de baume d'arcæus & un peu d'onguent mercuriel ; nous lui fîmes des frictions à toute la circonférence de sa plaie : le jour suivant nous descendîmes jusqu'au poignet. Le troisième jour nous remontâmes jusqu'à la partie supérieure de l'humérus : on continua ainsi pendant huit jours de suite ; après ce tems on la purgea, & on répéta de deux jours l'un une légère friction sur le bras malade. J'insistai un peu sur les frictions, parce que sa plaie lui étoit fort douloureuse, bordée d'un cercle foncé brun & très-engorgée ; la plaie

étoit garnie d'excroissances charnues, blanchâtres, couvertes d'un pus séreux, filamenteux & peu lié.

La troisieme malade qu'on me présenta, fut la petite Gaultier, de la Paroisse de Courtenay: cette enfant; âgée de treize ans, avoit été saisie par la partie supérieure & antérieure du bras gauche, un instant avant qu'on tuât ce furieux animal. On avoit abandonné cette petite fille à son triste sort; sa famille même, qui craignoit qu'elle ne devînt enragée, vouloit la faire sortir du pays. J'arrivai heureusement comme elle combattoit contre un aussi triste sort; je la rassurai, & j'engageai un homme de bien de la ville à lui procurer un lit, un asyle, & quelqu'un pour en prendre soin. Je lui fis faire les mêmes remèdes qu'aux deux autres, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur. J'engageai M. Bouquillard, Chirurgien & homme de mérite, à en prendre soin en mon absence: après être convenus du régime & de tout ce qui conviendrait à sa situation, je partis pour me rendre à mes propres affaires.

De retour à Nemours, nous conférâmes avec M. de Château sur le triste sort de ces blessés, & nous convînmes d'en rendre compte à l'Intendance, ainsi que de mes opérations. J'envoyai un état de ces malades; on le remit entre les mains de M. Boyer, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris,

Médecin ordinaire de Sa Majesté, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, &c. qui délibéra sur le champ que la poudre de Palmarius devoit être employée, ainsi que les frictions mercurielles; il y joignit quelques autres remèdes : il m'honora de son suffrage dans la conduite que j'avois tenue. Je repartis aussi-tôt pour voir l'effet des remèdes dont nous étions convenus, & employer ceux qui étoient indiqués par l'ordonnance de M. Boyer. Arrivé à Cudot, je fus aussi-tôt chez la veuve Surville, étant celle qui m'inquiétoit le plus. Je trouvai cette femme dans un état déplorable, n'ayant pris aucune sorte d'aliment depuis trois jours, ayant les yeux étincelans, & étant agitée par tout son corps; elle salivoit légèrement, sa gorge étoit un peu enflammée : je m'approchai d'elle, & j'employai tous les moyens imaginables pour la rassurer. Je lui fis entendre que ces accidens provenoient de l'effet des remèdes que je lui faisois administrer. Elle m'écouta avec autant d'attention que de confiance, & me promit de faire tout ce que je lui prescrivois. Aussi-tôt nous lui préparâmes une potion purgative, & nous lui assurâmes que si elle vouloit la prendre, elle seroit incontinent guérie; elle s'efforça réellement, & la prit à diverses reprises. Cette médecine évacua beaucoup par les felles, le soir elle se trouva un peu plus tranquille, dans la nuit

elle reposa quelques momens ; ce qu'elle n'avoit pas encore fait depuis qu'elle avoit été mordue. Le lendemain je lui fis prendre quelques légers potages , & à mesure qu'elle en prenoit , le sommeil & les forces revenoient. Nous passâmes le troisieme jour à une seconde purgation ; ensuite nous lui fîmes faire usage de la poudre anti-spasmodique de Palmarius pendant environ deux jours.

Je retournai après ce tems dans ce pays , & je trouvai cette femme dans un état admirable : elle me témoigna en me voyant toute la plus vive reconnoissance , & m'assura qu'elle ne craignoit plus rien , que son sommeil n'étoit plus interrompu par des songes affreux ; mais cependant que ses cicatrices lui étoient encore très-sensibles , que quelques petits mouvemens convulsifs se faisoient encore ressentir dans son bras. Je pensai aussi-tôt qu'un caustere à cette partie remedieroit à cet accident , qu'elle seroit purgée tous les quatre jours , & qu'elle continueroit la poudre susdite. A mon retour j'écrivis à M. de Château , & lui rendis compte de l'état de mes malades & des dispositions où j'étois pour terminer leur cure : il étoit alors à Paris ; il communiqua ma lettre à M. Boyer, qui me fit l'honneur d'approuver tout ce que je proposois. J'ai suivi ces malades avec toute l'attention possible , je les ai purgés tous les quinze jours , & je

leur ai fait continuer les anti-spasmodiques pendant plus de quatre mois ; je regarde leur état comme certain.

Pour ce qui concerne les deux autres , je les ai souvent fait purger & leur ai fait prendre de la même poudre ; ils n'ont éprouvé aucuns symptômes de rage : leur traitement a été plus léger par rapport au mercure , que celui de la veuve Surville.

Nous sommes fâchés de ne pouvoir pas faire usage de quelques bonnes réflexions par lesquelles M. Rose termine le détail de ses expériences ; la place nous manque.

Nota. La morsure des animaux enragés a depuis long-tems fait échouer toutes les ressources de la Médecine ; les bains de la mer étoient de foibles ressources , plus faites pour calmer l'esprit de ceux qui avoient été mordus , que pour prêter aux Médecins des armes assurées pour combattre & détruire la rage. Il semble enfin que nous touchons au port , & que les différentes expériences que font tous les jours des citoyens généreux , vont nous mettre à portée de prévenir les suites funestes de cette cruelle maladie.

M. Default est le premier qui nous a frayé une route à la vérité , en ouvrant des animaux enragés , & en cherchant dans leurs entrailles, dans leur cerveau même, la source

de ce poison redoutable. Ce célèbre Médecin a reconnu que la rage étoit causée par des vers , ou du moins que les animaux qui périssent enragés étoient remplis de vers. En découvrant la cause, il découvrit bientôt le remède : il choisit le mercure comme un des plus puissans vermifuges ; il le conseilla comme devant être le contre-poison de la rage.

M. Darlue , dont on ne sauroit trop louer le zèle & les talens , a tiré cette méthode de l'oubli , & l'a employée avec succès sur plusieurs personnes attaquées de la rage (a). Les expériences dont il nous a donné le résultat , sont faites avec toute la sagacité possible ; mais elles nous apprennent que sur un nombre assez grand de personnes des deux sexes qui ont été mordues , il n'y en a que deux qui ont été guéries. Encore on nous permettra de faire une réflexion : les deux hommes qui avoient été mordus , n'étoient pas hydrophobes , quand M. Darlue s'est chargé de leur traitement par le moyen des frictions. On pourroit donc douter encore de l'efficacité du mercure dans la rage , puisqu'on peut dire que ceux qui en ont été guéris , n'avoient pas le signe pathognomonique de cette maladie , qui est l'hydrophobie. Il est vrai cependant que l'on doit présumer ,

(a) Voyez le Journal de Médecine , Septembre 1755 ; Avril 1756.

après le détail que nous a donné M. Darlue des morsures affreuses faites aux différentes personnes dont il a entrepris le traitement, qu'elles étoient véritablement enragées, & qu'elles seroient devenues hydrophobes, puisque tous ceux qui avoient été mordus & qui n'avoient pas reçu de frictions, sont morts dans les accès les plus violens de l'hydrophobie.

Les expériences de M. Rose sont très-intéressantes ; mais elles nous laissent également lieu de douter & de l'existence réelle de la maladie, & de la propriété spécifique du remède. Il seroit important, avant de placer les frictions mercurielles, que l'on constatât cette aversion que l'on a pour l'eau, lorsque la rage est bien décidée : c'est la première précaution qu'a pris le Docteur Nugent, avant de commencer le traitement de la fille qu'il a parfaitement guérie. Voilà le premier & jusqu'ici le seul exemple qu'il y ait d'une guérison authentique de l'hydrophobie : on en trouveroit une autre dans les Observations suivantes ; elle établit plus sûrement la vertu du mercure, & nous conduit à croire que c'est véritablement le contre-poison de l'hydrophobie. Nous croyons cependant devoir avertir qu'il y a deux tems principaux à considérer dans la rage ; celui de la rage commençante, & celui de l'hydrophobie. Dans le premier, on

peut tenter sans crainte les frictions & les pilules mercurielles. Dans le dernier, ne feroit-ce pas hazarder beaucoup & tomber dans l'empyrisme ? Dans le tems de l'hydrophobie , il y a de l'inflammation , de la douleur , de la convulsion & du spasme. Ne feroit-on pas mieux d'avoir recours d'abord aux saignées , aux émétiques , & sur-tout aux calmans & aux anti-spasmodiques , afin de s'opposer de toutes ses forces à la violence du symptôme , & d'éviter la destruction prompte & subite de la machine qui doit suivre infailliblement l'état forcé de l'hydrophobie ? L'Observation du Frere du Choiseul qui suit , nous prouve le contraire ; mais il faut bien des Observations répétées sur le même genre pour assurer une bonne théorie : c'est ce que nous espérons du tems , des circonstances , & des lumieres de ceux qui voudront bien nous communiquer leurs Observations sur ce sujet.



OBSERVATIONS

Sur la rage & la maniere de la guérir, par le Frere DU CHOISEL, de la Compagnie de Jesus, Apothicaire de la Mission de Pondichéry.

Quoiqu'il n'y ait qu'environ quatorze ans que je sois dans l'Inde, je ne crois pas que ceux qui exercent en Europe la Médecine depuis le plus grand nombre d'années, aient eu, aussi-fréquemment que moi l'occasion de traiter des gens mordus par des animaux enragés, comme chiens, chats, renards, ou mordus par d'autres personnes enragées : ici, bien plus qu'en France, les animaux, sur-tout les chiens, sont sujets à devenir enragés. Les chaleurs excessives du climat peuvent en être une cause particuliere, & leur nourriture doit y concourir. Ils trouvent peu à manger dans les maisons de leurs maîtres, communément fort pauvres, & ne vivent pour l'ordinaire que de charognes : cette viande pourrie met sans doute dans leur sang une disposition prochaine à la rage. Ces animaux ne meurent cependant point de cette maladie; mais ils communiquent par leurs morsures une rage mortelle à ceux qu'ils atta-

quent pendant l'accès de leur rage : je le dis , fondé sur l'expérience qui suit.

Un petit chien mordit au bras le fils de son maître , & lui emporta la pièce ; ce jeune homme vint pendant quelques jours chercher des emplâtres pour guérir sa plaie , & il alla se baigner à la mer pendant neuf ou dix jours. Je lui fis prendre pendant ce tems une dose de thériaque tous les matins ; je m'informai si ce petit chien avoit mordu quelqu'autre personne , s'il paroïssoit malade , s'il mangeoit & buvoit bien , &c. Sur ce qu'on me dit , je présumai qu'il n'y avoit aucun risque pour le jeune homme ; cependant un mois environ après cette morsure , il tomba malade , & mourut trois jours après. Personne n'imputa cette mort à la morsure faite par ce petit chien domestique , qui se portoit fort bien , qui n'avoit mordu aucune autre personne , & qui d'ailleurs n'avoit donné aucune marque de maladie ; cependant ce jeune homme , qui pouvoit être âgé de quinze ans , avoit eu l'hydrophobie pendant les trois jours qui avoient précédé sa mort.

Mon dessein n'est point de discourir sur la nature de la rage ; cette discussion est hors de ma portée : je me bornerai au détail de quelques faits , tels qu'ils se sont passés sous mes yeux , laissant aux personnes plus éclairées le soin d'en tirer les conséquences convenables.

Dans l'emploi de charité que j'exerce en donnant des remèdes aux malades, j'ai eu le chagrin d'en voir mourir plusieurs enragés, après les avoir traités, pour prévenir ce malheur, le mieux que je pouvois, selon les règles communes de la Médecine: d'où je compris que ceux qui ont écrit sur la rage, n'en avoient pas trouvé le remède spécifique. Palmarius, qui est entré dans un détail particulier des symptômes & des circonstances de ce mal, me paroît avoir avancé avec assez peu de fondement que les morsures faites à la face sont plus dangereuses que celles qui sont faites en tout autre endroit du corps; ce qui peut l'avoir trompé, c'est que la face n'étant pas couverte comme les autres parties du corps, la bave de l'animal enragé s'introduit plus facilement dans les plaies, au lieu que les habits qui recouvrent les autres parties, effluent les dents de l'animal enragé, & retiennent la bave. En ce climat-ci, où les habitants vont presque nus, les morsures sont toutes également dangereuses, soit à la face, soit au pied, quoique le pied soit plus éloigné du cerveau. Entre les personnes que j'ai vu mourir de ce mal, l'une avoit été mordue à la main gauche, l'autre au bras, une troisieme à la jambe, & une quatrieme à la face; delà il est naturel de conclure qu'il suffit que la bave de l'animal s'insinue dans le sang, n'importe par quelle

partie du corps , pour avoir tout sujet de craindre les mêmes suites fâcheuses.

Les Auteurs qui ont écrit sur la rage , du moins ceux que j'ai pu consulter , en ont tous parlé d'une maniere vague & obscure. Je ne connois que la Dissertation qu'a donné M. Default , qui caractérise cette maladie , conformément à ce que j'en ai observé. Ce n'est point précisément la nouveauté du remede qu'il propose dans son Ouvrage , qui m'a engagé à m'en servir. Je ne suis pas non plus de ceux qui s'attachent si opiniâtrément aux idées des Anciens , que rien ne soit capable de les dissuader , lors même que la raison & l'expérience concourent à démontrer la fausseté des opinions sur lesquelles ils s'appuient. Ce remede contre la rage , dont le Public doit la découverte à M. Default , c'est le mercure. Avant que j'en fisse usage , j'avois épuisé inutilement les cordiaux , les amers , les absorbans , les bains de la mer , & tout ce que la Médecine prescrit pour la guérison des personnes mordues par des animaux enragés ; au bout d'un mois , ces personnes mouroient avec les symptômes les plus caractérisés de la rage ; savoir , un regard affreux & même convulsif , une parole tremblante , poussant des soupirs , ne pouvant expliquer eux-mêmes le mal qu'ils sentoient , fuyant la lumiere , ayant horreur

de l'eau , & tombant en convulsion , lorsqu'on leur en présentoit à boire.

Plusieurs de ceux que j'avois traité se sont flattés d'avoir évité les accidens de la rage , & même la mort , par l'usage des remèdes communs & ordinaires que je leur faisois prendre dans les premiers tems que je traitai cette maladie ; mais je suis persuadé que les animaux qui les avoient mordus n'étoient point enragés. Les marques assignées par les Auteurs pour connoître les chiens enragés, sont quelquefois très-équivoques : on ne peut pas toujours juger à la vue si un chien est enragé , ou non ; dans cette incertitude , j'ai pris le parti le plus sûr & le plus raisonnable , qui est de supposer que ceux qui se disent mordus par quelque bête enragée , l'ont été effectivement , d'autant plus que si l'animal n'étoit pas enragé , ma maniere de les traiter ne pourroit aucunement leur nuire. Voici ma méthode , différente en quelque chose de celle de M. Défaut , & j'ose dire préférable à la sienne.

Je commence par faire une friction avec une dragme d'onguent mercuriel sur la partie mordue , en tenant ouverte , autant qu'il est possible , la plaie faite par les dents de l'animal , afin que l'onguent puisse y pénétrer. Le lendemain je réitere la friction sur tout le membre mordu , & je purge mon

malade avec un gros de pilules mercurielles. Le troisieme jour , après une friction sur la partie mordue seulement , je lui fais prendre une pilule mercurielle , ou la quatrieme partie de la dose ci-dessus. Je continue ainsi pendant dix jours à lui donner tous les matins une friction d'un gros d'onguent , & le petit bol fondant , qui communément procure deux ou trois selles au malade , & empêche que le mercure ne se porte aux parties supérieures. Les dix jours étant accomplis , je le purge de nouveau avec les mêmes pilules.

PILULES MERCURIELLES.

*Trois gros de mercure crud éteint dans un
gros de térébenthine ,
Rhubarbe choisie ,
Coloquinte en poudre ,
Gomme-gutte ,
De chacune deux dragmes.*

J'incorpore le tout avec suffisante quantité de miel écumé : la dose est d'un gros.

ONGUENT MERCURIEL.

*Une once de mercure crud éteint dans deux
gros de térébenthine ,
Suif de mouton , trois onces.*

Du tout soit fait onguent : la dose est d'un gros pour chaque friction dans la maladie dont il est ici question.

J'emploie ici la graisse de mouton , parce que la chaleur du pays empêche la graisse de cochon d'avoir assez de consistance pour pouvoir en faire un onguent.

La méthode que je viens de marquer , & le tems que j'ai spécifié , n'ont lieu que pour ceux qui se font traiter aussi-tôt après avoir été mordus ; car lorsqu'il s'est coulé deux ou trois semaines depuis la morsure , il est évident qu'il faut augmenter la dose des remèdes , & les continuer plus long-tems , parce que le mal a pris des racines plus profondes. Il est inutile d'avertir qu'on diminue la dose des remèdes pour les enfans à proportion de leur âge. Je fais faire de petites frictions aux enfans tous les jours , pendant quinze jours , & je les purge tous les trois jours avec le syrop de rhubarbe.

J'ai remarqué que les enfans & les jeunes gens sont généralement plus susceptibles du venin de la rage , que les personnes avancées en âge.

Quant au régime , je défends aux malades les choses aigres ou acides , & tous mets indigestes ou difficiles à digérer : à cela près , je leur accorde toute liberté de manger ce qu'ils souhaitent.

L'on a regardé jufqu'ici le bain pris dans la mer comme un préfervatif infaillible de la rage ; l'expérience que j'ai de tous les malades que je n'avois pas traités felon ma nouvelle méthode , m'a défabusé de cette croyance. Ils ont eu beau fe baigner journellement à la mer , aucun d'eux n'a vécu au-delà de trente ou trente-trois jours. Je ne défapprouve cependant pas ces bains , mais uniquement parce qu'ils calment l'imagination des malades. Les Indiens font d'ailleurs accoutumés à fe baigner tous les jours ; nous fommes fitués ici fur le bord de la mer : il eft indifférent que quelques lames d'eau de la mer leur paffent fur le corps , ou qu'ils fe lavent dans un étang. Ce pays étant fort chaud , on n'y a point à craindre un défaut de tranfpiration , ni les pleuréfies. Si j'étois éloigné des côtes maritimes , & dans un pays froid , je ne me prêteroïs point à cette efpece de remede , que je crois tout-à-fait inutile à la guérifon de la maladie.

En apprenant par la favante Differtation de M. Default à mettre le mercure en ufage pour prévenir la rage , je ne me fuis pas arrêté fcrupuleufement à fa méthode , je la trouve trop longue ; car pourquoi employer trente ou quarante jours pour guérir cette maladie , pendant que douze ou quinze fuffifent ? Cet Auteur ne fait ufage des frictions que de trois en trois jours ; il fe contente de

donner à son malade la poudre amere de Palmarius pendant les trente ou quarante jours du traitement ; mais j'ai plus de foi dans le mercure contre le venin de la rage , que dans la poudre de Palmarius. Le mercure donné , quoiqu'en petite dose , intérieurement & extérieurement , m'a paru bien plus capable de dissiper ce venin , que tout autre remede. C'est par cette raison que j'ai hazardé de faire prendre tous les jours pendant le tems du traitement un bol fondant , & je n'ai pas lieu de me repentir de cette pratique.

Quoiqu'il soit rare que la méthode que je mets en usage occasionne la salivation au malade , cela arrive cependant quelquefois : je ne m'en inquiète point , je suis toujours ma méthode ; j'aime mieux voir un malade saliver quelques jours , que de le voir enragé ; mais le mercure opere plus communément par les selles , sans aucune fatigue. La plupart de ceux à qui j'ai administré ce remede , ont vaqué à leurs emplois pendant le tems du traitement , comme s'ils ne prenoient aucun remede : article important dans ce pays-ci , où les gens sont si pauvres , que s'ils cessent de travailler deux ou trois jours de suite , ils manquent absolument du nécessaire. Je ne fais si la rage avoit anciennement des symptômes différens de ceux d'aujourd'hui ; mais je n'ai jamais vu d'enragé contrefaire , comme on
l'a

l'a cru, la bête qui l'avoit mordu. Je n'ai pas remarqué non plus que les enragés aient une fureur qui se manifeste par des transports qui soient périodiques. Lorsque la rage se déclare dans un homme, il meurt le troisième jour, rarement va-t-il jusqu'au quatrième, puisque toujours le premier accès l'emporte.

C'est une erreur de croire que la salive baveuse d'une personne enragée communique la rage à ceux qui la touchent; car en ma présence plusieurs personnes ont marché, pieds nus, sur la salive d'un enfant enragé qui mourut le même jour, sans qu'aucun de ceux qui avoient touché cette salive, ou marché dessus, en ait ressenti la moindre incommodité. Cette salive ou bave ne sauroit nuire qu'en pénétrant dans les chairs, & passant dans le sang.

Quant à cette fureur des malades de mordre ceux qui les approchent, je n'ai vu qu'un jeune homme qui mordit deux femmes de ses parentes. Je vais rapporter au long ce qui regarde ce fait : l'efficacité de ma méthode contre la rage sera mise en entière évidence par ces exemples.

Le 25 Mars 1753 on m'amena un jeune Indien converti, âgé de treize à quatorze ans, & on me dit qu'il avoit la fièvre avec frisson : je demandai depuis quand ; on me fit réponse que c'étoit dès la nuit même : je lui touchai les mains, il les avoit assez frai-

ches, & je ne lui trouvai pas de fièvre : je lui fis prendre quelques pilules fébrifuges que je composai avec de l'absynthe, la racine de *Colomba* (a) & le bézoard de bœuf; je lui fis donner à boire d'une tisane de crystal minéral avec la réglisse. Le lendemain 26 on le présenta à-peu-près dans le même état; je continuai le même remède. Le 27 on me le ramena encore, sans que j'apperçusse dans ce garçon d'autre différence que quelques mouvemens convulsifs dans la face, & principalement dans les yeux & dans les paupieres. J'attribuai ces accidens aux vers; je purgeai ce malade avec une dose de pilules fondantes qui le firent aller quatre ou cinq fois, & le firent vomir trois fois : je lui envoyai une petite dose de diascordium pour prendre le soir en se couchant; il passa la nuit sans dormir, & avec beaucoup d'inquiétudes. Le 28 au matin le malade, qu'on me ramena, me parut plus mal qu'auparavant : il avoit les mains un peu froides, le pouls petit & précipité, un regard déconcerté; son visage, ses yeux, ses paupieres & ses lèvres étoient agitées de convulsions; il ne parloit qu'avec peine, & d'une voix entrecoupée de soupirs. Je soupçonnai quelque poison ou venin : je m'informai des parens si leur enfant n'avoit pas mangé quelque chose

(a) On ne connoît que le *Calombé*. Voyez Lémery, *Hist. des Drogues*.

qui eût donné occasion à sa maladie, ou si quelque animal ne l'avoit pas piqué ou mordu ; on me dit que non. Je demandai au malade s'il ne se ressouvenoit point que quelque chien l'eût mordu : il me répondit qu'il l'avoit été, & me montra le dessus de sa main droite, où étoient cinq ou six vestiges des dents du chien, qui étoient demeurés plus élevés que le reste de la peau ; d'abord après cette morsure on avoit tué le chien, il y avoit déjà trente jours révolus. Je ne doutai point que ce jeune homme ne fût attaqué de la rage ; & pour m'en convaincre sûrement, je fis apporter une tasse d'eau bien claire que je voulus lui faire boire comme un remède : à la vue de cette eau, il s'échappa brusquement d'entre les bras de ses parens, protestant d'un air plein de frayeur qu'absolument il n'en boiroit pas : ses paroles furent accompagnées de divers & violens mouvemens convulsifs, qui me furent des témoignages certains de sa rage & du peu de tems qu'il avoit à vivre. Je le fis conduire promptement à l'Eglise pour recevoir les derniers Sacremens, de crainte que la fureur, qui survient toujours plus ou moins grande aux approches de la mort, ne permît point de les lui administrer ; on le transporta ensuite chez lui. Sur les trois heures après midi devenu furieux, il mordit aux bras les deux femmes ses parentes dont j'ai ci-devant

parlé. L'une d'elles étoit âgée d'environ soixante ans, & l'autre de trente. Dès que je fus averti de cet accident, je me rendis chez le malade, que j'eus soin de faire lier pour éviter de nouveaux malheurs : il mourut vers les huit heures du soir. Si j'avois plutôt connu son mal, je l'aurois vraisemblablement guéri. Pour remédier à l'accident survenu à ces deux femmes, je fis faire à chacune sur le bras mordu une friction d'onguent mercuriel que j'avois apporté avec moi. La plus âgée des deux, & qui ayant été mordue la première couroit le plus de risque, fut fort attentive à venir tous les jours chercher mes remèdes, après s'être lavée à la mer ; je la traitai de la façon que j'ai marqué ci-dessus : elle fut purgée le premier & le douzième jour avec un gros de pilules mercurielles, dans l'intervalle elle prenoit chaque jour un bol fondant, & chaque jour aussi on lui faisoit une friction sur le bras mordu, dans laquelle on employoit à chaque friction une dragme d'onguent mercuriel. Cette femme faisoit trois ou quatre selles par jour. Pendant tout le tems du traitement je n'aperçus point d'autre effet sensible du remède. Elle eut bon appétit, elle vaqua à ses affaires domestiques à l'ordinaire ; elle n'eut pas les moindres indices de salivation, & elle s'est toujours bien portée depuis deux ans & demi que cet accident lui est arrivé.

Il n'en fut pas de même de la seconde femme mordue. Elle vint les deux premiers jours se faire traiter ; ensuite elle fut trois ou quatre jours sans revenir : je l'envoyai chercher. Je lui fis d'abord quelques reproches , en lui exposant le danger qui la menaçoit , si elle discontinuoit l'usage des remèdes. Elle se soumit à une troisième friction ; mais elle ne revint plus me voir , se contentant d'aller pendant quinze ou vingt jours se laver assidument à la mer , même deux fois par jour. Elle crut en être quitté pour ces lotions , parce qu'elle se porta assez bien jusqu'au 7 Mai au soir , qui étoit le trente-neuvième depuis la morsure ; mais ce jour-là elle commença à sentir une douleur sourde dans la tête , ainsi qu'elle me le fit savoir ; je lui envoyai demi-gros d'onguent pour faire une légère friction sur le bras qui avoit été mordu , en lui faisant dire de venir me trouver le lendemain matin : elle n'y manqua pas , après qu'elle eut fait son bain dans la mer. En m'abordant , elle m'avoua qu'elle craignoit fort d'être atteinte de la même maladie que le jeune homme qui l'avoit mordue : je tâchai de lui inspirer de la confiance ; cependant je regardai sa douleur de tête comme un symptôme d'une rage naissante. Il est vrai que trente jours sont le tems ordinaire après lequel la rage a coutume de se déclarer ; mais le retardement de neuf jours pou-

voit être l'effet des trois frictions dont elle avoit fait usage au commencement. Quoi qu'il en soit, je lui fis donner un gros de pilules mercurielles; elle vomit deux fois, & fut purgée neuf à dix fois. Le jour d'après s'étant bien lavée à la mer, (car elle avoit du goût pour ce bain que je lui laissois prendre tant qu'elle vouloit) elle vint me dire que nonobstant qu'elle eût été bien purgée, elle n'étoit point soulagée de sa douleur & pesanteur de tête; que sa tête étoit devenue insensible, & semblable à une piece de bois: (ce sont les propres termes dont se servit la malade.) Elle ajouta qu'elle sentoit des douleurs au cou, dans la poitrine, dans le ventre, & particulièrement dans tout le dos. Je lui donnai une pilule fondante, & j'ordonnai une friction avec trois gros d'onguent sur le dos & sur le bras mordu. Le lendemain 10 Mai je réitérai l'un & l'autre; un gobelet d'eau que je lui fis offrir, lui souleva l'estomac, la fit reculer avec frayeur; à ma sollicitation elle vainquit sa répugnance, elle en but quelques gouttes qu'elle rejetta par le vomissement. L'hydrophobie caractérisoit trop manifestement sa maladie, pour pouvoir douter que ce ne fût une rage complète. Il est ordinaire que les malades qui ont ce dernier symptôme meurent le même jour ou le jour suivant; plusieurs expériences me l'ont appris. Le plus pressé donc fut de procurer à cette

femme chrétienne la réception des Sacre-
mens; après quoi, sans désespérer absolument
de sa guérison, je lui fis faire le soir une fric-
tion par tout le corps avec trois gros d'on-
guent. Le lendemain matin même friction :
la malade se tenoit retirée dans un coin de
sa chambre, ne voulant ni boire ni manger.
Dans ces circonstances, la salivation com-
mença à paroître, ce qui me fut d'un bon
augure. Je lui fis donner encore le soir une
friction avec trois gros d'onguent : dans la
nuit elle saliva beaucoup; le lendemain elle
se sentit considérablement soulagée de la tête :
deux légères frictions qu'on lui fit encore avec
deux gros d'onguent à chaque fois, entre-
tinrent une salivation abondante pendant toute
la journée : le jour suivant, qui étoit un Di-
manche 13. mai, elle se sentit en si bon état,
qu'elle alla se laver à la mer, vint entendre
la messe, & me demander des remèdes. Sa
présence & le changement de son état me
surprirent agréablement. J'eus la curiosité
d'essayer si l'hydrophobie étoit passée; elle
but, à la vérité avec quelque peine, la moi-
tié d'un gobelet d'eau : je fis continuer les
frictions, mais plus légères, le matin & le
soir, encore deux jours : la nuit du second
jour il lui survint un cours de ventre dysen-
térique; je ne m'en alarmai point, je for-
tifiâi intérieurement la malade avec un peu
de confectiion d'hyacinthe : la salivation, le

cours de ventre & la dyssenterie persévèrent jusqu'au lendemain, que ne voyant plus en cette femme aucun signe de maladie, & l'hydrophobie ayant entièrement cessé, je lui donnai une once de catholicon double de rhubarbe, qui la purgea doucement, & arrêta la dyssenterie, qui probablement étoit occasionnée par le mercure. Le soir, elle prit une dose de diascordium, & le jour d'après on réitéra ce même remède le matin & le soir. Enfin, par le moyen d'un gargarisme astringent je raffermis les dents de cette malade, qui avoient été un peu ébranlées; elle n'en perdit pas une : la cure fut ainsi heureusement achevée. Aujourd'hui cette femme jouit d'une parfaite santé.

Dans aucun Auteur, que je sçache, il n'est fait mention (a) qu'une personne enragée, & qui a eu les symptômes d'hydrophobie pendant trois jours, en ait réchappé; c'est cependant une guérison dont le Seigneur a permis que je fusse l'instrument.

Je ne rapporterai point ici quantité d'autres exemples de l'efficacité de la méthode que j'emploie pour préserver de la rage ceux qui ont été mordus par des animaux enragés. Je puis assurer avoir traité avec le même succès hommes, femmes, enfans, Indiens,

(a) L'Auteur ne connoissoit pas l'observation du Docteur Nugent, Médecin à Bath, dans son Essai sur l'hydrophobie, chez Cavelier, Libraire, rue S. Jacques.

Portugais, François, Maures, Métis & Arméniens, plus de trois cens personnes, fans qu'un seul ait été affligé du plus petit symptôme de rage, & cela depuis 1749 que j'ai commencé de mettre en usage les frictions mercurielles. Je ne prétends pas que tous ceux que j'ai traités fussent devenus enragés, s'ils n'avoient point eu recours à mes remèdes; mais que tant de gens mordus par des animaux aient tous été garantis des symptômes de la rage, la chose est décisive, la guérison du plus grand nombre ne pouvant être attribuée qu'à l'effet du remède que j'ai constamment employé dans toutes ces occasions.

EXTRAIT de la Lettre en forme d'Observation de M. MOREL, Démonstrateur en Anatomie & Chirurgie à Colmar, à M. Cambon, Chirurgien-Major du Régiment de Caraman, Dragons, sur une séparation considérable des os pariétaux.

Ne partagerez-vous pas, Monsieur, ma surprise & mon étonnement, lorsque je vous aurai raconté un de ces faits qui s'observent si peu, s'expliquent si difficilement, & semblent ne paroître que pour nous mieux faire sentir les bornes étroites de nos connoissances.

ces ? & quoique depuis plus de vingt siècles nous ayons accumulé une multitude de faits , & que même nous soyons parvenus à connoître le consentement ou le rapport de quelques-uns entr'eux ; il faut cependant avouer qu'il en est une infinité dont nous ignorerons toujours les causes primitives ou déterminantes ; j'ajoute , dont à peine soupçonnerions-nous la possibilité, si les sens & des sens exercés par l'usage ne nous la faisoient entrevoir.

Ce n'est point , Monsieur , un phénomène de voir dans un enfant un écartement des sutures du crâne, produit par une hydrocéphale intérieure, ou par une chute, ou un coup, &c. mais c'en est un bien singulier de voir , dans une personne âgée de vingt-quatre ans , les bords sagittaux des os pariétaux disjoints & éloignés l'un de l'autre de plus d'un pouce , & cela en conséquence d'un violent mal de tête. Vous vous attendiez sans doute à me voir assigner une cause bien différente , qui vous laissât au moins l'idée d'une puissance active : voilà cependant simplement ce qui a précédé , suivi & indiqué cette étonnante disjonction d'os. J'avois même cru jusqu'à ce jour que ce phénomène singulier n'existeroit que dans l'imagination de certaines femmelettes qui m'ont maintes fois assuré l'avoir observé , sans pour cela avoir pu me persuader de sa possibilité , encore moins de

son existence (a), j'ai donc toujours continué à regarder comme une chimere tout ce qu'on a pu dire là-dessus, & à douter que les maux de tête, quelque violens qu'ils puissent être, soient capables de produire un écartement des sutures du crâne dans des personnes chez qui l'ossification est parfaite, jusqu'à ce que j'aie vu par moi-même ce fait rare & singulier en la personne d'une Serrurriere de Sar-Louis, dont voici l'histoire.

Cette femme, présentement âgée de cinquante-cinq ans, essuya à l'âge de vingt-quatre ans une très-fâcheuse couche; les efforts & les manœuvres déplacées que l'on fit pour tirer l'enfant, occasionnerent une grande inflammation à l'utérus, celles-ci la suppression des vuïdances (b): ces humeurs

(a) Je n'avois pas lu les Ephémérides des Curieux de la Nature, car j'y eusse trouvé, Décur. I. ann. IV & V, Obs. 33, qu'un Colonel Impérial, pour avoir fait un usage excessif de vin, a eu un écartement du crâne, vers la suture coronale, de la largeur d'un pouce; cet accident lui fut avantageux, puisqu'il buvoit beaucoup plus que par le passé, sans cependant pouvoir s'enivrer. Ce fait est rapporté par Antoine Depozzis. J'eusse encore vu dans le même Livre, Décur. II. ann. IX, que Luc. Schriussius dit dans l'Obs. 230, qu'une Demoiselle ayant souffert des maux de tête violens qui furent suivis d'une discession de la suture sagitale, si grande, qu'on pouvoit y mettre le petit doigt, des purgatifs hydragogues & des sachets de sauge, marjolaine & succin la guérèrent.

(b) Dans les Ephémérides des Curieux de la Nature, Cent. X. Obs. 31, Chret. de Helwich parle d'une femme bossue & mal conformée qui, en conséquence d'une

refluant dans le torrent de la circulation , se fixerent particulièrement dans cette partie de la dure-mere qui tapiffe le fillon ou la gouttiere sagitale , & qui forme la paroi supérieure du sinus longitudinal. (a) Ces liquides arrêtés dans ces petits vaisseaux de la dure-mere subirent les mêmes altérations & vicissitudes qu'éprouvent les liquides croupifans ; ils se décomposèrent , en un mot devinrent âcres , capables par conséquent d'agacer & de froncer non-seulement le tissu vasculaire de la dure-mere , mais encore tout le système nerveux : l'un & l'autre se prouvent par les vertiges ténébreux , les tintemens

suppression ou d'un dérangement de ses regles, fut attaqué d'un mal de tête extraordinaire. Lorsque les douleurs étoient dans leur plus grande violence , & que la femme indiquoit l'endroit où elles se faisoient sentir le plus vivement , on observoit en visitant la tête , avec un écartement à la suture sagittale , de la largeur du doigt annulaire , que la femme faisoit disparaître en comprimant sa tête avec ses propres mains. Pechlinus , dans ses Observations Phys.-Méd. L. II. Obs. 40, dit qu'une vieille femme de Hambourg , qui avoit essuyé des douleurs de tête pendant trente ans , & qui avoit la suture coronale écartée , ressentoit fortement & avec douleur les battemens des arteres de la dure-mere ; on remarqua que les compressions en cette partie la soulagerent pendant quelques jours , mais les douleurs se renouvelèrent.

(a) Boor dans ses *Obs. Méd. de affectib. capit. cap. 4* , dit qu'en Irlande la séparation des os du crâne y étoit fort commune , principalement à la suture coronale , quelquefois à la sagittale ; que cela arrivoit sans cause externe. Il remarque que cette disjonction d'os étoit accompagnée de grandes douleurs de tête , avec une tension lancinante à la dure-mere ; que cet accident arrivoit non-seulement à des personnes délicates , mais aussi à de robustes & laborieuses payannes , endurcies par le froid , le chaud & le travail.

d'oreilles, & les douleurs excessives de tête qui procédoient & suivoient l'accès, qui, à proprement parler, se maintint pendant plus de trois ans dans toute sa vigueur & sans intermission sensible. Ce fut dans ce long intervalle de tems que la malade s'aperçut que les os pariétaux se séparoient, & que cette disjonction augmentoit au point à y pouvoir loger le ponce; le péricrâne, dans tout cet espace, ne trouvant plus d'appui, se replia & se déprima sur la dure-mère (& peut-être y cohéra,) la calotte aponévrotique & la peau firent de même; de sorte que cette dépression ressemble assez bien à une cavité semi-elliptique, qui se porte d'arrière en avant. Au bout de trois ans passés dans les plus cruelles angoisses, les douleurs parurent se relâcher & ne revenir que par accès: pour lors la malade eut des intermissions de sept à huit jours; ce qui continua à peu près dans le même ordre, depuis l'âge de vingt-sept ans jusqu'à celui de cinquante-cinq. Elle se plaignit souvent que sa tête étoit ouverte: on n'y fit aucune attention; on ne daigna pas même s'en convaincre, tant tout le monde étoit persuadé de l'impossibilité d'un pareil événement. J'étois dans le même sentiment, & j'y aurois persisté sans l'accident suivant.

Au mois de Juiller de l'année précédente il survint à cette femme un rhume catharreux, qui, l'obligeant à tousser & cracher fré-

quemment, augmenta extraordinairement ses douleurs de tête. Quoiqu'accoutumée depuis long-tems à ce mal, elle ne put s'empêcher de me demander du soulagement, & me pria d'examiner sa tête; je le fis: & quel fut mon étonnement, lorsque j'aperçus cette profonde dépression! Mon premier soin fut de m'informer si la malade n'avoit point fait de chute dans sa jeunesse; on me répondit que non, & que l'on n'avoit commencé à s'appercevoir de cet écartement, que lors de ces furieux maux de tête que la malade ressentit après ses couches, & dont je vous ai fait mention ci-dessus: elle-même ajouta qu'elle avoit senti maintefois la tête s'ouvrir peu à peu (ce sont ses termes,) & cela lorsque ses douleurs étoient dans leur plus grande violence. Je vous avoue, Monsieur, que l'inspection de la partie, & le récit de la malade, sur la cause de cette surprenante disjonction, m'étonnerent extrêmement, & je commençai dès-lors à sentir combien il est dangereux dans notre art de trop adhérer aux préjugés des autres & aux siens; & combien il est sage d'examiner scrupuleusement & sans partialité tous les événemens extraordinaires qui arrivent dans la nature, quand même leurs causes premières nous seroient inconnues, ou ne paroïtroient pas quadrer avec nos opinions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

R E M A R Q U E S

Sur les différentes especes de frictions , & sur les différens effets qu'elles produisent , par M. LOUIS , de l'Académie de Chirurgie.

La friction , en général , est au rang des exercices nécessaires à la santé ; c'est une des six choses non naturelles , & une espece de celles qui sont comprises sous la classe du mouvement : les anciens en faisoient grand cas , & elle est sans doute trop négligée de nos jours. Les frictions seroient utiles aux personnes qui ne peuvent , par des raisons particulieres , faire les différens exercices convenables à leur santé.

Ambroise Paré , dans son introduction à la chirurgie , réduit toutes les especes & différences de frictions à trois ; savoir , la forte , la douce & la modérée , qu'il exprime par les termes de dure , de molle & de médiocre. Dans la premiere on frotte rudement les parties , soit avec la main , soit avec de la toile neuve , des éponges ou autre chose. La vertu de cette friction est de resserrer & de fortifier les parties qui y sont soumises : si on réitere souvent , & qu'on frotte assez long-tems à chaque fois , elle raréfie , évapore , résout ,

exténue & diminue la substance des parties ; elle fait révulsion, disent les Auteurs, & détourne la fluxion des humeurs d'une partie sur une autre. J'ai vu des rhumatismes, & d'autres douleurs fixes, qu'aucun remède n'avoit soulagés, céder à ces frictions : elles sont très-efficaces pour fortifier les parties sur lesquelles il se fait habituellement des fluxions : par cette raison elles sont un moyen utile dans la cure préservative des sciaticques, & autres maladies du genre goutteux & rhumatifant, fort sujettes à récidive. On conçoit bien que le degré de force qui établit la différence des trois especes de frictions doit être relatif ; car celles qui seroient modérées sur une personne très-robuste, pourroient être trop violentes pour une personne qui seroit d'une constitution délicate. Il faut aussi avoir égard à l'âge & à la conformation naturelle des parties plus ou moins tendres & sensibles.

Les plus-grands Maîtres ont conseillé dans la cure de la léthargie, des frictions sur l'occipital & le cou, & dirigées de haut en bas ; elles doivent être d'autant plus fortes, que l'assoupissement est plus profond. Lancisi rapporte que des gens du peuple, que les remèdes les plus violens n'avoient pu réveiller d'un assoupissement apoplectique, ont été sur le champ rappelés à la vie, par des fers rouges qu'on approcha de la plante de leurs pieds.

M. Winflow, dans sa These sur les signes de la mort, dit qu'on peut exciter avec succès, dans ce cas, une sensation douloureuse avec l'eau bouillante, la cire ordinaire ou la cire d'Espagne brûlante, ou bien avec une meche allumée sur les mains, les bras, ou autres parties du corps; mais les frictions très-fortes produiront le même effet, & sont préférables à beaucoup d'égards. On lit dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature, qu'un Médecin ayant soupçonné qu'un homme qui étoit sans pouls & sans respiration n'étoit point mort, fit frotter la plante des pieds de cet homme pendant trois quarts d'heure, avec une toile de crin pénétrée d'une saumure très-forte, & que par ce moyen il le rappella à la vie.

Les frictions faites avec un linge chaud sur la surface du corps des noyés, sont un des principaux secours qui peut favoriser l'effet des moyens qui ont le plus de vertu pour les rappeler d'une mort apparente à l'exercice des fonctions vitales suspendues en eux dans ce cas : les frictions servent moins à attirer le sang du centre à la circonférence, qu'à la coagulation des liqueurs auxquelles elles donnent du mouvement. J'ai donné sur ce sujet les détails convenables dans mes observations sur la cause de la mort des noyés, & sur les secours les plus propres à les rappeler à la vie, à la suite des *Lettres sur la*

certitude des signes de la mort, chez Lambert, Libraire, à côté de la Comédie française.

La friction douce ou légère a des effets différens de la forte : elle amollit & relâche, elle rend la peau douce & polie, pourvu néanmoins qu'on emploie assez de tems à la faire, car celle qui seroit de trop courte durée seroit absolument sans effet. Ces fortes de frictions en produisent un très-bon sur les membres débilités par la gêne & la contrainte qu'ils essuient de la part des bandages, & par l'inaction, pendant le tems de la cure des fractures, des grandes plaies, &c.

Quelques personnes sont dans l'usage de se faire frotter légèrement le matin & le soir avec une brosse douce, pour ouvrir les pores & faciliter la transpiration ; elles se trouvent très-bien de ce genre d'exercice.

La friction modérée tient le milieu entre les deux autres ; elle attire le sang & les esprits sur la partie. Elle convient aux membres estropiés, parce qu'elle fait augmentation d'aliment & de nutrition, comme disent nos Anciens, d'après Galien, *Libr. de sanit. tuendâ*. On a quelquefois réussi à rappeler la goutte dans les extrémités inférieures, en les frottant modérément depuis les pieds jusqu'à la moitié des cuisses, avec une flanelle douce, de trois en trois heures, pendant un quart-d'heure à chaque fois.

En général les frictions exigent les mêmes précautions, pour être administrées sagement, que les autres exercices. Il faut être attentif au tems propre , à la quantité , à la qualité & à la réitération convénables ; toutes choses qui doivent être soumises à des indications raisonnées sur l'état de la personne , & sur l'effet qu'on se propose d'obtenir des frictions. Il faut beaucoup de connoissances pour faire avec succès les choses qui paroissent les moins importantes.

On prépare utilement à l'efficacité de l'application des ventouses , des vésicatoires & des cauteres potentiels ; à celle des fomentations résolutives , des emplâtres de même vertu , & de tous les remèdes incisifs ou stimulans , dont on se sert sur les tumeurs œdémateuses , & autres conjections de matieres froides & indolentes qu'on veut échauffer : on prépare , dis-je , au bon effet de ces remèdes par des frictions modérées faites avec des linges chauds, & assez long-tems. M. Petit parlant de l'anchylose , dans son Traité des maladies des os , dit que les frictions faites avec des linges chauds peuvent d'abord être mises utilement en usage pour suppléer au mouvement de l'article ; & que si ces frictions ne suffisent pas seules pour résoudre la synovie & dissiper le gonflement de la jointure , elles servent du moins à assurer l'effet

des autres remèdes qui , par ce moyen , agissent plus efficacement.

Le Duc d'Ascot demanda au Roi Charles IX de lui envoyer Ambroise Paré ; premier Chirurgien , pour le Marquis d'Avret son frere , qui étoit à la dernière extrémité , à la suite d'un coup de feu reçu sept mois auparavant , & qui avoit fracturé l'os de la cuisse. Dans cette cure , l'une des plus belles qu'on ait faites en ce genre , Ambroise Paré prescrivit des frictions avec des linges chauds sur la partie , pour favoriser l'opération des remèdes capables d'atténuer & de résoudre l'engorgement du membre blessé ; & il en faisoit faire le matin sur tout le corps , parce qu'il étoit , dit ce célèbre Chirurgien , grandement exténué & amaigri par les douleurs & accidens , & aussi par faute d'exercice.

Dans les sueurs spontanées ou qui arrivent par l'action des remèdes sudorifiques , aussi bien que dans celles que procure un exercice violent , tel que le jeu de la paume , &c. il est convenable , avant de changer de linge , de se faire essuyer & frotter modérément avec des linges chauds. Cette friction non-seulement nettoie le corps , en absorbant l'humidité qui le mouille ; mais elle fait sortir & exprime des pores de la peau des restes de sueur & de sucs excrémenteux qui y ont

été porté , & donne du ressort aux parties : aussi remarque-t-on que ces frictions préviennent la lassitude , effet ordinaire de l'épuisement.

L E T T R E

*A l'Auteur du Journal , par M. LE CAT ,
Maître en Chirurgie & Secrétaire perpétuel
de l'Académie à Rouen.*

M O N S I E U R ,

Je viens de recevoir à la fois sept mois du Recueil périodique , &c. savoir , depuis Juin 1755 jusqu'en Décembre même année. Je les ai parcourus , & j'y ai trouvé dans les mois de Novembre & Décembre une Replique de M. Pessaut à ma Réponse insérée dans le Recueil du mois de Juin.

Cette circonstance , Monsieur , explique mon silence ; mais je dois vous ajouter ici que quand j'aurois vu plutôt cette Replique , je n'aurois pas eu l'honneur d'y répondre. M. Pessaut quitte le ton poli & modéré qu'il avoit pris dans sa première critique : dès ce moment j'abandonne une discussion où l'esprit de parti & les personnalités commencent à aiguïser le style. La Replique de mon adversaire ne contient guère que des répé-

titions de ces premières difficultés auxquelles j'avois répondu. Je puis l'assurer que je me suis fait bien des fois toutes les objections que contiennent ses deux productions , & qu'il n'y en a aucune qui ruine les principes ou qui combatte victorieusement les faits contenus dans mon Mémoire. Sa pénétration seule lui découvrira ces vérités , quand il voudra y réfléchir. Au reste , Monsieur , je rends aux talens & au savoir de M. Pessaut toute la justice qui leur est due , lorsqu'il les dépouille de cette urbanité qui les décoreoit dans son premier Mémoire. Il est un vaillant défenseur des *humeurs peccantes* , & cette cause avoit besoin de tout son génie ; mais je suis sincèrement fâché qu'il l'emploie à perpétuer une erreur.

J'ai l'honneur d'être , &c.

MEMOIRE sur la construction & les avantages d'un nouvel instrument pour tirer l'urine de la vessie ; par M. DARAN, Ecuyer, Conseiller - Chirurgien ordinaire du Roi.

La rétention d'urine est sans contredit une des plus fâcheuses maladies auxquelles le corps humain soit exposé : elle n'est le plus souvent qu'un accident de quelques autres qui exigent chacune séparément des considé-

rations différentes, & un traitement particulier. Mais quelles que soient les causes de ce mal, il devient toujours un cas urgent. Tous les Maîtres de l'Art conviennent qu'il faut d'abord procurer une issue à l'urine, en introduisant une sonde dans la vessie.

Cette introduction n'est pas toujours facile ; quelquefois même elle est impossible. L'inflammation considérable du col de la vessie & du tissu spongieux de l'uretère, l'inflammation des prostates, le gonflement squirrheux de cette glande, forment des obstacles qui rendent l'usage des sondes ordinaires peu sûr. Leur solidité ne permet pas qu'on fasse sans inconvénient, des tentatives un peu fortes pour surmonter les difficultés qui s'opposent à leur passage. Si l'on ne peut entrer dans la vessie avec l'algalie, il ne reste d'autres expédients que de faire une ouverture au périnée ou à l'hipogastre ; ce sont les dernières ressources de l'Art : mais le cas où est le malade est extrême, puisqu'il est dans des accidens très-fâcheux, & qu'il est menacé de les voir augmenter sensiblement ; la mort même sera une suite nécessaire de son état, si l'on ne procure promptement la liberté du cours des urines retenues.

Toutes les fois que le canal sera libre, c'est-à-dire lorsque la rétention d'urine aura pour cause la paralysie du corps de la vessie, ou l'inflammation des parties qui avoisinent son

col ; & qu'il n'y aura dans l'intérieur du canal de l'uretre aucun obstacle , comme concrétions , tubercules , carnoîtés , cicatrices , &c. Dans tous ces cas , dis-je , il sera aussi avantageux que facile de sonder les malades avec l'instrument particulier qui m'a toujours réussi. Cet instrument est une algalie qu'on pourroit appeller bougie creuse : elle n'a pas l'inconvénient des sondes d'argent dont on se sert ordinairement ; & elle en a tous les avantages. Par son moyen on se fraye un passage jusqu'à la vessie , sans risquer de blesser le malade , ni de faire de fausses routes : elle reste dans la vessie comme l'algalie ; elle procure l'écoulement de l'urine & permet qu'on fasse dans la vessie les injections convenables. J'ajouterai que le malade ayant cette nouvelle sonde dans le canal de l'uretre , peut non-seulement se promener dans sa chambre , mais même aller en voiture ; j'en ai vu l'expérience sur des malades plusieurs fois , & cela n'est pas peu avantageux dans bien des circonstances. Comme je me sers avec succès depuis plusieurs années de cet instrument , & que j'ai été à portée d'en reconnoître les bons effets dans des cas de la nature de ceux que je citerai ci-après , j'ai cru bien mériter du Public en faisant connoître la construction d'un moyen également recommandable par sa simplicité , & par l'utilité dont il est dans les cas dont je fais mention.

MANIERE

Maniere de construire cet Instrument ou Sonde.

On prend une baguette ou verge d'acier d'un pied de long, qui va en diminuant proportionnellement d'une extrémité, qui a une ligne de diametre, jusqu'à l'autre extrémité, dont le diametre n'a que $\frac{2}{3}$ de ligne : on fait couler sur cette baguette un petit tuyau ou canon de cuivre de 2 pouces de longueur, lequel embrasse exactement la baguette, où il s'arrête par son extrémité; pour faire la sonde plus ou moins longue sur la baguette, il est évident que le petit tuyau ou canon pour embrasser exactement la baguette, doit être conique comme elle; à l'extrémité du canon se trouve une fente de quelques lignes, & un peu au-dessus un petit trou.

On fait passer par le trou du canon & sortir par la fente un fil de laiton que les Epingliers nomment du N^o trois, de maniere qu'on puisse le replier, le nouer, & l'arrêter vis-à-vis du trou. On introduit ensuite la baguette dans le canon, jusqu'à ce que le canon s'arrête, & l'on fait faire au fil plusieurs pas de spirale allongée sur le canon, à l'extrémité duquel on continue de le tourner spiralement sur ladite baguette, de maniere que les pas de la spirale soient le plus ferrés qu'il est possible. On continue de même jusqu'à une de ses extrémités, alors on replie le fil de laiton du

côté de l'autre extrémité, & on le coupe à quelques lignes de distance du repli : ensuite on revêt ce moule avec une toile Gautier ou Sparadrap, dont voici les proportions. Elle doit avoir 10 pouces $\frac{1}{2}$ plus ou moins, suivant la longueur du moule, 1 pouce environ de large d'un bout, & 6 à 7 lignes à l'autre, & être taillée de façon qu'elle fasse une portion d'un triangle isocelle tronqué au sommet. On coud avec un fil de soie les bords d'un bout à l'autre, comme si on vouloit faire un ourlet. On lisse ensuite la sonde à l'ordinaire par une mécanique que je ne décris point, parce qu'elle est connue de tout le monde.

Description du Stylet pour introduire dans la Sonde.

Il faut prendre une longueur de fil de laiton de 22 pouces, un peu plus gros que celui dont on aura formé la sonde ; il le faut plier en deux & les mettre l'un sur l'autre, ce qui formera 2 longueurs de fil de chacun 11 pouces, que l'on tordra bien exactement ; ensuite il faut faire fondre du plomb, & tremper le bout du stylet pour qu'il en reste une goutte comme une tête d'épingle, qu'il faut bien arrondir par tout, de façon que présentant la tête contre la joue elle ne fasse aucune douleur, afin que dans l'introduction de la sonde creuse qui doit toujours être garnie du dit stylet, rien ne puisse s'engorger dedans pour empêcher l'urine d'y

passer. Il faut que la toile dont on se servira, soit imbibée & recouverte d'un onguent, dont voici la composition.

Prenez cire vierge 8 onces, blanc de baleine 3 onces, onguent rosat 2 onces, céruse en poudre 2 onces ; faites fondre ensemble ces drogues à feu doux, en remuant le mélange jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance suffisante, qui sera telle lorsqu'en en prenant avec une spatule un peu au bout des doigts, il ne s'y attachera pas. Quand il est refroidi, pour lors on y trempe de la toile fine de Hollande un peu usée, & quand le Sparadrap est froid on le coupe par bandes pour l'usage, selon ce que j'en ai dit ci-dessus.

Le Sparadrap donne de la solidité à la sonde : il en rend la superficie égale : & les drogues adoucissantes dont il est composé, le rendent propre à empêcher l'irritation qu'un corps étranger peut causer dans l'uretre.

Il est facile d'appercevoir les raisons de la construction & de la composition de cette sonde. Il lui faut de la solidité, sans quoi elle ne pourroit surmonter les obstacles qui peuvent se rencontrer de la part de l'affaïssement de l'uretre, ou de son inflammation. Mais il lui faut en même-temps un degré de flexibilité qui lui permette de se prêter aux différentes courbures de ce canal ; c'est ce qu'on trouve dans la spirale qui forme le moule de cette sonde ; par son moyen aussi le Sparadrap n'o-

blitere point la cavité de cette sonde, quoique la chaleur de la partie l'ait ramolli; il faut même remarquer que comme son diametre se trouve souvent trop gros du côté de la pointe, pour passer sans aucune difficulté, il faut commencer par lui frayer la voie, s'il est nécessaire, avec des bougies pleines, de différent calibre. Cette introduction préliminaire de bougies pleines sera fort utile, en ce qu'elle fera connoître si le canal est parfaitement libre, comme j'ai déjà remarqué qu'il étoit indispensable qu'il le fût. Une autre raison qui demande que la sonde ait tout à la fois de la flexibilité & de la solidité, c'est qu'il faut qu'elle conserve sa fermeté, malgré la chaleur de la partie où elle doit rester, afin qu'elle ne perde point un de ses principaux attributs, qui est de donner passage à l'urine.

On est obligé de changer les sondes tous les 8 ou 10 jours, mais on ne perd pas pour cela le moule; on brûle le Sparadrap, & on recouvre le moule avec une autre bandelette.

Il ne me reste qu'à prouver par des faits l'utilité de ce nouvel Instrument. Parmi ceux que je pourrois rapporter, je me contenterai d'en citer trois, où j'ai eu pour témoins de mes succès des personnes dont l'autorité ne peut être suspecte.

Le 18 Janvier de l'année 1741 je fus mandé par Messieurs Renard, Médecin, & Guérin, mon Confrere, pour voir M..... logé rue

S. Martin, à l'hôtel de Châlons, âgé d'environ 75 ans, malade d'une rétention d'urine. Il y avoit 48 heures qu'il n'avoit pissé qu'un peu par regorgement. Cet homme, d'un embonpoint excessif, avoit une inflammation dans le tissu cellulaire du périnée & du pubis. M. Guérin avoit tenté de le sonder avec l'algalie, sans avoir pu entrer dans la vessie.

Je lui introduisis une bougie dans l'uretre jusqu'au col de la vessie sans obstacle; mais ayant trouvé le point de difficulté, j'en pris une autre plus fine & plus ferme avec laquelle j'entrai dans la vessie, sans en faire sortir une goutte d'urine. A la faveur de la route qu'avoit frayée cette bougie, je fis entrer ma sonde flexible ou nouvel Instrument, & je tirai près de trois pintes d'urine. Je réitérai cette opération quelques jours après; les parties du col de la vessie étant devenues plus souples & plus relâchées, le malade a supporté sans peine les autres opérations pendant près de trois mois de traitement, qui ont été le terme de sa guérison.

Je fus mandé au mois de Mars de la même année, rue S. Denis, près la rue de la Ferronnerie, par MM. Poissonnier, Médecin, & Guérin, pour voir M..., Marchand, âgé de 35 ans, qui avoit une rétention d'urine depuis 24 heures. M. Guérin ayant tenté l'introduction de la sonde sans succès, à cause de l'étranglement que causoit le gonflement de la prostate, je

passai d'abord une bougie pleine qui n'entra dans la vessie qu'après avoir resté à l'obstacle pendant près de 18 heures ; mais elle ne procura point la sortie de l'urine. J'introduisis le dit instrument avec lequel j'entirai une grande abondance : je réitérai plusieurs fois cette opération avec succès , & le malade guérit.

L'observation suivante montrera encore plus la supériorité de cet instrument sur ceux dont on s'est servi jusqu'ici , puisque le malade qui ne pouvoit supporter la sonde ordinaire , s'est parfaitement bien trouvé de la mienne.

M. Foubert me fit appeller le 2 Avril , rue S. André-des-Arcs , près la rue de l'Eperon , pour voir un étranger âgé de 68 ans , qui souffroit extraordinairement par la présence de l'algalie que M. Foubert avoit laissée dans la vessie après l'avoir vidée. Le malade ne pouvant la supporter , disoit qu'il préféreroit plutôt de mourir que de la garder ; de sorte que nous convînmes de lui introduire ma sonde flexible qu'il supporta sans peine jusqu'à sa guérison , qui a été parfaite en fort peu de tems.

Ce succès ne laisse rien à désirer sur les avantages de cette sonde. On pourra même étendre plus loin l'utilité de ce que je viens de dire. On se sert quelquefois après la taille ou autres opérations , de canules d'argent solides ou flexibles. Celles qu'on fera suivant la construction de celle dont je viens de parler , se-

ront plus commodes & plus douces pour les malades , que celles dont on fait usage ordinairement. M. Moreau , Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, qui a été aussi le témoin des avantages de ma sonde flexible, a éprouvé avec utilité une canule suivant cette construction, dans une incision au périnée, faite pour une maladie de vessie qui exigeoit indispensablement cette opération.

Il faut observer que dans l'usage que l'on pourra faire de cet instrument pour tirer l'urine de la vessie , ou y faire des injections, il arrive assez communément que lorsqu'on a presque vuide la vessie , & qu'on remue la sonde, l'air joint au peu de liquide qui y reste, venant à frapper l'extrémité de la sonde fait sentir un ou plusieurs petits coups bien sensibles ; & comme ceux qui ne le sçauroient pas , ou n'y feroient pas assez d'attention , pourroient croire que ce seroit un corps étranger, il est nécessaire de les avertir que c'est un effet qu'on doit attribuer aux causes ci-dessus.

Il y a des cas où ces sondes peuvent être fort utiles pour les femmes en travail d'enfant. Quand l'enfant se trouve engagé au passage, & que par les circonstances il y reste trop de tems, la malade ne pouvant point, à cause de la pression des parties, rendre son urine naturellement , & souvent ne pouvant introduire la sonde ordinaire par sa trop grande dureté, celle-ci étant plus flexible entre aisément où

l'autre ne le peut pas; & , par-là, sauve la femme d'un très-grand danger, comme l'a vu M. Levret, très-habile Accoucheur, qui me pria de lui donner une de mes sondes creuses pour femmes, de laquelle il se servit si à propos, qu'il me dit que la malade étoit en péril de perdre la vie sans ce secours. Plusieurs de mes Confreres à qui j'ai fait connoître cet Instrument, s'en sont servi avec beaucoup d'utilité, & plusieurs Médecins ont été témoins que nombre de malades auroient péri s'ils n'en avoient pas fait usage.

LETTRE

A L'AUTEUR DU JOURNAL

Sur les différentes préparations connues de l'Eau de Luce, par M. le Chevalier de la Chapelle.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir le premier volume de votre Journal de Médecine, contenant les six premiers mois de l'année 1756; j'y vois avec grand plaisir que le *Magistrat éclairé, actif & vigilant* qui a bien voulu autoriser cette nouvelle entreprise, ne pouvoit en charger quelqu'un qui s'en acquittât avec plus de zèle; je me tais sur les avan-

rages dont le Public vous fera redevable , & je me fixe à vous communiquer seulement les observations & les idées qu'a produit chez moi & chez quelques amis éclairés la lecture de ce Recueil Périodique , jointe à celle de quelques Ouvrages sur de semblables matieres. J'ai cru , Monsieur , ne devoir pas différer à vous en faire part , parce qu'elles peuvent contribuer à éclaircir les doutes qui naissent des contradictions qui nous ont répugné , qui deviendroient préjudiciables à la société.

Appliqué dès ma première jeunesse aux Belles-Lettres , ami des Arts & sur-tout de celui d'où dépend notre conservation , j'ai eu lieu d'exercer la Chymie ; c'a été une des parties de la Médecine qui m'a le plus flatté ; & c'est pourquoi j'ai saisi d'abord quelques articles de votre journal qui appartiennent à cette science.

Vous me confirmez , Monsieur , dans la pensée ou j'ai toujours été que *le caractère le plus essentiel d'une observation , c'est d'être vraie jusques dans les plus petits détails , que la plus légère supposition en ce genre peut coûter la vie à un millier d'hommes que les hypothèses ont fait beaucoup de tort aux sciences , & sur-tout à la médecine ;* suivant vos sages maximes on ne doit saisir les conjectures que pour ce qu'elles sont , c'est-à-dire , pour des supposi-

tions qui peuvent frayer quelquefois le chemin à la vérité ; mais combien d'étudiants ou de gens qui ne sont pas instruits à fond de certaines particularités, se livrent aveuglément à ce qu'ils lisent dans les papiers publics, & sur-tout dans les livres scellés de l'approbation d'un Censeur ? Combien d'autres capables d'appercevoir le faux par-tout où il se trouve, demeurent prudemment en suspens dans l'exercice de leur Art, (je veux dire de l'art de guérir) faute de pouvoir applanir les doutes qui les arrêtent, & fixer leur jugement sur l'objet qui les occupe.

Animé de ces sentimens, j'ai cru devoir m'arrêter à l'*Observation sur la morsure de la vipere, par M. Martin, Apothicaire à Auxerre*, page 412 du Journal ; autre *Observation sur l'Eau de Luce, par M. Machi, Apothicaire à Paris*, page 460, & les comparer avec une remarque insérée dans la nouvelle édition du *Cours de Chymie de Lemery, à Paris, chez Herissant, 1756*, page 517. Il m'a paru d'une nécessité indispensable pour le bien public de rapprocher sous un seul point de vue ces trois différens Ouvrages qui concernent tant la préparation, que les propriétés de ce qu'on appelle *Eau de Luce*. J'ai rapporté à ces diverses observations ce que je connois des Ouvrages de Stahl, d'Holman, de Boherhaave, & ce que j'avois été autrefois à portée de sçavoir à Paris, de

MM. de Jussieu, Silva, Helvetius, & autres grands Médecins, sur le même sujet.

L'eau de Luce, ses différentes préparations, ses propriétés ont fait le sujet des observations que je viens de citer; ces mêmes observations réunies nous annoncent des contradictions & des abus d'une conséquence infinie, comme il sera aisé d'en juger.

Commençons par le Cours de chymie de Lemery; on y trouve (pag. 517) au chap. de l'Esprit volatil huileux aromatique une note que je vais insérer ici mot pour mot.... *Cette remarque me donne occasion (c'est le nouvel Editeur qui parle) de dire ici un mot d'une liqueur qui a fait & qui fait encore aujourd'hui à Paris beaucoup de bruit, sous le nom du sieur Luce, Apothicaire de Lille en Flandres, & qu'on appelle pour cela l'Eau de Luce. Cette prétendue Eau n'est autre chose qu'une espece d'esprit volatil huileux aromatique, préparé avec l'huile de succin & étendu dans une grande quantité d'esprit de vin de la manière suivante: on met dans un flacon de crystal un demi-gros d'huile blanche de succin, sur laquelle on verse cinq ou six onces d'esprit de vin bien rectifié; on bouche le flacon avec son bouchon de crystal, & on agite fortement le tout, jusqu'à ce que les deux liqueurs soient bien unies ensemble: alors on ajoute au mélange une demi-once de sel volatil ammoniac, bien fort, bien sec,*

& bien blanc ; on secoue le flacon de nouveau pour faire fondre le sel ; lorsqu'il est entièrement dissout, on fait prendre à la liqueur une couleur bleue, en lui ajoutant quelques gouttes d'esprit volatil ammoniac teint en bleu avec la dissolution de cuivre dans l'esprit de nitre, & l'Eau de Luce est faite. On sent bien que la couleur qu'on lui donne n'est que pour le plaisir des yeux, & qu'elle n'ajoute rien à la vertu de la préparation. Ce remède est fort à la mode pour les vapeurs des femmes. On a pu remarquer que l'esprit de vin en fait la partie dominante, mais il seroit impossible autrement de dissoudre l'huile de succin.

Il suffiroit d'avoir vu une seule fois de l'eau de Luce pour décider que la préparation qu'on vient de décrire n'a pas la moindre ressemblance avec elle. Quelle activité doit-on attendre d'une douzième partie de sel volatil ammoniac avec demi-gros d'huile de succin dans une aussi grande quantité de liqueur ? Cet alkali volatil qu'on recommande bien blanc, est-il jamais autre ? Le cuivre qui, à la seule humidité de l'air, se décompose si facilement, auroit-il besoin d'être dissous dans l'esprit de nitre, puis dans l'esprit volatil ammoniac, pour en ajouter ensuite quelques gouttes au mélange qu'on vient de décrire ? On accorde que celui qui tient ainsi sa prétendue eau de Luce n'ait d'autre intention que le plaisir des yeux, ou plutôt le déguisement de

la couleur blanche qu'il n'a pas pu imiter, mais on ne conviendra pas que le métal dissous dans l'esprit de nitre, *n'ajoute rien à la vertu de la préparation.*

A la seule lecture de cette note, je n'ai pu & ne puis encore me dissuader qu'elle n'ait été glissée par erreur dans l'Ouvrage; ou peut-être l'Editeur (d'ailleurs célèbre par les longues recherches qu'il a fait sur le borax) se sera livré de trop bonne foi au rapport de quelque Artiste prétendu, qui l'aura trompé. Je ne me suis donc pas donné la peine de répéter ce nouveau procédé, persuadé (comme on doit l'être) qu'il ne produira en aucune façon l'odeur, la couleur, l'activité de la vraie eau de Luce. Quant à ses propriétés, qui doivent fixer davantage l'attention du public, & surtout celle des Médecins, l'addition d'un métal septique, qui, quoi qu'en disent certains Ecrivains, sera toujours formidable pour moi, m'a fait faire de sérieuses réflexions : l'eau de Luce étant principalement destinée à être charriée avec l'air, par les voies de la respiration, va donc porter avec elle un métal virulent, réduit à sa plus grande atténuation, & par conséquent susceptible des effets les plus dangereux : sion s'en tient à ce que les Médecins les plus sages & les plus expérimentés nous en apprennent, la prudence permettra-t-elle d'en faire de nouvelles tentatives ? Si quelques anciens Chymistes ont recomman-

dé, dans des affections épileptiques, les dissolutions du cuivre, les teintures de lune, &c. les plus sages ont évité de s'en servir. Les maximes de Stal, à cet égard, sont des loix dont je ne crois pas qu'on puisse s'écarter : voici ce qu'il dit de ces dissolutions métalliques : *Interne nunquam admittantur, utpotè nauseam, vomitum, erosiones ventriculi & intestinorum, diarrhœas, singultum, cardialgias producentes.* On me dira peut-être que cela ne doit s'entendre que de l'emploi de ces dissolutions portées par les voies ordinaires jusqu'à l'estomac ; mais je soutiens qu'il y aura aussi à craindre de l'usage du même remède, porté (pour ainsi dire) en vapeurs dans le poulmon. Quels désordres n'y produira-t-il pas ?

Je sai que les alkalis volatils, pris de même en vapeurs & charriés avec l'air, ont été expérimentés par un célèbre Médecin de la Faculté de Paris, & ont eu tout le succès qu'on pouvoit désirer dans les maux de gorge gangréneux, qui régnoient il y a quelque tems, & qui ont fait tant de ravages ; l'invention, toute simple qu'elle étoit, n'en a pas paru moins ingénieuse. Me dira-t-on que dans la même vue, en cas d'ulceres aux poulmons, la nouvelle eau de Luce bleue pourroit s'employer avec succès ? Ce seroit perdre son tems que de répondre à cette détaire, sur-tout si on se rappelle que l'Auteur du nouveau remède

l'indique lui-même pour les maladies hystrériques, & non pour celles des poumons.

Passons à l'Observation de M. Machi, insérée dans ce Journal, pag. 460 ; elle confirmera une partie de ce que j'ai avancé ; elle doit avoir paru à tout le monde bien raisonnée, & partir d'une main plus habile ou plus exercée. N'ayant jamais tenté précisément les mêmes opérations, j'ai entrepris de les répéter telles qu'il les désigne : j'ai vu une eau qui en tout me satisfaisoit davanrage que celle dont je viens de parler ; mais en comparant aussi exactement que je l'ai pu ce produit avec trois flacons de vraie eau de Luce, qui m'ont été envoyés de Paris, & d'une main sûre, je trouvai que celle-ci avoit beaucoup plus de force, & une odeur plus composée que celle de ma façon, quoique j'y reconnusse toujours à la fin à l'une & à l'autre une certaine odeur succinée plus ou moins forte.

J'ajouterai que comme depuis long-tems je garde environ cinq onces d'une espece d'eau de Luce, que je fis autrefois à Paris par des combinaisons & des doses un peu différentes de celles de M. Machi, mais toujours suivant les mêmes principes, j'ai comparé cette ancienne eau avec celle que je viens de faire, j'ai trouvé précisément la même odeur & la même pénétration à l'une & à l'autre ; quant à la couleur, celle qui est faite selon la méthode de M. Machi est bien plus nette & plus

blanche ; peut-on douter que le tems n'ait contribué à jaunir une eau qui a été faite il y a seize ans ou environ , où il faut remarquer que la vraie eau de Luce n'est pas susceptible de ce défaut , comme j'en ai jugé par l'aspect d'un de mes flacons de Paris , étiqueté de l'an 1742 , & qui a conservé la même beauté que ceux que j'ai fait venir il y a trois ans.

Toutes ces raisons m'ont engagé à m'informer de la demeure de M. Machi , pour communiquer avec lui par mes lettres , afin de tâcher de mieux réussir. Je n'ai point effectué ce dessein , parce qu'on m'a assuré qu'il n'y avoit personne de ce nom dans le Corps des Apothicaires de Paris (a). Cependant l'Auteur , tel qu'il soit , dit dans ses Observations , que *les Chymistes ont fait mention de l'eau de Luce dans quelques-uns de leurs Ouvrages , & renvoie le Lecteur entr'autres aux Observations physico-chymiques d'Hoffman , & aux Elémens de chymie de Boerhaave*. Il se plaint ensuite avec une sorte de satisfaction , ou de ce qu'on n'a pas assez compris ces Auteurs , ou de ce qu'ils n'ont parlé de ce mélange que par oui dire , & donne à entendre que *les Formules d'Hoffman & de Boerhaave ont paru impraticables*.

J'ai cru inutile de feuilleter de nouveau ces

(a) M. de Machi est un des Apothicaires gagnant Maîtrise de l'Hôtel-Dieu de Paris , & est très-bien connu par son ingénieux Mémoire sur l'Analyse des Eaux de M. Calsabigi.

deux Auteurs, ils me sont assez connus pour assurer qu'on n'y trouvera pas de formules d'eau de Luce, & je croirois volontiers que M. Machi a voulu seulement insinuer, qu'en suivant de bons principes de chymie (tels que ceux de ces Auteurs & de bien d'autres) on pourroit arriver à contrefaire la composition de ce remede, ou du moins à en préparer un capable de suppléer au défaut de l'autre. On trouvera bien dans une des Observations d'Hoffmann, où il compare les différentes distillations du sel ammoniac, soit avec la chaux vive, soit avec les cendres gravelées, l'alkali fixe du tartre, &c. qu'il indique la façon de préparer à l'instant tel sel volatil huileux qu'on voudra, à la méthode de Silvius : *Externe in affectibus soporosis, apoplexiâ, ad excitandum, non sine insigni commodo, naribus applicari potest, &, quia cum spiritu vini rectificatissimo amice jungitur, quod non fit cum spiritu salis ammoniaci ex cineribus clavellatis, vel sale alkali & sale ammoniaco parato, maximè inservit ad extemporaneam salis volatilis oleosi (secundum Sylvii methodum) præparationem.* C'est ainsi qu'Hoffmann s'explique : je laisse à juger s'il a indiqué tel sel volatil huileux plutôt qu'un autre. Il en est de même des principes généraux qui se trouvent dans Boerhaave & autres Chymistes ; les esprits volatils huileux de lavande, de citron, de rue, de sabine, &c.

auxquels on attribue les vertus céphaliques, hyſtériques, anti-épileptiques, ſont autant de ſavons qu'il appelle *mera offa ſal ſaponaceus*, *ſapones volatiles oleoſi*, & qui ne ſont point à comparer, ni pour la ſolidité de la couleur, ni pour la force, à ce qu'on appelle *eau de Luce*.

Il eſt de fait conſtant que l'alkali volatil eſt un & toujours le même par-tout, s'il n'eſt changé ou déguifé par les huiles: conſéquemment l'alkali volatil de vipères, de crâne humain, de corne de cerf, ne différent de l'alkali volatil ammoniac, que par l'huile de l'une ou de l'autre ſubſtance, qui ſe mêle au ſel dans la diſtillation. Suivant ce principe, on peut empreindre l'alkali volatil par de telle huile qu'on voudra, de l'une des ſubſtances animales, végétales ou minérales, comme de l'aſphalte, du ſuccin, ou autre matière bitumineuſe; on aura par ce moyen un ſel ſavonneux, qui prendra ſa dénomination de la ſubſtance qui aura prêté ſon huile à l'alkali volatil. Cela poſé, croit-on facile de déterminer au vrai ſi la préparation de l'eau de Luce ne conſiſte que dans l'addition de l'huile de ſuccin ou de ſon ſel, de l'eſprit de vin, ou de quelques autres huiles, à l'alkali volatil ammoniac, ſoit fluide, ſoit concret? L'alkali volatil de vipères, de crâne humain, ou quelque une de ces huiles du regne animal, ne pourroient-elles pas être de la partie? Les grands effets de l'eau de Luce

dans tous les cas où on en fait usage me le feroient croire , quoiqu'à la vérité il m'a toujours semblé que l'odeur *succinée* y dominoit. La jonction de ces huiles à celle du karabé , & sur-tout en petite quantité , permet de reconnoître celle-ci , dont l'odeur , comme je viens de le dire , s'annonce toujours dans l'examen qu'on fait de ce remède : je ne puis donc convenir qu'il y ait autant de certitude que M. Machi nous le dit , *des parties constituantes de l'eau de Luce* ; quand mes connoissances seroient encore plus superficielles , les sens seuls décident le contraire de ce qu'il avance , & j'aime mieux rester dans le doute , jusqu'à ce que de nouvelles épreuves m'aient assuré de la vérité ; s'il est possible de déterminer la différence caractéristique de quelques autres huiles combinées dans cette préparation avec celle du karabé , il ne me restera plus qu'à fixer les vraies quantités de chacune ; ainsi par degrés & par des comparaisons exactes , peut-être arriverai-je à décider la question qui est agitée.

Ne seroit-il pas à souhaiter que tant d'autres remèdes parvenus jusqu'à nous , eussent autant piqué la curiosité des Artistes ; c'eût été une preuve certaine de leurs bontés , & la Société y eût beaucoup gagné. Sans entrer dans le détail des différens motifs qui , suivant M. Machi , ont déterminé plusieurs Artistes de Paris à étudier ce secret & à employer pour

y parvenir différens moyens , que j'ignorois totalement, on ne peut disconvenir que si l'intérêt y a beaucoup de part , l'honneur a pu y participer. Le grand Geoffroi , l'un de ces Artistes célèbres , avoit , dit-on , fait pendant long-tems des tentatives inutiles sur cet objet.

Passons à la Lettre de M. Martin , pag. 412 du Journal , pour en comparer l'exposé avec ce que nous venons de dire. Les cures que M. Martin nous détaille , & dont il rapporte (*avec la modestie la plus louable*) tout l'avantage, ou plutôt l'honneur à M. de Jussieu , ont-elles été faites avec l'alkali volatil , tant fluide que concret , ou avec l'un des deux chargé d'huile de succin seule , ou de l'huile animale ? S'est-il servi d'eau de Luce bleue , blanche , ou de la jaune ? C'est ce qu'il nous laisse ignorer , & qu'il ne seroit pas indifférent de savoir , & on prend la liberté de l'inviter (a)

(a) *Voici ce que nous a mandé M. Martin* : Dans un flacon qui contenoit de l'esprit de vin , j'ai mis un peu d'huile de succin rectifiée. J'ai porté le flacon dans ma poche , ayant soin d'ajouter quelques gouttes de nouvelle huile , lorsque je m'apercevois que celle que j'avois déjà mise étoit bien dissoute ; quelques gouttes de cet esprit de vin succiné versées sur de l'esprit alkali volatil de sel ammoniac violemment agité dans le remède du mélange , m'ont fourni l'eau de Luce avec laquelle j'ai guéri ces deux personnes qui font le sujet de mes Observations. Je saisis cette occasion pour vous avertir , M. , que MM. Housset , Thienot & Millot , Médecins , ont présidé à ces deux cures , & que M. Lefrère , Chirurgien de l'Hôtel-Dieu , a sûrement bien mérité de partager avec moi l'honneur du traitement. C'est une justice que je lui dois , ainsi qu'à MM. les Médecins.

à nous faire part de la nature & de la quantité de chaque sorte de composition qu'il emploie, pour la préparation de son eau de Luce : je crois que l'alkali volatil ammoniac fait à la chaux , & chargé de sel volatil huileux de vipères , & peut-être de succin , est celui que l'Auteur a employé dans ses traitemens : quant à l'eau de Luce *vénérienne* , elle n'eût , me dira-t-on , fait aucun mal appliquée extérieurement , je veux bien l'accorder ; mais quant à l'usage interne , il seroit téméraire.

J'aurois cru d'abord cette recette d'eau de Luce un moyen tout nouveau , & je ne pouvois imaginer quel auroit été le dessein de l'Artiste qui auroit le premier teint l'eau de Luce avec le cuivre ; mais j'ai appris depuis , qu'avant que d'être rendu public , il avoit été déjà pratiqué par quelques gens , qui , fondés sur la facilité qu'ils trouvoient dans ce métal à colorer l'alkali volatil , & de plus sur l'agrément de la nouveauté qui en impose souvent en médecine , avoient espéré augmenter leur fortune & mettre bientôt en discrédit l'ancienne eau de Luce qu'ils ne pouvoient assez bien imiter ; leur intérêt personnel soutenu de l'ignorance , ne leur permettoit pas de réfléchir que l'extrême atténuation du cuivre dans cette nouvelle composition , compensoit la petite quantité de ce métal , & pouvoit devenir très-préjudiciable.

L'exposé de M. Martin est donc un préju-

gé de plus en faveur de l'eau de Luce distillée avec les sels volatils huileux, ou empreints d'huiles animales ; c'est sur quoi on s'en rapporte entièrement à la décision de M. de Jussieu , qui a le premier appliqué l'eau de Luce aux morsures de vipères , & avec succès ; toujours demeurera-t-il pour constant, (on ose l'avancer) que ce célèbre Médecin n'a jamais entendu appliquer l'eau de Luce *vénérienne* à l'usage intérieur.

Je me crois obligé de revenir aux Observations de M. Machi , & ne puis convenir avec lui que ce soit *la combinaison* de l'alkali volatil avec l'huile de succin , ou autre , qui ait embarrassé des Artistes un peu éclairés ; on n'y découvre pas autant de difficultés qu'il le fait entendre , lorsqu'on procède avec jugement & exactitude. C'est la force, l'odeur, la couleur du remède, c'est l'effet que je n'ai jamais reconnu le même dans toutes les autres eaux de Luce que l'on a faites à l'imitation de celle du fleur Dubalen ; c'est enfin une sorte d'altération ou de décomposition que deux ou trois années occasionnent , & qu'il faudroit savoir éviter : voilà quels ont été mes embarras , & peut-être aussi ceux des Apothicaires qui auront tenté la préparation de ce remède. Cette décomposition , ce changement n'arrivent point à la vraie eau de Luce.

Pour ne laisser rien à désirer *des plus petits détails* qui concernent la question dont il s'a-

git , étant contraint d'entrer dans l'énumération de toutes les particularités qui y ont rapport , j'ennuierai peut-être le Lecteur ; mais ce qui me reste à lui apprendre dans ce même Article , ne doit pas lui être indifférent : j'avois occasion lorsque je résidois à Paris , de communiquer avec le sieur *Dubalen* , qui seul y préparoit l'eau de Luce ; les liaisons que j'avois eu l'honneur d'entretenir avec des gens de la première qualité qui étoient ses vrais amis , parmi lesquels étoit M. le Comte de Baviere , m'avoient facilité de faire , pour ainsi dire , ma cour à cet Artiste ; MM. Helvetius , Silva , &c. qui par état se trouvoient en quelque façon aussi liés avec lui , & qui me paroissoient en faire grand cas , m'avoient donné une sorte de vénération pour lui , & je puis dire avec sincérité qu'il avoit toutes les bonnes qualités du cœur qu'un homme puisse avoir : ce n'étoit donc assurément pas ce qu'on appelle précisément le fardide intérêt ni la passion *pécuniaire* qui retenoit son secret ; c'étoit plutôt une sorte d'amour-propre d'autant plus pardonnable , que je ne fus pas alors le seul témoin de la générosité extraordinaire de laquelle il usoit avec les gens de tous états , & sur-tout avec les malheureux.

Je pris le parti d'écrire à ce sujet , il y a plus de dix ans , à M. Juliot (qu'un de mes amis me dit être héritier & successeur de M. Du-

balen) pour avoir son avis & des éclaircissements sur mes procédés ; il répondit à ma Lettre , me rendit des raisons assez satisfaisantes , en me prouvant l'inutilité de trois de mes opérations qui m'avoient coûté beaucoup de soins & de tems ; mais , fondé sur les mêmes principes que son prédécesseur , il ne m'instruisit pas davantage sur le point de vue que je m'étois proposé.

Tel a été le fruit de mes recherches , dont le récit n'a été dicté que par l'amitié qui régnoit entre M. Dubalen & moi.

Le détail exact que je donnerai dans la suite des nouvelles opérations (que j'ai déjà fait commencer sous mes yeux , & qui ne tendent qu'à la perfection de ce que M. Machi a si bien commencé , dédommageront peut-être le Lecteur de cette digression que j'ai cru indispensable.

J'ai l'honneur d'être , &c.



RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1756.

TOME V.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

THE NEW YORK
LIBRARY

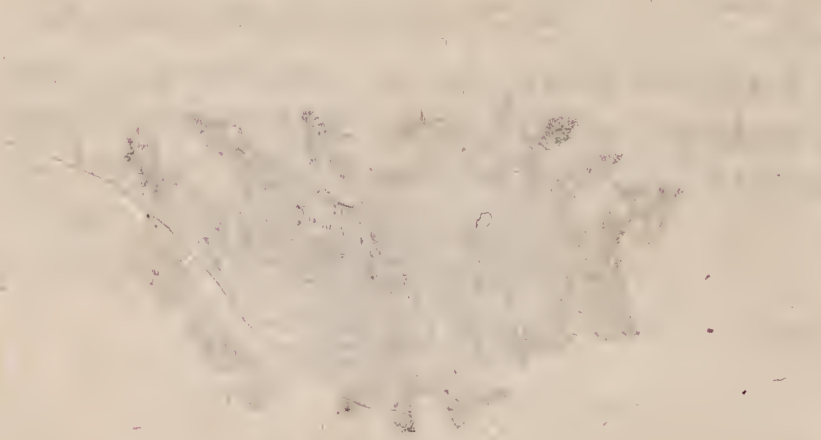
OF THE CITY OF NEW YORK

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

100 N. 4TH ST. NEW YORK, N.Y.

OCTOBER 1900

THE NEW YORK
LIBRARY



THE NEW YORK
LIBRARY

OF THE CITY OF NEW YORK

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION



RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

*Fin des Expériences sur l'irritabilité & la
sensibilité des parties , par M. le Baron
DE HALLER , Docteur en Médecine ,
Président de la Société Royale des Scien-
ces de Gottingue , &c.*

SUR L'IRRITABILITÉ ET LE MOUVEMENT
PÉRISTALTIQUE DES INTÉSTINS.

MONSIEUR de Haller a fait une mul-
titude prodigieuse d'expériences sur
des animaux de toute espèce, pour prouver le
mouvement péristaltique des intestins; il les
a irrités avec toutes sortes de stimulans. Com-
me il seroit trop long de rapporter le détail de
toutes ces expériences, nous allons faire voir
qu'elles se bornent à plusieurs chefs.

1° A démontrer le mouvement péristaltique des gros intestins , malgré le sentiment de quelques Auteurs qui l'ont voulu nier.

2° Ces expériences font voir l'extrême petitesse du diametre auquel des intestins irrités mécaniquement peuvent se rétrécir ; il se réduit presque à rien. Les Mathématiciens qui ont fixé la contraction des muscles à un tiers de leur longueur , n'ont consulté pour le calcul que la théorie.

3° M. Haller prouve que le mouvement péristaltique n'a pas besoin de l'air extérieur pour se faire voir , puisqu'il l'a apperçu à travers le péritoine.

4° Il résulte que le mouvement antipéristaltique paroît presque aussi souvent que le mouvement péristaltique naturel qui porte les matieres vers le rectum.

5° On voit la maniere avec laquelle agissent les purgatifs ; ils augmentent la contraction de l'intestin & la quantité du fluide qui y est contenu.

6° M. Haller a observé comment se faisoient les intusussceptions , telles que celles qui accompagnent le miserere ; il n'a jamais vu survenir d'inflammation , & elles se détruisent d'elles-mêmes peu de tems après qu'elles se sont formées.

7° L'opium détruit le mouvement péristaltique plus souvent qu'il ne le laisse subsister.

8° Les poisons augmentent presque toujours le mouvement péristaltique ; le sublimé est le seul qui tue avant que d'être parvenu aux intestins ; & par conséquent il ne les irrite pas.

9° Le rectum peut se décharger des excréments sans le secours des muscles du bas-ventre, au lieu qu'ils ne peuvent rien sans le mouvement péristaltique. Les forces de la respiration dépendent de la volonté ; mais elles ne sauroient procurer de selles, dès que les intestins n'y concourent pas. Qu'on irrite le rectum par le moyen d'un clystère, il se déchargera sur le champ des excréments.

10° Les intestins conservent leur irritabilité, quand ils sont détachés du corps ; elle paroît même s'augmenter, ils ne la quittent pas même, quand ils sont divisés dans chacune de leurs portions. L'irritabilité ne dépend donc pas de ce qui s'appelle sentiment. L'ame d'un homme ne sent rien de ce qui irrite des intestins qui ne sont plus partie de son corps.

11° La force mouvante des intestins dure plus que celle des muscles ; il est vrai pourtant que le mouvement péristaltique n'égale pas la constance du cœur ou de l'oreillette que l'on a remplie d'air. Les intestins pourront s'agiter une heure après la mort appa-

rente ; mais le cœur battra des cinq , sept , des dix heures entieres de plus.

SUR LE MOUVEMENT DU CŒUR.

M. Haller a observé que le cœur d'un chat continuoit ses battemens , le mouvement péristaltique étant cessé , la poitrine étant ouverte. Il a vu la pointe du cœur approcher de sa base , & il est surpris des disputes qui ont pu s'élever sur un point qui lui a paru si clair. Il a contemplé pendant plus de deux heures le mouvement du cœur d'un autre chat ; les deux oreillettes se contractoient à la fois , & peu-à-près les deux ventricules agissoient en même tems comme les oreillettes. Le ventricule gauche perdit le premier le mouvement , puis le ventricule droit ; les oreillettes continuoient pendant ce tems là d'agir ; elles palpitoient plusieurs fois , avant que le cœur pût faire une seule pulsation. L'oreillette gauche demeura immobile quelque tems après , pendant que l'oreillette droite & la veine-cave palpitoient encore. Ce fut la partie de cette oreillette la plus voisine de la veine cave qui conserva le plus constamment son mouvement ; pendant que les ventricules se raccourcissent , leur pointe s'élève un peu.

Il est bien sûr , selon M. Haller , que le

cœur se raccourcit pendant sa contraction , & qu'il s'étend & s'allonge dans son relâchement. Il est bien sûr encore , dit-il , par cent expériences que la chair du cœur ne pâlit pas dans son action. M. Haller a coupé à un chat la pointe de son cœur qui étoit en contraction , & il a vu distinctement les deux ventricules se contracter à la fois. Notre infatigable Observateur a lié les veines du cœur d'un chien , sans que le cœur ait cessé de se contracter. Il a touché avec un scalpel & avec du poison la pointe , la base du cœur , & les parties qui sont entre l'une & l'autre , l'irritabilité étoit générale. Il a essayé ensuite si la ligature des deux veines caves supprimeroit le mouvement du cœur , comme Bartholin l'a assuré ; elle n'a point produit cet effet. Il a observé de plus que dans une infinité d'animaux le cœur sort de la poitrine & se porte avec violence en devant dans l'expiration & qu'il est repompé , & retiré en arrière & en bas , quand l'animal inspire.

Voici les différens corollaires que M. Haller tire de tous les faits nombreux , & des expériences variées qu'il a faites sur le cœur.

1^o Le mouvement du cœur persiste , dans le tems que le reste du corps animal a perdu la chaleur & le mouvement. Il n'y a pas de muscle dans le corps animal dont le mouvement soit aussi constant que celui du cœur , dix heures entières après la mort apparente ,

ou après que le sentiment & le mouvement volontaire ont cessé. Le mouvement du cœur est toujours plus durable que celui des intestins ; la tête coupée , la moëlle de l'épine séparée , l'arrachement du cœur même ne suppriment pas son mouvement. Il semble que les expériences de M. Haller établissent une gradation marquée dans l'irritabilité des parties du corps animal. Les plus irritables sont celles dont le mouvement se fait de lui-même & sans irritation , & les moins irritables celles qui n'agissent qu'après un stimulus. Dans la première classe , ce sont les parties qui agissent sans discontinuer ; & celles qui mettent des intervalles à leur action , sont beaucoup moins irritables. Voilà donc l'échelle selon laquelle se rangent les parties du corps animal les plus susceptibles de mouvement , le cœur , les intestins , l'estomac & le reste des muscles.

2^o Le mouvement du cœur est provoqué & entretenu par le stimulus du sang veineux. En liant les veines caves , & en irritant le cœur , on affoiblit le mouvement. C'est la raison principale de la constance que l'oreillette droite montre dans son mouvement. La veine cave lui fournit du sang , dans le tems que le poumon n'en laisse plus passer à l'oreillette & au ventricule gauche ; la partie même de l'oreillette dont le mouvement se conserve le plus long-tems , est celle qui

touche à la veine cave , & qui en reçoit les dernières impressions. C'est encore pour cette raison que l'air poussé dans la veine cave inférieure , est la plus puissante de toutes les causes par lesquelles on peut rappeler le mouvement éteint du cœur , & qu'elle seule agit encore , quand toutes les autres irritations ne peuvent plus rien. C'est encore par-là qu'il faut expliquer l'expérience de Hooke. On rappelle le mouvement supprimé du cœur en soufflant la trachée-artère , en faisant passer du sang , & quelquefois de l'air même dans le ventricule gauche. La même théorie est confirmée par les expériences que j'ai faites , pour enlever au ventricule droit & à l'oreillette de ce côté le privilege de conserver le plus long-tems leur mouvement. Il n'a fallu pour cela qu'ôter aux cavités du côté droit le stimulus du sang , & le rendre aux cavités du côté gauche ; & j'y suis parvenu en ouvrant & liant les veines caves , en ouvrant l'artère pulmonaire , en vuidant par-là le ventricule droit & son oreillette , dans le tems que la ligature de l'aorte renferme le sang dans le ventricule & dans l'oreillette gauche. De-là vient encore que la pointe du cœur en est la dernière partie vivante , parce que c'est-là que se ramassent les dernières gouttes du sang. Le cœur est irritable par-tout ; si quelqu'une de ses parties a quelque avantage , il paroît appartenir à l'oreillette droite.

3^o Comme le mouvement du cœur persiste, après qu'on a tranché la tête de l'animal, ou qu'on en a coupé la moëlle de l'épine, & comme d'ailleurs M. Haller n'a jamais vu que le mouvement du cœur fût affecté par les irritations des nerfs, ou que ces irritations fussent capables de le rappeler, quand il avoit cessé, il paroît encore qu'on peut conclure de ces expériences, que le mouvement des muscles ne dépend pas uniquement de l'influence des nerfs, ni de leur continuité non interrompue depuis le cerveau jusqu'aux muscles dans lesquels ils vont se rendre. Il paroît au contraire qu'il y a dans les muscles mêmes une irritabilité qui leur appartient en propriété, & qui est très-forte dans les muscles vitaux.

4^o On peut tirer des expériences qu'on vient d'exposer, quelques corollaires pour assurer la manière dont le cœur s'acquitte de ses mouvemens. Il paroît, par exemple, que les deux oreillettes agissent dans le même moment; que les deux ventricules en font de même, & que le moment de l'action des oreillettes précède le moment de l'action des ventricules.

5^o Il est démontré par le parfait accord de tant d'expériences, que la pointe du cœur approche de la base, & que celle-ci approche un peu de la pointe; & il ne devoit plus y avoir de controverse là-dessus.

6° Ni le cœur, ni les muscles ne perdent de leur couleur pendant leur contraction. Le pâlisement que Harvée a vu ne provient pas de la sortie du sang qui avoit été contenu dans les petits vaisseaux des chairs du cœur ; il venoit de la sortie de celui qui avoit rempli la cavité des oreillettes & des ventricules.

7° Le relâchement du cœur n'est pas l'action naturelle d'un plan ou d'une partie de ses fibres ; car le cœur en repos, ou le cœur privé de vie, demeure dans le même état dans lequel il s'est mis dans sa diastole. Aucun muscle n'agit dans cet état de mort, & la disposition du cœur qui domine dans la diastole, n'a donc pas besoin de muscle pour naître.

8° Les arteres coronaires se remplissent dans le même tems que le reste des arteres, & le sang en sort avec plus de vivacité dans le tems qu'il est dans sa sistole.

9° Les valvules ne ferment pas si exactement les avenues du cœur. Non-seulement l'oreillette droite remplit les deux veines caves, mais M. Haller a vu le sang rentrer de l'aorte dans le cœur, & du cœur dans l'oreillette.

10° Le cœur se contracte avec vivacité ; toute la force de la main suffiroit à peine pour contenir celui d'un petit animal, & il n'est point douteux qu'il ne soullevât un poids de plusieurs livres. Mais on ne peut pas dire

qu'il serre fortement le doigt qu'on auroit fourré dans sa cavité, & le sang en sort bien mollement, quand on en a coupé la pointe.

OBSERVATIONS

Sur les maladies vermineuses, par M. DIANYERE, Docteur en Médecine, Aggrégé au Collège des Médecins à Moulins en Bourbonnois.

Les vers qui s'engendrent dans le corps humain, plus ordinairement dans le canal intestinal, sont des plus pressans & des plus cruels ennemis de la santé & de la vie : tous les Auteurs parlent des symptômes qu'ils occasionnent ; l'on est à portée de les observer tous les jours au lit des malades. L'on ne fauroit donc prendre trop de précautions pour venir à bout de les détruire. Il ne suffit pas de donner des anti-vermineux, il y a une méthode assurée dans leur administration ; nombre d'Observations, sur-tout la suivante, m'ont persuadé que celle dont je vais parler étoit fondée sur la raison.

Dans un tems où les maladies vermineuses étoient fort répandues ici, dans la ville & dans la campagne, on fit l'ouverture d'un cadavre ; le détail des symptômes de la maladie, par lequel on commença, assuroit que

c'étoit une maladie vermineuse. On avoit fait prendre deux ou trois fois des anti-vermineux, toujours joints avec des purgatifs, qui avoient produit des évacuations, mais sans faire sortir des vers. On fit l'ouverture du bas-ventre, où je trouvai plus de soixante vers joints ensemble par pelotons en divers endroits du canal intestinal : je pensai que les anti-vermineux entraînés tout de suite par les purgatifs, n'étoient pas restés assez long-tems dans les intestins pour pouvoir faire impression sur les vers. Cette remarque me confirma dans la méthode que j'ai toujours suivie de donner les anti-vermineux. C'est à des doses réitérées & proportionnées, deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures, que je fais prendre les plus efficaces ; je joins en outre à la boisson ordinaire des vermifuges supportables au goût, & des moins capables de faire impression sur les humeurs & les parties solides : j'en donne assez souvent & assez long-tems, pour qu'il y en ait presque toujours dans les intestins, & que les vers que j'affame d'ailleurs en ne donnant les remèdes que quelque tems avant & quelque tems après la nourriture, soient obligés d'en avaler ; pour les y porter encore davantage, j'allie les remèdes avec des choses douces, agréables au goût, qui leur servent d'appât. Lorsque j'ai lieu de penser que les vers sont morts, je conseille des pur-

gatifs qui ne manquent pas pour-lors de les entraîner , partie en corruption , partie en entier ; si après le premier purgatif pris , j'ai lieu de soupçonner qu'il en reste encore , je réitere la même manœuvre. Enfin je finis par un purgatif , & je ne finis que quand l'état du malade m'assure que tout est détruit , que tout est entraîné. Cette conduite ne regarde que la seule destruction des vers ; je n'empêche pas d'avoir recours à d'autres remèdes , lorsqu'ils sont nécessaires , pour parer les symptômes accidentels.

NOUVELLES EXPERIENCES

Sur les effets de l'Electricité dans plusieurs Maladies , par M. ZETZEL , Médecin Suédois.

On fait que M. Pivati , Jurisconsulte à Venise , est celui qui a fait les premières expériences au sujet de l'Electricité médicale ; leur succès a été si favorable , qu'elles ont excité l'admiration de tout le monde. Ce Savant publia en 1748 & 1749 qu'il avoit procuré du soulagement à des goutteux des pieds & des mains , à des paralytiques , & à plusieurs personnes attaquées de maladies de cette espece , en les électrisant avec des tubes de vers enduits d'un baume particulier. Ce

qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il dit avoir observé que les particules actives de quelques médicamens que l'on tenoit dans les mains, avoient été poussées dans le corps par la matiere électrique; que quelques personnes en avoient été purgées; que d'autres avoient eu des sueurs abondantes, & qu'elles avoient excité une espèce de salivation dans certains tempéramens.

M. Veratti quelque tems après confirma les expériences de M. Pivati par de nouvelles, & il en fit de particulieres qui contribuerent beaucoup à exciter la curiosité des Savans. La maniere de guérir les maladies par le moyen de l'Electricité, se répandit dans toute l'Europe; on fit plusieurs tentatives qui n'eurent pas toutes le mêmes succès. M. Jallabert a réussi dans une paralysie sur le bras, en faisant usage de l'Electricité. M. de Sauvages a guéri par le même remede une hémiplégie & un *lumbago*: M. Bianchi a traité avec succès des paralytiques & des gens attaqués de rhumatismes, en les électrisant; plusieurs Savans cependant y ont échoué: c'est ce qui a jetté sur cet objet une si grande confusion, que l'on ne peut presque rien statuer de positif & de certain.

Tel étoit le sort de l'Electricité médicale, lorsque M. Stromer, célèbre Professeur d'Anatomie, entreprit par ses expériences d'en rendre les effets plus sensibles. Comme les

expériences de M. Stromer eurent beaucoup de succès, je fus chargé par M. Rosen, premier Médecin, & par M. Stromer, de suivre les progrès de cette nouvelle méthode de combattre les maladies. Depuis deux ans j'ai eu beaucoup d'occasions de faire ces sortes d'épreuves sur différens sujets qui se sont présentés dans l'Hôpital d'Upsal : en voici le précis.

J'ai observé dans deux sujets attaqués d'une goutte sérene, que j'avois tiré inutilement des étincelles électriques des parties voisines de leurs yeux, que j'avois même excité des commotions assez fortes, sans être plus heureux ; de façon que je crois que l'on ne doit rien attendre de favorable de l'Electricité dans cette maladie.

Il n'en est pas de même des affections gouteuses : j'en ai vu quelques-unes céder à ce nouveau remède ; mais il faut observer cependant que ce changement étoit suivi d'une métastase de l'humeur gouteuse dans quelque autre partie du corps. J'ai également remarqué que pendant tout le traitement les malades étoient incommodés de maux de tête périodiques, de vertiges, de nausées, de douleurs de ventre, & que ces maux ne cessoient que quand l'humeur étoit reportée aux articulations ; quelquefois les malades étoient obligés d'uriner fréquemment, & quelquefois ils éprouvoient des sueurs co-

pieuses pendant la nuit. Je conçus delà l'espérance de venir à bout de ces maux longs & opiniâtres, en continuant le même traitement pendant très-long-tems; mais je me trompai, & bientôt après les malades éprouvoient les mêmes douleurs qu'auparavant. Il est donc évident que l'Électricité n'a point détruit l'humeur goutteuse.

Dans les maux de tête & les migraines qui provenoient d'une humeur catharrale ou rhumatisante, j'ai fait cesser les douleurs, en excitant des étincelles; mais après le traitement le mal étoit aussi violent qu'auparavant. J'ai été obligé d'avoir recours aux remèdes internes & externes, pour favoriser l'effet de l'Électricité, & pour rendre constant le calme qu'elle avoit produit.

Dans l'ankylose le succès de mes expériences étoit plus marqué. J'ai vu un homme qui avoit les membres courbés depuis plusieurs années par une humeur catharrale qui les avoit ankylosés, en recouvrer l'usage, après avoir éprouvé le traitement électrique: ce qui est bien plus surprenant, c'est que dans une ankylose du genou causée par une humeur goutteuse, & qui duroit depuis cinq ans, la partie s'est étendue de la longueur d'un demi-pied, lorsque je lui ai fait ressentir quelques commotions électriques. Dans ces sortes de maladies, il est très-essentiel d'examiner au juste quels sont les muscles qui sont privés

de mouvement : pour lors il faut en tirer des étincelles , mais bien se garder de leur donner la commotion causée par l'expérience de Leyde , & éviter de toucher aucunement aux muscles antagonistes , que l'on doit au contraire exposer à la vapeur de l'eau chaude pendant quelques heures , & ensuite les frotter avec de l'huile d'olive , ou quelque autre émollient , afin de leur donner assez de souplesse pour céder à l'effort que font les autres muscles qui agissent en sens contraire. Une autre observation qu'il est essentiel de faire , c'est que dans le commencement du traitement de ces sortes de malades , on doit avoir soin de tenir leurs vaisseaux toujours pleins , de peur que la matière morbifique ne soit portée dans quelques parties plus nécessaires à la vie.

J'ai observé que l'Électricité n'avoit pas beaucoup d'efficacité dans la surdité & dans le tintouin d'oreille. Un cylindre de métal couvert d'une matière électrique , & poussé dans le conduit auditif interne , a produit des étincelles qui ont dissout le *cerumen* des oreilles : j'ai remarqué aussi que de cette manière on pouvoit fondre le pus qui pouvoit y être contenu : dans la surdité naturelle, dans celle qui est causée par une humeur catharrale , ou qui est formée par l'humidité de l'air , l'Électricité ne peut rien. Dans l'épilepsie héréditaire , & dans celle qui provient d'une

peur, l'Électricité n'a produit ni bons ni mauvais effets.

Les étincelles électriques font tourner le furoncle en maturité.

J'ai fait dissoudre par l'Électricité trois tumeurs aux poignets, que l'on appelle des ganglions.

L'Électricité est inutile dans les vapeurs hystériques.

Dans le *lumbago*, les uns se trouvoient bien de l'usage de l'Électricité; mais quand le traitement étoit fait, leurs maux recommençoient: les autres n'en ont senti aucun soulagement. Quelquefois mes expériences ont eu un succès assez heureux, mais il survenoit immédiatement après des nausées insupportables; de façon que la force de la maladie l'a toujours emporté sur celle de l'Électricité.

Dans le mal de dents causé par la carie, par les fluxions, les catharres, la goutte, le scorbut, j'ai souvent fait ces sortes d'expériences; les uns se sont trouvés soulagés, peu en ont ressenti un succès constant. Le mal recommence ordinairement dans les vingt-quatre heures, il se fait sentir sur le soir tous les jours; il paroît cependant que le long usage de l'Électricité le détruit. Il faut observer que le cylindre électrique doit être disposé de façon qu'il y ait un ruisseau continuel de matière électrique qui produise

dans la dent un mouvement égal, jusqu'à ce que la douleur soit calmée.

Dans la constipation, j'ai répété les expériences faites en Italie avec les plus forts hydragogues, & je n'ai jamais pu réussir.

Dans l'émiplégie & la paralysie complète, j'ai eu recours à la commotion que l'on donne par le moyen de l'expérience de Leyde. J'ai mis en convulsions des muscles qui étoient paralytiques, sans voir aucun changement. Enfin par hazard j'ai observé qu'il y avoit des endroits extrêmement sensibles, où les malades pouvoient à peine supporter les étincelles électriques. Je me suis attaché à faire mes expériences dans ces parties-là, & c'est ainsi que je suis venu à bout dernièrement de guérir un Bourgeois d'Upsal qui étoit paralytique de la main. Mais pour prononcer plus sûrement sur cette maladie, j'attendrai que j'aie fait de nouvelles expériences.

Nota. Depuis que les Médecins se sont emparé de l'Electricité, & qu'ils ont cherché à l'appliquer aux maladies, on a publié plusieurs Ouvrages sur cette matiere en Allemagne, à Geneve, en Italie & en France. Si l'on en croit la guérison frappante que M. Jallabert a faite d'un paralytique par l'Electricité, & l'autorité de MM. Pivati, Verrati, Bianchi, de Sauvages, tous hommes illustres, on seroit tenté de croire que

L'Electricité est un des meilleurs remèdes de la Médecine , & un de ceux dont on peut tirer le plus d'avantages. Si d'un autre côté on fait attention aux expériences qu'ont fait plusieurs Physiciens illustres , tels que MM. l'Abbé Nollet , la Sone , Morand , Louis , les Docteurs Bianconi & Bianchini , on regardera l'Electricité comme un remède presque indifférent , ou du moins dont on pourroit encore contester l'efficacité , & on sera persuadé qu'il y a beaucoup à rabattre des merveilles qu'on lui a attribuées. Dans une pareille indécision , nous recevons avec plaisir les nouvelles expériences de M. Zetzell , persuadés qu'elles ne peuvent que contribuer à éclaircir cet objet important.

OBSERVATION

Sur le ver plat appelé tænia , par M. GONTARD , Conseiller-Médecin du Roi à Villefranche en Beaujolois.

Une femme âgée d'environ quarante-cinq ans , ayant beaucoup d'embonpoint , blonde & assez haute en couleur , vint à l'Hôpital de cette ville au commencement du mois de Juillet dernier , se plaignant seulement de lassitude , de dégoût & de nausées. Je lui fis prendre une potion cathartico-émétique,

Dans l'effet de ce remede, elle fit par les selles tout à la fois un ver long & plat, qui en sortant se rompit en trois portions, dont la somme faisoit six pieds, sans être trop tirée; car dans les endroits où il pouvoit l'être sans se rompre, il s'allongeoit extrêmement. Il ne sortit pas tout, elle en fit encore pendant quelques jours plusieurs nœuds, tous séparés. Les Sœurs qui le virent, immédiatement après qu'il fut sorti, m'assurèrent qu'elles l'avoient vu remuer. Je joignis les trois pieces comme elles devoient l'être dans l'état naturel, pour ne faire qu'un tout, dont une des extrémités, de la longueur d'un pouce, étoit parfaitement cylindrique, de la figure & de la grosseur d'une seconde corde de violon. Le bout de ce cordon, dans l'étendue d'environ une ligne, paroissoit parfaitement uni: on commençoit alors à s'appercevoir avec peine des lignes circulaires, qui devenoient ensuite plus apparentes en s'éloignant du bout, mais très-serrées & se touchant encore.

Ensuite ce cordon commençoit à s'applatir un peu, & les lignes à s'écarter aussi un peu, jusqu'à ce que, à trois pouces de l'extrémité, il fût devenu plat & mince comme un ruban. Il avoit alors une ligne de large.

Ensuite les lignes s'écartoient davantage, & laissoient par-là entr'elles des intervalles plus grands. J'appelle, avec les Auteurs, ces intervalles *des nœuds*. Ces nœuds devenoient

plus longs , à mesure que le ruban devenoit plus large ; mais cette proportion ne s'observoit que jusqu'à un pied & demi. C'est-là que le ruban avoit sa plus grande largeur , qui étoit de quatre lignes , & les nœuds avoient une ligne de longueur.

Ensuite la largeur alloit en diminuant, mais non pas également , y ayant quelquefois des endroits inférieurs plus larges que les supérieurs ; & à mesure que le ver devenoit plus étroit , les nœuds devenoient plus longs par une proportion contraire à la première. Mais la proportion constante est que depuis cette extrémité , par où j'ai commencé , jusqu'à l'autre , les nœuds devenoient toujours plus longs. A un demi-pied de sa plus grande largeur , les nœuds étoient longs d'une ligne & demie ; & à un pied & demi , c'est-à-dire à trois pieds de l'extrémité , au milieu du tout , ils étoient longs de deux lignes.

Suivant cette proportion , à l'autre extrémité , qui étoit l'endroit qui s'étoit séparé de ce qui étoit resté dans le corps de la femme , le ruban étoit le plus étroit , & le dernier nœud le plus long , ayant quatre lignes de long & une de large. A cette extrémité les nœuds se séparoient , pour peu qu'on les tirât , ou presque en les touchant : il sembloit qu'ils ne tenoient les uns aux autres que par quelque viscosité ; ce qui me fit penser que ce devoit être le côté de la queue , puisque l'autre extrémité résistoit extrêmement à sa

féparation, jusqu'au point qu'elle s'allongeoit de plus de moitié avant que de pouvoir se rompre. Aussi quoiqu'en sortant il se fût rompu en trois portions, ce n'avoit été qu'au-dessous de la plus grande largeur, de façon que la première portion, qui étoit la supérieure, avoit près de trois pieds. Cela m'engagea à examiner avec un microscope simple l'extrémité de cette portion qui finissoit en cordon.

Le bout étoit arrondi & paroissoit fini naturellement, je veux dire, non détaché d'un autre. On voyoit sur cet arrondissement quatre éminences rondes, ressemblant en quelque façon au bout des cornes des limaçons, au milieu desquelles sortoit un point noir, qui au bout de deux ou trois jours (le tout étant conservé dans de l'eau-de-vie) parut un peu allongé. Sur cette extrémité, dans l'étendue d'environ un pouce, que j'ai dit ressembler à un petit cordon, on voyoit au microscope quelques poils comme ceux des chenilles, qui étoient dispersés çà & là: pour mieux m'assurer si cette extrémité étoit naturelle, je la rompis dans l'endroit où le cordon ne s'applatissoit pas encore; il résista considérablement. J'examinai avec le microscope les deux bouts séparés, ils n'étoient point arrondis; leur surface étoit absolument plane, terminée chacune au bord par une des lignes circulaires: il paroissoit au milieu un point noir sans éminence.

Les

Les nœuds , & par conséquent tout le ver , sont si plats & si minces , qu'on ne peut pas en déterminer l'épaisseur ; ils le sont autant au milieu qu'à leur bord. Ceux de la queue cependant paroissent plus minces que ceux de l'autre extrémité ; ils sont unis , parfaitement blancs , sans aucune tache , ni aucune raie longitudinale dans le milieu , telle qu'on la voit sur un de ceux qui sont gravés dans Sennert. Ces nœuds paroissent sortir les uns des autres , les inférieurs des supérieurs. La ligne circulaire qui termine un nœud inférieurement , forme un petit rebord , du dedans duquel sort le nœud inférieur ; & quand ces nœuds se séparent , l'inférieur se dégage du rebord supérieur.

La femme qui portoit ce ver sentoît de tems en tems , depuis quelques années , principalement dans la région ombilicale , comme quelque chose qui montoit & descendoit ; alors elle éprouvoit des feux & des rougeurs au visage avec des foiblesses , & quelquefois des maux de cœur. Elle n'avoit jamais eu de faim extraordinaire , elle étoit même souvent dégoûtée ; & quand elle avoit mangé , elle ne s'en trouvoit pas mieux. Depuis la sortie de ce ver elle ne sentit plus rien remuer dans les intestins ; mais elle fut tourmentée pendant quelques jours de vents qui faisoient du bruit dans le colon , ce qui venoit

sans doute de la putréfaction des nœuds qui restoient , & qu'elle rendit tous séparés , ou en fragmens pendant quelques jours , au bout desquels les flatuosités cessèrent.

De cette observation il est aisé de tirer quelques conséquences. 1^o Il faut que l'extrémité qui ressemble à un cordon , soit la tête , ou la partie par où l'animal prend sa nourriture ; que le reste jusqu'à sa plus grande largeur soit le corps , que ce qui suit soit la queue , & que les nœuds qui se séparent si aisément soient comme les superfluités dont l'animal se décharge à la moindre occasion , au moindre tiraillement que produit le mouvement des intestins : aussi voit-on ceux qui ont ce ver en faire souvent , qu'on dit ressembler à des semences de courges.

2^o Il faut qu'il ne soit pas un composé de différens nœuds , qui déjà formés se joignent ensemble pour ne composer qu'un tout. Il faut au contraire que ce ver en croissant forme des nœuds qui sortent , pour ainsi dire , les uns des autres , & poussent les plus anciens qui se trouvent à la queue , & qui devenus mûrs , pour me servir de ce terme , & sans vie , se séparent avec une si grande facilité. Cette opinion est fondée sur ce qu'il ne paroît point de nœuds à la tête & à une grande partie du corps , & qu'à ces endroits il résiste autant à son déchirement que pour-

roit faire une membrane assez forte. On ne peut pas dire que ces parties soient un composé de nœuds déjà formés avant leur union : c'est donc de cette partie supérieure que sortent les nœuds dont l'inférieure est composée.

3° Il n'est pas toujours vrai que ce ver cause une faim extraordinaire & une maigreur considérable, comme quelques-uns le prétendent, & que pour se délivrer des inquiétudes qu'il produit quand il a besoin d'alimens, il faille que le malade mange, surtout des choses du goût de l'animal, comme du lait, &c.

4° Le vulgaire appelle ce ver, *solitaire*, apparemment parce qu'on croit qu'il ne se trouve jamais avec d'autres, soit de la même espece, soit d'une espece différente. La dernière opinion seroit fausse, puisque cette femme m'a dit avoir fait un ver rond ordinaire, environ un mois avant la sortie de celui-ci.



OBSERVATION

*Sur un gonflement squirrheux du foie , par
M. BON, Médecin à Sezanne.*

Le troisieme jour de Mars de la présente année, le sieur Hubert Matthieu, habitant d'une Paroisse qui est à deux lieues de Sezanne, me fit prier de me transporter chez lui pour voir son épouse, âgée de vingt-six ans, languissante depuis plus de six mois. Je trouvai la malade au lit, qui me dit qu'elle avoit eu la veille une fièvre assez violente ; elle n'en avoit point pour lors.

Ce dont elle se plaignoit principalement, étoit, 1^o une difficulté de respirer continuelle, occasionnée, dit-elle, par quelque chose qui lui étoit monté dans l'estomac, & qui lui causoit cette gêne dans la respiration ; 2^o un poids & un gonflement qui survenoient aussitôt qu'elle avoit mangé, en quelque petite quantité que ce fût : ces symptômes augmentoient, & elle ressentait une distention à la région de l'estomac ; 3^o une douleur de tête & des étourdissemens presque continuels qui devenoient plus violens après le repas ; 4^o un engourdissement & des picotemens dans la moitié du corps du côté droit ; 5^o un crachement de sang continuel : le sang qu'elle

crachoit , étoit clair & séparé des autres crachats.

En l'interrogeant , elle me dit qu'il y avoit plus de six mois qu'elle avoit une dureté qui occupoit tout le côté droit du ventre ; que lorsqu'elle marchoit , elle sentoit un tiraillement considérable de ce côté-là ; que lorsqu'elle vouloit se baïsser pour prendre quelque chose à terre , elle sentoit cette dureté qui formoit un corps très-solide de ce côté-là ; qu'elle ne pouvoit se tenir couchée sur le côté gauche , sans éprouver un tiraillement considérable qui la faisoit beaucoup souffrir , & qu'elle ne pouvoit absolument dormir sur ce côté-là.

Elle se plaignoit encore d'une boule qui , selon ce qu'elle disoit , parcouroit toute la capacité du ventre où la tumeur ne s'étendoit pas , s'arrêtoit tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre ; en outre elle avoit la bouche habituellement pâteuse , un défaut d'appétit , & une abondance de pituite qui l'incommodoit très-souvent : elle étoit avec cela très-bien réglée.

Elle me dit encore qu'il y avoit près de trois ans qu'elle avoit ressenti des douleurs sourdes & des tiraillemens en-dedans des fausses-côtes du côté droit ; que ces douleurs & ces tiraillemens avoient toujours continué depuis , mais qu'il n'y avoit guere que six mois que cette dureté étoit devenue aussi considérable qu'elle étoit. M iij

Avant ces tiraillemens , elle avoit eu un abcès au-dessus de la fesse droite, qui n'avoit suppuré que quelques jours , & que le Chirurgien qui l'avoit traitée, avoit, disoit-elle, conduit à une prompte guérison. Cet abcès étoit survenu à la suite d'une couche, pendant laquelle cette femme ne s'étoit pas apperçu que les évacuations nécessaires pendant ce tems eussent été moins abondantes que dans ses autres couches.

Je reconnus par le tact que cette tumeur occupoit près de la moitié de la capacité du bas-ventre, s'étendant de haut en bas depuis les fausses-côtes jusqu'à près de quatre travers de doigt au-dessous du nombril : de droite à gauche , elle s'étendoit supérieurement depuis la dernière des fausses-côtes du côté droit , jusques vers l'endroit où le cartilage de la troisième des fausses-côtes du côté gauche s'unit avec le cartilage des deux premières ; & inférieurement depuis la partie postérieure de la crête de l'os des isles du côté droit , jusqu'environ deux travers de doigt au delà du nombril.

Cette tumeur avoit la même dureté & la même résistance que les côtes, & étoit un peu plus élevée. Il y avoit un endroit au-dessous du cartilage de la troisième fausse-côte du côté droit qui excédoit le reste de la tumeur, & qui formoit comme une petite tumeur à part , moins dure que le reste, où

je n'apperçus cependant aucun signe de fluctuation. Il y avoit aussi un endroit douloureux, & dans les différens tems que j'ai touché le ventre pour reconnoître l'état de la tumeur, j'y ai presque toujours trouvé, tantôt un endroit, tantôt un autre qui étoit douloureux.

La malade me conjura de lui apporter tous les secours possibles. Je lui dis que je ne pouvois pas décider sur la possibilité d'une entière guérison, qu'elle n'eût usé de remèdes pendant long-tems, & que dans le cas où cette guérison paroïssoit possible, ce seroit l'ouvrage de plus d'une année. Elle parut se résoudre au traitement que je lui proposai, malgré la répugnance qu'elle avoit pour les remèdes.

Comme cette femme me dit avoir toujours été d'une bonne santé avant sa dernière couche, & qu'elle n'avoit ressenti si vivement tous les maux dont elle se plaignoit, que depuis que cette dureté du bas-ventre s'étoit accrue si considérablement, je ne doutai nullement qu'ils ne dépendissent tous de ce gonflement squirrheux du foie; & malgré le crachement de sang, je ne fis pas de difficulté, après une saignée préliminaire, de faire prendre à la malade un eau minérale composée de sel d'epsom & de tarte stibié, laquelle produisit une évacuation par haut & par bas. Je lui fis user les trois jours suivans d'une

M jv.

tifane laxative composée comme les tisanes royales. Ces premiers remèdes ont eu tout le succès que j'en avois attendu ; l'engourdissement & les picotemens qui occupoient la moitié du corps , disparurent entièrement , & depuis ce tems la malade n'en a rien ressenti ; la difficulté de respirer diminua aussi beaucoup. La malade se sentoît dès-lors plus de liberté pour marcher , & n'avoit plus tant de peine à se tenir couchée sur le côté gauche ; elle se trouvoit aussi dès-lors foulagée , par rapport à son mal de tête & aux étourdissemens. Le crachement de sang ne parut point diminuer , & la malade disoit sentir toujours comme une barre , lorsqu'elle se baïsoit à terre. Le symptôme d'affection hystérique caractérisé par cette boule qui remontoit , disoit-elle , jusques dans son estomac , subsistoit toujours.

La tisane que je prescrivis à la malade , & dont elle a toujours usé , a été faite avec les racines d'oseille & de patience sauvage , & le sel de duobus à la dose d'un demi-gros , & ensuite d'un gros dans près de trois demi-septiers d'eau, mesure de Paris ; c'est la quantité la plus grande que j'aie pu lui en faire prendre par jour. Comme elle s'étoit aussi plaint de constipation habituelle , je lui fis user , de deux ou trois jours l'un , de pilules aloëtiques , dans lesquelles j'avois fait entrer un peu de jalap : elle prenoit à la fois deux

ou trois de ces pilules , qui pesent chacune environ douze grains ; elle n'en a usé que pendant quatre à cinq semaines , le ventre au bout de ce tems a repris sa liberté ordinaire , sans le secours de ces pilules.

La malade ne put supporter les bouillons amers & apéritifs que je lui prescrivis au bout de quelques tems : pendant trois jours qu'elle en fit usage , elle éprouva un mal d'estomac & des symptômes de vapeurs assez violens ; elle eut recours aux pilules aloëtiques , qui , en lâchant le ventre , firent disparoître tous ces symptômes.

Elle n'usa donc , pendant près de deux mois , que de la tisane ordinaire que je lui avois prescrite , de pilules aloëtiques & de purgations réitérées tous les douze ou quinze jours , avec le sel d'epsom & le tartre stibié ; & le lendemain une tisane laxative. Par l'usage continuel de ces remèdes , le succès qu'on avoit obtenu des premiers augmenta , & au commencement du mois d'Avril le crachement de sang disparut entièrement ; la difficulté de respirer , le mal de tête & les étourdissemens diminuerent de plus en plus. La malade commença à pouvoir dormir sur le côté gauche ; le manger ne l'incommoda plus tant , & les tiraillemens en marchant ne furent plus si considérables : elle ressentoit encore pourtant une espèce de barre , en se baissant à terre ; le débordement de

pituïte devint aussi plus rare , & l'appétit commença à revenir.

Je reconnus par le tact que la tumeur étoit un peu diminuée ; la petite tumeur qui excédoit le reste avoit disparu ; le symptôme d'affection hyférique revenoit très-rarement.

Sur la fin du mois d'Avril , je préparai la malade à des remèdes plus actifs par les demi-bains , dont elle eut bien de la peine à faire usage pendant douze jours une seule fois le jour , trouvant ce genre de remède trop gênant. Après avoir fait précéder quelques purgations de la nature des premières , je lui donnai un opiat apéritif composé de gomme ammoniac & de sel végétal , réitérant toujours les purgations tous les douze ou quinze jours.

Depuis que la malade eut fait usage des bains , & eut commencé celui des apéritifs en substance , tous les symptômes qui accompagnoient le gonflement squirrheux du foie , sont entièrement disparus , c'est-à-dire , que la malade n'a plus ressenti ni douleur de tête continuelle , ni étourdissemens , (excepté une migraine à laquelle elle a toujours été sujette , & qui lui revient lorsqu'elle se fatigue plus qu'à l'ordinaire ;) elle ne se plaint plus de sa pituïte , elle a l'appétit qu'elle avoit avant sa maladie , elle mange en même quantité sans en être incommodée , plus de difficulté de respirer ; elle se couche aussi aisée-

ment sur le côté gauche que sur le droit, & y dort également; elle ne ressent plus cette barre en se baissant, ni ces tiraillemens en marchant; plus de symptôme d'affection hystérique; elle est dans un embonpoint d'une personne en parfaite santé, ayant le visage vermeil. J'ai oublié de dire que la première fois que je la vis, elle étoit bouffie, & qu'après les premières purgations, elle eut le visage tiré & d'un jaune pâle.

A l'égard du gonflement du foie, voici ce que j'ai observé jusqu'au 19 de ce mois, où j'ai cessé de la traiter. Le 4 Mai, lorsqu'elle étoit encore à l'usage des demi-bains, je reconnus par le tact que la tumeur s'étoit considérablement amolie, sur-tout pas le bas, où elle prêtoit beaucoup sur la main. Le 22 Mai je prescrivis à la malade des cataplasmes émolliens & résolutifs pour la nuit, & un emplâtre fait avec de la gomme ammoniac purifiée pour le jour; cet emplâtre parut lui faire plus de mal que de bien, & elle n'en appliqua que pendant trois ou quatre jours. Le 25 Mai la tumeur se trouva très-amollie, aussi bien du haut que du bas, & diminuée en tout sens, n'excédant pas d'un travers de doigt le nombril de haut en bas, & l'excédant à peine de droite à gauche: supérieurement la tumeur ne tomboit plus, & on pouvoit très-facilement enfoncer les doigts par-dessus les fausses-côtes. La

malade n'avoit pas encore pour-lors appliqué l'emplâtre de gomme ammoniac. Je fis retrancher des cataplasmes les feuilles de mauve, & augmenter à proportion la ciguë qui y entroit pour les rendre plus résolutifs, & je fus bien surpris le 29 Mai de trouver la tumeur médiocrement durcie du haut, & même un peu plus élevée : elle étoit cependant un peu diminuée du bas ; car elle atteignoit à peine le nombril de droite à gauche, & l'excédoit à peine de haut en bas.

Je prescrivis alors à la malade les demi-bains pendant une semaine, & quoiqu'elle me parût s'y résoudre aisément, elle ne les prit cependant pas. Mon dessein étoit de lui prescrire de tems en tems ces demi-bains, afin de pouvoir augmenter sans danger les apéritifs en substance, soit en dose, soit en force, & de lui faire prendre aussi d'autres remèdes que je regardois comme plus actifs, & avec lesquels j'espérois parvenir à dissiper cette tumeur ; mais depuis ce tems il ne m'a plus été possible de la conduire : elle n'a plus usé de remèdes que suivant sa fantaisie, tantôt elle n'en prenoit point du tout, tantôt elle en prenoit en bien moindre dose qu'auparavant.

Le 7 Juin, je trouvai la tumeur un peu augmentée dans sa partie supérieure, excédant un peu le niveau des fausses-côtes ; le bas de la tumeur étoit dans le même état que le 29 Mai.

Je vins à bout de persuader à la malade de recommencer l'usage de l'opiat apéritif ; ce qu'elle a exécuté assez mal jusqu'au 29. Je lui fis recommencer l'application des cataplasmes , que je rendis plus émolliens ; ce même jour elle me dit que le traitement auquel je voulois la réduire , étoit incompatible avec son état , vu que les travaux de la campagne alloient devenir considérables , & qu'elle ne pouvoit absolument s'y prêter. Comme elle me tint le même langage le 19 de ce mois , & que je m'apperçus que les apéritifs en substance , quoique pris en petite dose , commençoient à l'échauffer , je pris le parti de me retirer , en lui disant que les remèdes intérieurs que je pourrois lui prescrire en substance , sans les précautions auxquelles elle ne vouloit pas se prêter , ne lui serviroient pas beaucoup , & qu'il étoit même à craindre qu'ils ne lui devinssent nuisibles. Ce même jour je trouvai la tumeur à peu près dans le même état que le 25 Mai , c'est-à-dire qu'elle étoit amollie & diminuée du haut comme du bas , & qu'on pouvoit enfoncer les doigts par-dessous les fausses côtes.

Les reproches qu'on fait souvent à la médecine , de ne pouvoir guérir certaines maladies , retombent donc pour la plus grande partie sur les malades eux-mêmes , qui manquent fort souvent au Médecin. *Nec verò*

Satis est Medicum suum fecisse officium, nisi suum quoque ægrotus, suum adstantes faciant, sintque externa ritè comparata. Hip. aph. I. On voit que pendant l'espace de trois mois & demi que la malade a usé des remèdes que la médecine prescrit en pareil cas, quoiqu'elle l'ait fait assez négligemment sur la fin, le succès qu'elle a obtenu lui donnoit de puissans motifs d'espérer une guérison radicale; car le foie paroît assez bien faire ses fonctions par la parfaite santé dont elle jouit d'ailleurs: on pouvoit donc raisonnablement espérer d'y faire passer les médicamens.

Dans la conduite que j'ai tenu pendant tout le tems que j'ai gouverné la malade, je n'ai presque fait autre chose qu'exécuter ce que prescrit la médecine en pareil cas: ce qui a fait l'objet de mon travail dans ce traitement, a été l'attention continuelle que j'ai eu à observer quels étoient les médicamens qui pouvoient blesser la malade, & ceux qui la soulageoient.

Dans le choix que j'ai fait des apéritifs, j'ai préféré, parmi les végétaux, ceux qui contiennent une substance extracto-résineuse, pour deux raisons; la première, c'est que les bouillons amers, qui ont si fort incommodé la malade pendant les trois jours qu'elle en a usé, étoient composés avec des plantes qui ne contiennent que des par-

ties échauffantes : n'en ayant plus employé depuis ce tems-là, elle ne s'est mal trouvée d'aucun remede interne. La seconde, c'est que les extracto-résineux sont les médicamens les plus propres à être portés jusqu'aux dernieres sécrétions, & jusques dans les vaisseaux les plus éloignés du centre de la circulation : cette seconde raison m'avoit engagé à choisir le sel végétal pour les opiat apéritifs.

La soustraction des émolliens, dans les cataplasmes, a, comme on voit, reculé le progrès des autres remedes ; cette faute eût pu être promptement réparée, si la malade eût fait usage des demi-bains.

Je ne parle pas des autres remedes que j'avois dessein d'employer, si j'eusse continué à traiter la malade, mon dessein n'étant que de rapporter une observation, & nullement de disserter sur les facultés des médicamens.



L E T T R E

De M. LEBEUF, l'ainé, Chirurgien à la Roche-Chalais, près Coutras, à l'Auteur du Journal, sur un homme qui est réglé par la verge, comme une femme l'est par le vagin.

M O N S I E U R,

Vous connoissez la nature ; vous savez combien elle est merveilleuse ; mais on peut dire que si elle nous donne lieu d'admirer sa fécondité dans la reproduction des especes, elle n'est pas moins surprenante dans les différens dérangemens auxquels elle est exposée. En voici un exemple, dont vous pourrez apprécier la singularité. Je vais vous en faire un détail très-concis, & n'attendez pas de moi d'autres couleurs, d'autres graces & d'autres ornemens, que ceux que se permet la simple vérité.

Je fus appelé, le 24 Juin dernier, pour voir le Berger d'une métairie, qui étoit tombé sur le cartilage xiphoïde. Je m'informai des accidens qui avoient suivi sa chute ; ils se bornoient à une simple douleur. Je me disposai néanmoins à le saigner ; mais la maîtresse du logis me dit confidemment que cette opéra-

tion pourroit avoir des suites fâcheuses, parce que son valet lui avoit dit qu'il avoit ses regles. Cet avis me causa un extrême étonnement, & si je n'avois été convaincu de la simplicité de la payfane, j'aurois pensé qu'elle vouloit me surprendre ; mais persuadé de sa bonne foi, je tournai mes soupçons du côté du malade, que je croyois avoir des raisons pour recourir à cette supercherie. Je m'approchai de son lit, je découvris le cartilage xiphoïde, qui étoit dans son état naturel ; je considérai aussi le sein gauche, que je remarquai être d'une grosseur beaucoup plus considérable que celle des mamelles des hommes. Je crus au premier coup d'œil que cette tumeur étoit emphisématique, j'y portai la main ; mais il se couvrit si promptement, que je ne pus pour l'instant m'assurer de rien. Ce procédé m'intrigua ; je le pris pour l'effet de la pudeur, & je commençai à croire que je traitois une fille sous l'habit d'un garçon. Ma curiosité augmenta ; & pour la satisfaire, j'imaginai différens prétextes pour considérer plus attentivement cette partie. J'y réussis, & je ne trouvai rien dans sa figure, qui ne servit à augmenter ma défiance : sa base étoit ronde, bien circonscrite, & formoit, sans affaissement, une pyramide bien soutenue ; le mamelon étoit bien sorti, l'aréole brune, de grandeur ordinaire ; enfin il avoit la figure & les attributs du teton d'une fille.

de vingt ans ; c'étoit aussi l'âge de mon malade , qui d'ailleurs étoit blond & bien constitué. Après cet examen je lui témoignai mon étonnement sur le volume de cette partie ; je lui fis plusieurs questions sur l'état de son sexe , & je lui déclarai la confiance que m'avoit fait sa maîtresse. Il demeura interdit , il rougit ; mais il avoua après qu'il étoit vrai que depuis deux ans il étoit sujet à une évacuation de sang par la verge , dont les retours étoient réglés comme ceux de la lune. Il ajouta que cet écoulement duroit environ deux jours , à la quantité de quatre onces de sang plus ou moins , (autant que je pus le conjecturer par la quantité de sang qu'il avoit rendu dans le période présent de ses regles ,) suivant l'espace qui s'écouloit entre chaque évacuation , qui étoit avancée ou retardée , sans qu'il éprouvât le moindre changement pour sa santé. Il m'a assuré qu'il ne ressentoit précédemment aucune douleur aux reins , ni aux parties de la génération ; il n'est averti par aucun signe , & communément elles commencent dans le sommeil ; de manière qu'étant toujours surpris , il n'a pu dérober cette incommodité à la connoissance de sa maîtresse : le sang est toujours vermeil , s'il faut s'en rapporter à son témoignage & à l'inspection d'une chemise qu'il avoit sur le corps. J'exigeai de lui qu'il souffrît que je fisse ce qui convenoit pour me convaincre de son sexe ; il y consentit ,

& je trouvai qu'il étoit véritablement mâle, sans la moindre altération dans aucune de ses parties. Ce phénomène aussi surprenant que nouveau pour moi, me le parut davantage, lorsque cet homme me dit qu'il n'étoit pas le seul, puisqu'ils étoient dans sa famille quinze freres & une sœur qui avoient également leurs regles; que son pere étoit dans le même cas. Sans doute cette merveille est héréditaire; la demeure de ses parens est à quinze lieues d'ici, & la famille s'est dispersée par nécessité. Cette distance met un frein à ma curiosité. Vous voyez, Monsieur, que je me borne à l'histoire de cette bizarrerie de la nature, sans essayer d'expliquer si la grosseur du sein & l'évacuation des regles n'auroient point quelques rapports entr'elles. Je laisse aux Médecins éclairés qui liront cette Observation, à faire présent de leurs réflexions au Public. N'en demandez pas davantage à un Chirurgien de campagne qui a moins de science que de zele.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LEBEUF.



OBSERVATION

*Sur une tumeur squirrheuse remplie de vers ,
par M. DELESTRE le jeune , Maître
en Chirurgie , ancien Chirurgien-Major
des Armées du Roi , à Blois.*

De tous les sens , il n'y en a point de plus précieux , ni de plus nécessaire à l'homme que la vue ; c'est un sentiment reçu de tout le monde : en effet c'est elle qui sert de guide à l'ame , & qui lui fait appercevoir la variété des différens objets qui nous environnent. C'est donc avec raison qu'un ancien Auteur nous fait entendre dans ses sages Ecrits , que la privation de la vue nous doit être aussi insupportable que les approches de la mort.

La crainte de perdre un trésor si précieux déterminâ un particulier des environs de cette ville à me venir trouver , il y a quatre mois ; pour me consulter sur une tumeur qu'il portoit un peu au-dessus de l'angle interne de l'œil droit , qui l'incommodoit beaucoup par la grosseur énorme qu'elle avoit acquise depuis deux ans ; car elle le privoit totalement de l'usage de cet œil. Cette tumeur étoit squirrheuse ; elle étoit indolente comme le sont toutes celles qui se forment par conges-

tion ; elle cédoit difficilement au toucher ; cependant en la comprimant exactement , on appercevoit des mouvemens de fluctuation d'une matiere fort épaisse. La peau qui couvroit cette tumeur étoit également unie ; elle étoit d'une couleur cendrée : l'humeur qu'elle contenoit me parut enkistée. Dans l'examen que je fis de l'œil , j'observai que sa membrane externe étoit fort épaisse & beaucoup plus compacte qu'elle ne doit être naturellement. Les points lacrymaux se trouvoient totalement effacés ; l'écartement des paupieres ne pouvoit se faire relativement au point de la tumeur ; leur union ne se faisoit qu'imparfaitement ; les larmes couloient involontairement, par la pression que formoit la tumeur sur les vaisseaux destinés à filtrer cette humeur. Voilà l'état dans lequel se trouvoit le malade.

Après avoir mûrement réfléchi sur la nature de cette tumeur , sur le lieu qu'elle occupoit , sur ses accidens, ainsi que sur sa cause, qui étoit interne , je proposai au malade d'en faire l'extirpation , comme le seul & unique moyen d'obtenir sa guérison. Il se rendit à mon sentiment. Je le disposai à subir cette opération par deux saignées du bras & quelques légères purgations ; je lui prescrivis une diete humectante pendant dix jours consécutifs.

1^o Je disposai mon appareil; je plaçai mon malade sur une chaise à dos, sur laquelle je lui fis assujettir la tête par un aide-Chirurgien, de façon qu'elle étoit jettée un peu en arriere. Alors je pris la tumeur dans sa base, afin de la rendre plus saillante au-dehors. Je m'armai d'un troicart, que je plongeai dans la partie la plus déclive de la tumeur, en dirigeant mon coup de dessous en dessus; après quoi je pris un bistouri à demi-courbe, que j'introduisis à la faveur de la crenelure de mon troicart : par ce moyen, je divisai la tumeur dans son milieu. Dans ce moment je donnai jour à beaucoup de matiere semblable à du fuif, remplie d'une quantité extraordinaire de vers, de la figure de ceux qui font la soie, & de la grosseur d'un grain de bled ordinaire. Je me trouvai dans la nécessité de diviser ces deux parties de la tumeur en quatre, pour me donner plus de facilité à les emporter; ce que je fis, en observant avec soin de ménager à l'organe tout ce qui pouvoit lui être propre. Je fus obligé d'avoir recours à une érigne, pour enlever le lambeau qui étoit proche le grand angle, afin de détruire des duretés qui s'y trouvoient : cet endroit me parut être le foyer de la tumeur. J'observai au milieu de cette tumeur une concrétion solide d'une couleur blanchâtre, qui avoit des adhérences avec l'os du

nez ; cependant cet os n'avoit aucune altération , il étoit découvert & blanc comme de l'ivoire.

Je pansai mollement cette plaie avec de la charpie brute & quelques compresses ; je ne levai ce premier appareil que deux jours après l'opération. Je me contentai d'arroser la charpie avec de l'huile rosat ; ce qui remplit parfaitement mon intention. Le troisieme jour je pansai cette plaie avec un digestif simple , & j'appliquai sur l'os du nez un peu de charpie trempée dans le baume de Fioraventi.

La suppuration s'est parfaitement établie en quatre jours , au moyen de quoi les vaisseaux se sont débarrassés d'une humeur qui leur étoit hétérogene ; ce qui leur a donné la facilité de reprendre leur ressort naturel. Enfin le malade a guéri sans accidens en un mois de tems ; il voit parfaitement de son œil ; il a pour toute difformité une cicatrice un peu élevée , & un vuide à mettre un gros pois , le tout sans exfoliation de l'os du nez.



OBSERVATION

Sur deux hernies completes , par M. LAURENCY , Chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Houdan.

Un Marchand Epicier de cette ville , âgé de soixante-dix ans, portoit depuis quinze ans deux hernies completes. Il n'avoit jamais voulu souffrir de bandages ; il se contentoit de soutenir ses bourses avec des linges disposés à sa matiere.

Le volume du scrotum étoit devenu si considerable , que la verge étoit confondue avec la tumeur , laquelle approchoit de la figure du farcocelle décrit par M. Dionis.

Le 20 Janvier 1755 ce malade sentit une chaleur brûlante aux bourses ; il y appliqua de l'onguent rosat qui étoit son remede ordinaire. La fièvre survint , l'inflammation augmenta , & le 26 toute la partie inférieure de cette grosse tumeur étoit sphacellée.

On fit des scarifications en tout sens sur cette partie qui étoit froide , noire , & d'une odeur cadavéreuse. Elle fut lavée & souvent humidifiée avec la décoction de sabine animée d'esprit-de-vin camphré ; on y appliqua un emplâtre de styrax.

Ce pansement fut continué quelques jours,
pendant

pendant lesquels on coupa avec les ciseaux tout ce qui étoit corrompu, & même une portion du testicule gauche.

Le testicule du côté droit n'avoit point souffert, mais l'intestin étoit gangréné & adhérent aux parties voisines. Les matieres fécales sortoient par l'ulcere, qui fut détergé, mondifié & cicatrisé en deux mois.

Pendant tout le traitement le malade fut couché sur le dos; cette situation facilita la rentrée de la descente du côté gauche. Il resta au côté droit une fistule qui a servi d'anús & de décharge au malade, pendant cinq mois qu'il a survécu à cette fâcheuse maladie.

OBSERVATION

Sur une suppression d'urine, par M. LEAUTAUD, Maître Chirurgien-Juré de la ville d'Arles, ci-devant Chirurgien-Major de l'Hôpital général du S. Esprit de la même ville.

Un jeune homme, âgé de trente-un ans, fut attaqué d'une suppression d'urine: il y avoit déjà cinq jours qu'il n'avoit pas rendu une seule goutte d'urine; ayant la vessie entièrement vuide; les reins étoient totalement obstrués. On le fit saigner du pied; il sen-

toit un grand poids aux reins , mais sans douleur : quelques heures après , il fut purgé en deux prises avec la casse , le sel d'epson & la manne. L'évacuation fut douce, mais abondante ; & avec cela point d'urine. Quel parti prendre dans un cas si pressant ? Le malade étoit tout enflé , & si oppressé , qu'il ne pouvoit plus rester couché ; un vomissement énorme , & enfin le délire s'étant mis de la partie , on attendoit le moment de le voir expirer. On mit pourtant tout en œuvre pour le délivrer , les diurétiques les plus efficaces n'ont pas été négligés ; mais voyant qu'il alloit périr , ayant reçu tous les Sacremens , on le fit mettre dans un demi-bain, dans lequel on avoit fait bouillir une bonne quantité de sommités de pin. Dès qu'il fut dans l'eau , on lui fit avaler trois onces de suc de persil chargé du suc de trente cloportes , de demi-dragme d'huile de térébenthine , & d'une dragme de l'ilium de paracelse ; ce remede l'anima si fort , & porta d'une manière si marquée sur les reins , qu'il s'en détacha dans moins d'une heure & demie une grande quantité de petites pierres & beaucoup de sables. Les premières urines qu'il rendit entraînent environ cent pierres de la grosseur d'un petit pois , & dans l'espace de trois mois il en fit environ fix cens , sans compter les sables , qui furent très-abondans , dès que les conduits furent débouchés : les urines coule-

rent avec tant d'abondance, qu'il en rendit dans l'espace de vingt-quatre heures plus de cinquante livres; aussi fut-il bientôt désenflé. Nous lui avons fait prendre de la bufferole (a) qui lui a déchargé les reins, & qui l'a guéri entièrement.

O B S E R V A T I O N

Sur une fracture au bras, suivie de gangrene, & pour laquelle on a fait l'amputation; par M. BRILLOUET, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Chantilly.

Un Postillon âgé de vingt-six ans, homme d'un bon tempérament, se laissa tomber de cheval sur le dos; la roue de la chaise dans laquelle il y avoit deux personnes, lui passa sur le bras droit, & lui cassa l'humérus dans sa partie moyenne. Il fut transporté à l'Hôpital de Chantilly à huit heures du soir, deux heures après son accident. Cette fracture étoit simple; l'os étoit cassé en tra-

(a) Cette plante n'est pas d'usage dans ce pays-ci; il paroît, par ce qu'en dit M. Leauté, qu'on l'emploie en Provence. On a beaucoup vanté à Montpellier sa vertu lithontriptique, sans cependant en tirer beaucoup de succès. La bufferole vient dans les bois; on se sert des feuilles en infusion contre la pierre & la gravelle. Voyez le Traité des arbres & arbustes, par M. Duhamel, de l'Académie des Sciences, tom. 2. pag. 371.

vers , & par conséquent facile à réduire. La réduction faite , on y appliqua un bandage ordinaire ; une heure après on lui tira trois poilettes de sang au bras. Le malade passa la nuit tranquillement , dormit même l'espace de quatre à cinq heures ; il n'eut aucun mouvement de fièvre. Le lendemain à six heures du matin , l'avant-bras & la main se trouverent un peu gonflés , mais livides & sans aucun sentiment. Cet accident nous détermina sur le champ à relâcher le bandage , qui ne se trouva presque point ferré. On fit de légères scarifications à tout l'avant-bras , & même des incisions dans le corps des muscles , sans que le malade en ressentît la moindre impression de douleur. Enfin toute la partie inférieure du bras & de l'avant-bras se trouvoit entièrement sphacelée. A dix heures on lui fit l'amputation , le plus proche de l'épaule qu'il fut possible. L'amputation faite , on relâcha le tourniquet , afin de mieux voir l'embouchure des vaisseaux , pour en pouvoir faire la ligature ; mais on fut fort surpris qu'en remuant même le poignet , il n'en sortit que quelques gouttes de sang produites par les muscles coupés. Cette circonstance étonna , & fit douter si on ne devoit pas recommencer l'amputation dans l'articulation de l'épaule ; elle fut remise cependant au lendemain matin , supposé que les accidens l'exigeassent. On appliqua

l'appareil & le bandage ordinaire , avec la précaution cependant du tourniquet qu'on avoit laissé tout prêt , en cas que le sang vint à couler des vaisseaux.

La cause extraordinaire d'une mortification aussi prompte fit disséquer le bras coupé. On ne trouva à l'extérieur & vis-à-vis la fracture aucune contusion ni tumeur ; l'artere brachiale étoit contuse , & comme déchirée de la longueur de deux pouces , par l'impression de la roue , de sorte que la circulation du sang s'en étoit trouvé totalement interceptée, sans que cette interception eût produit aucune tumeur anévrysmale : chose extraordinaire & presque sans exemple. Le nerf qui accompagnoit cette artere , étoit demême déchiré & en partie détruit.

Le lendemain , on leva l'appareil ; la plaie parut en très-bon état , & la suppuration se fit à l'ordinaire. Le malade a guéri , sans qu'il lui soit survenu le moindre accident.

Le huitieme jour , il sortit par la suppuration de l'embouchure des différens vaisseaux , principalement de l'artere brachiale , un corps dur & solide de la longueur d'un bon pouce , qui n'étoit formé que par le sang qui s'étoit coagulé & épaissi dans sa capacité.

RECHERCHES sur la cause des douleurs de l'enfantement, par M. MELLET, Maître en Chirurgie & Accoucheur à Châlons-sur-Saône (a), ci-devant Chirurgien-Aide-Major à la Salpêtrière, Hôpital général de Paris.

La rapidité de l'imagination fait tous les jours créer des systèmes nouveaux ; il semble que ce soit le caractère propre de notre siècle ; il seroit à souhaiter que la justesse répondît à la hardiesse des idées. On souhaiteroit encore que l'envie de chercher solidement la vérité, plutôt que la gloire, dictât, aux Systématicques, aux hommes à imagination, les sentimens qu'ils mettent au jour.

L'art des accouchemens n'a point été exempt de ces sortes de variétés ; il s'est répandu sur cette matière en particulier une foule d'erreurs. Les uns ont attribué les différentes situations de la matrice à son degré d'augmentation en hauteur, depuis ses ligamens larges jusqu'à son fond, & non à la situation ambulante du placenta (b). Les au-

(a) Il s'est glissé une faute d'impression dans la Table du Volume précédent ; on a mis M. Mellet à Soissons, il fait sa résidence à Châlons-sur-Saône.

(b) Voyez Deventer, édit. franç. chap. 9. pag. 39 & 40. J'ai fait part à l'Académie Royale de Chirurgie d'un Mémoire sur la cause de ces changemens, où j'ai prouvé

tres soutiennent avec fermeté que la situation de l'enfant dans la matrice, depuis le moment de la formation jusqu'au terme de huit mois, est d'être toujours droit, c'est-à-dire que la tête regarde le fond de la matrice, & les pieds se trouvent placés du côté de l'orifice; qu'il surnage ainsi dans l'eau, & qu'ensuite faisant la culbute, la tête occupe la place des pieds, & les pieds celle de la tête jusqu'au tems de l'accouchement. Enfin d'autres ont cherché la véritable cause des douleurs de l'accouchement.

Les raisonnemens que chacun apporte pour produire son sentiment, paroissent séduisans à ceux qui ne joignent pas la pratique aux connoissances spéculatives.

L'on fait qu'un enfant renfermé dans la matrice ne peut en sortir que par l'action de ce viscere qui agit sur le corps; ce mécanisme ne peut s'exécuter, sans qu'il produise les douleurs que la femme ressent pour accoucher.

Beaucoup d'Auteurs ont tâché de découvrir la cause de ces douleurs, mais ils ne s'accordent pas entr'eux. Les uns l'ont cherchée dans les mouvemens que l'enfant fait dans la matrice, qui sont occasionnés par l'appar plusieurs observations que l'attache latérale du placenta dans un des points de la circonférence de la matrice est la seule cause qui l'oblige à prendre une direction oblique, & que M. Deventer s'est trompé, lorsqu'il a voulu attribuer son inclination à son degré d'augmentation en hauteur.

crété des eaux renfermées dans l'amnios ; ils prétendent que l'urine & les excréments forment une masse , & que par leur âcreté ils incommodent le fœtus & obligent l'enfant à se mouvoir pour prendre en même tems l'attitude ordinaire , & que dans cette situation les intestins & la vessie picotés par l'urine & par les excréments , causent encore plus d'inquiétude à l'enfant , & lui font faire par conséquent des efforts.

Bergerus croit que la situation gênante où se trouve le fœtus , en est la véritable cause. M. de Haller (a) a observé que la cause irritante est dans le fœtus ; qu'étant incommodé par son méconium , par la petitesse du lieu , & par la diminution des eaux , il essuie de fréquens froissemens contre la matrice , qui ne viennent que de la situation gênante du fœtus. Selon lui , l'irritation de la matrice est proportionnée aux grandes inquiétudes du fœtus , à sa pesanteur , à sa force , & à la petite quantité d'eau qui s'y trouve ; d'ailleurs , ajoute-t-il , la matrice ne peut s'étendre que jusqu'à un certain point fixe , & cette dilatation forcée par le fœtus l'oblige à entrer en contraction.

L'on voit que *Pechlin* & *Bohn* ne disent rien de satisfaisant sur cette matière. *Dionis* (b) dit qu'il y a deux sortes de dou-

(a) Voyez Comment. de Boerh.

(b) Voyez liv. 3. chap. 3. pag. 203.

leurs ; de fausses & de vraies : on appelle fausses douleurs celles qui ne proviennent point de la matrice , qui ne portent point en bas , & qui sont causées par des vents ou de la bile. Mais les véritables douleurs , continue-t-il , commencent dans la région des reins & dans les lombes , & se font sentir dans celle de la matrice ; elles reprennent & cessent par intervalle ; elles vont toujours en augmentant ; enfin elles finissent par l'accouchement. *Mauriceau* dit à-peu-près la même chose. *Deventer* (a) ne nous apprend rien sur la cause de ces douleurs : il dit seulement que la femme sent aux reins des douleurs qui ne sont point ordinaires , qui augmentent de momens en momens , & reviennent par accès.

Ajoutons à ces différens sentimens celui de *M. de Buffon* (b) ; traçons-le avec ses propres couleurs. Qui pourroit le développer plus éloquemment que ce savant Naturaliste ? » La matrice prend , comme nous » l'avons dit , un assez prompt accroissement » dans les premiers tems de la grossesse : » elle continue ainsi à augmenter , à mesure » que le fœtus augmente ; mais l'accroissement du fœtus devenant ensuite plus grand » que celui de la matrice , sur-tout dans les » derniers tems , on pourroit croire qu'il s'y

(a) Voyez chap. 17. pag. 74.

(b) Voyez son Hist. natur. pag. 387. tom. 2. édit. 2.

„ trouve trop serré, & que quand le tems
 „ d'en sortir est arrivé, il s'agit par des
 „ mouvemens réitérés : il fait alors en effet
 „ successivement, à diverses reprises, des ef-
 „ forts violens, la mere en ressent vivement
 „ l'impression. L'on désigne ces sensations
 „ douloureuses à leurs retours périodiques,
 „ quand on parle des heures du travail de
 „ l'enfantement : plus le fœtus a de force
 „ pour dilater la capacité de la matrice, plus
 „ il trouve de la résistance; le ressort na-
 „ turel de cette partie tend à se resserrer
 „ & à augmenter la réaction. Dès-lors
 „ tout l'effort tombe sur l'orifice; cet orifice
 „ a déjà été agrandi peu-à-peu dans les
 „ derniers mois de la grossesse : la tête du
 „ fœtus porte depuis long-tems sur les bords
 „ de cette ouverture, & la dilate par une
 „ pression continuelle. Dans le moment de
 „ l'accouchement, le fœtus, en réunissant ses
 „ propres forces à celles de la mere, ouvre
 „ enfin cet orifice, autant qu'il est nécessaire,
 „ pour se faire passage & sortir de la ma-
 „ trice.

„ Ces douleurs, qu'on désigne par le nom
 „ d'heures de travail, ne proviennent que
 „ de la dilatation de l'orifice de la matrice;
 „ c'est que cette dilatation est le plus sûr
 „ moyen pour reconnoître si les douleurs
 „ que ressent une femme grosse, sont en effet
 „ les douleurs de l'enfantement. Il arrive

» assez souvent que les femmes éprouvent
» dans la grossesse des douleurs très-vives ,
» & qui ne sont cependant pas celles qui
» doivent précéder l'accouchement. Pour
» distinguer ces fausses des vraies, *Deven-*
» *ter* (a) conseille à l'Accoucheur de toucher
» l'orifice de la matrice, & il assure que si ce
» sont en effet les douleurs vraies, la dila-
» tation de cet orifice augmente toujours
» par l'effet de ces douleurs ; & qu'au con-
» traire, si elles ne sont que fausses, c'est-
» à-dire, des douleurs qui proviennent de
» quelque autre cause que de celle d'un en-
» fantement prochain, l'orifice de la matrice
» se rétrécira, plutôt qu'il ne se dilatera, ou
» du moins qu'il ne continuera pas à se di-
» later : dès-lors on est assez fondé à ima-
» giner que ces douleurs ne proviennent que
» de la dilatation forcée de cet orifice ; la
» seule chose qui soit embarrassante, est cette
» alternative de repos & de souffrance qu'é-
» prouve la mere. Lorsque la premiere dou-
» leur est passée, il s'écoule un tems consi-
» dérable avant que la seconde se fasse sen-
» tir ; & de même il y a des intervalles ,
» souvent très-longs, entre la seconde & la
» troisieme, entre la troisieme & la qua-
» trieme douleur, &c. Cette circonstance
» de l'effet ne s'accorde pas parfaitement
» avec la cause que nous venons d'indiquer ;

(a) Voyez chap. 17.

» car la dilatation d'une ouverture se fait
» peu-à-peu & d'une maniere continue, &
» non par des douleurs par accès. Je ne fais
» donc si on ne pourroit pas les attribuer à
» une autre cause qui me paroît plus con-
» venable à l'effet ; cette cause seroit la sé-
» paration du placenta : on fait qu'il tient
» à la matrice par un certain nombre de
» mamelons qui pénètrent dans de petites
» lacunes ou cavités de ce viscere. Dès-lors
» ne peut-on pas supposer que ces mame-
» lons ne peuvent pas sortir de leurs cavités
» tous en même tems ? Le premier mame-
» lon qui se sépare de la matrice, pro-
» duira les premieres douleurs ; un autre
» mamelon qui se séparera quelque tems
» après, produira une autre douleur, &c.
» L'effet répond ici parfaitement à la cause,
» & on peut appuyer cette conjecture par
» une autre observation ; c'est qu'immédia-
» tement avant l'accouchement, il sort une
» liqueur blanchâtre & visqueuse semblable
» à celle que rendent les mamelons du
» placenta, lorsqu'on les tire hors des lacu-
» nes où ils ont leurs insertions ; ce qui doit
» faire penser que cette liqueur qui sort alors
» de la matrice, est en effet produite par la
» séparation de quelques mamelons du pla-
» centa. «

M. de Buffon auroit plus de raison de
croire que les douleurs qu'une femme res-

sent pour accoucher, viennent plutôt de l'orifice de la matrice (comme il le dit plus haut) par la tête de l'enfant qui l'oblige à la dilater, que de la séparation du placenta. Il n'est point vraisemblable que ces douleurs soient occasionnées par le détachement du placenta; si cela étoit, l'accouchement ne se termineroit jamais que par une perte de sang, par la rupture des vaisseaux de communication qu'il y a de la matrice au placenta, & qui mettroit la mere dans un danger évident.

L'on n'éprouve que trop communément ce fâcheux accident; & lorsqu'il arrive à la fin d'une grossesse, la femme court grand risque de perdre la vie, à moins qu'elle ne soit promptement secourue par une main habile. D'un autre côté l'on fait par expérience que quand l'accouchement s'annonce par une perte, l'on est fort en doute de la vie de la mere, de même que de celle de l'enfant. Cette séparation du placenta peut se faire, sans qu'aucune chute, ni coup, ni effort l'ait occasionnée, mais seulement par la seule attache du placenta à l'un des points de la circonférence de la matrice. (a) Il arrive souvent que le placenta est si adhérent à la matrice, qu'il ne peut en être séparé que par le secours de l'art; & l'adhérence est quel-

(a) Voyez M. Levret sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux, in-8°, suite des Observat. art. 2. sect. 3.

quefois si forte , que l'extraction ne peut s'en faire que très-difficilement : c'est ce que j'ai éprouvé plusieurs fois.

Mais tous ces raisonnemens ne nous décident en rien sur la cause de ces douleurs ; il faut la chercher ailleurs que dans les mouvemens de l'enfant dans la matrice , & dans la séparation du placenta.

L'on fait que la matrice qui contient un petit fœtus , augmente & se dilate à mesure que le fœtus prend de l'accroissement ; & lorsque ce viscere est distendu en partie , son col & son orifice interne cèdent à leur tour jusqu'à un certain degré : les fibres qui se trouvent dans cet endroit plus sensibles que dans toute autre partie de la matrice , entrent en contraction , & occasionnent un sentiment douloureux ; ce sont ces petites douleurs que la femme ressent dans le cours de sa grossesse , sur-tout quand elle approche de son terme.

La matrice ne peut donc entrer en contraction , sans que son orifice se resserre , & ce resserrement sera plus ou moins considérable , suivant la compression plus ou moins vive que la matrice recevra , & selon sa facilité à se contracter elle-même sur l'enfant. Pinfere delà que la cause des douleurs de l'enfantement vient , 1^o de la forte compression que reçoit le corps de la matrice de la part des muscles du bas-ventre qui la pressent

sur l'enfant ; 2^o de l'appui de la tête de l'enfant sur l'orifice interne qui le comprime contre les os , le tout par l'action du corps de la matrice qui agit sur l'enfant : ainsi chaque contraction que la matrice fera sur l'enfant , ce sera autant de douleurs vives que la tête occasionnera à l'orifice par la seule compression qu'elle fait sur les os qui lui font violence. L'on est persuadé de cette vérité par la figure oblongue que la tête de l'enfant est obligée de prendre pour favoriser sa sortie.

Ambroise Paré , que l'on peut regarder comme le restaurateur des accouchemens , n'a point ignoré la véritable cause des douleurs de l'enfantement. Il fait bien les attribuer à l'élargissement du col de la matrice ; parce qu'il dit que cette partie, qui est ronde , ne peut s'élargir , sans que la femme souffre beaucoup de douleurs , à cause des fibres nerveuses qui se trouvent dans cette partie. (*a*)

La matrice ayant acquis son dernier degré d'extension , les muscles du bas-ventre pour lors extrêmement tendus sont obligés de se contracter : la paroi antérieure de la matrice qui se trouve comprimée par l'action des muscles & par la résistance du corps de l'enfant qu'elle contient , est obligée de se mettre en contraction. Il résulte de cette con-

(*a*) Voyez livr. 26 de la générat. chap. 13 , pag. 696.

traction que l'enfant ne peut résister à l'action de la matrice ; qu'étant ainsi pressé , il est obligé de céder & de faire à son tour avec sa tête sur l'orifice de la matrice , qui se resserre en même-tems ; une pression si forte , que l'appui qu'il fait contre les os , occasionné par sa tête , cause une sensation vive à la mere ; elle ne pourroit même y résister , si la force des muscles & du corps de la matrice ne s'altéroit point & ne s'épuisait , en perdant insensiblement leurs forces pour un instant , ce qui produit nécessairement la cessation des douleurs. Voilà la première douleur. Ce calme dure jusqu'à ce que les forces de ces mêmes fibres reviennent : alors ils agissent de nouveau ; la contraction de la matrice & des muscles du bas-ventre recommence comme ci-devant , & occasionne cette seconde douleur , &c. Le progrès & la continuation de ces douleurs de proche en proche élargissent successivement l'orifice de la matrice : cet élargissement ne peut se faire que par les efforts que le corps de la matrice fait sur l'enfant. Les douleurs reviennent encore plus considérables ; à mesure que la tête de l'enfant s'engage dans les os , parce qu'elle comprime fortement l'orifice contre ces os : dans cet état la femme souffre si considérablement , qu'à peine peut-elle reprendre sa respiration ; c'est ce qui arrive aux femmes dont les os paroissent être

un peu ferrés : celles au contraire dont les os se trouvent bien écartés , mettent leurs enfans au monde avec une si grande facilité , qu'à peine s'apperçoivent-elles de la douleur ; c'est une preuve que la mauvaise conformation des os ne contribue pas moins aux douleurs de l'enfantement , que la sensibilité de l'orifice interne de la matrice.

Il y a des femmes qui souffrent de continues douleurs de reins , lorsqu'elles veulent accoucher , sur-tout celles qui n'ont pas l'entrée du bassin large , ce qui forme un obstacle à la sortie de l'enfant. Ces douleurs sont causées par le tiraillement des ligamens larges de la matrice , qui s'attachent , comme l'on fait , dans la région iliaque du côté des reins ; elles sont plus ou moins grandes , selon le plus ou moins de tiraillement que souffrent ces ligamens par la contraction de la matrice.

C'est encore une erreur de croire que le corps de la matrice se trouve susceptible de douleurs dans l'enfantement , parce que si cela étoit , elle seroit privée de son action. L'on voit communément la preuve de cette vérité. Les muscles qui sont exposés à faire plusieurs mouvemens , ne pourroient les faire si , à chaque fois qu'ils se contractent , ils éprouvoient quelques sensations douloureuses : pour-lors la partie qu'ils doivent faire

mouvoir , resteroit sans action. C'est donc une raison de croire que la douleur de l'enfantement ne subsiste que dans l'orifice de la matrice & dans sa compression par la tête de l'enfant sur les os.

xi Pour s'en convaincre, que l'on examine une femme qui sera dans les douleurs pour accoucher, & dont l'enfant présentera toute autre partie que la tête, elle ne sentira que des douleurs médiocres. D'un autre côté l'on voit fort souvent un Accoucheur délivrer une femme dont l'enfant présente une des parties de son corps, & la mere se trouve sans douleurs; l'Accoucheur, pour y parvenir, est obligé d'aller chercher les pieds de l'enfant; & il sent fort souvent, pour ne point dire toujours, la matrice se contracter sur sa main à un point qu'elle lui engourdit toute la main & le poignet, & la femme ne souffre que lorsque cette même main se trouve sur l'orifice, ou quand il veut l'introduire.

Ils'agit à présent de déterminer, pour rendre la chose plus certaine, comment une femme souffre à-peu-près les mêmes douleurs, lorsqu'elle accouche d'un fœtus extrêmement petit, d'un mâle ou d'un faux germe, qui n'est qu'une conception manquée; la raison me paroît assez sensible. Lorsque la matrice veut se débarrasser de ce qu'elle contient, tous les points de sa cir-

conférence se contractent, & agissent sur le corps qu'elle contient : or comme la force surmonte de beaucoup la résistance, l'orifice est obligé de céder & de se dilater à la moindre compression que la matrice fait sur le corps pour le laisser passer ; & cette dilatation forcée ne peut se faire, sans que la femme n'éprouve quelques sensations douloureuses, à proportion du corps qu'elle contient & de la résistance de l'orifice.

Cette matiere mérite d'être mise plus au long : l'on voit que je ne l'ai traitée que succinctement ; j'aurois bien souhaité m'étendre davantage, mais j'ai été retenu par la crainte de passer les bornes qu'il faut suivre dans un Journal.

OBSERVATION.

Sur la maniere de faire l'Eau de Luce sans intermede, par M. BETBEDER, Docteur en Médecine, Aggrégé au Collège des Médecins de Bordeaux, Inspecteur des Eaux minérales de Mont-de-Marsan.

L'Eau de Luce est une liqueur laiteuse volatile, très-pénétrante, formée par la combinaison de l'esprit volatil de sel ammoniac avec l'huile de karabé.

Cette Eau que feu M. Dubalen, Apothé-

caire de Paris, a eu seul le secret de préparer pendant long-tems, a excité la curiosité des Chymistes: ils ont cherché à en connoître le caractère & la composition par l'analyse; mais les uns ne connoissant cette nouvelle liqueur que par réputation, l'ont confondue avec une autre eau volatile de couleur bleue qui a fait beaucoup de bruit à Paris, sous le nom du sieur Luce, Apothicaire de Lille en Flandre. Les autres plus à portée d'analyser l'Eau de Luce du sieur Dubalen, en ont d'abord reconnu les principes constitutifs; mais l'immiscibilité des huiles avec les substances aqueuses les a arrêtés dans leurs recherches: ils ont tenté différens moyens pour parvenir à combiner ces deux substances. Il seroit trop long de faire ici l'énumération de tous les procédés que l'envie de découvrir ce mystere a fait imaginer: il suffit de rappeler que tous ces procédés se réduisent à trouver un intermede qui rende miscible l'esprit volatil de sel ammoniac à l'huile de karabé; celui que M. de Machy vient de rendre public, par la voie du Journal périodique de Médecine, &c. est un des plus raisonnables & des plus ingénieux; il est fondé sur les connoissances les plus exactes de la Chymie; l'Eau de Luce qui en résulte est blanche, pénétrante, & paroît avoir toutes les qualités de l'Eau de Luce du sieur Dubalen. Malgré ces avantages, nous sommes fondés à avancer que le procédé de

M. de Machy n'est pas le plus simple par lequel on puisse obtenir l'Eau de Luce, puisqu'il y emploie l'intermede de l'esprit de vin pour combiner l'esprit volatil de sel ammoniac avec l'huile de karabé, & que tout intermede devient inutile pour cette combinaison, qui doit nécessairement s'exécuter par les seuls rapports de l'alkali volatil avec l'huile de karabé.

Pour peu que l'on réfléchisse sur la nature du produit qui doit résulter du mélange de ces deux substances, on appercevra aisément cette vérité, ainsi que la théorie de cette opération. L'idée de l'immiscibilité de l'huile de karabé avec l'esprit volatil de sel ammoniac disparaîtra, si, au lieu de considérer cet esprit comme une substance simplement aqueuse, on réfléchit qu'il contient un sel alkali volatil propre à s'unir à l'huile de karabé, & à former avec elle un corps savonneux: en effet par la simple union du sel alkali volatil avec l'huile de karabé, il se forme un vrai savon volatil; ce savon ainsi produit est soluble dans l'eau, qui est le menstrue dans lequel nage le sel alkali volatil; & par une suite nécessaire de la solution de ce savon, il résulte de cette simple combinaison sans intermede cette liqueur laiteuse, pénétrante & volatile, qui est la véritable Eau de Luce du sieur Dubalen.

Ce procédé, dont la théorie est fondée

sur le rapport de l'alkali volatil avec l'huile de karabé, mais qui a paru jusqu'ici impraticable par l'immiscibilité des huiles avec les substances aqueuses, réussira exactement, si l'on a soin, en le vérifiant, d'employer un esprit de sel ammoniac bien vigoureux, & une huile de karabé bien rectifiée; cette expérience n'exige point un grand appareil de vaisseaux, les fourneaux y sont entièrement inutiles; en voici tout le manuel.

Mettez dans un flacon de crystal à Eau de Luce quelques gouttes d'huile blanche de karabé rectifiée, versez dessus le double de bon esprit volatil de sel ammoniac; bouché le flacon avec son bouchon de crystal, & le tenez pendant quelques jours dans la poche de la culotte; la plus grande partie de l'huile se dissoudra: ajoutez-y pour lors une pareille quantité du même esprit volatil de sel ammoniac, & après avoir laissé le tout en digestion à la même chaleur pendant quelques jours encore, vous trouverez l'huile de karabé entièrement combinée avec l'alkali volatil sous la forme & la consistance d'un lait clair de couleur jaunâtre. Ce produit n'est proprement qu'un savon volatil succiné, résous dans le menstrue de l'alkali volatil du sel ammoniac; conservez-le exactement fermé dans le même flacon.

Pour faire l'Eau de Luce, il suffit de verser quelques gouttes de ce savon succiné sur

de l'esprit volatil de sel ammoniac bien vigoureux ; on y en ajoute plus ou moins , suivant la blancheur & l'odeur de karabé qu'on veut donner à l'eau.

Cette préparation qui réunit les propriétés de l'alkali volatil avec celles de l'huile de karabé , est bien supérieure par son efficacité à l'esprit volatil de sel ammoniac succiné que l'on a employé en Médecine long-tems avant l'Eau de Luce , & qui y étoit très-recommandé dans les maladies des nerfs.

OBSERVATIONS Chymiques & pratiques sur les vertus de l'Eau de chaux pour la guérison de la Pierre , par le Docteur WHYTT , Professeur en Médecine dans l'Université d'Edimbourg.

A peine le Parlement de la Grande-Bretagne eut-il rendu public le remède de Mademoiselle *Stephens* , que la plupart des Savans de l'Angleterre cherchèrent à le perfectionner , & à en découvrir quelqu'autre qui n'en eût pas les inconvéniens. Le savant Docteur *Hales* , dont le nom est si connu en Physique , s'assura par un grand nombre d'expériences que de toutes les liqueurs alkalines , l'eau-mère des Savonniers , ou la lessive d'alkali fixe aiguisée par la chaux ,

étoit celle qui dissolvoit le plus promptement la pierre. Cette expérience fit imaginer à M. *Whytt*, Professeur en Médecine à Edimbourg, que la chaux & par conséquent l'eau de chaux pourroient bien être capables de dissoudre la pierre : sur ce fondement il en conseilla l'usage à un Maître d'école qui éprouvoit tous les symptômes de la pierre depuis plus de quinze mois, ayant été sujet pendant quarante ans à des coliques néphrétiques des plus violentes. Il avoit d'abord essayé le savon, & en avoit pris pendant deux mois, sans en éprouver aucun soulagement.

Il n'eut pas pris pendant quatre ou cinq jours de l'eau de chaux avec son savon, qu'il ne discontinua pas pour cela, que ses douleurs diminuerent, & que les autres symptômes s'évanouirent peu-à-peu. Six semaines après, il rendit une pierre de la grosseur d'une fève, qui paroissoit avoir fait partie d'une autre : en effet au bout de trois mois il en rendit une seconde qui s'ajustoit parfaitement avec la première, & en avoit la couleur & la consistance. Ces deux pierres portoient toutes les marques de la dissolution qu'elles avoient éprouvée.

Un succès aussi marqué engagea M. *Whytt* à faire un grand nombre d'expériences, dont il rendit compte en 1743 à la *Société Royale d'Edimbourg* par un Mémoire qui fut inséré dans la seconde partie du cinquième volume
des

des *Essais de Médecine* publiés par cette Compagnie. Quelques amis l'obligerent depuis à le faire imprimer séparément, afin de le répandre davantage; outre un grand nombre de corrections & d'additions qu'il y fit, il y ajouta l'histoire de la maladie de M. *Walpole* [*Horace*] qui s'étoit bien trouvé de son remède.

Ce Seigneur avoit tous les symptômes de la pierre; il éprouvoit de fréquentes rétentions d'urine; il rendoit du sang au moindre mouvement qu'il faisoit; il ne pouvoit pas supporter les voitures les plus douces, qu'il ne ressentit des douleurs très-vives. Enfin engagé par ses amis à faire usage du savon & de l'eau de chaux, il vit disparoître successivement tous ces symptômes; & en 1749 (c'est-à-dire, deux ans après qu'il eut commencé ces remèdes), il fut en état de faire 160 milles en carrosse dans un pays extrêmement raboteux & rempli de rochers. Il est vrai que deux ans de calme l'ayant déterminé à diminuer la dose du savon & de l'eau de chaux qu'il prenoit tous les jours, il éprouva une rechute; mais il fut rétabli une seconde fois par les mêmes remèdes, dont il reprit l'usage comme auparavant. Depuis ce tems-là il n'a pas éprouvé le plus léger symptôme de sa maladie.

M. *Newcome*, qui fait le sujet d'une autre observation, avoit sûrement la pierre dans la vessie; ayant été fondé au mois d'Août 1752, il en fut délivré par un usage continué pen-

dant plus de deux ans de l'eau de chaux, dont il faisoit son unique boisson ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que pendant tout ce tems il n'a rendu aucun fragment de pierre, mais seulement un sédiment épais & quelques graviers. Son urine qu'il rendoit tous les jours dans un vaisseau, où il avoit mis une pierre, la dissolvoit presque entièrement, de sorte qu'en quatre mois de tems elle fut réduite à 6 grains, de 31 qu'elle pesoit lorsqu'il la mit en expérience : observation importante, puisqu'elle prouve que l'eau de chaux en boisson communique à l'urine la vertu qu'elle a de dissoudre la pierre.

M. *Whytt* rapporte d'abord les phénomènes que la chaux présente, lorsqu'on y verse dessus des esprits ardents, du vinaigre, de l'huile, du vin, de la bière, de l'eau : nous avouons qu'à cet égard ses recherches ne nous ont appris rien de nouveau ; la seule remarque importante qu'on trouve dans cette section de son Ouvrage, est que la chaux vive mise dans de l'urine fraîche, en dégage un alkali volatil ; vérité d'ailleurs reconnue de tous les Chymistes.

La pierre prenant naissance dans les réservoirs de l'urine, & recevant tous ses accroissemens des parties que ce fluide y ajoute sans cesse, il étoit naturel que M. *Whytt* commençât ses recherches par l'examen des changemens que l'eau de chaux faisoit sur l'urine : il a donc mêlé ces deux liqueurs de différentes

manieres , & il a trouvé que ce mélange étoit d'abord trouble & blanchâtre ; qu'il dépoſoit un ſédiment léger , ſans former de pellicule ni d'incruſtation ſur les parois du vaiſſeau où on le fait ; que la liqueur devenoit claire , & prenoit une couleur de citron peu ſoncée. L'eau de chaux verſée ſur les incruſtations que l'urine laiſſe au fond des vaiſſeaux dans leſquels elle ſéjourne , les diſſout , c'eſt-à-dire , ſ'en charge , les détache du vaiſſeau , & laiſſe tomber enſuite un ſédiment qui ne contracte plus aucune adhérence. Différens mélanges d'urine & d'écaillés d'huîtres réduites en chaux , d'urine & d'alkali fixe , d'urine & d'eau de chaux , ont répandu ſur le champ une odeur d'alkali volatil , ou d'urine pourrie , qui ſ'eſt augmentée avec le tems ; mais avec cette différence que l'odeur que rendoit le premier de ces mélanges étoit la plus forte , & celle du ſecond la plus foible. N'eſt-il pas bien naturel de conclure avec M. *Whytt* des premières expériences que nous venons de rapporter , que la chaux & ſon eau ſont capables non ſeulement de prévenir les formations de la pierre , mais encore de la diſſoudre , lorsqu'elle eſt formée ?

Quelque naturelle que paroïſſe cette conſéquence , l'expérience ſeule pouvoit y mettre le ſceau de l'évidence : auſſi M. *Whytt* en a-t-il fait un grand nombre , pour ſe convaincre que l'eau de chaux , ſur-tout celle qu'on fait

avec les écailles d'huîtres calcinées, dissolvoit les pierres de la vessie.

Il est bien singulier que de tous les Chymistes qui ont cherché dans la chaux un remède contre la pierre, il n'y ait eu que le seul *Borrichius* qui ait parlé de la vertu de l'eau de chaux dans une Lettre qu'il écrivit à *Thomas Bartholin*, & qui se trouve parmi celles de ce dernier. Il y a bien de l'apparence que c'est l'idée qu'on s'étoit faite de la prétendue acrimonie de cette liqueur, qui a empêché d'en faire usage en assez grande dose, pour qu'elle pût produire quelque effet. C'est à M. *Whytt* que nous sommes redevables d'avoir achevé de détruire ce préjugé, qui avoit déjà été attaqué par M. *Burlet*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, année 1700.

Dans les expériences que M. *Whytt* avoit faites sur la vertu dissolvante de l'eau de chaux, il s'étoit apperçu qu'on augmentoit cette vertu en y ajoutant de nouvelle chaux, & que l'eau de chaux première étoit plus efficace que les suivantes, quoique ces eaux de chaux ne fussent pas sans efficacité. M. *Alston*, qui avoit découvert cette propriété qu'à la chaux de communiquer sa vertu à une très-grande quantité d'eau, prétendoit aussi s'être assuré que l'eau, lorsqu'on la laissoit assez longtemps sur la chaux, se chargeoit de toute celle qu'elle pouvoit prendre, & que lorsqu'elle

étoit une fois saturée, elle n'en prenoit plus : d'où il concluoit que toutes les eaux de chaux, soit simples, soit doubles, soit qu'elles fussent les premières ou les dernières, avoient la même efficacité. Il se fendoit sur ce qu'en laissant des quantités égales de ces différentes eaux de chaux exposées à la même température, elles donnoient la même quantité de cette espece de pellicule qui se forme toujours à leur surface, & qu'on connoît en médecine sous le nom de crème de chaux.

Ces prétentions de M. *Alston* engagerent M. *Whytt* dans de nouvelles recherches : il se convainquit par un grand nombre d'expériences, 1^o que la pesanteur spécifique des eaux de chaux doubles & des premières eaux de chaux, étoit plus considérable que celle des eaux de chaux simples, & des sixieme, douzieme, dix-huitieme, &c. quelque-tems qu'on les eût laissées sur la chaux ; 2^o que le sel de tartre, qui, comme l'on fait, précipite tout ce que l'eau tient en dissolution, précipitoit une plus grande quantité de chaux des premières, que des dernières ; 3^o qu'elles dissolvoient plus promptement les pierres de la vessie. Ce qui confirme ses premières idées, & paroît renverser entièrement les prétentions du Docteur *Alston*.

C'étoit beaucoup que d'être assuré que l'eau de chaux étoit capable de dissoudre la pierre, mais cela ne suffisoit pas encore ; il

falloit être sûr qu'elle conserveroit sa vertu jusques dans la vessie, pour attendre le secours qu'on s'en promettoit. Par conséquent il étoit essentiel d'examiner quelle altération produiroient sur elle les différentes humeurs auxquelles elle devoit naturellement se mêler, les alimens que le malade seroit obligé de prendre pendant le tems qu'on en feroit usage, ou les remèdes dont il pourroit avoir besoin; ce qui a exigé un très-grand nombre d'expériences qui ont appris à M. *Whytt* que la salive, la bile cystique, la sérosité du sang, l'urine, ne changeoient rien à la vertu dissolvante de l'eau de chaux. Il n'en est pas de même des liqueurs fermentées; elles affoiblissent plus ou moins son action, sur-tout celles qui sont acides. Les esprits inflammables n'y produisent pas, à beaucoup près, autant de changement; le bouillon de mouton, la décoction de merlus, le lait, ne la dérangent point; le miel l'affoiblit beaucoup, le sucre au contraire ne diminue presque pas son efficacité. Quand aux fruits, tous ceux qui ont quelque acidité, détruisent presque entièrement la vertu dissolvante de l'eau de chaux. Les artichauts, les asperges, les épinards, les laitues, le persil, les oignons, les porreaux, le céleri, &c. bien loin de lui ôter rien de sa force, semblent au contraire l'augmenter. Le tartre soluble, le nitre, le sel d'epsom, celui de glauber, le sel marin, l'affoiblissent considérablement. L'a-

loës, la rhubarbe, le jalap, le séné, la manne, n'y produisent aucun changement : aussi M. *Whytt* conseille-t il de les préférer à tous les autres purgatifs, dans le cas où l'on auroit besoin de purger le malade, étant de la dernière importance d'affoiblir le moins qu'il est possible ce remede.

Nous nous hâtons d'en venir à la méthode que M. *Whytt* propose pour la guérison de la pierre. Il conseille, lorsqu'on est attaqué de cette cruelle maladie de prendre chaque jour une once de savon d'*Alicante*, & trois chopines ou même plus d'eau de chaux faite avec des écailles d'huîtres calcinées. Il n'est pas nécessaire que le malade prenne d'abord toute cette quantité du remede ; il peut commencer par de plus petites doses, pour s'y accoutumer peu-à-peu, & même adoucir le goût désagréable de l'eau de chaux, en ajoutant un peu de lait, que nous avons vu ne lui ôter rien de sa vertu. Le savon non-seulement contribue à la dissolution de la pierre, mais encore sert à tenir le ventre libre, & à prévenir la constipation que l'eau de chaux causeroit.

Pendant tout le tems qu'on fait usage de ce remede, il faut s'abstenir de vin, de biere, de cidre, &c. & si le malade ne peut pas s'en tenir à l'eau de chaux pour toute boisson, il peut prendre du lait coupé avec de l'eau, ou une tisane faite avec les racines de guimauve & de persil, & la réglisse : s'il étoit

accoutumé aux liqueurs fortes, on pourroit lui permettre un peu de vin de Malaga, ou un *punch* léger sans acide. Il fera bien de s'abstenir de tout aliment salé, de miel, des fruits accides, & de se borner à l'usage des viandes, du poisson & des végétaux, dont nous avons parlé ci-dessus.

M. *Whytt* avoit proposé dans les *Essais de Médecine* de tenter de faire des injections d'eau de chaux dans la vessie; mais la difficulté d'introduire une sonde aussi souvent qu'il seroit nécessaire, lui avoit fait négliger cette voie: cependant étant enfin déterminé à faire quelques essais, il parvint, au moyen d'un tuyau de 7 pouces de long, & d'une vessie de mouton qu'il y avoit lié, après l'avoir remplie d'eau de chaux, il parvint à faire passer cette eau de chaux dans la vessie; car quoique ce tuyau ne passât pas la courbure de l'uretère, cependant la force qu'on donne à l'eau de chaux, en comprimant fortement la vessie qui la contenoit, suffit pour lui faire vaincre la résistance du sphincter. M. *Bulter* a inventé depuis une machine, au moyen de laquelle un malade peut s'injecter très-facilement lui-même, sans le secours de personne.



RECUEIL PERIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1756.

TOME V.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOUVELLES EXPERIENCES
SUR L'IRRITABILITÉ,

*-Par M. LORRY, Médecin de la Faculté
de Paris.*

L'IRRITABILITÉ des différentes parties du corps humain est une dépendance de leur sensibilité. L'irritation ne peut avoir lieu que sur des parties sensibles ; mais toutes les parties ne sont pas également affectées de l'action du même agent. Un son, quelque violent qu'il soit, ne peut jamais faire impression sur les yeux ; la lumière la plus vive qui frappe les oreilles , ne les irritera point ; l'odeur la plus forte n'a d'action que

sur la membrane pituitaire. On peut donc croire que chaque partie sensible à l'action de certains corps peut cesser de l'être à l'effet de plusieurs autres. Il a plu au Créateur de varier nos sens de cinq façons différentes : on ne peut pas douter que dans les propriétés des corps il n'eût trouvé de quoi les multiplier à l'infini.

Tout homme accoutumé à réfléchir , doit conclure de cette vérité , que nous sommes bien loin d'avoir une histoire complète de la sensibilité. Malgré les expériences de plusieurs Savans , il nous reste encore une grande carrière à parcourir. L'histoire de la sensibilité embrasse le corps en général , ou les différentes parties qui le composent. Dans cette histoire il s'offre d'abord deux objets à considérer.

Le premier est le degré de sensibilité d'une partie , & par conséquent de son irritabilité.

Le second est l'effet de l'irritation sur elle ; car nous prouverons dans ce Mémoire même que ces effets ne sont pas les mêmes dans toutes les parties.

L'histoire de la sensibilité en particulier consiste à déterminer l'action de chaque corps sur chaque partie , c'est-à-dire , ses irritans & ses calmans : cette considération faite avec soin doit porter un grand jour sur l'histoire des médicamens. Quoique cette proposition paroisse au premier coup d'œil un paradoxe ,

il est peu de Médecins exercés qui ne la regardent comme une vérité. Telle substance, comme les huiles essentielles ou aromatiques, est violemment irritante dans l'estomac, & devient calmante sur les tendons & sur les nerfs. Le tabac irrite la membrane des intestins: tous les Auteurs savent qu'il a une vertu narcotique. Sans doute toutes les propriétés de ces substances sont difficiles à déterminer, & ce n'est que l'expérience qui peut en décider.

Les généralités de la sensibilité que nous nous proposons de rechercher dans ce Mémoire, se réduisent principalement à déterminer, 1^o quelles sont les parties sensibles du corps animal; 2^o quel est le degré de cette sensibilité dans les différentes parties; 3^o quels sont ses effets univoques & généraux.

Il sembleroit qu'il ne devoit y avoir aucune difficulté touchant la première question, qui est de savoir quelles sont les parties sensibles, quelles sont celles qui ne le sont pas. Il est aisé d'appercevoir si l'irritation dans une partie y excite un sentiment, ou si elle n'y en porte aucun; cependant cet objet fait un grand sujet de dispute parmi les Savans.

Mais avant que de proposer mes expériences sur la sensibilité, il faut connoître son caractère essentiel, celui qui peut la distinguer de façon à ne s'y point méprendre. Dans les différentes tentatives que j'ai faites pour

exciter l'irritation , j'ai toujours remarqué deux effets qui quelquefois sont réunis , comme les Auteurs l'ont reconnu , quelquefois aussi se trouvent désunis ; l'un est la douleur , l'autre est la contraction de la partie. Ces deux effets appartiennent également à la sensibilité , puisque c'est par le moyen des irritans qu'on les excite dans toutes les parties vivantes & sensibles : nous n'appellerons parties insensibles , que celles qui n'ont ni l'une ni l'autre de ces propriétés. D'après cette division , nous allons rechercher qu'elles sont les parties du corps capables de sentiment ou de mouvement à l'approche du corps irritant , quelles sont celles qui ne sont susceptibles ni de l'un ni de l'autre , & quels sont les degrés & les effets de ces deux propriétés.

La première partie qui se présente dans un animal vivant , c'est la peau : on fait que la peau est sensible dans toutes ses parties , il est inutile de s'y arrêter plus long-tems. Je n'ai pas apperçu cependant que le sentiment de cette partie fût plus vif que celui des autres , soit que je l'irritasse avec une aiguille , soit que je répandisse sur cette partie de l'esprit de nitre fumant.

Après les parties extérieures , il étoit naturel que j'examinasse quel étoit le sentiment de celles qui en sont proprement l'origine , le cerveau & ses membranes. J'ai rendu

compte à l'Académie des Sciences des expériences que j'ai faites à ce sujet. Le péri-crâne & le périoste sont extraordinairement sensibles ; la dure-mere l'est aussi , quoique les propriétés que Baglivi avoit accordées à cette membrane ne soient nullement fondées dans la nature : comme plusieurs Auteurs célèbres lui refusent du sentiment , j'ai pris de nouvelles précautions pour m'assurer de la vérité.

J'ai lié un chien fort & robuste , & l'ayant trépané , je l'ai laissé reposer un peu de tems , pour amortir la première sensation de douleur qu'il avoit assez foiblement éprouvée dans la section des tégumens. J'ai lavé les tégumens & toutes les parties amputées avec de l'esprit de vin : après quelque tems j'ai laissé tomber une goutte d'esprit de nitre fumant sur la dure-mere , l'animal a donné des marques d'une violente douleur par ses cris & ses efforts. Mais quelque effet qu'aient les irritans acides sur la dure-mere , l'irritation simple faite avec une aiguille arrache des cris plus perçans à l'animal : c'en est assez sans doute pour prouver qu'elle est sensible , & les effets de sa sensibilité sont même plus évidens & plus cruels qu'ils ne le sont dans la peau. Par conséquent le degré de sensibilité de la dure-mere est plus considérable qu'il ne l'est dans la peau. On démontre encore cette sensibilité fort aisément dans les ani-

maux nouveaux nés, soit en enlevant les os du crâne, soit en soulevant ces mêmes os à la faveur d'un stylet, & y insinuant une goutte d'esprit de nitre; car quoique le tiraillement de la dure-mere, nécessaire dans ce cas-là, fasse naître toujours quelque espece de douleur, l'action de l'eau-forte en excite promptement une encore plus vive.

Mais j'ai assez détaillé ailleurs ce que l'expérience m'avoit démontré sur cette membrane & sur ses propriétés, & ce que je suis en droit de conclure sur son article. De toutes les parties contenues dans les membranes du crâne, je ne connois que la moëlle allongée de sensible, & les effets de sa sensibilité sont évidens en deux endroits. Le premier est le lieu même où l'on fait l'irritation, & le second est celui où aboutissent les nerfs qui dérivent de cette partie. La moëlle allongée & le cerveau paroissent de même nature; cependant le sentiment est bien différent dans l'un & dans l'autre de ces organes; l'un est absolument insensible, la moëlle allongée a la sensibilité la plus vive que j'aie jamais remarquée dans la machine animale.

Je ne connois point dans les animaux de parties dont le sentiment soit aussi exquis & aussi vif que la moëlle allongée, celle de l'épine & les nerfs: mais dans les nerfs, est-ce leur substance même qui est sensible? est-ce leur membrane? C'est une chose que j'ai

essayé en vain de décider dans mes expériences ; car , comme le savent les Anatomistes , les nerfs les plus gros sont un composé de faisceaux fibreux , qui se subdivisent ensuite à l'infini , & qui ne font que se séparer de leurs troncs. Le volume des gros nerfs est donc presque totalement composé de membranes , ce qui me feroit croire que c'est leur substance qui est l'organe de la sensibilité , c'est que la moëlle allongée est sensible , & que les nerfs de la membrane pituitaire déposent leurs membranes , & n'en font que plus sensibles.

Des membranes qui se trouvent dans le corps animal , les unes sont libres & flottantes , les autres sont contiguës aux viscères , sans avoir aucune adhérence à ces mêmes viscères , de façon qu'elles paroissent être identifiées avec eux , & incorporées à leur substance.

Les premières sur lesquelles j'ai fait mes expériences , & qui sont le plus à notre portée , sont les membranes du bas-ventre. On peut assurer , pour peu qu'on soit versé en médecine , que quoique les parties contenues dans le bas-ventre ne paroissent pas influer sur la continuité de la vie , cependant elles jouent un rôle très-considérable dans la sensibilité ; que l'affection de ces parties trouble le cerveau & les fonctions animales ayant toutes les autres , & produit des symptô-

mes dont on n'imagineroit jamais que la cause résidât dans le bas-ventre.

Pour examiner quel étoit le degré de sensibilité des membranes contenues dans cette partie du corps, j'ai fait une incision cruciale aux tégumens & aux muscles du bas-ventre successivement dans plusieurs chiens. Cette incision n'affoiblit pas beaucoup l'animal ; on peut la faire très-promptement. A la vérité dans cette circonstance les choses sont dans un état contre nature ; mais une irritation plus forte, ou même une autre modification d'irritation, doit exciter des cris plus douloureux, ou un nouveau sentiment désagréable.

Cependant j'ai irrité le péritoine, qui est pour ainsi dire le principe de toutes les autres membranes du bas-ventre, soit en le coupant, soit en jettant dessus de l'esprit de nitre fumant ; il ne paroît sentir aucune espèce d'irritation, si on a le soin de ne porter l'impression du corps irritant que sur le seul péritoine ; car, par exemple, si l'on porte l'irritation dans la partie où il est adhérent au diaphragme, il s'excite plusieurs phénomènes qui se rapportent au diaphragme, & qu'on ne doit point prendre pour ceux du péritoine. Dans cette expérience, ainsi que dans quelques suivantes, j'ai trouvé tout ce que M. Haller annonce très-véritable. Je n'entrerai pas ici dans un détail bien exact de toutes les ex-

périences que j'ai faites à ce sujet : ce détail est trop uniforme ; mais tout ce que je puis assurer , c'est que ni l'esprit de nître fumant , ni l'alkali fixe le plus caustique , ni les huiles empyreumatiques des végétaux n'excitent aucune contraction dans le péritoine des chiens , soit qu'ils aient un grand volume , soit qu'ils soient moins considérables , dans le commencement ou sur la fin de leur vie.

Après le péritoine , j'ai examiné dans les mêmes sujets l'épiploon , & j'y ai trouvé aussi peu de sentiment que dans le péritoine. Pour le mésentère , il m'a paru mériter un examen particulier par les premiers phénomènes qu'il m'a présentés : j'en rendrai compte quand je parlerai de la mobilité des parties par l'irritation ; mais ayant commencé par lui mes expériences , pour n'avoir rien à me reprocher d'avoir affoibli l'animal , en faisant auparavant des expériences qui le fatigaient , j'ai coupé d'une même incision les muscles & le péritoine , & j'ai mis à nud les intestins & le mésentère : à l'égard du sentiment , je n'en ai découvert aucun dans cette membrane. Il faut cependant prendre garde à la méthode dont on se sert pour faire ces expériences ; car si l'on jette indiscrètement de l'esprit de nître fumant , ou quelque autre irritant de cette espèce sur la substance du mésentère , alors il est rare que l'action vive

de ces corps dont la force est si violente & si prompte , ne porte sur les nerfs & même sur les plexus mésentériques : il s'excite dans tout le corps des convulsions irrégulières & des effets fort violens , ce qui m'est arrivé plusieurs fois ; car ces plexus sont peut-être de tous les nerfs ceux qui ont le plus de puissance pour troubler toute l'économie animale. Je reconnois donc trois membranes importantes dont l'irritation n'excite aucun sentiment dans la machine. A la vérité les expériences que j'ai rapportées en preuve, sont faites sur des animaux qui étoient dans un état contre nature , & qui souffrant d'ailleurs pouvoient ne pas sentir une légère impression douloureuse ; mais comme dans cet état toutes les parties vraiment sensibles ne laissent pas que de fournir des preuves du sentiment de l'animal , on est toujours en droit de conclure que si ces parties sentent, elles ont au moins un sentiment fort obtus , & qui n'est pas comparable à celui des parties , qu'on nomme communément parties sensibles , & que ce degré ne peut entrer en comparaison ni avec celui de la peau , ni avec celui de la dure-mère , que nous avons examinés jusqu'à présent.

Mais avant que de quitter l'examen de la sensibilité des membranes du bas-ventre , il me reste à rapporter le succès des expériences que j'ai tentées sur les membranes pro-

pres des viscères , sur celles qui recouvrent immédiatement ces organes des fonctions. Cette recherche est d'autant plus intéressante que l'on a fait consister le siège principal du sentiment de ces viscères dans ces membranes ; cependant elles sont une continuation du péritoine , & le péritoine ne sent point : il est vrai que dans l'Anatomie raisonnée on risqueroit presque toujours de donner dans l'erreur, si l'on suivoit de simples inductions. Mais c'est après les recherches les plus exactes que j'ose contredire en ce point la plupart des Médecins , & même l'observation sur les animaux vivans , qui paroît conforme à l'opinion reçue jusqu'à ce jour. Les viscères membraneux sentent à la vérité très-vivement , mais non pas également dans toutes leurs parties ; & dans tous les cas où j'ai excité de la douleur dans mes expériences , il est aisé de découvrir une structure particulière placée par la nature à dessein d'augmenter l'irritation & de rendre la partie sensible.

De tous les viscères du bas-ventre , ceux sur lesquels ce paradoxe doit paroître plus frappant , sont sans doute les intestins. Leur partie intérieure est capable de sentir la douleur la plus vive ; leur membrane extérieure n'est point sensible.

J'ai ouvert le bas-ventre d'un chien fort & vigoureux , & ayant mis à nud les intestins , j'ai jetté de l'esprit de nitre fumant sur

la tunique extérieure de l'intestin iléon : les phénomènes que j'y observai , sont réservés pour l'article du mouvement ; mais je fus extraordinairement surpris de voir l'animal rester aussi tranquille qu'il pouvoit l'être dans cet état , & ne donner aucun signe extérieur de douleur. Frappé de cette expérience , & voulant savoir si l'animal étoit incapable de sentir , je fis à l'intestin une ouverture longitudinale ; & ayant porté ma plume chargée d'esprit de nitre fumant sur la membrane intérieure & veloutée , il s'excita dans l'animal les mouvemens les plus vifs , & il fit de violens efforts pour crier. Je fus par cette expérience en droit de conclure , qu'il y a une différence énorme entre la sensibilité de la membrane intérieure des intestins & celle de leur membrane extérieure , du moins quant à ce qui regarde le sentiment. J'ai répété cette expérience plusieurs fois , tant sur les jeunes chiens, que sur les chiens plus âgés ; & si cette observation peut être de quelque poids , j'ai observé que quand on laissoit libres les jeunes chiens après leur avoir fait cette opération , ils portoient leur langue , non sur l'endroit où l'on a jetté de l'esprit de nitre , mais simplement sur les bords de la plaie & des muscles.

J'ai fait la même expérience sur le foie , la rate , les reins , & dans tous les cas j'ai toujours trouvé la même insensibilité dans

les membranes extérieures : il est vrai que la rate ne peut guere subir de pareilles expériences, sans avoir été tirailée, ce qui peut déranger la sensibilité ; mais le foie se présente aux yeux, sans que l'animal ait beaucoup souffert. J'ai porté aussi l'esprit de nitre sur la membrane extérieure des reins, sur celle des glandes contenues dans le bas-ventre, mais sans exciter aucune marque particulière d'irritation ; en sorte que j'ai pu en conclure que si ces membranes ont un sentiment, du moins ce sentiment est-il beaucoup moins vif qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

Enfin pour voir quel seroit l'effet de la continuation de cette irritation, j'ai pris un chien d'une taille médiocre & se portant bien ; ce chien venoit de manger. L'ayant lié sur une table, je lui ai ouvert le bas-ventre très-promptement : ayant mis les intestins à nud, j'ai jetté sur les intestins & sur le foie une assez grande quantité d'eau-forte ; puis ayant réuni les muscles & la peau par une forte suture, je laissai l'animal à lui, qui eut un petit tremblement, les yeux un peu étincelans, & qui resta tranquille, sans boire ni manger pendant une nuit. Le lendemain il mangea un peu, marcha, & fut s'exposer au soleil. Le troisieme jour, sa plaie suppueroit, il la léchoit, & sembloit avoir repris l'intégrité de ses fonctions, jusqu'à ce que plus tard enfin que le chien ne périroit pas de cette

bleffure , je l'ouvris de nouveau , pour voir quel changement avoit été excité à l'intérieur ; mais je n'appercus rien de mortel , nul figne d'inflammation , nul engorgement dans les vaiffeaux : d'où je me crus en droit de conclure , que certainement l'impreffion qu'avoit fait l'eau-forte, tant fur les inteftins, que fur le foie , n'avoit pas été confidérable, & je ne vois certainement pas qu'on puiſſe penſer autrement d'après cette expérience.

Par cet examen prefque toutes les membranes du bas-ventre ſe trouvent exclues de la propriété de ſentir , & cependant c'eſt peut-être un des endroits de tout le corps où les douleurs ſoient & plus vives & plus confidérables. Mais en premier lieu, tout l'intérieur du canal des inteftins eſt extraordinairement ſenſible , & même la ſenſibilité de ce canal eſt accompagnée de tant de circonſtances , qu'il eſt à défirer que quelqu'un ſuive cette matière. L'intérieur de tous les viſceres membraneux eſt de même extrêmement ſenſible. Dans un chien qui avoit été aſſez fort & aſſez vigoureux , mais qui avoit ſouffert pluſieurs expériences douloureuſes , j'ai ouvert l'intérieur de l'uretere , & j'y ai porté au bout d'une plume une goutte d'eau-forte ; l'animal a reſſenti une impreſſion très-vive de douleur qui l'a fait treſſaillir dans tout ſon corps. Le même chien avoit paru inſenſible à l'irritation extérieure de cette partie. Il en

en est de même de l'irritation de la vessie urinaire: son extérieur n'est pas sensible, son intérieur au contraire l'est beaucoup. Enfin la même chose est véritable de l'intérieur de la vésicule du fiel & des conduits biliaires (on parle ici du sentiment de douleur, & non pas de la mobilité ;) car j'ai fait sur toutes ces parties les mêmes expériences avec le même succès, mais j'en supprimerai le détail uniforme. Par ces expériences j'ai conclu que l'intérieur des intestins étoit ce que nous connoissions de plus sensible dans les viscères membraneux du bas-ventre ; les voies urinaires le sont davantage après les intestins : la sensibilité est moins grande dans les conduits biliaires.

Pour finir l'examen des parties sensibles du bas-ventre, il me restoit à examiner la substance propre des viscères qui le composent : pour y parvenir, dans plusieurs chiens j'ai enlevé la membrane du foie, & j'ai porté l'esprit de nitre fumant sur la substance même du viscère. J'ai cru y remarquer les traces d'un sentiment obscur qu'y excitoit cet irritant ; mais ces marques consistoient uniquement en un petit soubresaut que fit l'animal dans une de mes tentatives, & que je n'ai pas revu depuis, ce qui fait qu'on peut l'attribuer à quelque circonstance particulière, comme, par exemple, à l'attouchement de quelque nerf. La rate ne donne aucun signe

de sentiment. Les reins paroissent sentir un peu plus vivement ; mais je crois qu'on doit attribuer leur sensibilité à l'origine des canaux urinaires : car l'eau-forte excite bien plus vivement l'irritation dans leur substance , quand on a fait une incision un peu profonde. Je crois donc que les viscères jouissent d'une sensibilité obscure, & que leurs membranes, outre beaucoup d'autres usages, ont aussi celui d'amortir leur sensibilité.

Mais d'où viennent toutes ces douleurs énormes dont le bas-ventre est si souvent affecté ? Premièrement, j'ose avancer comme une proposition véritable, que toutes les membranes intérieures des intestins , comme toutes les autres où les nerfs aboutissent en mamelons & développés de leur gaine , ont une sensibilité exquise , & qu'on doit la trouver par-tout où on reconnoît cette structure. Le Créateur n'a jamais donné cette construction à une partie, qu'il n'ait mis à côté une source abondante de glaires & de mucilages pour couvrir & garantir ces mamelons nerveux. Secondement, la quantité de plexus nerveux qui se répandent dans le bas-ventre , augmente encore sa sensibilité. Si l'on fait attention à cette structure , peut-être pourra-t-on concevoir comment des maladies graves attaquent le principe de la vie dans cette partie du corps, sans causer la moindre douleur ; comment d'autres au contraire

en exercent de si vives & de si cuisantes ? Quelquefois le siege du mal paroît être dans le bas-ventre ; tout-à-coup il se porte sur les jambes & sur les bras , qui semblent être à leur tour le théâtre de la douleur. C'est sur le bas-ventre que les gouttes remontées semblent être les plus douloureuses : c'est dans son enceinte que les vapeurs hystériques & l'hypocondriaïsme font le plus de ravage ; & si l'on prend garde aux symptômes de ces deux maladies , les plus irrégulieres que l'on connoisse , on y verra tantôt la douleur la plus vive , tantôt les mouvemens les plus violens , mais sans douleur , (cette mobilité sans douleur s'expliquera par la suite de ce Mémoire ,) & quelquefois on y verra la sympathie la plus vive avec les parties les plus éloignées. Ce qui nous doit faire conclure que la douleur dépend de parties souvent différentes de celles dans lesquelles est le siege du mal , & qui n'ayant pas la propriété de sentir , la communiquent cependant à d'autres. M. Simson (*a*) nous a laissé des exemples frappans de cette vérité , & je puis assurer avoir vu un homme attaqué de la pierre avoir des douleurs violentes dans l'un des bras , qui se rapportoient à sa pierre. Les Chirurgiens expérimentés , & qui on réfléchi , n'acceptent point avec raison ces termes de *malignité* , de *sang corrompu* , sur les-

(*a*) Inquiries on muscular motion , chap. iij. pag. 39.

quels tant d'autres se rejettent dans le traitement des plaies & des opérations (*a*). Ce feroit un grand & beau travail pour compléter l'histoire de la sensibilité & de l'irritabilité, que de rechercher avec soin quelle partie sent de la douleur pour une autre, & jusqu'à quel degré elle peut la sentir.

La suite à un autre Journal.

DESCRIPTION d'une maladie singuliere de la peau, par M. BILLEBAULT fils, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, à Cosne-sur-Loire.

De tous les traités des maladies de la peau qui me sont connus, il n'en est aucun qui jusqu'ici ait offert à mes recherches celles dont je vais donner la description. Une pratique plus lumineuse & plus féconde en événemens singuliers, une étude plus profonde & plus soutenue en ont peut-être plus d'une fois découvert à d'autres la nature & les causes : moins favorisé qu'eux, j'avoue ne les pas-connoître clairement.

Le 7 de Mars de l'année 1752, la femme du sieur Guillot, Marchand Voiturier par eau

(*a*) V. Ranby on gun shot Wounds.

de cette ville , me fit appeller : âgée pour lors de vingt-trois à vingt-quatre ans , d'un tempérament sec & sanguin, elle avoit reçu la vie de parens assez sains. Le principe & les progrès de l'affection cutanée dont elle se plaignoit , ne devoient rien à ses mœurs , non plus qu'au régime de vie qu'elle avoit mené jusqu'alors ; régime d'ailleurs proportionné à sa condition. Dès sa tendre jeunesse, & sans pouvoir en constater l'origine, elle ressentoit dans des tems aussi peu réglés par leur durée , qu'imprévus pour leur retour , des demangeaisons aux jambes & aux bras ; elles étoient occasionnées par destaches d'un rouge vif , alors fort petites & assez plates , sans sécheresse & sans âcreté. La sortie du lit les rendoit bientôt sensibles ; elles disparoissoient vers le midi , la fin du jour les rappelloit à l'habitude de la peau , & elles s'y soutenoient jusqu'au coucher de la malade : quelques minutes après la peau devenoit nette , les demangeaisons n'avoient plus lieu , & la malade jouissoit d'une tranquillité que nulle autre situation ne pouvoit lui procurer. Les Médecins, & quelquefois même les Empyriques aux soins desquels ses parens la confioient , ne purent par aucuns des remèdes , tant externes qu'internes, qu'ils lui prescrivoient, ralentir ni augmenter la vivacité des demangeaisons qu'elle enduroit : on abandonna cette cure à la nature , & on se flattoit qu'elle l'opé-

reroit par l'éruption des regles. Elles parurent à l'âge de dix-sept ans; les taches & les démangeaisons subsisterent. Elle se maria trois ans après; le mariage augmenta cette affection. La peau de toutes les parties du corps, à l'exception de celle du visage & des articulations, se trouva tout-à-coup marbrée de taches plus rouges, plus larges & plus importunes par les sensations désagréables qu'elles y excitoient: elle devint grosse; les taches s'éclipserent de manière qu'on crut pouvoir espérer que les couches emporteroient entièrement la cause d'une maladie dont la grossesse avoit fait disparoître les symptômes. On se trompa. A peine fut-elle relevée, que les taches rouges, de plates qu'elles avoient été jusqu'alors, s'éleverent & devinrent boutonnées; quelques-unes acquirent la largeur d'un écu de trois livres, d'autres celle d'un écu de six livres, quelques autres celle d'une piece de vingt-quatre & de douze sols: la démangeaison en devint insupportable. On m'appella. Le sang couloit des parties sur lesquelles les ongles avoient fait quelque impression. Cet état prurigineux inquiétoit la malade pendant quinze jours; quelquefois il précédoit les regles, & quelquefois il les accompagnoit: les saisons n'apportoient à sa durée, à son incommodité & à son retour, qu'une différence peu sensible. Les articulations, sur

la peau desquelles on n'a jamais apperçu ces taches boutonnées, étoient enflées & tant soit peu douloureuses. Je ne trouvai les gencives ni tendres ni gorgées : l'état des dents étoit naturel ; enfin nul rapport connu avec le scorbut ni les dartres.

J'attribuai cette affection cutanée à quelques impuretés âcres & grossières de la masse du sang, qui s'alliant avec la matiere de l'insensible transpiration, s'évaporoient avec elle, lorsque par la chaleur du lit les pores se trouvoient ouverts, & qui s'arrêtoient au contraire dans le tissu de la peau & y occasionnoient un petit engorgement, lorsqu'elles n'y trouvoient pas une issue libre : je soupçonnai même un vice local dans le tissu de la peau. En conséquence de cette théorie, je me proposai les quatre indications suivantes à remplir.

La premiere fut de diminuer par plusieurs saignées du bras le volume du sang trop manifesté par la plénitude & l'embarras du poul.

La seconde, de nétoyer les premieres voies par quelques prises d'émétique en lavage, suivies quelques jours après de quelques purgatifs réitérés.

La troisieme, de détourner par les urines les impuretés de la masse du sang qui se portoit à l'habitude de la peau. Je satisfis à cette troisieme indication par l'usage d'une tisane faite avec les racines d'asperge, d'a-

rête-bœuf , de petit houx , de chardon rollant & de fraisier , avec les feuilles de creffon de fontaine , de fumeterre , les fruits d'alkekenge , (le tout à dose légère dans les commencemens , & graduée à proportion des effets) & demi-gros d'arcanum duplicatum par pinte : je faisois édulcorer cette tisane avec le sirop d'orgeat ; elle eut tout le succès que j'en attendois , les urines devinrent de jour en jour plus copieuses & plus chargées. Cette maladie s'évanouit , & la malade jouissoit d'un calme qu'elle n'avoit point encore éprouvé. Quatre mois s'écoulèrent , sans qu'elle en ressentît la moindre atteinte.

Je me dispoisois par une vingtaine de bains domestiques à remplir la quatrième indication , qui , selon moi , consistoit à rendre le tissu de la peau plus souple & plus perméable à l'humeur de l'insensible transpiration. Des affaires particulières rappellerent la malade à Paris ; elle cessa tout régime & tout remède. Enfin elle se crut guérie ; je le croyois aussi. De retour chez elle , l'affection cutanée reparut. Je proposai de nouveau les bains ; elle les refusa. Je la fis consentir à donner un exposé de son état , que j'adressai à MM. Astruc & Ferrein. Sans s'être communiqué leurs idées , ces deux grands Maîtres les rapprochèrent parfaitement dans leur consultation. Ils décidèrent en faveur des bains domestiques ,

convertirent en bouillons l'usage des plantes employées dans la tisane ci-dessus décrite , insisterent l'un & l'autre sur l'usage des fondans de la lymphe en bols , & sur-tout des fondans antimoniaux ; terminerent le traitement par l'usage du lait d'ânesse pur ou coupé. Assuré du succès par celui qui avoit toujours suivi les lumieres que ces deux illustres Médecins avoient bien voulu me communiquer dans d'autres cas , j'allois suivre avec confiance les routes qu'ils m'indiquoient , lorsque j'apperçus des signes non équivoques de grosseffe : je renvoyai après les couches le traitement de cette maladie. Elle marqua pour lors une opposition trop décidée à tout remede ; je l'abandonnai.

Actuellement les boutons sont plus étendus , plus incommodes , & durent quelquefois six semaines & plus ; les doigts sont plus enflés , & les articulations plus gênées & plus douloureuses , les paumes des mains & les plantes des pieds sont brûlantes. Le lit dissipe toujours pour quelques minutes tous ces boutons , sans en laisser le moindre vestige. Letems de la grosseffe est toujours celui où elle en est le moins incommodée ; elle jouit d'ailleurs d'une assez bonne santé , & toutes les autres fonctions s'exécutent bien.

A quelles causes peut-on légitimement imputer l'origine de cette affection , ainsi que l'irrégularité observée dans son retour & sa

durée ? Pourquoi des boutons d'une étendue & d'une élévation considérable rentrent-ils par la chaleur du lit avec autant de facilité & de promptitude dans la masse du sang, que les taches, lorsqu'elles étoient les plus petites & les plus superficielles ? Une maladie aussi ancienne seroit-elle encore susceptible de guérison, & par quels remèdes pourroit-on l'obtenir ? Les frictions mercurielles précédées de bains & autres préliminaires, auroient-elles ici quelque efficacité ? Je souscrirai avec soumission aux lumières qu'on voudra bien me communiquer à ce sujet.

OBSERVATIONS

SUR LES PIERRES BILIAIRES.

Par M. BOUCHER, Médecin à Lille en Flandres.

Il n'est point de partie dans le corps de l'homme où il ne puisse se former des pierres ; on en trouve des exemples de toute espèce dans les Ouvrages des Médecins & des Naturalistes. On a vu des gens verser des larmes pétrifiées. Je connois une Religieuse, poitrinaire & d'un tempérament fort sec, à qui il est tombé, à diverses reprises

& en différens tems, du fond du nez dans le palais, des pierres très-solides, de la grosseur à-peu-près d'un grain de poivre : elle m'en remit, il y a quelques années, deux qu'elle venoit de cracher (a). Ces cas sont rares. Il n'en est pas de même des pierres cystiques ou biliaires, qui sont les plus communes, si l'on en excepte peut-être celles des reins & de la vessie. J'ai eu occasion d'observer de ces pierres, non-seulement dans des cadavres, mais j'en ai vu même rendre par le fondement à quelques personnes. Il y a environ quinze ans que je fus appelé dans un de nos fauxbourgs par un homme âgé d'environ vingt-six ans, d'un tempérament sec, sanguin-bilieux, pour une colique hépatique-inflammatoire, désignée par une douleur très-vive à la région épigastrique vers l'hypochondre droit, laquelle douleur se communiquoit à la région ombilicale, accompagnée de vomissemens, de fièvre forte, de suppression d'urines & de selles : deux jours après, un commencement de jaunisse se joignit à ces symptômes. Je fis faire six à sept saignées ; je prescrivis force lavemens émolliens, des

(a) Blasius a trouvé des pierres sous la langue & dans sa substance même, dans les levres, les poudrons, le cœur, le scrotum, la glande lacrymale, &c. Isaac Catier en a vu une attachée à la surface interne de la dure-mère. L'on a plusieurs exemples de pierres engendrées dans la matrice. Tulpius en a trouvé une dans l'artère qui se distribue à la capsule atrabilaire gauche ; Réaldus Columbus & P. Marchetti dans la veine-porte, &c.

boissons anodynes & rafraîchissantes, des potions huileuses : ces secours administrés promptement relâchèrent le poulx, & rétablirent le cours des urines, sans presque rien diminuer des douleurs. Cette dernière circonstance jointe à la continuation de la constipation & des symptômes de la jaunisse, me fit soupçonner quelque obstruction dans le canal cholidoque ou cystique par des pierres biliaires : je recommandai en conséquence qu'on ne jettât rien des déjections du malade, sans avoir soigneusement visité le bassin ; j'ordonnai une tisane rafraîchissante & légèrement apéritive, du petit-lait, des tamarins & des jus d'herbes rafraîchissantes dans du bouillon de veau, sans négliger les lavemens. Le malade rendit effectivement au septième jour par le fondement seize à dix-sept pierres, dont la moindre étoit de la grosseur d'un pois, & quelques-unes approchoient du volume & de la figure d'une fève d'haricot. La guérison radicale suivit de près.

Ces pierres, dont je conserve encore quelques-unes, sont légères, surnageant dans l'eau commune, jaunes, tant au-dedans qu'au-dehors, lisses & polies, représentant tantôt des triangles, tantôt des especes de losanges, & quelquefois des cubes aplatis dont les angles sont arrondis, marquées de lignes superficielles qui semblent partager leur surface en

plusieurs parties symmétriques : (ces lignes paroissent sensiblement être l'empreinte des plis ou des rugosités que l'on voit dans l'intérieur de la vésicule du fiel.) Ces mêmes pierres sont composées de plusieurs couches , dont la plus intérieure qui en forme le noyau , est d'une matiere moins dure & d'un jaune plus foncé que les autres. A ces marques on ne peut méconnoître des pierres cystiques qui ont causé les symptômes que nous venons de décrire , dans le tems qu'elles étoient arrêtées dans le canal cystique ou le cholique. J'ai exposé de ces pierres brisées sur des charbons allumés , elles ont pris feu comme de la cire , & se sont consummées presque sur le champ , après avoir renvoyé une fumée puante.

Les habitans des cantons marécageux paroissent avoir plus de disposition à la génération de ces sortes de pierres , que ceux qui habitent un autre sol ; l'air épais qu'ils respirent , & les eaux bourbeuses dont ils font usage en boisson , y contribuent sans doute beaucoup.

En 1750 , il a régné à la campagne , & sur-tout du côté des marais , à peu de distance de cette ville , une dyssenterie épidémique , pour le traitement de laquelle les Etats de la Province ont envoyé des Médecins & des Chirurgiens. Ceux-ci ont trouvé dans plusieurs cadavres de différens âges des pierres de différente grosseur & figure renfermées

dans la vésicule du fiel: celle d'une fille de quatorze ans étoit farcie de pierres angulaires ; qui par leur blancheur ressembloient à des concrétions stéatomateuses ou à des grains de cire blanche, dont elles avoient aussi presque la consistance , se laissant écraser assez aisément.

L'on m'a remis d'autres pierres cystiques qui sont plus grosses que toutes celles que j'ai déjà vues ; elles ont été tirées du cadavre d'un homme de soixante ans , mort d'une maladie chronique : le volume de quelques-unes approche d'une petite noix muscade ; elles affectent des figures comme celles des pierres qui ont été rendues par le particulier dont il a été parlé ci-dessus , quelques-unes représentent un cube presque parfait. Elles sont composées de deux ou trois couches épaisses qui , quoique d'un tissu compacte ou solide , peuvent être aisément séparées du noyau , lequel est plus dur qu'elles. Leur couleur est d'un gris-jaunâtre. Elles ne furnagent point dans l'eau : elles ne prennent pas feu , lorsqu'on en jette des fragmens sur des charbons allumés ; mais elles noircissent bientôt , exhalent une odeur urineuse , & se réduisent en une poussière blanche en assez peu de tems. Ces pierres étoient en grand nombre & remplissoient la vésicule , qui étoit augmentée de volume au point de ressembler à une vessie urinaire.

La vésicule du fiel n'est pas le seul foyer de la génération de pareilles pierres; on en a aussi trouvé dans les conduits hépatiques, & même dans la substance du foie. Stalpar Vander-Wiel cite l'histoire d'un homme, auquel on tira du foie, en ouvrant un abcès formé dans ce viscère, une pierre de la grosseur d'un œuf de pigeon. *Obs. 45. Cent. 1.*

Paul de Sorbait, cité par cet Auteur, fait mention dans les Ephémérides d'Allemagne d'une pierre tirée du cadavre d'une Dame de condition, qui étoit située dans la substance du foie, sa tunique propre lui servant d'enveloppe d'un côté; elle égaloit le volume d'un œuf d'oie. *Dec. 1. an. 2. Obs. 106.*

Les pierres biliaires n'étant que de la bile concrete & durcie à certain point, elles pourront se former dans les endroits où la bile se filtre, ou bien par où elle passe, dès que quelque obstacle en empêchera le libre écoulement; mais ces concrétions auront bien plutôt lieu dans la vésicule du fiel qu'ailleurs, par la raison que la bile y séjourne naturellement: l'on trouve en pareil cas la bile croupissante plus ou moins épaissie. Il est rapporté dans la première année des Ephémérides d'Allemagne, que Greizelius, en faisant l'ouverture du cadavre d'une Dame, a trouvé dans la vésicule du fiel une pierre brune en dehors & grise en dedans, approchant du volume d'un œuf de poule, &

qui pesoit près d'une once ; elle nageoit dans une liqueur noire , & tellement visqueuse , qu'elle ressembloit parfaitement à de la glu. Si ladite Dame, qui n'avoit que trente-trois ans, eût vécu plus long-tems , cette liqueur eût sans doute fourni par elle-même la matière de plusieurs couches qui eussent été ajoutées à la pierre.

Les pierres noirâtres , d'un certain volume, que l'on voit rendre par le fondement à certaines personnes , & que pour cette raison l'on appelle des bézoards humains , sont-ils autre chose que de la bile épaisse & durcie ? Le célèbre Fernel a prétendu , contre le sentiment de Galien , que la pituite intestinale peut se durcir au point de former des concrétions pierreuses ; il dit avoir vu rendre à diverses personnes de pareilles concrétions de la grosseur d'un marron ou d'une noix , & il cite l'exemple d'un homme qui en faisoit tous les quatre ou cinq jours. *Pathol. lib. 6. cap. 9.* Benevenius a trouvé dans le canal intestinal d'un cadavre une pierre du volume d'un œuf de poule ; & un autre Auteur, cité par Vander-Wiel, dit en avoir trouvé trois de pareille grosseur dans le même canal.

Nous ne nions pas absolument la possibilité de la production des concrétions pierreuses dans le canal intestinal : elle pourroit peut-être avoir lieu dans les poches du cœcum & du colon ; mais Fernel , non plus

que les autres Auteurs cités, n'alleguent aucune circonstance qui ait pu les convaincre que les concrétions dont ils parlent eussent été formées dans les intestins, plutôt que dans le foie.

Il est dit dans le Dictionnaire de Médecine que les bézoards, que l'on nous apporte tant des Indes Orientales que des Indes Occidentales, sont des pierres formées dans la vésicule du fiel de différentes sortes d'animaux, du bouc, du sanglier, du singe, de la chèvre, &c. On en cite un pesant cinq onces, qui a été trouvé dans la vésicule du fiel d'une tortue de terre; cependant on ajoute qu'il se forme des bézoards dans d'autres cavités du corps des animaux, que dans la vésicule. Nous sçavons en général, dit M. Geoffroi, dans un Mémoire inséré dans le Recueil de l'Académie Royale des Sciences, que cette pierre se trouve dans l'estomac d'une espèce de chèvre sauvage qui broute des plantes aromatiques: l'Académicien ajoute que ces pierres s'enflamment aisément, exposées au feu, & qu'elles paroissent contenir du sel volatil & de l'huile. Voilà des circonstances qui caractérisent essentiellement des pierres biliaires: peut-on après cela compter sur le rapport de ceux qui ont avancé qu'elles se rencontrent dans l'estomac des animaux dont je viens de parler? Y auroit-il une cause particulière qui les y fît remonter du canal

intestinal ? car je ne crois pas que le canal cystique ou cholidoque en ces animaux s'ouvre immédiatement dans l'estomac, comme dans les autruches & les porcs-épics.

S'il est vrai que les bézoards des animaux ne sont que des pierres biliaires, il en est sans doute de même des bézoards humains. Mais pour porter cet objet au point sensible de l'évidence, examinons si ceux-ci n'ont point réellement les caractères des pierres biliaires.

Une femme de cette ville, âgée d'environ quarante ans, a rendu par le fondement, il y a près de deux ans, un bézoard que j'ai eu entre les mains; c'est une pierre angulaire, approchant de la figure d'un cône arrondi par sa base, & hérissé de petites élévations en forme de mamelons dans toute sa circonférence; elle pèse actuellement six gros & douze grains: peu de tems après sa sortie, son poids étoit plus fort; son volume excède celui d'un œuf de pigeon. On voit, en conséquence d'une petite portion qui en a été enlevée, qu'elle est composée de couches concentriques, dont les intérieures sont plus compactes & plus solides que les extérieures: celle-ci s'écaille aisément, elle est brune & même noire en quelques endroits; au lieu que les couches suivantes sont grises ou blanchâtres: la partie qui se termine en pointe est très-lisse & polie. La malade, quelque tems avant de rendre cette pierre, avoit

encore évacué de petites concrétions pierreuses, deuxentr'autres, qui approchoient du volume d'une fève d'haricot.

Cette femme, qui est d'un naturel mélancolique, ayant en tout tems le teint olivâtre, avoit ressenti, trois ou quatre ans avant la sortie de sa pierre, des douleurs vives à la région épigastrique, accompagnées de nausées, de vomissemens, de borborigmes, &c. Les douleurs, quelque tems après, se sont portées à la région lombaire droite, ou plutôt au haut de la région iliaque droite, où elles ont persisté un certain tems avec un sentiment de pesanteur; elles ont ensuite descendu vers l'aîne droite, & se sont enfin terminées dans le fond du bassin. La malade n'a jamais été sans souffrir; mais les douleurs augmentoient de tems en tems par des accès si violens, qu'elle se rouloit par terre, se jettant avec désordre de côté & d'autre comme une phrénétique: elle a été pendant ce long intervalle de tems dans un état de constipation, les lavemens dont elle faisoit usage ne lui faisant rendre qu'un peu de matieres noires & fétides; son teint étoit devenu livide par degrés, quoiqu'il n'y ait jamais eu de jaunisse caractérisée. Lorsque la pierre fut descendue au bas de l'intestin rectum, elle boucha le fondement tout-à-fait pendant trois jours. La malade essuya pour lors les symptômes du vol-

vulus, jusqu'à vomir des matières excrémenteuses. Elle m'a assuré avoir fait plus d'efforts & avoir ressenti des douleurs plus vives pour rendre cette pierre, que pour accoucher. Elle étoit tenue dans ce moment par quatre personnes : le fondement lui sortoit ; elle s'est assez bien portée depuis.

On auroit pu épargner à cette femme une partie des dernières douleurs, en lui faisant l'extraction de cette pierre avec des tenettes, un crochet, ou quelque autre instrument propre à cette fin, comme l'ont pratiqué, il y a plusieurs années, à l'Hôtel-Dieu de Paris, MM. Boudou & Moreau, à l'égard d'une femme à qui ils tirèrent du fondement une concrétion pierreuse, du volume d'un œuf de poule : elle se cassa dans l'opération, ce qui en facilita l'extraction.

En suivant la marche des symptômes qu'a éprouvé la malade dont il est question, dans le long espace de tems qui s'est passé depuis le moment où elle a commencé à souffrir, jusqu'à celui où elle a été délivrée de sa pierre, on ne peut se refuser à l'idée qui se présente naturellement que cette pierre a été formée dans la vésicule du fiel. Les premières douleurs qui se sont fait ressentir à l'endroit du canal cystique, ou du cholidoque, ne paroissent avoir été causées que par la dilatation forcée de ce canal dans lequel la pierre s'étoit engagée ; ce qui a dû exciter

aussi des nausées & des vomissemens. Le transport des douleurs à la région iliaque droite, auxquelles s'est joint un sentiment de pesanteur, n'étoit-il pas l'effet de la pierre engagée dans la valvule du colon, après qu'elle eut traversé sans opposition tout le trajet des intestins grêles? N'est-ce pas en se frayant le passage par l'orifice de cette valvule, & précédemment par les orifices étroits des canaux cystique & cholidoque, qu'elle a acquis à sa pointe, qui s'y est engagée en premier, ce poli que l'on y remarque? Sa tournure en forme de coin arrondi à sa base a dû contribuer à faire prêter ces orifices au point requis pour son issue (a).

Mais, dira-t-on, quelle prodigieuse dilatation ne doit-on pas supposer dans les canaux cystique & cholidoque, pour qu'ils puissent donner passage à une pierre du volume de celle-ci? Je demande si cette dilatation est moins possible que celle que fait une pierre qui passe des reins dans la vessie par les ureteres, dont le calibre dans l'état

(a) Nous observerons à ce propos, qu'entre les pierres biliaires, d'un volume approchant de celle-ci, il n'y a guère que celles qui ont une figure analogue à la sienne, qui puissent s'engager dans les canaux en question. Celles qui sont exactement rondes ou sphéroïdes, restent constamment dans la vésicule, & même assez souvent sans causer de lésion notable dans l'économie animale, parce que ne pouvant boucher tout-à-fait l'orifice du canal cystique, elles n'empêchent pas l'écoulement de la bile de la vésicule.

naturel n'est sûrement pas plus ample que dans les canaux désignés, & dont les tuniques n'offrent certainement pas moins de résistance. N'a-t-on pas vu cependant des ureteres qui, ayant donné passage à des pierres bien plus grosses que notre bézoard, avoient en conséquence acquis une capacité presque égale aux intestins grêles? Ainsi l'on conçoit que les canaux biliferes pourront se dilater suffisamment pour donner passage à des pierres, non-seulement du volume de la nôtre, mais même à des pierres plus grosses, comme étoit, par exemple, celle dont parle M. Bianchi, d'après Tulpius, qu'a rendu une femme de soixante-dix ans, & dont le volume a dû être le double de la nôtre, si la solidité étoit la même, puisqu'elle pesoit une once & demie. *Hist. hepat. part. 3. p. 484.*

Nous trouvons dans quelques Observateurs des faits qui sont très-analogues au nôtre, du côté des symptômes qui ont précédé la sortie de la pierre. Forestus, au quatorzieme livre de ses Observations médicales, fait mention d'une Demoiselle de Dordrecht qui en a rendu une plus grosse qu'un œuf de pigeon, après avoir ressenti long-tems des douleurs à la région de l'estomac & au bas-ventre.

On trouve dans le Recueil périodique des Observations de Médecine, &c. Novembre 1755, celle d'un bézoard rendu par une Dame

qui avoit effuyé précédemment les mêmes symptômes ; ce qui détermine l'Auteur de l'Observation à proposer , en forme de problème , la question que nous agitions. L'Observation suivante suffiroit presque seule pour le résoudre.

Elle est du célèbre M. Bianchi , qui rapporte qu'une certaine Comtesse sujette à une jaunisse périodique qui revenoit tous les mois & duroit douze à quinze jours , rendit , étant en couche , par l'effet d'un purgatif violent , une pierre approchant de la figure triangulaire , & dont le volume surpassoit celui d'une noix : moyennant quoi cette Dame fut délivrée pour toujours de sa jaunisse. On avoit précédemment soupçonné , ajoute l'Auteur , que la maladie étoit causée par une pierre contenue dans la vésicule du fiel. Les circonstances qui ont précédé & suivi sa sortie , ne permettent pas de douter qu'elle ne vînt effectivement de la vésicule ou des conduits hépatiques.

Il ne nous reste plus , pour remplir exactement notre objet , qu'à examiner si les bézoards , & le nôtre en particulier , ne portent point les caractères des pierres biliaires , ou des pierres trouvées dans la vésicule du fiel & dans les conduits hépatiques. Tout le monde sçait que ce qui caractérise spécialement celles-ci , c'est qu'elles brûlent comme de la cire , & qu'elles se consom-

ment en peu de tems, exposées au feu.

J'ai raclé un peu de notre bézoard, tant de la couche extérieure, que de celle qui est en dessous : j'ai jetté ces fragmens sur des charbons allumés, ils n'ont renvoyé ni flamme ni fumée sensibles ; ils ont cependant paru prendre feu obscurément, ont exhalé une odeur urineuse, ont noirci de suite, & se sont bientôt réduits en poussière. Les pierres trouvées dans la vésicule du fiel de l'homme de soixante ans, dont nous avons fait mention ci-dessus, n'ont pas produit d'autre effet étant jettées sur des charbons ardents, quoiqu'elles eussent été précédemment écrasées.

Il est donc constaté qu'il se trouve des pierres biliaires qui ne brûlent point, ou du moins qui ne prennent pas feu sensiblement. Cela peut arriver, par la raison que les principes de la bile dans les sujets chez qui la production de pareilles pierres a lieu, ne sont point dans la proportion requise ; que la lymphe qui fait essentiellement partie de cette humeur, domine trop sur le principe huileux, ou parce qu'étant trop épaissie, elle enveloppe dans ces pierres le principe huileux comme un mastic, de manière qu'elles ne peuvent point ou presque point donner de prise à l'action du feu.

Les pierres que je viens de donner pour exemple, ont encore d'autres rapports avec notre bézoard, à sçavoir du côté de la consistance

sistance ou de la solidité, puisqu'elles se précipitent d'abord au fond d'un bassin rempli d'eau, & du côté de la couleur de leurs diverses couches, si l'on en excepte la couche extérieure, qui dans le bézoard est noirâtre. Quant à cette dernière circonstance, il est de fait que beaucoup de pierres décidément biliaires sont naturellement telles, comme il est vérifié par quelques observations que nous rapporterons dans le moment.

Les divers rapports énoncés, joints à l'exposé des symptômes ressentis par les personnes qui ont rendu des bézoards, suffisent pour convaincre que le foyer de leur génération est le même que celui des pierres biliaires, ou plutôt qu'ils ne sont que des pierres biliaires. La disproportion de volume entre celui dont nous avons fait mention & les pierres biliaires les plus communes, ou celles avec lesquelles nous l'avons mis en parallèle, ne doit laisser aucun scrupule, puisque l'on trouve dans les Observateurs nombre d'exemples de pierres aussi volumineuses au moins, contenues dans la vésicule du fiel & dans les conduits hépatiques, ou même dans la substance du foie.

Qu'on se rappelle l'observation rapportée ci-dessus d'après Greizelius dans les Ephémérides d'Allemagne. Fabricius Hildanus a trouvé dans la vésicule du fiel d'un homme qui avoit été sujet à la jaunisse, une pierre

très-dure, de la grosseur d'une noix, qui étoit noire d'un côté & jaune de l'autre. Mais ceci n'est rien en comparaison de deux pierres que le même Auteur a observées dans la vésicule d'un homme de condition, & dont une seule pesoit quatorze gros. Elles paroissoient, dit-il, formées de couches ajoutées les unes autour des autres; elles étoient jaunes en quelques endroits de leur surface, & noirâtres en d'autres.

On peut joindre à ces exemples ceux que nous avons rapportés ci-dessus de pierres tirées de la substance du foie.

La solidité ou la pesanteur relative des bézoards & des pierres reconnues incontestablement biliaires, ne doit pas plus causer de scrupule que la différence du volume. M. Bianchi rapporte, d'après les Ephémérides d'Allemagne, une observation de quatre grosses pierres qui étoient dures comme le marbre, tirées du cadavre d'un Prince de l'Empire, & qui remplissoient la capacité de la vésicule du fiel.

Blasius, dans ses observations, fait mention d'une pierre noire, en forme de coquille de limaçon, & dure comme le caillou, qu'il a trouvé dans la substance du foie d'un cadavre, lequel viscere étoit presque tout squirrueux. *Obs. 29. part. 6.*

Les diverses qualités ou propriétés des pierres biliaires ont engagé l'illustre Auteur

du traité du foie à les distinguer en deux especes, en pierres noires & en pierres jaunes. Il s'en trouve, ajoute cet exact Observateur, qui tiennent le milieu, quant à la couleur, y en ayant de blanches, de verdâtres, de bleues, de couleur de plomb, &c. Les noires affectent plutôt des figures angulaires, que les jaunes; celles-ci approchent plutôt de la figure sphérique ou ovale. Les premières jettées dans l'eau se précipitent d'abord; les autresURNAGENT ordinairement, quoique pourtant beaucoup d'entr'elles se précipitent aussi, lorsqu'elles sont plongées pendant quelque-tems. Il s'ensuit donc que les pierres noires sont toujours spécifiquement plus compactes & plus pesantes que les jaunes: circonstance qui rend celles-là analogues aux pierres des reins & de la vessie, auxquelles elles ressemblent aussi par la disposition de leurs diverses couches, qui sont plus ferrées & plus intimement unies que dans les pierres jaunes, & ce qui, selon la remarque de l'illustre Auteur (a) que nous ne faisons qu'abrégér, ajoute encore à cette analogie, c'est que les personnes sujettes aux pierres cystiques noires, le sont aussi aux pierres urinaires. Enfin la propriété la plus caractéristique des pierres noires consiste en ce qu'elles ne peuvent point prendre flamme, ni se liquéfier par le feu, comme les pierres jaunes. Il est pourtant à

(a) M. Bianchi

remarquer qu'entre celles-ci, celles qui viennent du conduit hépatique, ont plus de disposition à brûler que les pierres de la vésicule : observation qui est conforme à ce que nous avons remarqué ci-dessus touchant les pierres tirées de la vésicule d'un vieillard, qui, quoique jaunes ou jaunâtres, n'ont pas pris feu d'une manière sensible.

NOUVELLES OBSERVATIONS

CHYMIQUES ET PRATIQUES

Sur le sel naturel de l'urine de l'homme, par M. SCHLOSSER, Docteur en médecine.

On retire de l'urine un sel, par le moyen de la cristallisation, auquel les Auteurs ont donné différens noms : Helmontius l'appelle *sal urinarium* ; Boerhaave, *sal nativum* ; Marggrave, *sal fusibile* ; Hauptius, *sal urinæ perlatum mirabile* ; & il a été nommé par Boyle *sal crystallinum*.

Boerhaave est le premier qui a donné la description exacte de la manière de préparer cette espèce de sel : Henkel en a traité après ce grand Médecin, mais avec moins d'ordre & d'exactitude. Le procédé de Boerhaave est cependant sujet à des inconvéniens. D'a-

bord le tems pendant lequel ce grand Médecin tient l'urine en évaporation, n'est fondé ni sur l'expérience, ni sur aucun raisonnement sensible. Secondement, l'espace d'une année qu'exige Boerhaave pour cette opération, est beaucoup trop long, puisque M. Schlosser dit qu'il ne faut que vingt-quatre heures. En troisieme lieu, Boerhaave prétend que l'on ne peut tirer ce sel de l'urine qu'une fois ou deux, & M. Schlosser assure que l'on peut répéter cette crySTALLISATION plusieurs fois de suite.

Voici le procédé de M. Schlosser.

Prenez de l'urine d'un homme sain rendue après la dernière coction : mettez-la dans un vase sur le feu, pour la faire évaporer également ; augmentez le feu par degrés, soutenez l'évaporation jusqu'à ce qu'il s'éleve une espece d'écume, & qu'elle couvre toute la surface de la liqueur. Pour lors tirez-la de dessus le feu, passez-la à travers d'un papier gris ; la liqueur devient limpide : mettez-la dans un vase chaud & propre, que vous couvrirez d'un papier attaché avec un fil, & laissez le tout en repos l'espace de vingt-quatre heures. On trouvera au fond & sur les parois du vase des crySTaux durs, solides, légèrement transparens, d'un rouge brun, & une liqueur épaisse, d'un rouge-noir, qui paroît grasse au toucher. Décantez cette liqueur, jetez dessus un peu d'eau chaude ; mettez-la en

évaporation, comme ci-dessus : vous retirerez de nouveaux crystaux semblables aux premiers. Recommencez ce manuel, jusqu'à ce que la liqueur ne fournisse plus de sel. Quand vous avez vos crystaux ainsi préparés, jetez dessus de l'eau très-froide, dans laquelle vous les agiterez vivement ; immédiatement après vous survuider l'eau : de cette manière vous viendrez à bout d'épurer le sel, & de le priver de ses parties huileuses. On peut pour lors réserver ces crystaux, les distiller avec de l'eau de pluie très-pure, & répéter les solutions & les distillations, jusqu'à ce que le sel soit extrêmement purifié.

M. Schlosser prétend avec assez de raison que Boerhaave s'est trompé, quand il a dit qu'il falloit dans l'évaporation pousser le feu jusqu'à deux cens degrés au thermometre de Fahrenheit : ce feu est trop violent pour le commencement de l'évaporation, où la liqueur est pleine de flegme, & par conséquent bien plus susceptible d'être réduite en vapeurs ; sur la fin, il ne s'élève pas la moitié autant de flegme au même degré de feu. Il vaut donc mieux augmenter le feu, à mesure que la quantité de l'eau diminue.

Notre Chymiste a observé que le vrai tems où l'évaporation étoit assez forte, c'étoit quand il s'élevoit une espece d'écume sur la liqueur ; quand le feu est trop foible sur la fin, cette écume ne se forme pas : quelquefois il nage

sur la liqueur une espece de cuticule ; alors on voit une petite poudre très-fine, brillante & véritablement saline, qui se précipite au fond du vase d'autant plus abondamment, que cette espece d'évaporation est plus longue ; cette cuticule n'est elle-même qu'un tissu formé d'une infinité de cristaux. Si le feu est trop violent sur la fin, il vient de l'écume, mais avant que l'urine soit assez évaporée ; alors elle est onctueuse & se gonfle, en franchissant les bords du vase qui la contient, & en répandant avec elle cette poudre saline dont nous venons de parler.

M. Schlosser, après s'être assuré que le sel qu'on retire de l'urine récente & de celle que l'on a mise en putréfaction, est précisément la même, a voulu sçavoir si par sa méthode il n'en retireroit pas une plus grande quantité, que par celles de Boerhaave & de Marggrave. Pour cet effet il a pris cinquante onces d'urine rendue après la dernière coction d'un homme en bonne santé : il l'a fait évaporer sur le feu de la maniere prescrite ci-dessus ; il a filtré le résidu à travers la chauffe d'Hippocrate. Il a trouvé que la liqueur qu'il avoit passée pesoit une once six gros & demi. Ainsi il est aisé de voir combien l'évaporation avoit emporté de liquide. M. Schlosser a découvert après toutes ses expériences que par demi-livre d'urine nouvelle, épaisie selon sa maniere de la faire évaporer, on en retiroit cinq gros d'un sel très-pur :

d'où il conclut que cent vingt pintes d'urine récente donneroit quatre pintes & sept onces de liqueur propre à la crySTALLISATION, & qu'en faisant le reste du manuel qu'il prescrit, on auroit précisément sept onces d'un sel très-pur, tandis que Marggrave n'en a retiré que trois ou quatre tout au plus de la même quantité d'urine. Toute la différence de ces deux résultats vient de ce que Marggrave n'employoit dans la distillation que de l'urine en putréfaction, & que par conséquent le feu évaporoit une très-grande quantité de sel alkali volatil qui formoit le déchet qui se trouve dans le sel naturel de l'urine. En second lieu, les crySTALLISATIONS répétées que fait M. Scholfer, peuvent aussi extraire de l'urine une plus grande quantité de ce sel, au lieu que Marggrave se contentoit de n'en faire qu'une.

Toutes les fois que l'urine que l'on tient en évaporation commence à devenir opaque, il se fait une précipitation proportionnée à l'évaporation, d'une espece de poudre qui porte un caractere de mucosité: elle n'a aucun éclat, quand elle n'est pas séchée, & elle paroît grasse; quand on la prive de toute son humidité, elle devient brillante, & se réduit en une véritable poussiere. M. Schlosser a voulu s'assurer de la nature de ce nouveau produit: pour y réussir, il l'a traitée dans des vaisseaux bien fermés, au feu le plus violent, afin de calciner le résidu & de lessiver les cendres avec de

l'eau bouillante. Il a mis quatre onces & demie de cette espece de poussiere dans une petite retorte placée sur un bain de sable. Il a poussé le feu à sa plus grande force : alors il s'est élevé un flegme limpide, immédiatement après une liqueur alkaline colorée ; celle-ci a été suivie de quelques vapeurs blanches, qui fournissoient du sel alkali volatil en très-grande quantité & un peu d'huile jaunâtre. Dans le fond de la retorte il étoit resté des petits globules de couleur cendrée, & qui se réduisoient en poudre subtile, quand on les pressoit ; le tout pesoit une once sept gros. Comme par la couleur il sembloit qu'il y avoit dans cette poudre encore du phlogistique, puisqu'elle n'avoit pas perdu toute son huile, M. Schlosser l'a calcinée : d'abord il en est sorti d'épaisses fumées ; elle est devenue de la couleur d'un blanc-cendré, & le total ne pesoit plus qu'une once trois gros. Notre Chymiste a lessivé cette cendre avec de l'eau bouillante, jusqu'à ce qu'enfin elle soit devenue insipide : c'étoit pour-lors une poudre terreuse, insoluble dans l'eau, qui étant séchée pesoit sept gros.

Il ne restoit plus à examiner que cette même eau qui avoit servi à édulcorer cette terre saline, elle avoit un goût salé qui n'approchoit ni de l'acide ni de l'urineux, mais plutôt du sel marin. Dans l'évaporation, M. Schlosser a observé qu'il se formoit des crysiaux cu-

boïdes , comme il arrive quand on veut faire crySTALLIFER du sel marin , tout le fond du vase étoit rempli de ces mêmes crySTaux. Le sirop de violettes n'a point changé de couleur , quand on l'a mêlé avec cette eau ; l'alkali fixe ni l'alkali volatil n'ont produit aucune effervescence avec elle : elle n'a pas été plus agitée de son union avec l'esprit de sel. Une petite portion de ce sel séchée , sur laquelle on a versé de l'huile de vitriol concentrée , a produit sur le champ des vapeurs blanches en grande quantité , d'une odeur singulière , piquante , âcre , & qui ressembloit parfaitement à celle de l'acide du sel. Quand on jettoit de ce sel dans de l'eau-forte , elle se changeoit sur le champ en eau régale très-active. Ce sel sur le feu pétille , comme quand on fait décréPiter le sel marin. D'où M. Schlosser conclut que c'est un véritable sel marin , & que ces cendres que l'on retire de la chauffe , sont unies à quelques parties d'urine épaissie , & qu'elles sont formées d'un sel marin combiné avec une terre très-pure , de sorte que la terre fait la septième partie du poids ; car onze gros de ces cendres ont produit quatre gros de sel & sept gros de terre.

Ne peut-on pas dire , après ces expériences de M. Schlosser , qu'il est démontré que le sel marin que nous prenons dans les aliments , ne se décompose pas dans notre corps ? Mais un phénomène singulier que notre in-

généieux Chymiste a trouvé dans cette espece de cendre, après avoir été parfaitement édulcorée, c'est qu'elle devient attirable à l'aimant.

Comme l'illustre Marggrave a dit qu'après la distillation de l'urine en putréfaction, on trouvoit deux sels en égale quantité, dont l'un est volatil & l'autre est fixe; qu'il s'est contenté d'affurer que celui qui est volatil, tient de la nature du sel ammoniac préparé avec la chaux vive, sans entrer dans aucun détail d'expériences; qu'il a examiné avec le plus grand scrupule le sel fixe de l'urine, & qu'il a démontré par des expériences faites avec toute la sagacité possible, que c'étoit un véritable sel acide, & un des plus puissans qu'il connût, M. Schlosser a voulu faire voir que l'urine nouvelle jouissoit des mêmes propriétés. M. Schlosser a pris une once de sel d'urine préparé comme il le prescrit, il l'a mise dans une retorte bien luttée avec un récipient, & l'a poussée à un feu modéré & conduit par degrés, jusqu'à ce qu'il ait aperçu une espece de rosée qui couloit dans le récipient: pour-lors il a conservé le feu dans le même degré, tant que la rétorte a fourni de cette rosée. Après cette opération, il a laissé refroidir insensiblement ses vaisseaux, & il a trouvé dans le récipient une liqueur limpide qui n'offroit au goût ni à la vue, ni huile ni sel. Dans le col de la retorte il y avoit des filamens salins qui formoient une petite chaîne

de crystaux ; mais ils étoient trop petits , & en trop petite quantité, pour en pouvoir faire l'examen. Dans le fond de la retorte , M. Schlosser a vu une masse grise poreuse qui pesoit une demi-once.

La liqueur dont nous venons de parler , & qui se trouvoit dans le récipient refroidie & évaporée, n'a fourni aucuns crystaux : elle étoit très-volatile ; sa couleur étoit jaunâtre, son odeur irritante , & si ressemblante à celle de l'esprit du sel ammoniac préparé avec la chaux vive , que le plus habile s'y feroit mépris ; elle avoit un goût d'urine qui brûloit la langue ; elle a verdi le sirop de violettes. Cette liqueur précipitoit le sublimé corrosif dissous dans de l'eau , & la dissolution devenoit très-blanche ; elle précipitoit aussi la dissolution d'alun. En mettant cette liqueur dans un vaisseau ouvert , auprès duquel on avoit placé un autre vaisseau de la même grandeur & également découvert, qui contenoit de l'acide vitriolique très-concentré, quoique ces deux vaisseaux fussent assez hauts, qu'ils eussent une ouverture étroite , & qu'ils ne fussent remplis que jusqu'au tiers , il s'éleva cependant sur le champ une fumée blanche sur la surface de leur ouverture. Quand on eut versé quelques gouttes de cette liqueur sur l'huile de vitriol , on auroit dit qu'il seroit tombé un charbon ardent dans l'eau ; on entendit un sifflement, une légère effervescence,

accompagnée d'un peu de fumée , qui avoit une odeur aromatique singuliere , qui ne portoit point trop d'âcreté : l'acide nitreux ne causa aucun dérangement dans cette liqueur dont il s'agit ; il en fut de même avec l'acide du sel le plus parfait. M. Schlosser fit ensuite quelques tentatives avec du vinaigre concentré & préparé avec la craie ; il le plaça , comme ci-dessus , dans un vase à côté de celui qui contenoit sa liqueur. Il sortit une fumée blanche , mais qui se formoit deux fois plus vite , & qui étoit en bien plus grande quantité. Les deux vaisseaux séparés à la distance d'un pied , de sorte cependant qu'ils se communiquoient par la façon dont l'air étoit chassé , produisoient toujours cette même vapeur : en mêlant ces deux liqueurs il n'y eut pas d'effervescence ; mais il s'en fit une dissipation considérable.

Ces expériences prouvent que cette liqueur est d'une nature volatile & alkaline , qui paroît approcher de celle du sel ammoniac.

Passons à l'examen de ce qui restoit dans la retorte. M. Schlosser , après l'avoir mis dans un creuset , l'a fait rougir au feu le plus violent ; & quand il s'est apperçu que cette matiere étoit en fusion , il l'a étendue sur une plaque de cuivre très-polie , & l'a laissée refroidir en cette maniere. Elle étoit réduite pour-lors en une masse de terre compacte , très-transparente , qui se partageoit en plu-

sieurs fentes en se refroidissant : elle n'étoit ni parfaitement sèche, ni parfaitement humide dans l'air ; sa surface extérieure ressembloit à de la poix, & s'amolliissoit insensiblement. Cette substance se dissolvoit dans trois fois autant d'eau. En la faisant évaporer, on n'en retiroit aucuns crystaux. En versant dessus de l'alkali volatil très-vigoureux, préparée avec de l'urine putréfiée, il survenoit une effervescence assez considérable ; quelquefois même elle étoit très-vive. Quand la liqueur étoit parfaitement saturée, il se faisoit par l'évaporation des crystaux, qui n'étoient autre chose que le sel naturel de l'urine, que l'on pouvoit appeller du sel naturel régénéré : l'alkali fixe produisoit avec cette liqueur les mêmes phénomènes.

Après toutes ces expériences, M. Schlosser se croit en droit de conclure que le sel naturel de l'urine que l'on retire de l'urine nouvelle, est précisément le même que celui que produit l'urine en putréfaction, dont la partie acide a été si bien développée par Marggrave ; mais comme cet Auteur n'a fait que très-peu d'expériences sur cette matiere vitrifiée dont nous venons de parler, M. Schlosser a cru devoir faire quelques tentatives sur cet objet.

Cette matiere n'a éprouvé aucun changement dans l'esprit de vin froid, ou dans celui qui étoit bouillant ; mais son poids y diminue.

Quand on met le feu à l'esprit de vin chargé de cette matiere, il s'enflamme à l'ordinaire, sans acquérir une couleur nouvelle. L'esprit éthéré de térébenthine n'a pu entamer cette masse vitrifiée.

Marggrave prétend que ce verre salin dissous dans de l'eau, fermente quand on y verse de l'alkali fixe. M. Schlosser a réitéré cette expérience, & a éprouvé le contraire : les deux matieres restent dans le repos le plus parfait ; la liqueur se trouble cependant par le mélange, ce qui paroît mériter attention. Le syrop de violette n'a altéré ce verre en aucune maniere. L'esprit de sel, comme l'esprit de sel ammoniac préparé avec de la chaux, n'ont produit aucune effervescence. La liqueur est devenue laiteuse & trouble. Par l'évaporation elle n'a donné aucuns cristaux. Après l'évaporation on a trouvé l'alkali fixe au fond, & l'esprit s'étoit dissipé. La craie jettée dans la dissolution de ce verre n'a produit aucun mouvement ; le thermometre de Fahrenheit n'y a point varié. Ainsi, après ces expériences, il ne paroît pas que Marggrave ait eu raison de regarder ce sel comme un acide. Cette espece de sel, traité avec le sable, feroit-il du verre ? Quelles sont ses vertus, quand il est uni à un alkali fixe ? Enfin, feroit-il de quelque usage en médecine ? C'est sur quoi M. Schlosser ne veut pas prononcer.

La saveur du sel naturel de l'urine est lé-

gèrement saline , mais point acide ni urineuse. La quantité nécessaire de l'eau pour mettre ce sel en dissolution est si variée , qu'on a de la peine à déterminer rien de positif sur cet objet.

Voici ce que M. Schlosser a fait pour parvenir à la vérité.

Il a plongé son thermometre de Fahrenheit dans une once d'eau très-pure. Le mercure étoit à 56 degrés. Il a jetté tout à la fois dans cette eau une demi-once de sel naturel d'urine très-purifié & très-pulvérisé. Il a remué le vase , pour bien unir la liqueur & le sel. Le thermometre descendit à 52 ; il y resta quelque tems , & revint à son premier degré. Pour lors M. Schlosser sépara avec soin le liquide du sel qui restoit au fond du vase ; il le fit sécher , le pesa ; le poids étoit de deux gros & demi : d'où il conclut qu'une once d'eau pouvoit dissoudre un gros & demi de ce sel , en remuant le vase , & la liqueur ayant 56 degrés de chaleur. Notre Chymiste a fait dissoudre de nouveau ces deux gros & demi de sel qui restoient , & il a chauffé la liqueur de façon qu'on pouvoit encore y laisser les mains ; il s'en est dissous un demi-gros de plus. Il prétend que s'il eût fait bouillir cette liqueur , la dissolution auroit été encore bien plus forte ; néanmoins il a retiré par l'évaporation deux gros de son sel.

Ce sel se crySTALLISE en petits prismes pa-

ralleles & égaux entr'eux, qui ont quatre faces oblongues & égales entr'elles, & dont les deux extrémités sont tronquées : quand on le met sur le feu, il se fond & se crystallise de nouveau après comme le borax. L'acide vitriolique, comme l'esprit de nitre & le vinaigre fait avec la craie, n'excitent avec lui aucune effervescence ; il en est de même de l'esprit alkali volatil de l'urine de l'homme putréfiée. Le syrop de violette, versé avec ce sel, dissous dans de l'eau, n'a point changé de couleur ; l'alkali fixe n'a point produit d'effervescence. Ce sel se conserve très-sec dans l'air. Quand on jette de ce sel sur le nitre en fusion, il excite un frémissement jusqu'à ce qu'il soit dissous ; on ne voit plus le nitre scintiller ni s'enflammer, mais il s'élève un peu de fumée. Ce sel ne se dissout pas dans l'esprit de vin, pas même quand il est en ébullition. De l'esprit de vin qui contenoit de ce sel, & auquel on avoit mis le feu, avoit une flamme plus verdâtre qu'à l'ordinaire. De nouvel esprit de vin versé sur de l'eau qui étoit saturée de ce sel, & qui étoit très-limpide, l'a rendu trouble sur le champ & blanchâtre ; elle déposoit au fond & sur les côtés du vase des crystaux. Le thermometre pendant ce tems monta de dix degrés. La chaux vive sur laquelle on jetta de ce sel, ne donna aucune odeur ; quand la chaleur fut un peu forte, il s'éleva une vapeur légèrement alkaline. En

pilant dans un mortier de la chaux vive & de ce sel très-séc, il s'en exhala très-peu d'alkali volatil, qui à peine se faisoit sentir. Dans une eau remplie de ce sel, jusqu'à la saturation, M. Schlosser avoit jetté des paillettes d'or, de la raclure d'étain, des grains de plomb, des globules de mercure & des petits morceaux d'argent; tous ces mixtes restèrent sans aucune altération. La limaille d'acier rendoit cette dissolution blanchâtre, mais assez claire. Le cuivre étoit légèrement corrodé & couvert d'un peu de vert-de-gris. Le bismuth étoit intact. Le zinc se dissolvoit assez lentement quand on échauffoit la liqueur. La poudre d'antimoine crud ne put pas se dissoudre. La même liqueur versée sur de la dissolution d'or, dans de l'eau régale, ne produisit aucun phénomène; elle précipita, sous la forme d'une poudre noire, de l'argent dissous dans de l'eau-forte. Le vis-argent dissous dans de l'eau-forte s'agita sur le champ & se changea en une masse très-blanche. Il en fut de même du cuivre, du fer & de l'étain dans l'eau-forte. Le plomb dissous dans de l'eau-forte n'éprouva aucun changement. Le bismuth fut précipité en une poudre toute blanche. Le zinc, également dissous dans l'eau-forte, resta en repos. La dissolution de l'antimoine dans l'eau-forte fut précipitée sous la forme d'une poudre blanche.

M. Schlosser n'a rien éprouvé de particulier

sur les vertus médicinales de ce sel naturel de l'urine. Il s'en rapporte à Boerhaave, qui lui donne une vertu diurétique & diaphorétique, & à Quincy, qui dans sa Pharmacopée dit qu'il est très-efficace pour les rhumatismes.

Nous sommes redevables de plusieurs connoissances très-utiles aux expériences ingénieuses de M. Schloffer. Il nous a appris d'abord que le sel que l'on retire de l'urine nouvelle, ou de celle qui a été en putréfaction, est précisément le même; 2^o que ce sel naturel de l'urine est un vrai sel neutre; 3^o que l'acide qu'il contient, est un acide animal; 4^o que ce même acide uni à l'alkali volatil ordinaire produit le sel naturel de l'urine régénéré. 5^o Enfin il nous a découvert que cet acide change la nature de l'alkali volatil auquel il s'unit, & qu'il lui donne des propriétés singulieres. Une expérience nouvelle confirme cette dernière proposition. Prenez de l'alkali fixe, pur & bien sec; pulvérisé-le, & jetez-le dans la liqueur qui tient en dissolution du sel naturel de l'urine: distillez le tout; conduisez le feu doucement. Alors vous aurez, non un alkali volatil ordinaire, mais un esprit alkalin, qui ne peut se crySTALLISER, qui ne fermente pas avec les acides, mais qui, mêlé avec l'acide vitriolique & le vinaigre concentré, excite une fumée épaisse dans l'air; c'est ce que Boerhaave appelle l'esprit igné, *spiritus igneus*.

L E T T R E

A l'Auteur du Journal , sur un fœtus trouvé dans une des trompes de la matrice , par M. VANDER-BELEN , Docteur en médecine , Professeur royal d'anatomie & de chirurgie , à Louvain.

M O N S I E U R ,

Quoiqu'il y ait plusieurs exemples rapportés par différens Auteurs de fœtus qui avoient été trouvés dans une des trompes de la matrice , je crois que vous voudrez bien me permettre de vous faire part d'une Observation nouvelle à ce sujet.

La femme dont ils s'agit s'appelloit Marie Limbos , âgée de vingt-huit ans , mariée depuis sept : elle a mis deux enfans au monde , dont l'un est mort au bout de huit mois & dix-sept jours , & l'autre a vécu plus de deux ans ; l'un & l'autre ont péri dans des convulsions.

Elle étoit enceinte du troisieme le 2 Octobre 1755 , lorsqu'elle fut attaquée d'une toux continue, sèche & violente, qui dura jusqu'au 23 du même mois : quatre jours après le sang commença à se faire jour par le vagin goutte à goutte , comme si elle avoit eu continuellement ses regles ; le sang couloit si lente-

ment, qu'il ne faisoit que tacher le linge, sans laisser aucun grumeau ni aucun coagulum. Depuis le commencement de sa grossesse cette femme avoit ressenti des douleurs si vives dans le bas-ventre, sur-tout lorsqu'elle vouloit aller à la selle, qu'il lui sembloit qu'on lui arrachoit les entrailles, & qu'elle étoit obligée de se tenir le bas-ventre avec les deux mains. Le 2 Mars de cette année elle entra dans un cabaret à biere, où elle but deux pintes de cette boisson avec son mari : elle retourna chez elle, & y fut saisie de douleurs de ventre cruelles & de syncopes fréquentes qui l'obligèrent de se mettre promptement au lit jusqu'au 14, où elle mourut le matin dans une foiblesse.

Après la mort de cette femme, on lui fit l'opération césarienne, pour tirer l'enfant du danger où il étoit, & pour lui donner le Baptême, s'il étoit encore en vie ; mais on fut bien étonné, quand on vit que l'enfant n'étoit pas dans la matrice, mais dans la trompe de Fallope, du côté gauche. On fit l'amputation de la matrice, des trompes & d'une partie du vagin, & on m'apporta chez moi toutes ces pièces anatomiques. Voici ce que j'ai observé.

La trompe de Fallope du côté gauche formoit un sac très-vaste depuis son milieu jusqu'à son pavillon : dans cette espece de sac étoit renfermé le fœtus qui étoit mâle, très-

bien conformé , & qui avoit trois pouces & demi de grandeur : je n'ai pas pu observer quelle étoit sa situation , à cause de l'opération césarienne que l'on venoit de faire. Le placenta étoit adhérent à toute la circonférence de la partie interne du sac, à l'exception d'une petite portion qui avoit été enlevée par l'opération ; il formoit une grosseur assez considérable. Dans le reste de la trompe on n'observoit rien de particulier ; elle n'avoit éprouvé aucun changement dans ses parois ni dans son diamètre. La matrice étoit plus grosse & plus épaisse que dans l'état naturel , de façon qu'elle avoit de long deux pouces huit lignes & un demi-pouce d'épaisseur sur les côtés ; sa cavité me parut plus grande qu'à l'ordinaire , il y avoit neuf lignes de distance entre les ouvertures des trompes. Le célèbre Sanctörinus a déjà remarqué cette augmentation de la matrice dans une observation semblable d'un fœtus trouvé dans une trompe. *Observat. Anotom. cap. 2. n. 29.* Au reste j'ai observé dans la cavité de la matrice beaucoup de glaires sanguinolentes ; je les conserve dans de l'esprit de biere.

Voici , Monsieur , quelques autres Observations assez rares que je vous envoie , au sujet des corps jaunes des ovaires. Vous sçavez que M. Haller dit dans sa Physiologie , chap. 36. n. 825 , que ces corps jaunes ne paroissent qu'immédiatement après la concep-

tion , & qu'on ne peut les découvrir que dans les femmes enceintes & dans celles qui sortent de couches ; cependant Sanctörinus , chap. II. n. 15 du livre ci-dessus , assure les avoir observés dans des filles qui avoient été d'une conduite irréprochable.

Au mois de Décembre 1755 , j'ouvris une fille qui pendant sa vie n'avoit donné aucune preuve de libertinage , & de la sagesse de laquelle j'étois moralement sûr. J'ai vu sensiblement dans un des ovaires un corps jaune , de la grosseur d'un pois , qui remplissoit une grande partie de l'ovaire ; il étoit d'un rouge-brun , rempli de petits grains : je le dégageai facilement de sa capsule qui étoit pleine à l'intérieur d'une humeur jaunâtre , & que je déchirai facilement avec le manche de mon scalpel. Je trouvai plusieurs vésicules remplies de cette liqueur jaunâtre ; elles étoient placées sur le contour extérieur de l'ovaire. J'observai la même chose dans l'autre ovaire , mais je n'y vis pas de corps jaune.

Au mois de Janvier de cette année , j'assistai à l'ouverture d'une femme de vingt-quatre ans , qui étoit mariée depuis cinq mois. Je trouvai dans un des ovaires un corps jaune plus petit que celui dont je viens de vous parler , qui touchoit presque à la surface de l'ovaire par une de ses parties : je l'ouvris de ce côté , & j'aperçus une vésicule pleine d'une liqueur jaune , semblable à celle que l'on

trouve dans les petits corps que l'on appelle œufs dans les femmes ; je vis aussi une espèce de conduit qui se terminoit à la membrane de l'ovaire. La matrice dans cette femme étoit très-considérable , & il y avoit une légère phlogose à sa surface interne ; j'y trouvai aussi des glaires mêlées de sang.

J'ai l'honneur d'être , &c.

V A N D E R - B E L E N.

NOUVELLES OBSERVATIONS

Sur les effets de la Saignée , par rapport à la dérivation & à la révulsion , par M. le Baron D E H A L L E R , Président de la Société royale des Sciences de Gottingue , Membre de l'Académie royale des Sciences de Paris , Londres , Berlin , Stockholm , &c.

La saignée est un des remèdes les plus communs en médecine , & un de ceux dont il est le plus important d'apprécier la valeur. M. Silva , Médecin de la Faculté de Paris & très-habile Praticien , a publié un Ouvrage sur ce sujet , où il a tâché d'établir le système de Bellini sur la dérivation & la révulsion. Plusieurs Auteurs illustres ont frondé son sentiment

timent (a) ; aucuns d'eux ne s'y sont opposés avec plus de sagacité, & ne l'ont plus solidement combattu que MM. Senac (b) & Quesnay (c), dont tout le monde connoît l'esprit & les talens supérieurs. Il falloit, pour terminer cette dispute littéraire, en venir à l'expérience, qui seule pouvoit avoir le droit de fixer l'esprit des Médecins. De Heide a fait plusieurs tentatives à ce sujet sur des animaux ; elles ont commencé à jeter quelque jour sur cette matiere. M. de Haller a suivi la route que cet Observateur lui a ouverte, & a poussé ses recherches bien plus loin & bien plus avantageusement que son prédécesseur.

La premiere chose que M. de Haller a voulu vérifier, c'est de sçavoir si la vîtesse du sang augmente dans la veine qu'on ouvre & dans les veines voisines, parce que si elle diminue, tout le systême de Bellini s'écroule. Après bien des expériences, M. de Haller a vu, aussi souvent qu'il l'a voulu voir, que quel que fût la direction du sang dans la veine qu'il ouvroit, soit qu'il allât naturellement du côté du cœur, soit que par un autre mouvement

(a) M. Chevalier, *Observat. Critiques sur le traité des saignées*, in-12. 1730. M. Roger Buttler, *Essay on blood letting*. London 1734. M. Browne, *Langrish. modern. Theor. and pract. of. Physic*. London 1738. M. Martin, *de la Phlébotom. & de l'Artériotom.* in-12. Paris, 1741. M. Roland Jackson, *de verâ Phlebotom. Theor.* Lond. 1747. Gilles Watts, *of revulsion and derivation*, Lond. 1754.

(b) *Lettres sur le choix des saignées*, in-12. Paris, 1730.

(c) *Observat. sur la saignée*, in-12. Paris, 1730.

il fût porté vers les intestins, soit qu'il se balançât ou qu'il fût en repos, qu'on eût arraché le cœur, ou lié ou coupé les aortes, le sang dans toutes ces circonstances sortoit de la veine coupée avec une vîtesse beaucoup plus grande que celle qu'il a dans aucune autre veine entiere, & même plus vîte qu'il ne parcourt les artères. Il sort d'abord en faisant des tourbillons, comme s'il étoit lancé par le poids d'une grande colonne d'eau qui force-roit un tuyau, & sa vîtesse qui est la plus grande au sortir de la plaie, diminue à mesure qu'il se répand dans les lames du mésentere (a); & les globules qui étoient d'abord ramassés sous la forme d'un jet fort serré, s'éloignent peu-à-peu, & le lit du courant s'élargit considérablement. Deux courans opposés rapides, l'un & l'autre se hâtent de se jeter dans l'ouverture de la veine; il sort cependant plus de sang & avec plus de vîtesse du côté du cœur, & la colonne qui en vient repoussant celle qui part du côté des extrémités, fournit presque seule tout le sang qui coule par la saignée.

M. de Haller a observé ensuite que l'ouverture d'une veine occasionne un mouvement très-rapide du sang veineux, même après qu'il a été long-tems en repos, & que le cœur a été enlevé. Cette vîtesse a lieu

(a) M. de Haller a fait ces expériences sur les veines mésentériques des grenouilles & des crapauds, qui sont très-visibles & s'ouvrent aisément avec la lancette.

dans la veine ouverte, dans les rameaux qui s'y jettent, dans les troncs voisins qui communiquent avec elle, & même dans les petites veines capillaires. Cette expérience ne manque jamais, à moins que la veine n'ait déjà vuide tout le sang. Enfin la saignée paroît si efficace pour changer le cours du sang, qu'elle occasionne un mouvement contraire aux loix les plus ordinaires de la circulation, en faisant rebrousser le sang du côté du cœur vers l'incision, & elle accélère le mouvement de celui qui venoit du côté des intestins. C'est un spectacle amusant, si l'on en croit M. de Haller, de voir l'espece de combat qui se livre entre ces deux colonnes, & qui quelquefois est d'autant plus sensible que leurs couleurs sont différentes, le courant du côté du cœur étant d'un rouge beaucoup plus éclatant que celui qui vient du côté des intestins, qui est plus pâle.

Ce mouvement rapide désemplit presque entièrement les veines voisines. Le sang qui retourne du cœur a plus de vitesse que celui qui vient du côté des intestins; son cours se soutient aussi plus long-tems : quelquefois le courant du côté du cœur est le seul qui fournisse du sang.

Les veines voisines vident le sang par l'incision, par un mouvement direct & par un mouvement rétrograde; & si le sang est en repos, la saignée l'agite, & rend la fluidité à ces amas de globules que le repos avoit fait

dégénérer en une espèce de masse d'huile.

M. de Haller prétend qu'il arrive peu de changement par rapport à la vitesse & par rapport à l'évacuation dans les veines du mé-sentere les plus éloignées de celles qu'on ouvre. Après avoir fait sept saignées, notre Observateur a vu le mouvement du sang se conserver encore pendant deux heures, même dans les petits vaisseaux capillaires. L'on voit par tous ces faits combien la saignée est propre à rétablir la circulation suspendue dans les noyés & dans les personnes attaquées de maladies soporeuses.

La saignée, selon M. de Haller, attire le sang du voisinage sur la partie sur laquelle on la fait : ainsi la doctrine de la dérivation s'accorde assez bien avec l'expérience, pourvu cependant que son effet ne soit pas détruit par les valvules. La saignée de la jugulaire vuide le cœur, l'oreillette droite & le poumon, parce qu'il n'y a point de valvules entre deux, comme M. de Haller s'en est assuré sur un chien & sur d'autres animaux. Il est très-connu de tous les Médecins que la saignée de la jugulaire débarrasse le cerveau. On a donc raison, d'après ces expériences de M. de Haller, de saigner dans les coagulations du sang produites par la peur, le froid, ou par quelque autre cause, puisque cette opération donne de la fluidité & du mouvement au sang.

Comme toutes les veines du corps sont liées les unes aux autres, les plus proches de celles

qu'on ouvre sont celles qui se vident le plus considérablement ; celles qui sont plus éloignées se déchargent très-peu & très-lentement. Dans celles-là, le sang acquiert un peu plus de vitesse ; mais ces effets vont toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne de la veine ouverte, & il cesse enfin absolument. Les veines qui sont éloignées de la saignée, se désemplissent très-peu. Ainsi ces expériences démontrent *l'existence réelle de la dérivation*.

La seconde question dont il s'agit est la plus importante ; c'est de sçavoir si la saignée accélère aussi le mouvement du sang artériel. Ce qui prouve l'importance de cette question, c'est que ce n'est pas sur la dérivation & sur la révulsion des veines qu'on se fie en pratique, mais sur celle qui doit se faire par les artères correspondantes à la veine ouverte : d'ailleurs les maladies inflammatoires, telles que la phrénésie & la pleurésie, sont regardées comme des maladies des artères ; & le grand Boerhaave prétend par sa doctrine prouver qu'en ouvrant une veine, on y détermine le cours du sang qui gonfle la partie enflammée, & qu'on peut de cette manière désobstruer les extrémités capillaires.

M. de Haller a fait soixante-deux expériences, pour s'assurer de la vérité dont il s'agit. Dans les trente-six premières, il n'a fait aucune attention au sang artériel ; son mouvement étoit trop prompt, pour que la saignée ait pu en augmenter la vitesse. Dans les vingt-

fix autres , M. de Haller a examiné attentivement le changement que cette opération y a occasionné , & il a observé dans le plus grand nombre que la saignée augmentoit le mouvement du sang dans les arteres, soit qu'il ne fût que rallenti , soit qu'il fût suspendu ; il paroît que sa vîtesse augmentoit comme sa quantité. L'ouverture d'une veine après la mort de l'animal , après que le cœur a été arraché, a fait renouveler ce mouvement dans l'artere. Ces augmentations du mouvement du sang ont trop constamment suivi la saignée , pour qu'on puisse les attribuer à quelque autre cause accidentelle. Ainsi après ces expériences de M. de Haller , on peut conclure que la saignée accélère le mouvement du sang dans les arteres correspondantes & voisines de la veine ; ce qui prouve la bonté de la doctrine de Bellini sur la révulsion.

M. de Haller prétend que ce qui établit aussi solidement la révulsion artérielle , c'est que le sang s'amassant dans l'endroit de la veine ouverte , & la quantité de la masse totale du sang n'augmentant pas pendant ce tems-là, il faut que les arteres voisines de celles qui se sont déchargées par l'ouverture , vuident leur sang dans ces dernières, comme dans un endroit où elles trouvent moins de résistance ; & cette diminution ayant lieu de proche en proche , l'effet doit s'étendre jusqu'à des arteres assez éloignées : il ne s'ensuit pas que cela se communique jusqu'à

celles qui le sont le plus, parce que les petites anastomoses qui se trouvent entre deux ne suffisent pas pour un mouvement fort prompt du sang d'une artère à une autre fort éloignée. Ainsi l'on ne sçauroit penser que le sang du cerveau puisse se jeter sur l'artère crurale au travers des petites anastomoses de la moëlle épiniere ou des vaisseaux du bassin. Si l'on ajoute à cela qu'un homme s'affoiblit en perdant son sang, & que la force du cœur étant moindre par-là même, la résistance que font les artères dans les parties opposées à celle de la saignée, se trouve proportionnellement plus grande que dans un homme sain ; c'est une nouvelle raison qui détermine une plus grande quantité de sang du côté de la veine ouverte, plutôt que du côté du cerveau, ou des autres parties dans lesquelles rien n'a diminué la résistance des vaisseaux.

M. de Haller étaié ses expériences avec de très-bonnes raisons, qui se trouvent aussi dans l'Ouvrage excellent de M. Silva, & il prouve qu'il y a une véritable révulsion de la tête, toutes les fois qu'il s'y porte moins de sang du cœur, & que les vaisseaux du cerveau sont moins gonflés. Il avoue cependant que tout cela n'est vrai que dans le tems que le sang s'écoule : quand la plaie est fermée, tout se rétablit dans l'ordre naturel ; le mouvement du sang perd seulement un peu de sa force & de sa vitesse. On peut appliquer cette

vérité dans les fièvres ; car le but principal des Médecins qui font saigner dans le commencement des fièvres , c'est d'abattre les forces trop grandes du cœur qui durcissent le coagulum du sang , qui remplissent les vaisseaux déjà trop dilatés , qui occasionnent de dangereuses exsudations des vaisseaux obstrués dans la tunique celluleuse , & augmentent par une plus grande chaleur , la disposition naturelle du sang à une putridité volatile.

OBSERVATION

Sur une maladie singulière d'un homme dont le visage est devenu d'une difformité monstrueuse , & que l'on appelle communément la Tête de Veau ; par M. RANSON, Médecin du Roi pour la Ville, la Jurisdiction & les Hôpitaux de S. Jean d'Angely.

Celui qui fait le sujet de la maladie singulière que je vais décrire , s'appelle François Izambard , âgé de trente-trois ans , du bourg de Fontenai en Saintonge. Il avoit un frère & une sœur , & il étoit l'ainé de cette petite famille. Il naquit aussi sain que les deux autres , & il a joui des avantages d'une assez bonne santé jusqu'à l'âge d'environ quinze ans ; il étoit cependant sujet à quelques bouffissures sur les paupières supérieures.

Ce fut à cet âge qu'il commença à sentir

les avant-coureurs des maux qu'il éprouve aujourd'hui. Il essuya d'abord une maladie très-grave qui le fixa chez lui pendant plusieurs mois. Les circonstances qui ont accompagné cette maladie lui sont échappées ; il m'a dit seulement qu'il fut saisi d'un mal de tête accablant , & qu'il perdit connoissance pendant très-long tems. Ce pauvre malheureux étoit orphelin , destitué de toutes ressources ; il fut par conséquent très-négligé , & il languit un an entier chez lui , sans avoir reçu aucun soulagement , & sans avoir trouvé personne qui cherchât à calmer sa peine ou à remédier à ses maux.

Cette époque fatale devint pour Izambard celle du dépérissement de la machine. Les parties de son corps affoiblies ne prirent plus qu'un accroissement imparfait ; les chairs sans action demeurèrent émaciées ; la sève trop grossière ne pouvoit pénétrer dans les plus petits vaisseaux. Dès cet instant ce pauvre infortuné demeura maigre , foible , & d'une très-petite stature ; il avoit pourtant d'assez bonnes couleurs , il conservoit son appétit & dormoit fort bien. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que son visage qui jusques-là n'avoit rien de difforme , changea de caractère , prit un accroissement démesuré , & qu'il se métamorphosa insensiblement en un masque hideux , & sa tête en un portrait capable d'inspirer le dégoût & l'horreur. Cet homme mendie son pain dans la Ville de S. Jean d'An-

gely : on le connoît sous le nom de la *Tête de Veau* (a).

L'origine & les progrès de cet état ont été remarqués d'assez près , pour détromper le Public , en l'instruisant que l'homme dont il s'agit n'est point né avec cette difformité , & qu'il est de fait qu'après la grande maladie dont on vient de faire mention , lorsqu'il reprit sa vie ordinaire , la peau de la moitié du front du côté droit commença à s'épaissir & se gonfla insensiblement , sans qu'il y survînt de douleur , ni de changement à sa couleur naturelle : cette tumeur molle & souple s'est ainsi soutenue pendant plus de douze ans , sans s'étendre au-delà de la naissance des cheveux & des oreilles , qui ne sont pas plus altérées que la plus grande partie des tégumens de la tête , qui restent dans leur état naturel , assez fournis de cheveux , sans aucune malpropreté. Cet épaissement de la peau s'est augmenté plus notablement vers le sourcil droit , sur lequel elle tomboit en forme de sac replié , & recouvroit presque entièrement l'œil ; la joue du même côté gonfla ensuite , & s'étendit. La tumeur du front se jeta en dehors de plus d'un pouce , en formant quelques replis ou sillons enfoncés , dans lesquels le séjour de la sueur cause une grande incommodité par son irritation.

(a) On trouvera à la fin de l'Observation cette figure monstrueuse , gravée au plus naturel. On doit avoir obligation à M. Ranson de ce présent qu'il fait au Public.

Les paupieres , originaiement flasques, & qui avoient été sujettes les premieres à l'engorgement , ont pris leur accroissement plus lentement par proportion que les autres parties du visage ; le nez aussi a été long-tems avant de s'éloigner de son état naturel.

La lèvre supérieure a acquis plus de volume, & a formé une espece de languette , dont le poids forçant le ressort déjà affoibli des fibres, la fait souvent tomber sur la bouche qu'elle cache, ou plus communément elle devient vacillante , selon les mouvemens que se donne cet homme , de même que les autres parties gonflées de sa face , sur-tout depuis qu'elles ont plus de volume & qu'elles sont plus relâchées.

Ce côté droit a resté ainsi cinq à six ans , avant que le gauche se soit enflé ; ce qui lui est ensuite survenu de la même façon que de l'autre côté, en commençant par le front & s'étendant à la joue. Ce dernier accroissement s'est fait en moins de tems que l'autre , & il n'est pas si considérable , sur-tout au front. Tout cela s'est ainsi maintenu avec cette enflure médiocre & successive , sans augmentation ni diminution , jusqu'à l'hiver de 1753 , dans lequel ce malheureux souffrit plus de froid & prit de plus mauvaise nourriture ; son corps a été toujours plus maigre depuis , & sa peau plus jaune, tandis que sa face a grossi prodigieusement.

Depuis cette époque , l'épaississement de la peau s'est augmenté dans son total au point

qu'il se trouve d'un tiers plus fort qu'il ne l'a été pendant huit à neuf ans, sans qu'il s'y soit fait sentir plus de douleurs qu'auparavant, ni que la couleur en soit changée, sans aucune altération notable dans les fonctions essentielles. Le gonflement de la face se trouvant de beaucoup augmenté en peu de tems, il a fait des progrès vers la partie postérieure, par le dessus de chaque oreille, d'une étendue de huit travers de doigt de longueur, formant deux lignes recourbées sous les cheveux, qui y figurent comme deux grosses cordes mollasses, & qui ont une tendance à se réunir vers le sommet de la tête, laissant le reste de la partie chevelue aussi sèche qu'elle l'a été jusqu'ici.

Le cou, la gorge, le menton, les oreilles & la levre inférieure n'ont encore rien éprouvé de cette enflure vicieuse. L'examen de la bouche, naturellement petite, a présenté toutes les dents entières; mais les incisives sont noirâtres & décharnées, & les molaires d'un jaune qui dénote leur corruption prochaine, d'autant plus que les gencives sont gonflées d'un sang obscur, & que la salive paroît altérée par un virus scorbutique. Le régime de ce malheureux, qui s'est nourri de ce que la Providence lui fournissoit, a cependant été réformé, depuis qu'on lui a représenté que les choses âcres & salées lui étoient nuisibles; il est d'ailleurs sobre, boit peu de vin & même peu d'eau, quoiqu'il convienne qu'il a souvent



la bouche échauffée & l'estomac froid. Cette petite réforme ne produira pas chez lui un grand changement dans la qualité & la consistance des humeurs, si l'on ne lui procure plus de repos, en lui épargnant les peines qu'il prend pour sa subsistance, & en lui donnant un logement plus commode ; c'est ce qu'on espère lui procurer dans un Hôpital, assez bien tenu, pour lequel il ne paroît pas avoir tant d'éloignement, qu'il en a témoigné avant que son indisposition fût venue au point qu'elle l'est : il la supporte cependant avec une patience merveilleuse, de même que sa difformité.

Cet état monstrueux dans lequel est tombé Izambard, est certainement l'effet d'une maladie réelle, quoique rare & singulière ; elle est la suite & comme la crise de celle qui se fit sentir, il y a dix-huit ans. L'origine & les progrès de cette dernière sont trop sensibles pour les méconnoître ; elle s'étend & prend des accroissemens. La partie chevelue épargnée pendant environ quinze ans, ayant commencé à être entreprise par les deux côtés de la tête, à l'instar du visage, fait juger par ces progrès récents que l'enflure n'en restera pas-là ; & si ces progrès extérieurs sont proportionnés à ceux qu'on a vus ces trois dernières années, quel volume la tête ne formera-t-elle pas ? Sans attendre même que cet accroissement soit entier & prodigieux, que n'a point à craindre l'économie intérieure du cerveau ? L'assoupissement habituel & la pesanteur dont se

plaint cet homme , n'en font-ils pas comme le présage ? Ne peut-on pas ajouter enfin qu'il y aura tout à craindre du gonflement du cou & de la poitrine ? La respiration est déjà plus courte , & le malade marche plus courbé que de coutume.

Ces raisons qui se fournissent des appuis mutuels , prouvent assez ce qu'on a avancé , & le pronostic annonce des accidens assez sérieux pour tenter de les prévenir , en prenant les mesures que la charité & la connoissance dans le traitement des maladies pourront suggérer de plus convenable au cas dont il s'agit.

Il ne reste qu'à demander de quel nom l'on caractérisera cette maladie ; à quelle cause on l'attribuera ; de quels moyens surtout on se servira pour le soulagement de cet homme.

C'est ce qu'on n'a pas jugé indigne de l'attention des Observateurs zélés pour les progrès & la perfection de la Médecine , auxquels on expose cette description , aussi simple que vraie , pour obtenir d'eux ce que par leur sublime théorie ou par leur pratique heureuse ils pourront communiquer en faveur du malade.



RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1756.

TOME V.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

THE NATIONAL ARCHIVES

RECORDS OF THE DEPARTMENT OF THE INTERIOR

LAND OFFICE

FILE NO. 100-100000

RECEIVED

APR 10 1900

WASHINGTON, D. C.



100-100000

RECEIVED

APR 10 1900

WASHINGTON, D. C.



RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

*SUITE des Expériences sur l'Irritabilité ,
par M. LORRY , Médecin de la Faculté
de Paris.*

JE vais à présent entrer dans le détail de mes expériences sur la poitrine. J'avois fait sur un chien d'une taille moyenne , fort vigoureux d'ailleurs, différentes expériences, & je lui avois extraordinairement fatigué le bas-ventre par mes recherches. J'avois conservé en leur entier la tête & la poitrine; mais l'animal qui depuis un quart-d'heure avoit souffert sur le bas-ventre différentes épreuves plus cruelles les unes que les autres, étoit fort affoibli. Je lui ouvris la poitrine , coupant promptement avec des ciseaux les cartilages

R. vj

des côtes près du sternum : alors je jettai de l'esprit de nitre fumant sur la plèvre ; l'animal tressaillit beaucoup plus vivement que je ne l'aurois cru en état de le faire. La plèvre & le médiastin sont une seule & même membrane , leur continuité est évidente ; cependant il s'en faut de beaucoup que l'impression de l'esprit de nitre soit aussi forte sur le médiastin que sur la plèvre ; à peine y apperçoit-on la moindre marque de sentiment. J'ai réitéré cette expérience sur un chien frais , en commençant à l'ouvrir par la poitrine , & j'ai vu à-peu-près autant de sentiment dans la plèvre , & presque aussi peu dans le médiastin ; mais ce qui paroît surprenant , c'est que dans cette seconde expérience ni la membrane extérieure des poumons ni le péricarde ne me donnerent aucune marque extérieure de sensibilité , ou du moins de celle qui excite un sentiment de douleur. Au reste quoique la plèvre soit à-peu-près dans la poitrine ce que le péritoine est dans le bas-ventre , c'est-à-dire , la mere des autres membranes , il faut remarquer que dans la partie qui est adhérente aux côtes , en premier lieu , elle est couverte de nerfs , comme ne l'est aucune autre membrane ; en second lieu , qu'elle est aponévrotique & fort chargée de fibres tendineuses ; en un mot , qu'elle a des propriétés de structure très-différentes de celles des autres membranes , qu'il est donc moins éton-

nant qu'elle ait aussi des phénomènes singuliers.

Pour le poumon , j'y ai fait une incision , & j'ai porté dans sa substance une plume chargée d'esprit de nitre ; l'animal a eu des soubresauts violens , car dans cet état il lui étoit impossible de faire autre chose. Je suis cependant persuadé , par l'observation des maladies du poumon & l'analogie de sa substance avec celle des autres viscères , que la cause de la sensibilité que j'ai apperçue réside dans l'intérieur des bronches ; mais je réserve les phénomènes que j'ai observés sur cet article , à un Mémoire particulier sur la sensibilité de ces parties.

Le cœur enfin , de quelque façon qu'on l'irrite , présente toujours les mêmes phénomènes , dont je ferai mention en tems & lieu ; mais dans quelque état que j'aie essayé d'exciter de la douleur dans sa substance , je n'ai jamais pu y en produire la moindre espèce : quoique j'y aie porté successivement de l'esprit de nitre fumant , de l'huile de gayac , du sublimé corrosif , les phénomènes étoient toujours les mêmes. Jamais dans les chiens le cœur ne donne aucune marque de sentiment , il continue son mouvement avec la même régularité , & l'animal ne fait aucun effort , il n'a aucun soubresaut , bien loin qu'il soit agité d'aucune convulsion.

Au surplus , quoique cette insensibilité soit

surprenante, elle doit cependant moins étonner les Médecins qui sçavent que la cause de notre ignorance sur les maladies du cœur est le défaut des symptômes univoques à cette partie (a) ; ignorance qui ne subsisteroit certainement pas , si la douleur se faisant quelquefois sentir dans le cœur , on pouvoit y reconnoître le siege du mal : au surplus nous devons remercier la Providence de n'avoir pas donné à cette partie un sentiment vif , puisque si elle eût senti de la douleur , l'exercice de la vie eût été insupportable.

Du cœur j'ai passé à l'examen des vaisseaux qui en sortent & qui s'y portent ; mais les arteres ni les veines ne donnent aucune marque extérieure de sentiment, quand on a soin de les prendre seules & séparées de toutes les fibres nerveuses qui rampent souvent à leurs surfaces, & qui dans les rameaux capillaires excitent souvent des douleurs fort vives : au surplus la plus grande partie de la substance de ces vaisseaux est composée d'un tissu cellulaire , & je ne connois point dans le corps animal de tissu cellulaire qui ait un sentiment bien distinct. Quelque partie de ce tissu que j'aie irritée, quelque espede d'irritant que j'aie employé, elle m'a toujours paru fort insensible. Mais je ne m'arrêterai pas au détail des expériences qui conduisent à cette

(a) Voyez sur cet article le traité du Cœur de M. Senac, vol. II.

conclusion ; car on convient assez entre les Auteurs de cette insensibilité.

Il faut avoir grand soin, dans la dissection des animaux vivans, de ne point tirailler le tissu cellulaire dans l'endroit où il est adhérent aux membranes aponévrotiques ; telle est celle qui recouvre les muscles droits du bas-ventre. J'ai souvent été étonné de la douleur que j'excitois dans ces animaux par le simple tiraillement du tissu cellulaire, quand je cherchois à découvrir la gaine tendineuse de ces muscles ; mais il est très-aisé de reconnoître que la sensibilité apparente du tissu cellulaire ne dépend que de l'irritation de l'aponévrose qui est dessus les muscles : car dans tout autre endroit ce tissu est absolument insensible. J'ai fait la même expérience sur l'extension aponévrotique qui recouvre en partie la cuisse, & je l'ai faite avec le même succès ; les autres membranes qui recouvrent les muscles, n'ont pas à beaucoup près autant de sensibilité : je n'en ai même apperçu que quelques traces légères.

Cependant M. de Haller, qui s'est fort étendu sur la sensibilité des aponévroses & des tendons, refuse aussi cette propriété aux aponévroses. La grandeur de l'autorité qui s'élève contre le sentiment des tendons, la bonne foi de M. de Haller reconnue par tant de travaux utiles à la médecine & à l'humanité, que personne ne respecte plus sincèrement

que moi, m'empêchent de prononcer sur cet article. Je propose mes doutes, c'est à chaque Savant à se déterminer d'après l'expérience.

Ayant lié sur le dos un gros chien, de façon cependant à me conserver la liberté de détacher les jambes postérieures, j'ai relâché les muscles qui dans ces animaux tiennent lieu de jumeaux, & alors j'ai percé à travers les tégumens la substance même des tendons, plus dure & plus difficile à traverser que la peau : je n'ai pas apperçu un sentiment de douleur bien vif, en perçant le tendon, ni tant que le muscle a été dans l'état de relâchement. J'ai été par conséquent moins étonné de la proposition qu'avoit annoncé le Disciple de M. de Haller, & que celui-ci a confirmée dans sa Physiologie ; mais ayant voulu après cette expérience attacher de nouveau la cuisse de l'animal, je fus obligé de tirailler toute la jambe : alors l'animal jetta des cris aigus, & exprima par ses mouvemens les marques de la plus violente douleur. Le chien étoit entier, & n'avoit été endommagé que par cette seule piqure que j'avois faite avec une aiguille très-fine. Ainsi il est clair par cette expérience que la douleur avoit été excitée par le tiraillement, mais occasionnée par la piqure. J'ai cru devoir refaire cette même expérience, mais dans des circonstances toutes opposées. J'ai tenu le tendon dans un état de tension,

tenfion , en tiraillant fortement la cuiffe , & alors dans le tems même de la piquure il fentit une vive douleur. Après ces tentatives , je fis diverfes autres expériences fur ce chien ; & après fa mort ayant difféqué l'endroit où j'avois fait ces piquures , j'observai exactement tous les changemens qui étoient arrivés pendant cette expérience dans la partie. Le tendon n'avoit changé ni dans fa couleur ni dans aucune de fes dimensions ; le muscle auquel il étoit attaché étoit d'un rouge beaucoup plus vif que ne le font ordinairement les muscles : le tiffu cellulaire & la gaine qui l'environne étoient tout chargés de fang.

J'ai recommencé la même expérience, quoique d'une autre façon, fur un autre chien plus jeune & de moindre volume, mais auffi entier & auffi fain ; car ayant découvert ce tendon , j'ai jetté deffus de l'esprit de nitre fumant. J'ai reconnu d'abord ce qui en avoit imposé à M. Zimmermann , car je n'observai pas des fignes de douleur fort confidérables ; mais par les expériences que je viens de rapporter , il est aisé de fe convaincre que la propriété des acides minéraux est de peu irriter les parties aponévrotiques, & tendineufes. Si tôt que l'on jette un acide minéral fur un tendon , le tendon semble relâché par fon action ; fes fibres paroiffent durcir & grossir, & leur substance en les ratiffant semble détruite, defunie par lames, &

pour parler en termes de l'art, exfoliée : elles ne peuvent pas sentir dans cet état, & il paroît que l'impression de l'acide minéral attaque leur substance terreuse.

L'on fait assez par observation que l'irritation diffère non-seulement dans ses degrés, mais qu'il y a aussi une modification particulière, dépendante d'un côté de la partie irritée, de l'autre de l'action des différens irritans qu'on peut employer : ainsi les tendons ne paroissent sentir qu'un moment l'impression de l'huile de girofle ; & quand j'en ai versé sur les tendons que j'avois piqués, l'animal m'a paru soulagé & sentir beaucoup moins vivement.

Pour les muscles & ce qui regarde proprement les fibres musculaires, il est difficile de rien décider sur le sentiment de douleur qu'éprouvent ces parties. Le muscle est un organe composé d'une infinité de parties différentes qui toutes conservent leurs propriétés : ainsi vraisemblablement des fibres qui le composent, les unes sont sensibles, les autres ne le sont pas, sans qu'on puisse décider au juste si la fibre musculaire l'est en elle-même.

Tout ce que j'ai vu dans mes expériences sur cet article se réduit à ceci. J'ai eu beau couper à moitié, tirailler & irriter avec les liqueurs chymiques différentes especes de muscles, tantôt recouverts de leurs membranes, tantôt sans cette membrane ; je n'ai pu exci-

ter les cris de l'animal ; tels sont les muscles des extrémités & ceux du bas-ventre : dans d'autres c'étoit le contraire, tels sont ceux du cou. J'ai vu dans des pigeons, dans des chats & dans des chiens, les symptômes les plus violens, les plus douloureux, en un mot presque convulsifs. Quoique j'aie fait ces expériences avec soin, la différence énorme qui se trouve entre leur effet sur certains muscles & l'insensibilité des autres, ne peut être attribuée qu'au grand nombre de nerfs qui se répandent sur ces parties ; car d'ailleurs si l'on doit ajouter foi à l'observation, souvent trompeuse, nous lisons dans plusieurs Auteurs de médecine, & nous avons un exemple encore plus récent dans les Actes d'Edimbourg de muscles entièrement détruits, sans qu'il soit fait mention d'aucune espee de douleur.

Il paroît assez, par tout ce que nous avons exposé jusqu'ici, que le principe du sentiment doit être cherché & ne peut être trouvé que dans les nerfs ; la moëlle qui les produit étant sensible, ils le sont aussi, & il est même convenu entre tous les Auteurs qu'ils sont sans contredit la partie du corps la plus sensible. Je me suis assuré du fait par mes expériences, & j'ai constamment trouvé entre tous les Auteurs l'uniformité qui seroit à souhaiter dans toutes les expériences, & qui malheureusement se rencontre rarement. Ainsi en irritant avec un scalpel le nerf crural d'un

chien, l'animal pousse des cris aigus, se débat considérablement; il s'excite des convulsions dans la partie à laquelle tend le nerf. Tout ce que j'ai à déduire de ces expériences sur le sentiment, se réduit à convenir,

1^o Que la propriété de sentir, la douleur, appartient à moins de parties qu'on ne l'avoit pensé jusqu'à présent, puisqu'on en doit exclure la plupart des viscères & des membranes, à l'exception de celles qui sont aponévrotiques, telles que la plevre, la dure-mère dans tout son cours, celle qui recouvre les nerfs, les aponévroses, le périoste; mais qu'on en doit exclure toutes les membranes cellulaires, l'extérieur des vaisseaux, l'extérieur des intestins.

2^o Les parties qui sentent le plus vivement à leur extérieur sont celles où aboutissent les nerfs & où est proprement la fin de ces instrumens, & sans doute la disposition particulière de ces agens différencie & détermine les variations de la sensibilité; c'est ce que j'aurai lieu de prouver dans les Mémoires suivans. On découvre cette disposition dans la peau, dans la langue, dans l'intérieur des intestins, dans l'intérieur de la trachée-artère & des bronches. Je ne crains point d'être démenti par l'observation & l'expérience, quand je mettrai ces parties à la tête de celles qui sont sensibles.

Mais les effets de la sensibilité ne consistent

pas seulement dans le sentiment douloureux qui s'excite dans les parties, un autre effet est de produire le mouvement ; car quoique ce mouvement ne porte pas une impression manifeste à nos sens, s'il est toujours proportionné au degré de l'irritation, si les seules parties vivantes en sont capables, ce n'est plus un mouvement mécanique : la propriété de sentir qui appartient aux animaux, en est donc la seule origine. On a bien apperçu du mouvement dans les parties capables de sentir l'irritation ; mais on a regardé ce mouvement comme l'effet & la suite de la douleur, & toutes les fois que l'on a vu évidemment des crispations sans douleur dans les viscères, on ne s'est jamais imaginé que la cause fût locale, mais on a accusé le cerveau d'en être le principe. A la vérité les Auteurs qui ont écrit sur l'économie animale, ont admis dans l'état naturel des *stimulus* qui étoient capables d'exciter une action qui n'étoit sensible que par ses effets ; c'est une propriété de la sensibilité, aussi générale que le sentiment même, qu'une partie puisse être capable d'un mouvement, sans l'être de sentir de la douleur. On n'a pas déterminé quelles étoient les parties capables de sentiment, quelles étoient celles qui n'étoient capables que de mouvement : cependant nous voyons ces effets bien séparés dans les organes extérieurs des sens, puisque la lumière resserre la pupille sans y exciter de sentiment, & réveille le sen-

timent dans la rétine sans y produire de contraction. Après les recherches que j'ai cru devoir faire précéder sur le sentiment, je vais commencer à examiner quelles sont les parties dont l'irritation excite du mouvement, en commençant par l'examen de la peau.

Il y a deux méthodes de porter l'irritation sur les parties, il y a aussi deux méthodes d'examiner le mouvement qu'excite l'irritation. Ainsi, en premier lieu, quand on coupe les parties sensibles, ces parties se retirent & s'écartent les unes des autres. On n'apperçoit pas la même chose dans la piquure, parce que les parties voisines empêchent l'écartement, & que la division n'est pas assez considérable pour causer une rétraction qu'on puisse appercevoir. Je fais qu'on peut attribuer cet écartement, & qu'on le doit même en partie à la tension naturelle qui se trouve dans plusieurs parties du corps. Mais je me suis assuré par l'expérience d'un fait qui est d'ailleurs assez connu; c'est que la rétraction des parties vivantes est beaucoup plus forte que celle des parties mortes, & qu'ainsi l'irritation qu'excite l'instrument divisant y a grande part. J'espérois même pouvoir donner une table des différences qui se trouvent entre la rétraction des parties vivantes & celle des parties mortes; mais les premières varient si fort dans leur sensibilité & dans leur rétraction, que j'ai enfin jugé la chose impossible.

Il ne s'agit donc dans cette méthode que de comparer la peau aux autres parties, & d'examiner sa rétraction: pour y réussir, j'ai fait attention à ne prendre aucun endroit où les parties contenues fussent gênées, & pussent procurer à la peau un écartement étranger.

J'ai fait sur la peau de la tête & du dos de plusieurs jeunes chiens quelques incisions longitudinales; elle ne tarde pas à s'écarter. Après quelques minutes, l'ouverture est dans les jeunes chiens d'une ligne & demie, & dans les chiens plus avancés en âge, elle est tout au plus de deux lignes.

J'ai jeté de l'esprit de nitre fumant sur la peau saine & entière d'un de ces chiens; on vit dans l'instant évidemment la peau se retirer. Cette contraction est d'autant plus sensible, que l'épiderme, incapable d'autre contraction que de celle qui lui vient de la peau, forme sur l'endroit retiré une espece d'étoile froncée. Il paroît par cette expérience que la peau qui a un sentiment vif, a aussi une constriction marquée: on peut jusqu'à un certain point augmenter cette constriction; je m'en suis assuré en ouvrant la peau d'un jeune chien, & quand elle a été retirée jusqu'à un certain point, les parties se sont resserrées, l'ouverture a diminué totalement, & les lèvres se sont écartées l'une de l'autre. Nous avons donc dans la peau & la sensation & la contraction dépendantes également toutes les deux de l'irritation.

Pour le tissu cellulaire qui est toujours immédiatement sous la peau, il est inutile de s'arrêter long tems sur ce qui le regarde, aussi peu capable de contraction que de douleur : il contient cependant des nerfs, ces nerfs sont sensibles; mais il est impossible de sçavoir au juste, sur-tout dans un animal lié, où se rapporte le sentiment qui s'excite dans le nerf, lorsqu'on l'irrite. Il ne seroit pas difficile de prouver par des observations médicales que, quoique les nerfs aient un sentiment marqué dans tout leur cours, ce sentiment même se rapporte à d'autres parties; c'est ce que j'espère démontrer par l'expérience dans d'autres Mémoires.

Après le tissu cellulaire, j'ai porté mon examen sur les membranes d'un jeune chien; car plus les animaux sont jeunes, plus ils sentent vivement. J'ai donc ouvert, avec le plus de promptitude que j'ai pu, le bas-ventre de cet animal, & j'ai examiné le mouvement du péritoine avec les mêmes précautions que j'avois employées pour observer son sentiment. J'ai jetté de l'esprit de nitre à plusieurs reprises sur cette membrane, mais elle n'avoit pas plus de mouvement que de sentiment; elle ne se contractoit en aucune façon. Mais lorsqu'après avoir séparé cette membrane, je suis parvenu au mésentère, qui est pourtant aussi membraneux que le péritoine, j'ai été fort étonné que cette partie se contractât évi-

demment & fortement ; & d'après cette différence , j'ose avertir que tous ceux qui s'appliquent à faire des expériences sur l'économie animale , ne doivent pas se laisser séduire dans la recherche des propriétés par une continuité réelle de substance. J'ai démontré la même différence dans la dure-mere qui recouvre le cerveau & celle qui tapisse la moëlle de l'épine : j'aurai occasion de faire bientôt encore la même remarque. En un mot la substance peut être continue ; & les propriétés toutes différentes. Le mésentère a donc la facilité de se contracter , sans donner d'ailleurs aucune marque de sentiment , en sorte qu'il ne paroît sensible que dans ce seul article. Il en est de même de la membrane extérieure des intestins : si on jette dessus de l'esprit de nitre , elle se contracte prodigieusement , sans que l'animal paroisse par ses efforts s'en apercevoir , ni donner la moindre marque de douleur. Pour les membranes qui recouvrent les viscères , j'ai éprouvé de même qu'elles n'étoient point capables de mouvement. Quand j'ai jetté de l'esprit de nitre sur ces viscères , il s'est toujours produit un petit resserrement ; mais ce qui prouve qu'on ne doit point attribuer ce resserrement aux membranes , c'est qu'elles se froncent sur le viscère , & forment une espece d'étoile ridée ,

autour du centre sur lequel est tombé l'esprit de nitre.

En effet, si l'on réfléchit sur la nature même des viscères & sur la structure de leur substance, on sent qu'ils doivent participer aux propriétés des vaisseaux qui composent leur plus grande partie, & ainsi se contracter; au lieu que leurs membranes n'ont aucune raison de structure qui les y détermine nécessairement. La contraction est plus marquée dans la rate que dans le foie, elle est plus sensible dans les reins encore; mais les viscères où elle est évidente, sont les viscères musculieux: c'est-là qu'on la voit dans tout son jour.

J'ai porté mes irritations sur trois especes de muscles. J'ai premièrement ouvert la cuisse d'un chien, & j'ai irrité avec de l'esprit de nitre un muscle de ceux qui servent aux mouvemens volontaires; c'est celui qui répond aux jumeaux des hommes. J'ai irrité le diaphragme, dont les mouvemens sont en partie volontaires & en partie mécaniques par les mêmes opérations. Et enfin j'ai porté les mêmes irritans sur le cœur, sur le mouvement duquel nous n'avons aucun empire; & quoique tous ces muscles soient également capables de contraction, c'est avec des phénomènes différens.

Dans le premier de ces muscles soumis aux

mouvements volontaires , il s'excite une contraction , mais moins forte ; le muscle n'en est pas moins capable d'exécuter son mouvement ordinaire , & la contraction musculaire est plus forte de beaucoup que cette contraction produite par des irritans. Le muscle blanchit dans l'endroit où l'irritant fait son impression ; les fibres paroissent comme se séparer les unes des autres , & grossir dans leur substance.

Le diaphragme se contracte évidemment & bien au loin , de façon que presque tout le côté sur lequel on a porté l'esprit de nitre , est entièrement contracté ; cependant malgré cette contraction qu'on voit se former successivement du centre de l'irritation vers les parties voisines , le diaphragme continue à se contracter & à se relâcher alternativement , c'est-à-dire , que dans son relâchement il parvient au point de contraction qui lui a été donné par l'irritation.

Dans les tendons de l'un ni de l'autre de ces muscles on n'apperçoit aucuns changemens ; dans le diaphragme même la partie tendineuse paroît borner le mouvement qui s'excite dans les fibres , sans l'action d'un irritant. Du muscle j'ai porté mon irritation au tendon ; mais autant il est capable de sentiment , autant il est incapable de mouvement : c'est ce dont je me suis convaincu plusieurs fois dans les chiens par les épreu-

ves que j'ai faites, tant sur le mouvement que sur le sentiment.

Pour le cœur, quand on y parvient, l'animal est nécessairement fort affoibli. Cependant j'ai pris un chien, & après l'avoir lié sur le dos, j'ai ouvert promptement les côtes du côté gauche; j'ai percé le péricarde, & j'ai été droit au cœur, qui battoit régulièrement : alors ayant irrité ce viscere avec la pointe du scalpel, son mouvement augmenta, de façon que deux battemens s'exécutoient dans le même tems qu'on n'en avoit apperçu qu'un seul. Mais ce mouvement commençant à diminuer, j'y portai de l'esprit de nitre au bout d'une plume : la partie irritée pâlit; mais j'en apperçus d'ailleurs d'autre changement, qu'une précipitation violente de battemens qui d'abord étoient assez forts, & qui diminuèrent tout d'un coup de force & de fréquence, lorsque l'animal fut près de mourir. Au surplus la violence de ces battemens ne me permet pas de pouvoir conclure au juste si le volume du cœur étoit diminué; je ne pus l'examiner qu'après la mort, où le relâchement naturel de toutes les parties ne me laissa pas la liberté d'en pouvoir tirer beaucoup de conséquences. Mais ce que je puis déduire, sans crainte d'erreur, de ces trois expériences, c'est que de toutes les parties, celles qui sont les plus mobiles à l'irritation, sont celles aussi qui dans le corps excitent le mouvement.

le plus considérable , quoique j'aie d'ailleurs allégué , à ce que je pense , de fortes raisons pour regarder ces parties comme dépourvues de sentiment.

Au surplus , une réflexion qui se présente naturellement à tous ceux qui font des expériences sur l'irritation , c'est la sympathie : or je puis répondre qu'il y a non-seulement sympathie entre les parties qui ont du sentiment , mais aussi entre ces parties & celles qui n'ont qu'un mouvement. Ainsi quand j'ai irrité le tendon d'un muscle , ce tendon sent , mais il est incapable de mouvement ; cependant les fibres du muscle sont froncées & retirées. De là , quand on irrite l'intérieur des intestins , non-seulement les fibres qui y répondent , mais celles du voisinage , sont toutes contractées & froncées. L'Observation a appris aux Médecins beaucoup de circonstances pareilles , dans lesquelles , de plusieurs parties fort éloignées , les unes sentent , & les autres sont en mouvement. Mais outre qu'il ne s'agit point ici d'applications médicinales , ce sujet a besoin d'être éclairci de nouvelles recherches que j'espère faire avec le tems.

La suite d'un autre Journal.



OBSERVATION

Au sujet d'une femme à laquelle on a tiré par le nombril un fœtus mort, qu'elle a porté vingt-sept mois dans le ventre, & qui néanmoins a conçu de nouveau, & a accouché naturellement d'un enfant à terme, quatre mois avant l'extraction du premier; par M. BOCHARD, Docteur en médecine à Bourg-d'Oysans en Dauphiné.

Une femme, demeurant à Alemon, village voisin de Bourg-d'Oysans, tomba du haut d'un arbre, le 8 Août 1754, étant pour lors enceinte de sept mois : depuis ce moment son enfant ne fit aucun mouvement, & elle commença à croire que cette chute avoit occasionné sa mort. Elle passa un mois tout entier dans la douleur & l'inquiétude, sans cependant apporter aucun remède à ses maux. Au bout de ce tems, se trouvant toujours dans le même état, elle prit le parti de se transporter à Bourg-d'Oysans pour me consulter. Je la fis saigner : son sang étoit couenneux, comme celui de la plupart des femmes grosses. Au mois d'Octobre suivant on lui tira encore du sang, qui avoit à peu près le même caractère que le premier : elle ne sentoit point

remuer son enfant ; mais il n'y avoit aucun symptôme qui pût faire conjecturer qu'il étoit mort.

Au mois de Décembre cette femme me parut fort inquiète sur son état, car rien ne pouvoit la distraire des idées noires qu'elle se formoit. Je fis pour la tranquilliser tout ce que je pus. Je la visitai. Je ne découvris qu'une masse roulante de côté & d'autre, aussi-tôt qu'on lui comprimoit le bas-ventre, & je ne pus rien lui dire de positif sur l'état actuel de son enfant. A la fin du mois il survint à cette femme, par les parties naturelles, un écoulement de sang, qui charioit avec lui des cheveux & du poil. Je lui ordonnai une potion pour soutenir ces espèces de vuidanges, qui coulerent naturellement pendant quatre jours de suite. Huit jours après son ventre diminua considérablement, & l'on sentoît beaucoup moins ce corps roulant dont je viens de parler.

Pendant tout ce tems la santé de cette femme n'étoit point altérée ; elle avoit de fort bonnes couleurs, n'avoit point perdu l'appétit, & elle vaquoit à ses affaires comme à son ordinaire.

Au mois de Février 1755, elle conjectura (apparemment par la suppression de ses regles) qu'elle étoit grosse. Elle ne se trompa point. Elle fut saignée dans le troisieme, le cinquieme & le septieme mois. Elle n'eut pas

une grossesse fâcheuse ; & elle accoucha le 8 Décembre d'un enfant qui se portoit très-bien. Sa couche ne fut pas aussi heureuse que sa grossesse ; les vuidanges se supprimerent ; il survint des coliques ; des tranchées , des douleurs de reins. Ces symptômes la tinrent au lit pendant le mois de Janvier , & la tourmenterent cruellement jusqu'au 5 Février 1756. Je lui fis tout ce que je crus convenable pour la rétablir dans une parfaite santé.

Le 8 Mars les douleurs se renouvelerent dans les reins & dans presque tout le bas-ventre. Il parut une tumeur vers le nombril ; dans laquelle cette femme ressentoit des élancements très-vifs , qui lui ôtoient son sommeil & sa tranquillité. Je fis appliquer sur la tumeur un onguent émollient. Le lendemain M. Glodat , Chirurgien - Juré , résidant à Bourg-d'Oysans , s'y transporta : il trouva la tumeur qui avoit percé au milieu du nombril , & qui avoit jetté une sanie purulente. Après avoir nettoyé la partie , M. Glodat découvrit une autre tumeur : il en fit l'ouverture , & en retira une écuelle pleine d'une matiere purulente d'une très-mauvaise odeur. La femme fut pansée fort simplement pendant quatre ou cinq jours ; la suppuration pour lors se supprima. On la rétablit en dilatant l'ouverture avec une tente spongieuse.

Le lendemain en levant l'appareil il sortit de la matiere & deux petits os , qui étoient

des véritables côtes du fœtus ; ce qui effraya beaucoup le mari ; le Chirurgien même en fut étonné, & avoit peine à croire ce qu'on lui disoit à ce sujet. Nous conférâmes ensemble sur l'état fâcheux de cette femme, & nous conclûmes que pour la sauver il falloit nécessairement lui tirer son enfant par l'ouverture faite au nombril. M. Glodat fonda d'abord s'il y avoit quelque corps étranger ; il sentit les os séparés, & sur-tout ceux de la tête ; il en fit l'extraction avec toute la dextérité & l'intrépidité possibles. Nous trouvâmes les os découverts, & le fœtus étoit comme un vrai squelette, sans chair ni peau ; le placenta étoit pétrifié, ou du moins d'une consistance de pierre. Nous avons embaumé toutes ces parties, & nous les conservons pour les faire voir à ceux qui pourroient douter de ce fait extraordinaire.

Cette opération heureuse a délivré cette femme de la mort, dont elle étoit menacée : elle jouit à présent d'une santé parfaite.

Signés BOCHARD, Médecin, GLODAT, Chirurgien.

A Bourg-d'Oysans ce 24 Août 1756.



L E T T R E

A l'Auteur du Journal , sur une héméralopie , par M. POMME , le fils , Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, à Arles.

M O N S I E U R ,

Je profite du précieux avantage de votre Journal pour publier mes sentimens de reconnoissance envers M. Fournier ; c'est aux merveilleuses Observations qu'il nous a données dans le Journal du mois de Mars dernier sur l'héméralopie , que je suis redevable d'une cure de ce genre. Un jeune Berger me fut présenté le mois passé avec tous les symptômes d'une héméralopie confirmée : son récit fut si conforme au détail que M. Fournier en fait , qu'il ne m'auroit pas été possible de prendre le change.

Le relâchement des fibres de la rétine me parut , comme à lui , être la véritable cause de la maladie. Les fatigues d'un si rude métier , dont il faisoit seulement apprentissage , les fréquentes veilles sous un ciel très-humide & au milieu des eaux dont notre pays a été généralement inondé , me parurent aussi les véritables sources où il avoit puisé son mal. Mes

indications furent par conséquent les mêmes, & les mêmes remèdes remplirent mes vues. Il fut donc saigné au bras pour désemplir les vaisseaux : il prit l'émétique le lendemain, qui le vuida prodigieusement ; & le troisième jour on lui appliqua deux larges vésicatoires derrière chaque oreille, après avoir fait raser la partie, pour avoir une plus large plaie, qui pût attirer la quantité de sérosité suffisante pour dégorgé la rétine & en ferrer le tissu. Les vésicatoires coulerent abondamment pendant six jours, au bout desquels sa vue fut parfaitement rétablie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P O M M E.

L E T T R E

A l'Auteur du Journal sur un fait très-singulier, par M. MAJAULT, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, ancien Médecin des armées du Roi, & un des Médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris.

M O N S I E U R,

Je vous envoie un bocal rempli d'esprit-de-vin, dans lequel je conserve depuis quelques années une portion d'intestin, dont je vais vous faire toute l'histoire.

Une femme âgée d'environ trente ans, grosse de six à sept mois, fut attaquée d'une colique très-violente, accompagnée de fièvre & de vomissemens de matiere stercorale. Cette femme du peuple, accoutumée à vivre durement dans l'état de santé, crut devoir se traiter de même dans l'état de maladie : elle souffrit avec constance tous les tourmens imaginables, sans se faire le moindre remede, sans discontinuer même sa nourriture ordinaire. Fatiguée cependant par la longueur de sa maladie, & épuisée par la violence de la douleur, elle consentit à la fin qu'on lui donnât du secours. On vint me chercher le huitieme jour de sa maladie ; je la trouvai dans un état déplorable & désespéré : je prescrivis sans effet les remedes que je crus appropriés aux circonstances. La malade ce jour-là même rendit par les felles cette portion d'intestin que vous voyez, & que j'ai conservée ainsi dans de l'esprit-de-vin : je fis part dans le tems de cette curiosité à M. Winslow, notre Confrere, qui décida que c'étoit le cœcum & une partie du colon, avec quelques portions du mésentere ; le tout formoit un paquet qui étoit extrêmement gonflé par l'inflammation, & qui étoit noir & gangrené dans plusieurs endroits, & sur-tout aux deux extrémités. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la malade, qui jusqu'à ce jour avoit toujours continué de prendre des alimens solides, rendit par

l'anus , pendant deux ou trois jours après la sortie d'une partie des intestins , des excréments moulés & enveloppés de matieres très-fétides. Cette femme accoucha le douzieme jour de sa maladie d'un enfant mort qui étoit en pourriture. Après qu'elle eut rendu son enfant & une partie de ses intestins, les douleurs cessèrent, & elle mourut le quatorzieme jour, victime de ses douleurs & de sa négligence.

On fit l'ouverture du cadavre. Tout le bas-ventre étoit dans un délâbrement inexprimable ; il étoit inondé d'une sérosité purulente, si abondante & si fétide , que le Chirurgien & moi nous n'eûmes pas le courage de pousser plus loin nos recherches.

Cette maladie , comme vous pouvez en juger par les symptômes , étoit un véritable volvulus : elle présente deux objets difficiles à concevoir. Comment une portion aussi considérable d'intestin a-t-elle pu se séparer, sans causer la mort sur le champ à la malade ? Comment , malgré cette solution de continuité , la malade a-t-elle pu rendre pendant plusieurs jours des excréments solides ? Il falloit donc qu'il y eût une véritable digestion dans l'estomac , & que le passage du jejunum au cæcum fût rétabli par l'inflammation : on voit tous les jours des adhérences pareilles , après les inflammations du bas-ventre ou de la poitrine. Pour expliquer ce fait , il suffit de se représenter ce qui se passe dans le volvulus :

il se fait une intromission, les intestins rentrent les uns dans les autres; la partie qui tient immédiatement à celle qui est rentrée, est tiraillée, & doit nécessairement soutenir tout le feu de l'inflammation. La gangrene doit donc se former dans cet endroit là même, & la portion d'intestin rentré étant une fois coupée se détache, & les deux extrémités qui tiennent au reste des intestins, étant saines & déjà contiguës l'une à l'autre, sont resoudées par l'inflammation: c'est ainsi qu'il s'est formé un nouveau canal, mais moins long, de toute la partie qui avoit été enlevée par la gangrene. On ne peut pas dire que les excréments que cet homme a rendus étoient formés dans le colon, le cæcum ou le rectum, avant l'expulsion de cette portion d'intestin, car celle-ci n'auroit pas pu se faire jour au dehors, qu'elle n'eût en même tems chassé tout ce qui étoit contenu dans le canal intestinal. Quoi qu'il en soit, voici le fait: on peut lui donner telle explication qu'on voudra.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M A J A U L T



OBSERVATION

Sur un vomissement habituel occasionné par une obstruction au pilore , par M. RAZOUX , Médecin aggrégé au Collège des Médecins de Nîmes , & Médecin en survivance de l'Hôtel-Dieu de la même ville.

Un Maître d'école d'un village voisin entra dans l'Hôtel-Dieu de cette ville , dans le tems que j'y exerçois mes fonctions. Il se plaignoit d'un vomissement habituel depuis quelques années ; ce mal avoit augmenté peu-à-peu , & étoit parvenu au point que ce malade rendoit tous les alimens qu'il prenoit. Il y avoit (lorsqu'il entra dans cette Maison) plus d'un mois qu'il n'avoit été à la garde-robe ; il avoit appétit , & il mangeoit souvent dans la journée. Il gardoit la nourriture une , deux , trois ou quatre heures : il se sentoit pendant tout ce tems un poids sur son estomac ; il étoit inquiet ; il avoit du malaise & de fréquentes nausées. Le vomissement venoit ensuite sans nul effort , & il rendoit tout ce qu'il avoit pris : après quoi il étoit entièrement soulagé , il n'avoit aucune sensation de douleur , & il n'éprouvoit qu'une grande foiblesse. L'appétit revenoit peu de tems après ; il reprenoit des alimens , &

c'étoit toujours à nouveau frais , quoiqu'il ne prît que du bouillon , de la tisane , de l'eau même , il vomissoit tout , comme auparavant.

Il étoit extrêmement décharné ; il avoit les yeux creux , les joues enfoncées , & sa peau paroissoit collée sur les os. Pendant tout le tems de sa maladie , son pouls fut assez réglé , mais lent & foible. Le ventre fut toujours souple ; je n'y reconnus jamais ni douleur ni tension.

Tous les remèdes que je lui prescrivis furent inutiles : émétiques , minoratifs , apéritifs , calmans , narcotiques , eaux minérales , &c. tout fut en vain employé. Le malade tomba insensiblement dans un marasme affreux qui l'enleva trois mois & demi après son entrée dans cette maison.

Il étoit naturel de conjecturer que la cause du mal étoit une obstruction invétérée au pyllore , & que cet orifice inférieur de l'estomac ne donnoit aucun passage aux liqueurs qui étoient contenues dans ce viscère . . . Cette conjecture devint bientôt une réalité , & nous fûmes pleinement convaincus de la nature de cette maladie par l'ouverture du cadavre.

Nous trouvâmes une espèce de *fungus* d'un pouce & demi d'épaisseur , qui bouchoit exactement l'orifice inférieur de l'estomac ; c'étoit une excroissance formée par plusieurs couches l'une sur l'autre , qui partoient toutes
du

du pylore , comme d'une racine ou d'un pédicule commun , & venoient s'épanouir sur la surface de l'estomac. Ce fungus étoit composé de cinq à six couches assez distinctes d'une substance membraneuse & charnue; elle étoit dure en certains endroits , & paroissoit presque calleuse. Nous examinâmes ensuite les principales parties contenues dans l'abdomen : voici quel étoit leur état.... Les intestins, sur-tout les grêles, étoient tellement rétrécis , qu'ils avoient à peine la moitié de leur diamètre ordinaire.... Les reins étoient à-peu-près dans leur état naturel.... La rate avoit beaucoup diminué de sa grosseur ; elle étoit flétrie , & paroissoit comme desséchée, aussi-bien que le pancréas..... Le foie seul étoit assez gros , si l'on avoit égard aux autres viscères ; il étoit adhérent avec le ventricule : les deux membranes extérieures de l'un & de l'autre s'étoient intimement collées dans leur point de contact , & on ne pouvoit les séparer qu'en les déchirant.

Cette Observation sert de preuve , & confirme ce que dit l'Auteur d'un Mémoire sur une maladie singulière de l'estomac qu'on trouve dans le premier volume de ce Journal , pag. 428. Il y a cette différence entre le malade dont on vient de parler dans cette Observation , & celui qui est le sujet du Mémoire en question , c'est que lorsque le premier se mit dans l'usage des remèdes , le mal

étoit porté à son comble ; le fungus étoit formé, la communication de l'estomac avec les intestins totalement interceptée, & l'incurabilité décidée: au lieu que l'autre auroit dû naturellement guérir, ou du moins être beaucoup soulagé, en suivant la méthode curative qu'on lui avoit ordonnée, & que des heureux essais devoient engager à continuer; mais les conseils auxquels le malade s'abandonna, lui furent pernicieux & occasionnerent sa perte.

L E T T R E

A l'Auteur du Journal, sur l'usage du mercure camphré pour guérir de la vérole, par M. RAISIN, Docteur en Médecine à Montbelliard.

M O N S I E U R ,

Je prends la liberté de vous faire part de quelques Observations sur l'usage du mercure camphré dans le traitement de la vérole, tant pour confirmer la sage Observation de M. Danié Despatureaux, que pour assurer mes Confreres de la grande utilité de ce remède dans la cure de cette maladie.

Un homme, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, vint me consulter pour une vérole

bien décidée, accompagnée d'un virus scrophuleux ; voici l'état où je trouvai le malade.

Il m'avoua qu'il avoit eu, il y a quelque tems, un écoulement verdâtre par la verge, & qu'ayant été traité par un Chirurgien, l'écoulement avoit cessé, que depuis il avoit apperçu de certaines tumeurs aux aînes. J'examinai le malade, & je trouvai que la couronne du gland étoit toute entourée de chancres, le gland couvert d'éruptions véroliques, le malade n'urinoit qu'avec cuisson ; tout son cou étoit rempli de tumeurs scrophuleuses : il avoit un teint plombé, une grande peine à avaler, & de grandes douleurs dans les articulations.

Après la vérification de ces différens symptômes, je lui dis qu'il étoit absolument nécessaire de passer par les remèdes. Ce jeune homme, qui étoit assez connu dans le public, eut beaucoup de peine à se conformer à mes intentions ; ce ne fut qu'après beaucoup de sollicitations qu'il s'y rendit. Je commençai à préparer mon malade par les remèdes généraux ; ensuite je vins aux frictions de mercure camphré de deux jours l'un, & pour chaque friction deux gros de mercure camphré pendant les six premières frictions. J'augmentai la dose jusqu'à une demi-once ; mais le malade n'ayant pu le supporter, & la salivation commençant à se déclarer, je fus

obligé de lui faire mâcher une petite quantité de camphre qui fit cesser la salivation. Je mis en usage pour toute la cure dix onces de mercure camphré. Pendant le tems que le malade faisoit ces remèdes, on voyoit disparaître tous les chancres, & il reprenoit un teint plus naturel qu'il n'avoit : en un mot, il est parfaitement rétabli, tant de la vérole que de ces obstructions glanduleuses du cou, sans salivation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RAISIN.

ESSAI

SUR LE MOUVEMENT MUSCULAIRE

Je ne m'occuperai point à rapporter les opinions & les différens systèmes des Physiciens sur le mouvement musculaire. Le Public satisfait sans doute que j'expose à sa critique mes propres idées, n'exigera pas que je lui fasse le récit de celles des Auteurs qui m'ont précédé ; & afin d'avoir le mérite de ne point ennuyer, si je n'ai pas le bonheur de plaire, je donnerai simplement mes conjectures, sans faire aucune description & sans entrer dans aucun détail.

Je ne doute pas qu'il ne soit facile de com-

battre mon opinion ; mais peut-être quelqu'un plus ingénieux , plus instruit , plus libre que moi , entreprendra de l'autoriser , & pourra par des expériences faites avec discernement la rendre probable : en ce cas j'aurai l'avantage d'avoir ouvert le chemin , en produisant une idée qui me paroît nouvelle ; & dans le cas où elle sera reconnue pour fautive , il en résultera toujours que ce sera une combinaison épuisée à laquelle on ne pensera plus.

Je commence donc.

Dans les muscles , les troncs des vaisseaux sanguins ont une direction parallèle à la direction des fibres musculaires ; les premières ramifications font des angles aigus avec elles ; les secondes , les troisièmes , les quatrièmes , &c. font d'autres angles qui le sont moins ; les dernières ramifications sanguines & les vaisseaux lymphatiques artériels & veineux doivent avoir des directions qui forment à-peu-près des angles droits , & qui coupent sous ce même angle la direction des fibres musculaires.

Les nerfs accompagnent ces vaisseaux , & se divisant , ou plutôt se séparant , ils les environnent. Tout ceci admis , expliquons ce qui arrive dans l'action musculaire. Considérons d'abord ce qui se passe dans les vaisseaux lymphatiques ; nous parlerons ensuite des vaisseaux sanguins.

L'ame commande, le nerf est tendu ; il ne peut se tendre, qu'il ne resserre l'endroit du vaisseau qu'il environne : les parois conséquemment se rapprochent de l'axe. Les nerfs n'étant pas par-tout également distribués, dans certains endroits il se trouve des faisceaux, là ils ont plus de force ; dans d'autres de simples filets ou des faisceaux moins forts, là ils sont plus foibles. Que s'ensuit-il ? des pressions inégales ; la liqueur gênée inégalement distend les vaisseaux inégalement : dans les endroits les plus foibles il se forme des nodosités, ou plutôt des vésicules ; ces vésicules soulèvent les fibres musculaires, la partie mobile se rapproche nécessairement du point fixe. Ces vésicules sont infiniment petites & proportionnées aux vaisseaux lymphatiques ; les plus fins des capillaires sanguins peuvent souffrir les mêmes compressions & les mêmes étranglemens.

Que se passe-t-il dans les vaisseaux sanguins ? La cause est la même ; cependant j'en conçois les effets différens. Ces vaisseaux ont plusieurs tuniques, les tuniques sont beaucoup plus épaisses ; ils resserrent plus puissamment l'impulsion & la force du cœur : ils peuvent donc résister davantage à la compression ; ils y cèdent cependant, mais non jusqu'au point d'interrompre totalement la circulation. Il est vrai que les parois, en se rapprochant, rétrécissent le canal ; ils y lais-

sent entrer moins de sang , & celui qui y est déjà , doit s'échapper avec une vélocité incroyable : cependant il en abonde de nouveau qui s'infine , quoiqu'avec plus de peine ; mais plus l'obstacle croît , plus la force du cœur augmente.

Voilà en peu de mots tout le mécanisme de ce phénomène (a). Des millions de vésicules font des millions de poulies , par lesquelles sont écartées de leur direction & rapprochées au point fixe les fibres & les faisceaux musculaires , & sur lesquelles ils roulent. Écoutons Baglivi.

» *Fibræ carneæ majores, earumque fibrillæ*
 » *minimæ penè infinitæ sunt totidem vectes,*
 » *vel funiculi quorum singula puncta veluti*
 » *super totidem trochleas tracta & semicir-*
 » *culariter mota magnam admodum vim in*
 » *tendineis extremitatibus producant, & po-*
 » *tentice moventis vis, ob earum innumera-*
 » *bilem seriem, in immensum crescit.* «

PREUVES DE MON OPINION.

I. Leeuwenhoek & Cowper ont observé ces vésicules ; ils les plaçoient mal-à-propos dans le tissu de la fibre simple. La plus subtile Anatomie ne pouvant pas avec le secours des microscopes découvrir la fibre simple , comment pourroit-on découvrir des vésicules dans

(a) Il ne faut pas confondre ce système avec celui de M. Privat de Molierès.

son tissu ? Il faut donc les placer dans les vaisseaux lymphatiques.

II. Si l'on souffle dans les vaisseaux lymphatiques qui rampent sur la surface du foie, l'air produit une irritation qui fait contracter les nerfs ; tous les vaisseaux lymphatiques resserrés forment des milliers de vésicules, & représentent des chapelets.

III. Que l'on injecte de l'eau chaude dans une artère musculaire après la mort de l'animal, la chaleur de l'eau irrite les nerfs ; & passant dans les lymphatiques, la contraction & l'action musculaire s'opèrent sur le champ.

IV. La facilité d'expliquer toutes les difficultés qui dépendent de cette action. Le sang y a-t-il quelque part ? Et quelle part a-t-il dans le mouvement musculaire ? D'où vient la blancheur du muscle, plus ou moins grande, & son raccourcissement ? Pourquoi se gonfle-t-il, ou ne le fait-il pas ? Pourquoi se gonfle-t-il si peu ? Par-là on rend raison de l'impossibilité où l'on est de tenir pendant longtemps le bras ou la jambe, &c. dans une contraction suivie, & pourquoi l'on ressent dans cette partie des coups violens qui dépendent de ce que le cœur veut ouvrir aux liqueurs des routes qui lui sont fermées.

La force immense des muscles, & ce point déterminé de lassitude après la contraction qui, dans le système des vésicules remplies par les esprits animaux, n'est pas assez confi-

dérable (a) , & dans les autres n'est pas assez expliqué.

V. L'insuffisance des autres systèmes pour expliquer ces phénomènes ; la multitude de leurs suppositions gratuites ; la multiplicité, la complication des différens ressorts qu'il faut faire pour l'action ; le doute sur des esprits animaux (b) , & leur existence admise, le doute qui reste sur leur concours pour l'action musculaire, que l'on la réveille après la mort avec une injection d'eau chaude.

VI. Tout est simple , mécanique , intelligible dans mon système.

VII. La théorie des inflammations. Écoutez Baglivi.

» *Pariter si extremitas nervi quæ vas sanguineum magnum circumdat , aut in glandulam vel aliam desinit partem , convellatur fluidorum impedita circulatione , in tumorem statim elevatur pars , ut quotidie contingit , &c.*

Voilà des nerfs qui se tendent , convellentur ; des vaisseaux qui sont contractés , *impedita circulatione* ; des tumeurs ou vésicules qui se forment , *in tumorem elevatur pars*. Dans la contraction du muscle , soit dans son état de santé , soit dans son état de maladie , la cause prochaine est la même : lorsqu'un muscle se contracte , il com-

(a) Physiolog. d'Heister.

(b) Mémor. de l'Acad. Royale des Sciences.

mence à passer dans un état d'inflammation ; s'il reste trop long-tems en contraction , il s'enflamme , & réciproquement , &c. La seule différence est que dans le cas d'inflammation , souvent les globules sanguins pénètrent dans les vaisseaux lymphatiques.

Enfin la dernière preuve que j'expose , se tire de l'avantage qu'a mon système d'expliquer la promptitude inconcevable avec laquelle s'exécute le mouvement musculaire^(a) des vaisseaux sanguins ; les lymphatiques sont remplis , les nerfs sont tout disposés. Ainsi dans l'opinion de la vibratilité , l'irritation des nerfs & la contraction musculaire s'exécutent , & doivent s'exécuter dans un moment indivisible.

Dans l'opinion qui admet une cavité dans les nerfs remplie par une colonne d'esprits animaux , la détermination ou l'impulsion de la dernière goutte placée à l'extrémité du nerf , lieu de son origine , suffit , à cause de la contiguité des gouttes qui forment la colonne , pour mettre dans un moment indivisible tous les ressorts du mouvement.

COROLLAIRE.

Il suit de cette théorie qu'un homme affoibli par les maladies , chez qui le sang & la lymphe sont en très-petite-quantité , ou

(a) Winslow, Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

chez lequel l'énergie de ces liqueurs est affoiblie, doit exécuter les mouvemens musculaires moins promptement ; ce qui est confirmé par l'expérience.

Il en est de même de celui chez lequel les esprits animaux sont altérés, ou dans la quantité, ou dans la force, ou bien, suivant d'autres systêmes, le ressort & la vibratilité des nerfs : la raison en est facile à trouver.

Je finis, en priant ceux qui liront ce Mémoire, s'ils n'approuvent pas mon idée, de louer mon dessein ; & ceux qui la goûteront, de vouloir bien prendre la peine de la mettre dans tout son jour. On peut par les injections, les ligatures, &c. trouver de nouvelles preuves. Je prendrois volontiers ce soin, mais je suis trop privé des secours nécessaires.

Obscurus fio. Dum brevis esse laboro,

HOR. Art. Poët.



OBSERVATION

Sur un ulcère chancreux guéri au sein d'un homme par un Charlatan, avec les funestes suites de cette guérison ; par M. HAZON, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Un homme âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament gros & replet, fut attaqué au mamelon gauche d'une rougeur, avec sentiment de chaleur & de brûlure, qui dégénéra peu-à-peu en ulcère chancreux ; les bords devinrent durs & calleux, & le centre étoit occupé par une sanie noire & quelquefois roussâtre. Cet homme, qui étoit de mes parens, me consulta avec un autre Médecin, & nous lui conseillâmes de pallier le mal au-dehors, & de penser plutôt à corriger le vice des liqueurs. Notre sentiment ne fut point suivi ; mais on prêta l'oreille à un Charlatan qui promit la guérison. Il appliqua sur l'ulcère un plumasseau, imbibé vraisemblablement d'une liqueur stiptique que nous n'avons pas examiné, parce que nous nous étions retirés. Le Charlatan étoit resté maître du malade, & il pansoit à sa mode. Bientôt le mauvais se sépara du bon ; ce qui étoit vicié, s'enleva, tomba, & laissa apper-

cevoir une chair naturelle, vive, une excellente cicatrice : ce qui étoit séparé & tombé, étoit une mauvaise chair fongueuse, toute poreuse & percée comme un crible d'une infinité de petits trous. Le Charlatan crioit victoire, & le malade s'applaudissoit. Cependant à peine l'ulcère commença à sécher & se séparer du vif, que le malade fut attaqué inopinément d'une petite toux sèche qui fut suivie par degré d'oppression de poitrine, sans que ni l'air froid (c'étoit en Été), ni le mauvais régime, ni aucune cause sensible aient pu donner occasion à cet embarras de poitrine : la difficulté de respirer augmenta de plus en plus, & à la fin le malade mourut hydropique de la poitrine. On l'ouvrit. On trouva huit pintes d'eau du côté du cancer, avec le poumon tout flétri & tout en suppuration ; l'autre poumon étoit moins altéré, & nageoit dans quatre pintes d'eau. Lorsque le Charlatan apperçut la toux, l'oppression & les mauvais symptômes, il dit que la maladie de poitrine n'étoit point son affaire, & qu'il falloit mander les Médecins, & se retira. Nous jugeâmes que cet ulcère si bien guéri avoit produit la maladie de la poitrine ; que l'humeur cancéreuse dont l'issue avoit été fermée, s'étoit portée sur le poumon, viscère trop voisin, mol, spongieux, peu capable de résister, & qu'il eût mieux valu pallier, que guérir.

NOUVELLES OBSERVATIONS

CHYMIQUES ET PRATIQUES

*Sur le sel essentiel de lait , par M. VUL-
IYAMOZ , Docteur en Médecine , à
Lauzane.*

Tous les Chymistes scavent que le lait & la graisse jouissent d'un privilege que n'ont pas toutes les liqueurs tirées des animaux , c'est de ne point tourner en putréfaction. Quand on laisse fermenter le lait, il s'aigrit , il se divise en trois parties différentes : l'une est celle qui forme le beurre ; la seconde constitue le fromage ; la troisieme est la partie séreuse, qui est celle qui tient en dissolution le sel essentiel dont il est ici question.

L'illustre M. de Haller dit (a) que Kempfer rapporte que les Brachmanes ont connu autrefois la maniere de faire le sucre de lait. Quoi qu'il en soit , Fabricius Bartholetus , Médecin Italien , est le premier qui ait fait mention , au commencement du siècle dernier , du sel essentiel de lait ; sous le titre de manne ou de nitre du lait : Ettmuller en a donné une description qu'il a empruntée de

(a) *Not. ad pag. 341. p. II. tom. 3. Bocerh. præleç. Acad.*

cet Auteur. Testi, Médecin Venitien, est le second qui, sur la fin du dernier siècle, a trouvé le moyen de retirer ce sel, & il l'a appelé le sucre de lait. Ce Médecin composoit quatre especes de sucre de lait : la premiere étoit fort grasse ; la seconde l'étoit moins ; la troisieme ne contenoit presque pas de parties grasses ; la derniere étoit mêlée avec quel qu'autre médicament. Ce sel étoit sujet à se rancir comme la graisse des animaux, sur-tout lorsqu'on le conservoit dans des vaisseaux fermés ; c'est pourquoi l'Auteur conseilloit de le laisser exposé à l'air libre.

Verrheyen a fait aussi mention du sel essentiel de lait dans un procédé par lequel il fait évaporer à feu lent une certaine quantité de lait de vache ; il réduit en poudre le résidu, il le fait fondre dans de l'eau de pluie. Après avoir filtré la liqueur, elle avoit l'odeur & la faveur du lait ; elle faisoit effervescence avec les alkalis, de façon que Verrheyen conclut que c'est un véritable sel acide. M. Vullyamoz a répété cette expérience : il a toujours retiré un sel neutre à très-petite quantité, & il n'a jamais observé la moindre effervescence.

M. Fickius en 1710 publia en Allemagne la maniere de faire le sel de lait : voici comment il s'exprime : » Prenez du petit-lait bien » clarifié ; faites-le évaporer doucement sur » un bain de sable, jusqu'à ce qu'il ait presque

» acquis une consistance de miel. Mettez-le
 » pour lors en repos quelque part ; il dépo-
 » sera des cristaux légers & friables. Décanta-
 » tez légèrement la férosité surabondante :
 » faites dissoudre vos cristaux dans de l'eau
 » pour enlever l'âcreté du nitre ; faites éva-
 » porer l'eau , & laissez sécher votre sel qui
 » doit être d'un blanc-jaune & d'une saveur
 » douce. «

Enfin on a poussé en Suisse à sa perfection la maniere de préparer cette espece de sel ; mais on a tenu la préparation secrète. M. Cartheuser en a donné une description particulière , qu'il attribue mal-à-propos à M. Testi. M. Vullyamoz a suivi de point en point la méthode prescrite par M. Cartheuser ; il n'a pas pu retirer un seul atome de ce sel.

Il y a en Suisse un Chymiste , nommé Creuzius , qui a une maniere admirable de composer ce sel , mais malheureusement il ne fait part de son secret à personne ; ce qui est d'autant plus fâcheux , que celui dont il a la propriété , est infiniment plus beau que les autres : il est plus blanc , plus doux ; il se dissout mieux sur la langue.

Voici comment on prépare ce sel dans bien des boutiques. On prend dix livres de bon lait de vache ; on le laisse en repos pendant vingt-quatre heures ; on ôte la crème ; on expose le lait qui reste à un feu lent , afin de séparer la partie caseuse : pour-lors on filtre

par la chauffe le petit lait; & ensuite à travers le papier gris, on le fait évaporer dans un alambic de verre, jusqu'à ce qu'il soit réduit à la fixieme partie; après quoi on le place dans un lieu très-froid pour le faire crystalliser: on lave les crystaux, & ensuite on les fait sécher sur du papier. Cette méthode ne vaut rien: ce sel de lait se rancit; ce qui fait qu'on est obligé de le garder dans des vaisseaux de verre. Il n'en est pas de même de celui qui est préparé en Suisse; il se conserve pendant quatre ans dans des boîtes sans déchet, il devient seulement un peu plus jaune. Et attendant qu'il plaise à M. Creuzius de publier son secret, voici la méthode la meilleure de faire ce sel que nous propose M. Vullyamoz: il la tient d'un très-bon Chymiste & d'un très-habile Apothicaire.

On prépare dans les Alpes, du côté de la Suisse, deux especes de sucre de lait: l'une est en crystaux, l'autre se vend sous la forme de tablettes; la dernière especes se fait de cette maniere. On écrème le lait à l'ordinaire; on le fait prendre ensuite avec de la présure, pour en tirer le petit-lait, que l'on filtre à travers un linge propre, & que l'on fait évaporer sur un feu lent, en le remuant doucement, jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de miel. Quand il est épaissi de cette façon, on le moule, on lui donne différentes figures, & on le

fait sécher au soleil; c'est ce qu'on appelle le sucre de lait en tablettes. L'autre espèce se tire de celle ci. On fait dissoudre dans de l'eau le sucre de lait en tablettes; on le clarifie avec le blanc d'œuf; on le passe à la chauffe; on le laisse épaisir jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'un syrop, & on le met reposer pour que la crySTALLISATION se fasse. Les cristaux se trouvent séparés, formant des masses cubiques, brillantes & très-blanches; ils sont attachés aux parois du vase par couches. Si l'on veut encore faire épaisir la liqueur qui reste & la mettre en repos, on en retire de nouveaux cristaux: on peut répéter ce manuel trois fois. La crySTALLISATION de ce sel est comme celle du sucre candi. Les premiers cristaux sont d'un blanc éblouissant; les seconds sont paillés; les deniers sont d'une couleur brune: en les faisant dissoudre de nouveau dans de l'eau pure, on leur rend leur première blancheur.

Le printemps, dit M. Vullyamoz, contribue beaucoup à la perfection de cette opération; c'est à-peu-près dans le mois de Mai que le lait des animaux est le meilleur, & qu'il contient une plus grande quantité de sel essentiel, comme l'illustre M. *Malouin* l'a remarqué dans sa Chymie médicinale, tom. I. part. 2, pag. 107. M. Vullyamoz prétend que quoique le lait de tous les animaux qui

en portent, soit également propre à fournir du sel essentiel, celui de la femme (a) est le meilleur, ensuite ceux d'ânesse, de chèvre & de vache.

Le sel essentiel de lait se dissout plus ou moins promptement dans l'eau, selon son degré de chaleur. M. Vullyamoz a fait dissoudre sept gros de ce sel dans une once d'eau bouillante, avant qu'il se formât la moindre pellicule, tandis que la même quantité de sel a eu bien de la peine à fondre dans une livre d'eau qui étoit froide au 167 degré du thermometre de Fahreneith.

Notre Chymiste a mêlé ce sel avec plusieurs liqueurs différentes, pour voir s'il pourroit s'y dissoudre : il s'est servi pour ses opérations du sucre de lait fait en Suisse, qui est assez bien fait. L'acide vitriolique a dissous ce sel sur le champ, à l'exception de quelques molécules suspendues dans la liqueur, sur lesquelles l'acide vitriolique n'a rien fait : au reste ces molécules ne peuvent se dissoudre, ni dans l'eau, ni sur la langue ; elles ne se trouvent pas dans le sel que prépare M. Creuzius en Suisse. M. Vullyamoz a jetté des quantités

(a) Nous ne concevons pas trop pour quelle raison M. Vullyamoz assure que le lait de femme doit donner le meilleur sucre de lait. La femme se nourrit à son gré de toutes sortes d'alimens ; elle fait beaucoup d'excès en ce genre, sur-tout lorsqu'elle nourrit. En outre qui peut dire que ce lait est pur & privé de tous les mauvais levains auxquels elle est exposée ? Au reste la quantité de lait que peut donner une femme, est bien peu de chose.

différentes de ce sel dans du vinaigre concentré, dans de l'eau-forte très-pure, dans de l'huile de tartre par défaillance, dans de l'esprit de sel ammoniac, dans de l'esprit-de-vin, & au bout de vingt-quatre heures il n'étoit pas dissout, quoiqu'il fût exposé à 45 degrés de chaleur. Quand on mettoit les liqueurs sur le feu, le sel commençoit à se dissoudre; mais notre Observateur cherchoit seulement à s'assurer des phénomènes que ce sel produiroit dans différentes liqueurs au même degré de chaleur. Une quantité de ce sel mêlée avec de l'esprit de nitre est restée pendant une heure dans le fond d'un vase couvert, sans éprouver le moindre changement: au bout de ce tems, il s'est élevé une espèce d'effervescence semblable à celle qui arrive quand on verse de l'esprit de vitriol sur le sel marin; cette effervescence étoit beaucoup moins prompte, & l'esprit fumant qui en sortoit avoit une couleur verte.

M. Vullyamoz prétend que ce sel essentiel est du genre des sels neutres: il le prouve, parce qu'il ne fermente ni avec les acides, ni avec les alkalis, qu'il ne change point le syrop de violettes. Après avoir fait fondre dans de l'eau chaude une quantité de ce sel, après avoir passé la liqueur & l'avoir partagée dans plusieurs vases, M. Vullyamoz a versé dans chaque une des liqueurs ci-dessus; il n'y a point eu d'effervescence, ni de chan-

gement remarquable , si ce n'est quand il a fait le mélange de l'acide vitriolique, qui est devenu d'un jaune roux : le syrop de violettes n'a changé la liqueur ni en rouge ni en verd. Ce sel dissous dans de l'eau précipite au fond du vase les parties martiales de l'encre , comme le fait le sucre ordinaire fondu dans l'eau. Tout ceci prouve que le sucre de lait est un vrai sel neutre ; mais est-ce un sel neutre formé de deux sels simples , ou d'un sel uni à une terre absorbante , ou à quelque autre principe ?

Les sels neutres , proprement dits , composés des acides & des alkalis , ne donnent aucune preuve de principe inflammable : dans les autres especes de sels neutres , ceux qui sont formés de sel uni avec de l'huile , sont les seuls qui puissent s'enflammer. L'huile , comme on sçait , est en grande partie inflammable ; elle contient cependant de l'eau & de la terre : c'est cette eau & cette terre qui la rendent soluble dans les mentrués aqueux. C'est pour cette raison que le soufre ne se dissout pas dans l'eau , quoiqu'il soit composé d'huile unie à l'acide vitriolique ; mais cette même huile est trop pure , & ne contient pas assez de terre & d'eau.

Quand on jette du sucre de lait dans un creuset , & qu'on le pousse à grand feu , il entre en fusion & devient noirâtre ; quelque tems après il s'épaissit. Si alors on le met sur

le feu, il s'enflamme, sans se consumer entier : il reste au fond du vase des molécules noires, fixes & terreuses, qui ne peuvent nullement s'enflammer ; au lieu que le soufre se dissipe entièrement. Ce résidu terreux que l'on retire du sel de lait, se réduit en cendres par le moyen du feu, & contient de l'alkali fixe : la preuve en résulte de ce qu'il entre en effervescence, quand on le mêle avec l'esprit de nitre. M. Vullyamoz a saturé d'esprit de nitre cet alkali fixe : il a filtré la liqueur, l'a évaporée, & il en a retiré une poudre qui est un vrai nitre, qui détone sur les charbons ardens. M. Vullyamoz a jetté sur cette espece de *caput mortuum* quelques gouttes d'huiles de vitriol, & il a reconnu une odeur semblable à celle de l'acide du sel marin ; & il conclut que c'est peut-être cet acide qui donne au sucre de lait sa saveur piquante & salée.

Notre ingénieux Chymiste compare le sucre de lait avec le savon, & en fait voir la différence. Comme ces deux substances sont composées d'un alkali fixe & d'une huile, il sembleroit qu'elles devroient avoir les mêmes propriétés ; cependant le savon est toujours âcre au goût, & le sucre de lait a une saveur gracieuse. Le savon reste des années entières sans subir le moindre changement ; le sucre de lait au contraire ainsi conservé fermente, & dégénere en vin & en vinaigre. Le prin-

cipe salin du savon est le produit du feu, celui du sucre de lait est naturel : tous ces deux mixtes contiennent de l'huile, puisqu'ils s'enflamment. Il est impossible de tirer le sel alkali fixe du sucre de lait, si ce n'est par la combustion, au lieu que le mélange des acides le démontre sur le champ dans le savon.

M. Vullyamoz prétend 1^o que le sucre de lait contient une huile véritable, & qu'il contient aussi un acide : il le démontre, en disant que sa saveur est la même que celle qu'acquiert le vinaigre, quand il dissout le plomb & qu'il se change en céruse ; ce qui lui vient de la partie phlogistique du métal qu'il a décomposé. 2^o M. Vullyamoz fait voir que le sucre de lait fermente naturellement ; c'est le propre des acides. Quand une liqueur qui est en fermentation est moins propre à s'enflammer, elle contient le plus des parties acides ; c'est le même acide que la fermentation, & qui se rend plus sensible par la dissipation du phlogistique. 3^o M. Vullyamoz s'est assuré de la présence de cet acide, en distillant sur un bain de sable dans des vaisseaux fermés du sucre de lait, qui lui a donné une petite quantité d'une liqueur véritablement acide. 4^o En traitant le sucre de lait avec de l'acide vitriolique, il est arrivé une décomposition : l'acide naturel, comme le plus foible, a été chassé ; l'acide vitriolique a pris sa place. Il est sorti une vapeur qui

étant condensée dans le récipient, donnoit une liqueur, telle que celle que l'on retire du lait écrémé, quand on le distille ; mais elle avoit une saveur plus acide. Cette même liqueur fermentoit avec la craie ; & quand on faisoit le mélange de l'acide vitriolique, la vapeur qui sortoit avoit l'odeur d'un acide végétal.

Notre ingénieux Chymiste a pris deux vases cylindriques qu'il a presque remplis de lait : dans l'un, il a jetté quelques gros de sel essentiel de lait ; il a agité fortement les deux bouteilles, & il les a laissées reposer. Vingt-quatre heures après, il a vu le lait dans lequel il avoit fait dissoudre le sel, qui n'avoit point formé de crème, tandis que l'autre dans lequel il n'avoit rien ajouté, en étoit tout couvert. M. Vullyamoz fait voir qu'en abandonnant à elles-mêmes deux liqueurs laiteuses, celle qui ne contient pas du sel de lait, se décompose, & qu'en mêlant ces deux liqueurs, on empêche la désunion prochaine des principes. Par les deux expériences qui suivent, M. Vullyamoz prouve que le sel de lait retarde le développement de l'acide du lait, quand il ne se fait pas encore sentir ; mais qu'il l'accélère, quand il est déjà développé. Il a mis dans deux verres du lait tout frais : dans l'un, il a fait dissoudre quatre gros de sel de lait ; l'autre contenoit du lait pur. Le lait du dernier verre étoit aigre ; le premier ne sentoient rien. M.

Vullyamoz

Vullyamoz a rempli de nouveau deux verres de bon lait ; il a recommencé le même procédé que ci-dessus , & il s'est apperçu qu'en mettant du sel de lait dans celui qui étoit acide , il en avoit accéléré le développement.

M. Vullyamoz remarque , avec assez de fondement , que s'il convient d'avoir égard aux éloges que Boerhaave & Hoffmann ont donnés au sucre ordinaire , on doit les accorder , à plus forte raison , au sucre de lait. Il est composé des mêmes principes , mais il est dépouillé de cette âcrimonie malfaisante , inséparable du sucre ; ce qui fait qu'il chauffe , & qu'il corrode les dents de ceux qui en font beaucoup d'usage. Le sel essentiel de lait produit le même effet que le petit-lait ; c'est le même remède plus étendu : on peut en tirer profit pour les estomacs paresseux qui ne sont pas en état de soutenir de grandes boissons ; on peut y suppléer avec du sucre de lait dissous dans une liqueur convenable à l'état & aux forces du malade. C'est un savon très-doux , très-léger ; en un mot , c'est un petit-lait concentré. Il fond la graisse dans les tempéramens gras ; il sert d'apéritif fort doux dans les personnes qui ont les fibres sèches : *Testi , Aloysius à fabra , &* beaucoup d'autres Auteurs le croient merveilleux dans la goutte ; ils rapportent plusieurs Observations des bons effets de ce remède dans les affections gouteuses & rhumatifantes. M. Vul-

Iyamoze ne croit pas beaucoup à cette propriété que l'on donne au sucre de lait ; il dit que son expérience lui a prouvé le contraire.

O B S E R V A T I O N

Sur un fœtus trouvé dans le bas-ventre après la rupture de la matrice, par M. CRANTZ, Docteur en Médecine, de l'Académie Impériale des Sciences.

Je fus appelé le 20 Août 1755 dans le fauxbourg de S. Léopold à Vienne pour une femme qui étoit à la dernière extrémité, à ce que me dit celle qui vint me chercher. Elle m'assura que cette femme avoit environ trente-sept ans ; qu'elle étoit grosse de son second enfant ; qu'à sa première couche elle avoit mis au monde, après trois jours & trois nuits de douleurs très-cruelles, un enfant monstrueusement gros & d'une odeur fétide ; qu'il n'y avoit point d'espérance qu'elle fût désormais délivrée de celui-ci ; que c'étoit bien autre chose qu'à la première fois, si l'on en jugeoit par ses agitations, ses angoisses, ses contorsions & ses hoquets ; qu'elle avoit senti les premières douleurs le 18 Août vers les neuf heures du soir ; qu'en même tems elle avoit perdu ses eaux ; que ses douleurs

avoient été entrecoupées ; qu'elles étoient tantôt insupportables , & tantôt modérées ; que la sage-femme n'avoit point dit jusqu'alors ce qui se présentoit à l'orifice de la matrice ; qu'elle avoit en vain comprimé le bas-ventre , & qu'elle avoit conseillé d'aller chercher le Médecin ; que cependant la malade se mouroit , que ses membres perdoient leur chaleur naturelle , & que son ventre s'enflait.

Lorsque j'arrivai avec M. Lebmacher, Docteur en Médecine , je trouvai que la malade avoit rendu les derniers soupirs : il n'y avoit qu'une demi-heure qu'elle étoit morte , & le bas-ventre étoit encore chaud ; ainsi nous nous disposâmes à faire l'opération césarienne. Elle nous découvrit le fœtus situé dans le ventre de telle sorte que sa tête étoit tournée vers l'os pubis , le visage vers la droite de la mere ; l'oreille & l'épaule gauche reposoient sur la matrice comme sur un oreiller , en sorte que le dos de l'enfant se portoit sur le côté gauche de la mere , & ses fesses lui pressoient les vertebres des lombes ; les cuisses & les pieds de l'enfant repliés sur son ventre , se trouvoient dans la cavité de l'os ilium droit de la mere ; le long des cuisses & du ventre étoient les bras , les mains & une partie du cordon ombilical.

Nous retirâmes le fœtus , & nous découvrîmes la matrice sur laquelle il reposoit , & qui étoit telle qu'elle a coutume d'être après l'ac-

couchement, dure, épaisse & rouge. Dans la partie antérieure qui regarde la vessie urinaire & l'os pubis, nous la trouvâmes ouverte précisément dans sa jointure avec le péritoine; l'ouverture n'étoit pas plus large que le poing, de maniere qu'il eût été impossible à qui n'eût pas connu le ressort de la matrice, de s'imaginer que tout ce volume de corps & de tête eût passé par une si petite ouverture. Quant à la chair de la lèvre antérieure, elle étoit assez apparente & épaisse dans toute sa longueur, séparée du péritoine dans l'endroit où il la borde, mais dans tout le reste ne laissant qu'une fente assez étroite. Le péritoine dans toute cette longueur étoit entier, & même il étoit plus épais qu'à l'ordinaire; il avoit une ligne & demie & plus d'épaisseur. Au reste la chair des bords déchirés étoit flasque, maltraitée par la contusion & noire. L'enfant dans le ventre étoit sec, plutôt meurtri qu'ensanglanté; car il n'étoit pas assez sorti de sang des vaisseaux rompus pour baigner les intestins, ou y former des caillots.

Pour ce qui regarde l'enfant, il étoit très-gros, sa tête étoit monstrueuse; il pesoit vingt-trois livres. Les tégumens du crâne formoient un hémisphère noir & gangréneux; les os du crâne étoient comprimés & presque brisés; la membrane du tympan de l'oreille droite sortoit au-dehors en forme de globule. Dans tout le corps la peau se détachoit, dès qu'on

la touchoit ; le scrotum étoit gangréné , ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans ces occasions.

Nous nous informâmes dès-lors plus exactement , M. Lebmacher & moi : nous apprîmes que la malade avoit ressenti pendant sa grossesse un poids & une douleur opiniâtre dans l'hypocondre droit , qui avoit toujours été en augmentant ; que les douleurs de l'enfantement s'étoient déclarées le 18 d'Août , à neuf heures du soir ; qu'elles avoient continué toute la nuit & une bonne partie du jour suivant , mais dans un degré d'intensité différent , y en ayant trois ou quatre accès médiocres pour deux ou trois violens ; que ses eaux , répandues dès les premières douleurs , avoient inondé le lit. Ceci nous fut universellement confirmé.

La sage-femme , qui , pour ne point avouer son ignorance , n'avoit pas eu honte d'en imposer à M. Lebmacher , lorsqu'il la questionna d'abord , nous avoua en particulier qu'elle avoit découvert que la tête de l'enfant étoit dans une situation oblique , & qu'après cela elle avoit lâché le cordon ombilical. Elle nous dit de plus que dès le commencement de la nuit , il s'écoula des parties génitales une matière très-puante , ce qui continua toujours depuis & que la mere n'avoit plus senti remuer son enfant ; que le lendemain , c'est-à-dire , le 19 Août , sur les deux heures , elle mit la malade sur un lit propre à l'aider dans son ra-

vail, où elle ressentit des douleurs très-vives ; qu'au milieu de ces douleurs elle lui avoit comprimé le bas-ventre de haut en bas, depuis l'hypocondre droit & le ventricule, & qu'elle avoit répété cette opération toutes les fois que les douleurs se faisoient sentir, & sans discontinuer, jusqu'à ce qu'elles fussent cessées ; qu'elle avoit cru que cette méthode devoit servir à hâter l'accouchement ; mais que tandis qu'on faisoit cette compression (ceci est encore de l'aveu de la sage-femme) la malade avoit senti une douleur insupportable au pubis, & qu'il avoit paru dans cet endroit une tumeur considérable & dure au toucher ; que bientôt dans l'endroit où étoit cette tumeur si dure, il s'étoit fait un vuide, & que dans l'instant toutes les douleurs avoient cessé ; qu'ensuite la malade, remise dans son lit, eut la liberté de se coucher sur les côtés, ce qui ne lui étoit pas possible auparavant, à cause de la violence de ses tourmens, mais qu'elle étoit tombée évanouie ; qu'ayant été saignée du pied, afin de prévenir la gangrene, elle avoit vomé beaucoup de matière verdâtre ; que sur les cinq heures ayant été remise dans le lit destiné à son travail, elle n'y avoit senti aucune douleur d'enfantement ; que seulement il étoit sorti des parties génitales des membranes sanglantes, mais qu'il n'avoit point coulé de sang tout pur ; qu'elle avoit de nouveau senti dans le côté droit une douleur

insupportable ; que sur le soir il étoit survenu un hoquet qui ne la quitta presque point ; qu'il s'étoit cependant apaisé sur le minuit , & qu'il avoit repris sur les quatre heures , pour ne plus finir que sur les neuf heures du matin 20 Août , & que le placenta , encore adhérent au cordon ombilical , s'étoit fait jour par le vagin ; que la sage-femme avoit coupé le cordon avec des ciseaux ; mais qu'enfin la malade épuisée de tourmens si longs & si cruels , avoit expiré au milieu des hoquets & des convulsions.

Il me reste à faire quelques remarques sur cet accident & les mauvais procédés qui y ont donné lieu.

1^o La naissance du placenta sur telle ou telle partie de la matrice devient la source des phénomènes de l'accouchement ; & l'obliquité , soit du fœtus , soit de la matrice , provient en bonne partie de cette cause. On a cherché des moyens de reconnoître cette obliquité pendant la grossesse , pour en prévenir les effets ; & de fréquentes observations ont appris qu'alors la malade se plaint toujours d'un poids dans une partie. Bochmerus dit que l'on reconnoît l'adhérence contre nature du placenta sur le côté à l'inégalité de grosseur du bas-ventre , à sa dureté , à son élévation , à une douleur & une pesanteur dans le côté dans lequel le fœtus fait le plus de mouvement. On a en-

core observé que ce poids & cette douleur dans une partie, qui dénotent l'adhérence du placenta sur le même côté de la matrice, ne se rencontrent pas aussi fréquemment au côté gauche qu'au côté droit.

2^o Les douleurs de l'enfantement arrivent lorsque l'hémisphère supérieur de la matrice diminue de capacité par la contraction des muscles ; car alors les eaux cherchant à s'échapper par l'endroit où elles trouvent moins de résistance, dilatent violemment l'orifice : ce qui explique pourquoi il s'oppose aux premiers efforts que les eaux font sur lui ; pourquoi, une fois vaincu, il s'élargit de plus en plus ; pourquoi enfin durant la contraction de l'orifice la partie supérieure de la matrice est plus enflée, & l'effort se porte sur elle.

La raison de la contraction & du relâchement alternatifs de la matrice, ne se trouve point ni dans ces explications, ni ailleurs.

Quant à ce que les douleurs étoient entrecoupées, tantôt médiocres & tantôt violentes, cela doit arriver, selon les observations de M. Levret, toutes les fois que le placenta est adhérent au côté de la matrice, parce que la tête de l'enfant ne se présentant pas directement à l'orifice, ses efforts ne peuvent ni durer long-tems, ni opérer sa délivrance.

3^o La quantité des eaux dans lesquelles nage l'enfant, est constamment plus grande

en raison inverse de l'âge du fœtus , sauf les exceptions. Dans l'accouchement naturel, où le placenta adhère au fond de la matrice , l'orifice est directement au-dessous , dans l'axe du bassin , & alors le fœtus se fixe dans l'axe de la matrice , & sa tête se porte vers le bas dans l'axe du bassin : tout étant ainsi disposé , les douleurs sont constantes , & insensiblement la tête s'avance vers l'orifice. Or comme elle est une espèce de sphéroïde , elle touche de tous côtés le sphéroïde creux & flexible dont elle se dégage : d'où il arrive que les eaux qui dévancent la sortie de la tête , forment un globe , l'orifice de la matrice prenant la forme d'un cercle. Ces circonstances annoncent aux Sages-femmes une heureuse délivrance ; mais les membranes une fois déchirées , si la tête bouche entièrement l'orifice , il ne sort d'eau que celle qui étoit interceptée entre la tête & l'orifice ; & s'il y en a encore une plus grande quantité derrière le fœtus , leur écoulement est retardé , mais il n'est pas difficile de leur donner passage. Si la tête ne bouche point l'orifice , toutes les eaux s'écoulent , & l'accouchement est naturel : or lorsque la matrice a perdu son équilibre par l'adhérence du placenta sur son côté , ou par quelque situation du fœtus contre nature , l'orifice ne se rencontre plus dans l'axe du bassin , & il faut nécessairement que la tête de l'enfant se porte sur les bords osseux

de l'ouverture supérieure du bassin & presse davantage le côté de l'orifice sur lequel elle est poussée ; & alors, les membranes rompues, il arrive que les eaux se perdent subitement, ou qu'elles coulent goutte à goutte : deux signes d'un accouchement laborieux, comme le prouve notre Observation. Au reste je crois qu'il y a dans le rapport de la Sage-femme sur cette matiere puante qui commença à couler dès la premiere nuit & ne cessa plus, sur ce que la mere ne sentit plus dès-lors remuer son enfant, quelque chose qui s'écarte de la vérité ; au moins n'ai-je jamais vu ni lu qu'un enfant mort ait rompu la matrice.

4^o On trouve dans plusieurs Auteurs des descriptions du lit propre aux femmes en couche & des cas où il est utile : je n'en parlerai qu'à l'occasion des secours que les femmes en couche y reçoivent de la part des Sages-femmes. J'en ai vu pousser avec leur tête le ventre de la femme en travail, jusqu'à le déformer, le comprimer avec les deux mains, y enfoncer une boule de bois ou d'étain : les peines que prennent les Maîtres de l'Art pour les détourner de ces pratiques erronées, sont inutiles, parce que de grands hommes les y encouragent encore. M. de Gorter dit, *act. nat. curios. vol. ix. Obs. lxxvij. pag. 323*, avoir employé avec succès cette méthode de comprimer le ventre, & avoit enseigné aux Sages-femmes dans quelles cir-

constances elle devenoit utile. Ce sera, selon cet Auteur, lorsque le fœtus s'efforce de sortir en étendant les pieds. Mais 1^o cette circonstance est très-rare, il est difficile de s'en assurer, lorsqu'elle se rencontre, parce que la contraction violente de l'orifice de la matrice & l'enflure du ventre accompagnée de douleurs infructueuses qu'il en donne pour signes caractéristiques, ne la déterminent pas suffisamment.

2^o Le mécanisme de la contraction de la matrice ne lui est pas assez bien connu: car il suppose que le ventre cède aux efforts de l'enfant, & qu'à cause de cela toute la force de la pression n'agit plus sur l'orifice de la matrice; qu'au contraire le ventre étant soutenu & comprimé, tout l'effort se porte sur l'orifice de la matrice: ce qui n'est conforme ni aux règles de l'Art, ni à la vérité. On peut même croire qu'au lieu d'empêcher la rupture de la matrice, cette opération l'accéléreroit, puisqu'elle expose de nouveau aux efforts de l'enfant une partie qui leur obéit; & l'on ne peut pas dire que la pression les modérera. Dans les cas même où l'on ne craindroit point la rupture de la matrice, il ne seroit pas plus sûr de s'opposer à son élargissement, parce que dans l'état où elle est alors, on pourroit très-bien la blesser, ou détourner le fœtus de l'axe de la matrice & la matrice de l'axe du bassin; car les Sages-femmes savent

que la situation que l'on donne à la mere, suffit pour cela. Il est vrai que M. de Gorter ne fixe point le degré de pression que l'on doit employer ; mais les Sages-femmes imprudentes le mesurent à la résistance du bas-ventre , & cette faute retombe sur M. de Gorter qui s'est mal expliqué. En quoi Bartholin a été bien plus coupable , lorsqu'il conseille , *Hist. Anat. & Med. rar. Hist.* 83. cent. 6 , d'enfoncer une boule de bois ou d'étain , & d'employer une violente compression.

*RELATION d'un accident très-fâcheux
arrivé à S. Ouen , par M. FAUR , Chi-
rurgien de l'Hôtel-Dieu de S. Denis.*

La nuit du Jeudi au Vendredi 2 Juillet dernier , il y eut aux environs de Paris un orage considérable qui causa un accident des plus funestes.

Sebastien Cornille avoit fait un trou au milieu de sa cour , qu'il avoit comblé avec du fumier. Vers les deux heures du matin , ce payfan se leva pour voir si la quantité d'eau qui tomboit ne pénétrait pas dans la cave , parce que sa porte étoit basse & vis-à-vis du trou à fumier. Il ouvrit la porte , & descendit pour s'assurer si son vin ne couroit aucun risque ; il tomba mort sur le champ. Sa femme descendit peu de tems après lui , &

eut le même fort. Le fils & la fille dudit Cornille appellerent au secours : les voisins accoururent ; six personnes furent ensevelies dans cette cave fatale , sans qu'on ait pu les secourir. Cinq en ont réchappé , mais en employant toutes les ressources de l'art ; car les accidens qu'elles ont éprouvés , étoient aussi effrayans que ceux que produit le poison le plus violent.

Il y a plusieurs exemples pareils de ces morts subites. En 1731 , au village de Campoufi , Diocèse d'Alet , en Languedoc , on remua les immondices d'un puits , qui furent également funestes à tous ceux qui voulurent y descendre.

En 1737 , les Religieuses Ursulines de S. Denis firent nettoyer un puits dans leur jardin ; ceux qui le fouillèrent , tombèrent morts sur le champ les uns sur les autres.

Il y a quelques années qu'on trouva à Argenteuil trois hommes morts dans un trou à fumier ; on croit qu'ils étoient pris de vin.

Nata. M. Faur conseille à ceux qui seront présens à de pareils accidens de jeter promptement de la paille dans ces souterrains , ou toute autre matière combustible , à laquelle on mettra le feu , & de répéter cette opération plusieurs fois. Cette précaution est fort sage ; c'est celle que prennent tous ceux qui sont occupés à vider des latrines. S'ils négligeoient de le faire , & qu'ils descendissent tout d'un coup avec leur lumière , ils courroient les risques d'être étouffés ou brûlés par la matière qui sortiroit de la fosse , & qui en s'enflammant leur causeroit la mort ; c'est ce qu'on appelle le *plomb*.

A l'égard des puits ou puisards , tels que la fameuse

grotte du chien en Italie & la cave de ce pauvre Cornille, où l'air est privé de son élasticité, & qui sont également funestes à ceux qui y descendent imprudemment, on ne sauroit être trop attentif à y jeter de même des poignées de paille enflammée; elle s'y éteint d'abord; mais il faut recommencer cette manœuvre, jusqu'à ce qu'elle y brûle toute entière. Ce qui arrive, quand l'air extérieur, par le moyen de cette ventouse artificielle, a été chassé ou attiré dans le souterrain. Les garçons Boulangers & les pauvres gens qui sont obligés d'entrer dans des caves où l'on a éteint du charbon, doivent agir avec la même circonspection.

S'il arrive que, faute de précaution, quelque pauvre malheureux se trouve dans l'espece d'apoplexie causée par ces vapeurs, on aura d'abord recours aux frictions des bras & des jambes, & de toutes les parties du corps, pour tâcher de ranimer la circulation: on excitera sur-tout les organes de la respiration par l'éternument, par l'odeur des esprits volatils ou par le moyen de la fumée de tabac que l'on insinuera par le nez; on donnera des clysteres avec la décoction de la même plante. Quand on verra revivre le jeu de la respiration, on prescrira au malade quelque léger cordial. Ramazini qui a beaucoup écrit sur ces sortes de maladies, prétend que la saignée y est pernicieuse; il vaut mieux, pour la faire, attendre que la circulation soit un peu rétablie.

Il est bien difficile de remédier aux accidens qui donnent le *plomb*; ces sortes de vapeurs qui s'enflamment, causent une mort subite & comparable à celle de ceux qui sont frappés du tonnerre: on a presque toujours trouvé leur poumon flétri, contus, lacéré, avec un épanchement de matiere ichoreuse & sanguinolente dans la poitrine. Tous ces effets sont produits par la commotion subite, & sont sans remede. Ceux qui ont échappé à la mort & qui ont le corps tout brûlé ont une difficulté de respirer très-grande, & on doit les traiter comme s'ils avoient une pleurésie sèche.

Les exemples de ces morts subites ne sont que trop fréquens; c'est pourquoi nous avons cru être obligés d'indiquer ici les moyens qui sont propres à préserver de pareils dangers, & les remedes qui peuvent soulager ceux qui ont eu le malheur de se laisser surprendre.

DESCRIPTION d'une Rougeole épidémique qui s'est répandue dans les campagnes de Geisling, depuis le mois de Janvier 1752 jusqu'à celui de Juin de la même année, par M. RAU, Docteur en Médecine, de l'Académie Impériale, &c.

Cette maladie a commencé à se déclarer pendant un hiver pluvieux, dans un bourg nommé *Aufhausen*, situé sur une montagne élevée & exposée à un ciel assez froid. Ce bourg renferme très-peu d'habitans ; cependant il y en a eu environ quatre-vingt, tant enfans qu'adultes, qui en trois ou quatre semaines ont été attaqués d'une rougeole douce, bénigne & régulière : ce qui le prouve, c'est que si l'on en excepte trois ou quatre, tous les autres ont été conduits selon la méthode de la campagne, c'est-à-dire, avec un régime fort chaud, & se sont tirés d'affaire, sans faire presque aucun remède ; mais l'épidémie changea bientôt de caractère, & dans le mois de Février & les suivans elle fit beaucoup de ravages. Le tems étoit alors incertain, pluvieux, couvert de nuages, & il faisoit beaucoup de vent. Les adultes n'étoient point sujets à cette maladie ; mais les enfans de tous les âges en étoient cruellement attaqués.

Dans la plupart, cette maladie s'annonçoit

par la perte de l'appétit, l'abattement, une petite toux : ces symptômes étoient suivis immédiatement après d'un épuisement total des forces, d'une toux sèche, violente & opiniâtre, accompagnée d'efforts inutiles pour vomir. Les uns se tourmentoient vivement, & ne dormoient point ; d'autres étoient dans un sommeil presque continuel, avec une soif & une chaleur dévorantes, les paupieres tuméfiées & un larmolement fréquent. Plusieurs, c'étoit sur-tout ceux dont le traitement m'étoit confié, se plaignoient de douleurs dans le bas-ventre, qui le second ou le troisieme jour étoient suivies d'une diarrhée, pendant laquelle la rougeole rentroit, ou du moins ne pouvoit pas convenablement ; il y avoit cependant toujours une fièvre assez irrégulière. Les uns se trouvoient couverts d'exanthêmes après les premières vingt-quatre heures. Dans ces deux cas, la respiration étoit difficile ; les malades éprouvoient un malaise, une pesanteur de tête, une douleur obtuse, une chaleur considérable, une toux, & quelquefois le délire. Quand au contraire les taches paroissoient à la peau le troisieme ou le quatrieme jour, qu'elles étoient distinctes, un peu élevées & d'un beau rouge, tous ces symptômes cessoient, & les malades étoient le septieme sans fièvre & avec appétit.

Quand l'éruption des boutons ne se faisoit pas assez promptement, soit par rapport à la

diarrhée , soit par quelqu'autre cause , les exanthêmes paroissoient livides, la peau s'enflloit , & la tête , le bas-ventre , les cuisses , & quelquefois tout le corps devenoit leucophlegmatique : dans quelques-uns , il survenoit un vomissement que rien ne pouvoit arrêter ; à tout cela se joignoit une toux sèche & importune qui enlevoit les malades , & les faisoit périr étiques.

Quelques-uns , sur-tout les habitans d'Altenstatt , ont éprouvé des rechutes , mais avec peu de fièvre : dans quelques autres sujets , il survenoit un pourpre blanc qui s'unissoit le sixieme jour à la rougeole qui étoit déjà poussée. Quand cette espece étoit accompagnée de convulsions , les malades ne réchappoient point , la fièvre étoit toujours plus forte jusqu'au quatorzieme ou vingtieme même de la maladie : quelquefois , quand ce tems étoit écoulé , la rougeole se déclaroit de nouveau.

Pour ce qui regarde la méthode curative générale , j'ai observé que le régime rafraîchissant & celui qui étoit échauffant , nuisoient également aux malades. Il en étoit de même du froid , quand on s'y exposoit imprudemment. Il falloit une diete tempérée , & qui ne poussât pas trop aux sueurs.

Parmi les médicamens que j'ai employés , ce qui m'a le mieux réussi , c'est une poudre bézoardique faite avec des yeux d'écrevisse , de la corne de cerf préparée sans feu , de l'antimoine diaphorétique , du nitre , & très-

peu de cinnabre ; je faisois délayer de cette poudre dans des eaux légèrement diaphorétiques. Quand la diarrhée venoit au commencement de la maladie , je faisois ajouter du crystal de roche & du corail. Si la rougeole paroissoit plus tard , & si elle caufoit du malaise , je donnois de la racine de contrayerva avec la poudre ci-dessus & quelques gouttes de l'essence alexipharmaque de Stahl. Dans les intervalles je prescrivois aux malades des juleps fébrifuges & agréables au goût. Je ne dirai rien de la saignée , car je n'en ai pas fait usage.

Quant à la méthode curative particuliere , j'ai remarqué que rien ne convenoit mieux que les vésicatoires , quand les exanthêmes étoient rentrés , ou quand la rougeole pouffoit lentement. La fièvre & la chaleur qui durent jusqu'au septième , se calmoient par l'usage des émulsions avec les quatre semences froides & le chardon argentin , & coupées avec des eaux diaphorétiques. Ces mêmes boissons émulsionnées faisoient rentrer les exanthêmes , quand on les donnoit dans le fort de l'éruption : en les mêlant avec l'huile d'amandes douces , elles faisoient des merveilles pour adoucir la poitrine sur le déclin de la toux qui attaquoit tous les malades , pourvu cependant qu'on fit prendre en même tems des relâchans , des syrops pectoraux & de l'oximel scillitique. Tous ceux qui avoient conservé quelques vomiques à la suite de

cette toux , ou qui avoient effuyé un crachement de sang, font périss phthifiques. L'extrait de cascarille fait avec de l'eau appaisoit le vomissement , sur-tout lorsqu'on le donnoit délayé dans quelque boisson stomachique ; le plus souvent cependant ce remede ne faisoit rien sur le vomissement , jusqu'à ce que la peau fût desenslée , & que la leucophlegmatie fût dissipée. Quand l'enflure étoit opiniâtre , & que le vomissement empêchoit de rien prendre pour la détruire , la rhubarbe & les extraits amers réussissoient, sur-tout lorsqu'on les faisoit fondre dans une dissolution de terre foliée du tartre dans de l'eau. Une vessie pleine de lait chaud avec un peu de camphre , & appliqué chaudement sur la tête , calmoit le délire ; la tumeur érysipélateuse de la gorge cédoit à l'essence de la pimprenelle prise par gouttes. Les tumeurs aux aînes & aux aisselles ont été détruites avec des pilules mercurielles. Quand les convulsions suivoient la toux , les malades périssoient. Quelques-uns enfin, après avoir été guéris de cette maladie, ont éprouvé une douleur mordicante occasionnée par des vers , & accompagnée de fièvre & d'un gonflement du ventre qui les jettoient dans un état fâcheux. Quand les malades ne pouvoient rien prendre à l'intérieur , l'onguent d'arthanita fait avec le fayon de Venise, le galbanum & la térébenthine, les purgeoit , & en détruisant les vers , les rétablissoit en parfaite santé.

Fin du Tome V.



T A B L E

G É N É R A L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans les six derniers
mois de 1756.

<i>A</i> VERTISSEMENT de M. Vandermonde,	page. 22
<i>Suite des Expériences sur l'Irritabilité.</i> Par M. de Haller,	77
<i>Lettre de M. Majault, D. M. P. sur l'effet de T alkali volatil dans un mal de gorge gangréneux,</i>	255
<i>Observation sur un vomissement hystrérique.</i> Par M. Pomme fils, Médecin à Arles,	311
<i>Lettre de M. de Sauvages à M. Delius, au sujet de l'empire de l'ame sur le corps,</i>	333
<i>Observation sur un hoquet périodique.</i> Par M. Hazon, D. M. P.	395
<i>Lettre sur une catalepsie.</i> Par M. Pessault,	411
<i>Conséquences relatives à la pratique sur les os pariétaux.</i> Par M. Bertin, D. M. P.	485
<i>Lettre de M. Dupuis, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Pontorson, sur une plaie faite à la poitrine par un coup de fusil,</i>	577
<i>Observation sur une pierre sous la langue.</i> Par M. Leautaud, Chirurgien à Arles,	677

TABLE DES MATIERES. 477

<i>Observation sur une pierre dans le palais.</i> Par M. Kruger, Médecin,	69
<i>Observation sur l'Eau de Luce.</i> Par M. Costel le jeune, étudiant en Chymie,	71
<i>Rougeoles anormales épidémiques.</i> Par M. Targioni Tozetti,	73
<i>Suite des Expériences sur l'Irritabilité.</i> Par M. de Haller,	83
<i>Observation singulière de Pratique.</i> Par M. Majault, D. M. P.	91
<i>Observation sur l'expulsion d'un fœtus mort.</i> Par M. Dupuy, Médecin à la Rochelle,	95
<i>Observation sur une ouverture à l'ombilic, qui donnoit passage à des vers, &c.</i> Par M. Marteau, Médecin à Aumale,	100
<i>Lettre sur l'héméralopie.</i> Par M. Fournier, Médecin à Montpellier,	102
<i>Observation sur un vice de conformation.</i> Par M. Goupil fils, Médecin à Argentan,	108
<i>Observation sur les avantages de la méthode de Celse pour l'opération de la taille.</i> Par M. Heister, premier Médecin du Duc de Brunswick,	110
<i>Observation sur une fracture compliquée de la jambe.</i> Par M. Henry, Chirurgien à Auxerre,	119
<i>Extrait du Discours prononcé au Jardin du Roi le 20 Juin</i> par M. de Jussieu, Professeur en Botanique,	122
<i>Moyens de soulagemens dans les petites véroles les plus fâcheuses.</i> Par M. Varnier, Médecin à Vitry-le-François,	134
<i>Suite des Expériences sur l'Irritabilité.</i> Par M. de Haller,	163
<i>Personnes mordues par la rage.</i> Par M. Rose, Chirurgien,	170

478 TABLE GÉNÉRALE

<i>Observation sur la rage, & la maniere de la guérir</i> Par le Frere du Choisel, de la Compagnie de Jesus,	182
<i>Observation sur une séparation considérable des os pariétaux.</i> Par M. Morel, Démonstrateur en Anatomie, à Colmar,	201
<i>Observations sur les différentes especes de frictions</i> Par M. Louis, Chirurgien,	207
<i>Lettre de M. le Cat, Chirurgien à Rouen,</i>	213
<i>Observations sur les avantages d'un nouvel instru- ment pour tirer de l'urine de la vessie.</i> Par M. Daran, Chirurgien,	215
<i>Lettre sur les différentes préparations de l'Eau de Luce.</i> Par M. le Chevalier de la Chapelle,	224
<i>Fin des Expériences sur l'Irritabilité.</i> Par M. de Haller,	243
<i>Observations sur les maladies vermineuses.</i> Par M. Dianyere, Médecin à Moulins,	252
<i>Observation sur l'Electricité médicale.</i> Par M. Zettzell, Médecin Suédois,	254
<i>Observation sur le tænia.</i> Par M. Gontard, Méde- cin à Ville-Franche en Beaujolois,	261
<i>Observation sur un gonflement squirrheux du foie.</i> Par M. Bon, Médecin,	268
<i>Observation sur un homme qui étoit réglé par la verge.</i> Par M. le Bœuf, Chirurgien à la Roche- Chalais,	280
<i>Observation sur une tumeur remplie de vers.</i> Par M. Delestre, Chirurgien à Blois,	284
<i>Observation sur deux hernies complètes.</i> Par M. Laurency, Chirurgien à Houdun,	288
<i>Observation sur une suppression d'urine.</i> Par M. Leautaud, Chirurgien à Arles,	289
<i>Observation sur une fracture au bras.</i> Par M. Bril- louet, Chirurgien à Chantilly,	291

- Observation sur la cause des douleurs de l'enfantement.* Par M. Mellet, Chirurgien à Châlons-sur-Saône, 294
- Observation sur la maniere de faire de l'Eau de Luce sans intermede.* Par M. Betbeder, Médecin à Bordeaux, 307
- Observation sur la vertu de l'eau de chaux pour la guérison de la pierre.* Par le Docteur Whytt, Médecin à Edimbourg, 311
- Observation sur l'Irritabilité.* Par M. Lorry, Médecin de Paris, 324
- Maladie singuliere de la peau.* Par M. Billebaut fils, Médecin à Cosne-sur-Loise, 340
- Observation sur les pierres biliaires.* Par M. Boucher, Médecin à Lille, 346
- Observation sur le sel naturel de l'urine.* Par M. Schloffer Médecin, 364
- Observation sur un fœtus trouvé dans une des trompes de Fallope.* Par M. Vander-Belen, Médecin à Louvain, 380
- Observation sur la dérivation & la révulsion.* Par M. de Haller, 384
- Observation sur un homme monstrueux, appelé la Tête de Veau.* Par M. Ranson, Médecin à S. Jean d'Angely, 392
- Suite des Expériences sur l'Irritabilité.* Par M. Lorry, Médecin de Paris, 403
- Observation au sujet d'une femme à laquelle on a tiré par le nombril un fœtus mort qu'elle a porté vingt-sept mois dans le ventre, & qui néanmoins a conçu de nouveau, & a accouché naturellement d'un enfant à terme, quatre mois avant l'extraction du premier.* Par M. Bochart, Docteur en Médecine, à Bourg-d'Oysan en Dauphiné, 422

480 TABLE GENERALE.

<i>Lettre sur l'héméralopie. Par M. Pomme le fils,</i> Médecin à Arles,	426
<i>Lettre sur un fait très-singulier. Par M. Majault,</i> Médecin de Paris,	427
<i>Observation sur un vomissement habituel occasionné</i> <i>par une obstruction au pilore. Par M. Razoux,</i> Médecin à Nîmes,	431
<i>Lettre sur l'usage du mercure camphré pour guérir</i> <i>de la vérole. Par M. Raifin, Médecin à Mont-</i> <i>belliard,</i>	434
<i>Essai sur le mouvement musculaire,</i>	436
<i>Observations sur un ulcère chancreux guéri au sein</i> <i>d'un homme par un Charlatan, avec les funestes</i> <i>suites de cette guérison. Par M. Hazon, Mé-</i> <i>decin de Paris,</i>	444
<i>Nouvelles Observations Chymiques & Pratiques</i> <i>sur le sel essentiel de lait. Par M. Vullyamoz,</i> Médecin à Lauzanne,	446
<i>Observation sur un fœtus trouvé dans le bas-ventre</i> <i>après la rupture de la matrice. Par M. Crantz,</i> Docteur en Médecine, de l'Académie Impériale des Sciences,	458
<i>Relation d'un accident très-fâcheux arrivé à S.</i> <i>Ouen. Par M. Faur, Chirurgien de l'Hôtel-</i> <i>Dieu de S. Denis,</i>	468
<i>Description d'une rougeole épidémique qui s'est ré-</i> <i>pandue dans les campagnes de Geisling, depuis</i> <i>le mois de Janvier 1751 jusqu'à celui de Juin de</i> <i>la même année. Par M. Rau, Docteur en Mé-</i> <i>decine, de l'Académie Impériale, &c.</i>	470

F I N.





